



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Ver F III B 3376

~~82476~~

A353

11-523

TROUPE DE VOLTAIRE

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

GALERIE HISTORIQUE
DES COMÉDIENS FRANÇOIS
DE LA
TROUPE DE VOLTAIRE

Gravés à l'eau-forte, sur des documents authentiques

PAR HENRI LEFORT

Avec des détails biographiques inédits, recueillis sur chacun d'eux

PAR E.-D. DE MANNE

Conservateur-honoraire de la Bibliothèque nationale.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Dédiée à la Comédie-Françoise.

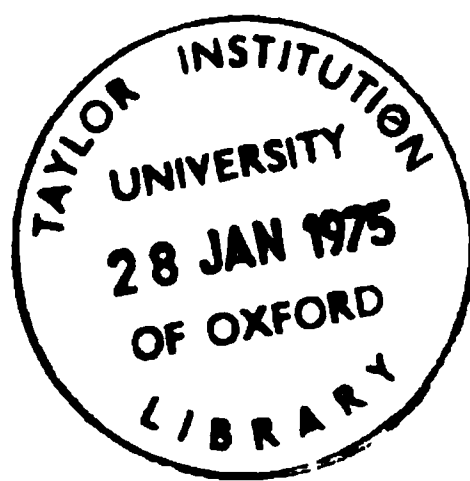
Memoria eorum perit cum fonitu.



LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

M D CCC LXXVII



•
•
•

•
•

•

•

2000 10 15

VOLTAIRE

AVANT-PROPOS



NOUS devons au lecteur un mot d'explication à propos du titre que nous avons mis au livre que nous lui offrons aujourd'hui. En effet, ce titre se justifie peu en lui-même, parce qu'il ne présente pas suffisamment à l'esprit une idée qui corresponde à une donnée historique quelconque. Voltaire, dont nous réunissons ici la Troupe, ne fut pas comédien par métier ; il ne dirigeoit même pas de sa personne l'exécution des poèmes qu'il mettoit au théâtre, & ce n'est le plus souvent que de loin, du fond des retraites où l'avoient relégué les orages de la polémique littéraire & de la politique, qu'il put, & seulement par ouï-dire, se figurer de quelle manière leur représentation avoit eu lieu sur la scène de la Comédie-Françoise. Sa cor-

respondance générale contient toute l'histoire de son théâtre.

On ne peut nier toutefois que le génie de Voltaire n'ait eu une influence décisive sur l'art dramatique dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Désirant réunir en un faisceau les détails biographiques, épars de tous côtés, sur les principaux acteurs qui ont illustré la scène durant cette période, il étoit naturel que nous missions ce travail sous l'invocation de celui auquel ils ont dû, pour la plupart, leurs plus belles inspirations.

L'art du comédien repose, d'ailleurs, sur une base si fragile, celui qui le pratique est tellement déshérité de la conscience de laisser après lui rien de visible, rien de palpable, qu'il y a peut-être quelque justice, quelque intérêt à ne pas laisser s'effacer dans l'indifférence & l'oubli des renommées qui ne peuvent se survivre à elles-mêmes que par la tradition & le culte du souvenir. « Dans tous les genres, « autres que celui du théâtre, a dit judicieusement Molé « (dans son discours de clôture du 5 avril 1778), les « découvertes heureuses d'un homme de génie sont autant « de pas vers la plus grande perfection de l'art qu'il en « richit. Ici, tout n'est qu'un éclair... Le Kain joue Ven- « dôme... Le Kain meurt, tout s'anéantit avec lui, & ses « longs travaux, ses réflexions, ses talents seront ravis à « vos plaisirs & perdus pour sa mémoire. »

Memoria eorum perit cum fonitu.

Et cependant, à combien d'œuvres mal venues le comédien de talent n'a-t-il pas communiqué la vie? Diderot a

fait remarquer avec raison que, pour un passage où le poète a senti plus fortement que l'acteur, il en est cent dans lesquels l'acteur sent plus vivement que le poète; & rien ne démontre mieux cette vérité que l'exclamation de Voltaire entendant M^{lle} Clairon dans une de ses pièces : « Est-ce bien moi qui ai fait cela ? »

En adoptant notre cadre, nous avons eu également en vue de donner un pendant à l'ouvrage précédemment publié sur la partie correspondante du siècle précédent, sous le titre de Troupe de Molière. Nous nous y sommes conformés autant que possible par le choix des caractères & par l'exécution typographique, & les amateurs qui ont bien voulu accueillir le premier essai, regarderont peut-être celui-ci comme son complément nécessaire.

Ces deux époques passées en revue laissent intacte la période qui s'est écoulée depuis la mort de Molière jusqu'à l'année 1729, ainsi que celle qui part depuis 1792 jusqu'à nos jours. Cette double lacune est à combler pour rendre complète l'histoire de la Comédie-Françoise depuis son origine; elle offre encore bien des noms chers aux amis de l'art dramatique, tels que Champmeslé, Dancourt, les Poisson, Beaubourg, Baron dans la maturité de son talent & plus tard, de nos jours, Talma, Joanny, Lafon, Duchesnois, Mars, & enfin cette regrettable Rachel, qui est comme la limite posée entre les talents qui ne sont plus & ceux dont nous jouissons encore aujourd'hui (1).

(1) Nous avons publié depuis la Troupe de Talma et la Troupe des Comédiens français.

Les notices qui composent ce volume contiennent, à côté de faits déjà connus & nécessairement reproduits, des particularités inédites, puisées dans les papiers de famille ou dans les traditions locales, & dont nous pouvons garantir l'exactitude. Une autre considération qui sera appréciée des annalistes du théâtre, est le soin scrupuleux avec lequel les dates & les noms patronymiques ou autres ont été vérifiés. M. le baron Feuillel de Conches, dont la riche collection d'autographes est connue, ainsi que plusieurs autres personnes, ont bien voulu nous faciliter ces investigations, & nous leur offrons ici le tribut de notre reconnaissance. Nous n'avons rien négligé pour nous procurer, par des recherches dont la difficulté ne nous a point rebutés, l'état civil authentique de chacun des comédiens dont nous nous sommes occupés, afin de fixer d'une manière irréfragable l'époque de leur naissance, de leur décès & tout ce qui tient enfin à l'identité de leur personne. On ne sera pas étonné, dès lors, de trouver parfois des différences sensibles entre nos assertions & celles qui ont cours dans maint recueil qui a précédé notre publication.

Le précis des rôles créés par chacun a été également relevé aussi complètement que possible. Cela n'a pas été la partie la moins ingrate de la tâche que nous nous sommes imposée.

Puisse le lecteur nous sçavoir quelque gré des peines que nous nous sommes données pour mériter son approbation.

D. M.





VOLTAIRE

TOUS les comédiens ne sont pas au théâtre, dit un vieil adage. Il est certains hommes qui, sur la scène du monde, ont trouvé dans des rôles divers un aliment à leur dévorante activité. Arouet de Voltaire est un exemple fameux de cette disposition multiple : presque toutes les branches des connoissances humaines lui ont été familières. Toutefois, le théâtre fut l'objet de sa prédilection : il n'y a qu'un pas du talent d'engendrer les beaux vers à celui de les réciter, & nous voulons montrer que Voltaire fut doué de ce feu sacré qui fait les grands comédiens.

C'est cette disposition particulière que, trente ans plus tard, la phrénologie a définie sous le nom de *personnalité*. En effet, la *personne* de Voltaire occupe autant de place que ses écrits dans l'histoire de sa vie ; nous le voyons successivement à la Bastille, en Hollande, en Angleterre, dans les cours de France, de Lorraine & de Prusse, & enfin dans son domaine de Ferney, chercher à attirer à soi l'attention publique.

Aimant & poursuivant le bruit, l'éclat, la représentation, il saisit avec empressement toutes les occasions de se mettre en relief, & il a à son service une facilité prodigieuse, une vaste érudition & la faculté précieuse d'allier constamment le travail du cabinet à la fréquentation des salons. Chacun de ses écrits soulève une polémique dans laquelle, soit sous son nom, soit sous le voile transparent de l'anonyme, il caresse ses amis & harcèle ses ennemis, &, quelle que soit la logique des arguments qu'il puise dans le fond même des choses, il ne peut tellement abdiquer son individualité, qu'elle ne se manifeste malgré lui.

Mu par un sentiment d'admiration (quelque peu contestable) pour le vieux Corneille, entreprend-il, au bénéfice de la petite-nièce de ce grand homme, le commentaire de ses œuvres? c'est moins l'apologie de l'auteur du *Cid*, qu'on y lit, que la sienne propre, & le *moi* se trahit, pour ainsi dire, à son insu. Telle expression surannée ne se présentera plus, affirme-t-il, « maintenant que la langue est fixée » (ce qui signifie, sous sa plume : « maintenant que *je l'ai fixée* »). Mais Voltaire, quand il s'exprime ainsi, perd de vue qu'il n'appartient à personne de *fixer* la langue : reflet des mœurs & des besoins d'une époque, elle suit les vicissitudes que le cours du temps amène nécessairement à sa suite, & le génie, quelque puissant qu'il soit, peut à peine la retenir un moment sur cette pente inévitable. Nous sommes déjà bien loin de Malherbe, &

Voltaire lui-même ne représente plus la langue qu'on parle aujourd'hui

Comme historien, Voltaire est le créateur de la nouvelle école, qui cherche dans la succession des faits, moins une sèche nomenclature que l'étude philosophique des véritables causes des révolutions des empires. Cependant la gravité du chroniqueur le cède parfois au sarcasme du pamphlétaire, & on est surpris de rencontrer, au milieu de graves considérations historiques, des traits décochés à certaine adresse & qui feroient mieux à leur place dans le roman de *Candide* que dans un livre qui traite de l'esprit & des mœurs des nations. Là encore, l'écrivain n'a pas pu se contenir, & c'est l'homme qui s'est mis en scène.

Comme auteur comique, il n'est point plaisant, & ses comédies sont le plus souvent des satires dialoguées. Le personnage de Frélon, dans *l'Ecoffoïse*, est une attaque corps-à-corps contre un de ses adversaires les plus déterminés, & le caractère qu'il lui prête est tellement outré, qu'il cesse d'être pris au sérieux.

Depuis le jour où, tout jeune encore, Voltaire figura sur le théâtre en portant la queue de la robe du grand-prêtre, à une représentation d'*OEdipe* jusqu'au moment où, chargé d'ans & de lauriers, il assista à sa propre apothéose dans une loge du Théâtre-François, il ne cessa de jouer la comédie. On comprend en effet que, doué d'une vivacité excessive & portant à l'excès l'expression des sentiments qui l'animoient, il n'ait pu se résigner à assister en simple spectateur à l'étude de

ses ouvrages dramatiques. Dès 1748, il eut un théâtre particulier dans sa maison de la rue Traversière (1), & il y donna au jeune Le Kain les premières leçons de déclamation. Ce célèbre acteur en conserva toujours une tendre reconnoissance, dont il a consigné le témoignage dans ses mémoires : Voltaire le fit jouer à cette époque avec ses nièces & le mena souvent à Sceaux, chez la duchesse du Maine ; il y remplit lui-même, dans sa tragédie de *Rome sauvée*, le rôle de Cicéron, & cela avec un tel feu, qu'à certains passages l'émotion paralysoit entièrement sa voix.

Il avoit déjà passé quelque temps à la petite cour du roy Stanislas, à Lunéville, & l'on y jouoit habituellement la comédie : la marquise du Chastelet, faisant trêve à ses occupations scientifiques, y représenta le personnage principal de la comédie de *Manine*. La mort la surprit inopinément, à la suite d'une imprudence commise, & son cercueil, pour sortir du palais, dut traverser le théâtre où elle avoit été applaudie peu de jours auparavant.

Plus tard, nous voyons Voltaire jouer la tragédie avec les princes & princesses de la famille de Frédéric II (2) ; ensuite à Montrion près de Lausanne, en dépit des rigoristes de Genève ; & enfin à sa résidence

(1) Aujourd'hui rue *Fontaine-Molière*. On croit que la maison habitée par Voltaire est celle qui porte le n° 41.

(2) « Nous avons joué *Zaïre*,

« (écrit-il de Berlin, le 12 janvier
« 1751, à M^{me} Denis). La princesse
« Amélie étoit *Zaïre* & moi le
« bonhomme Lufignan.

de Ferney. C'est dans cette retraite que, visité par tout ce que l'Europe comptoit d'hommes éminents, il tint sa cour & fut plus roy que Frédéric à Potsdam. Le théâtre étoit encore là une de ses principales occupations : il étoit (raconte l'abbé Duvernet) très-assidu aux répétitions, &, le jour où il devoit représenter, il avoit coutume de se promener dès le matin dans ses jardins avec une longue barbe blanche, vêtu tantôt en arabe, tantôt en chevalier, à la grecque ou en pontife, & tour à tour montrant à ses jardiniers étonnés Narbas, Zopire, Oroès ou Lusignan.

Le Kain, dans les notes curieuses qu'il nous a laissées, nous montre Voltaire aux prises avec quelques-uns de ses acteurs auxquels il cherche à inculquer ce qu'il appeloit *le diable au corps*, sans pouvoir toujours obtenir d'eux ce qu'il sentoit si bien lui-même. Un jour, poussé à bout par la timidité d'une jeune personne qui récitoit devant lui le rôle de Palmyre dans *Mahomet*, il lui dit : « Mademoiselle, figurez-vous que
 « Monsieur que voilà est un imposteur, un fourbe,
 « un scélérat, qui a fait poignarder votre père, qui
 « vient d'empoisonner votre frère, & qui, pour cou-
 « ronner ses bonnes œuvres, veut absolument cou-
 « cher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait
 « un certain plaisir, ah ! vous avez raison de le ména-
 « ger comme vous faites ; mais, pour peu que cela
 « vous répugne, voici, Mademoiselle, comment il faut
 « vous y prendre. » Et Voltaire, reprenant lui-même la tirade, donna à cette jeune innocente, rouge de

honte & tremblante de peur, une leçon d'autant meilleure qu'il joignoit l'exemple au précepte.

Le trait suivant peint également l'homme. A l'issue de la première représentation de *Sémiramis* (1), il se cache dans la foule ; affublé d'une longue soutane & d'un petit manteau, le dos voûté & s'appuyant pesamment sur une canne ; la tête coiffée d'un ample chapeau à ailes déployées & chargé d'une volumineuse perruque qui ensevelit ses joues presque en entier, il ne laisse voir de tout son visage qu'un long nez à tranche effilée.

C'est ainsi que, travesti en vieux prêtre irlandais, il se glisse dans le café de Procope où ses ennemis, après la *Sémiramis* jouée, étoient venus tenir leurs assises. Là, une bavaroise devant lui, un gros bréviaire à la main, placé au milieu d'eux & n'ayant nullement l'air de prendre part à leur conversation, il écoute les critiques qui ne lui sont pas épargnées & sçait en faire son profit.

Enfin, une particularité curieuse à noter, est que nous devons à Voltaire l'institution précieuse des *claqueurs*. Que faisoit-il, en effet, pour s'assurer, le jour d'une première représentation, une victoire que la médiocrité & l'envie cherchoient à lui ravir ? Il distribuoit trois ou quatre cents billets d'entrée, &, lorsque les sifflets commençoient à se faire entendre, le bruit en étoit aussitôt étouffé sous celui des battements redou-

(1) Le 29 avril 1748.

blés des mains vendues à l'auteur. Procédé qui s'est pieusement conservé par tradition jusqu'à nos jours.

Telle fut cette nature exceptionnelle, que nous n'avons observée que sous une seule de ses faces : le besoin de se produire & de se manifester. Deux hommes, Rousseau & Voltaire, ont rempli le dix-huitième siècle : l'un, fuyant les humains, se dissimule derrière l'inflexibilité de ses principes, & se contente de les énoncer en les abandonnant à la logique de ses adversaires, qui ont pu rarement le combattre avec ses propres armes ; l'autre, courtisan des puissants du jour, qu'il raille & qu'il fronde, amoureux de la lutte & en définitive peu convaincu, fascine ses auditeurs & ses lecteurs par l'éclat un peu suspect de son coloris. Nous n'avons pas à rechercher quel est le rôle que le premier a prétendu jouer sur la scène du monde ; mais à coup sûr, Voltaire, s'il n'avoit pas été le premier des écrivains de son temps, en eût été le comédien le plus éminent.

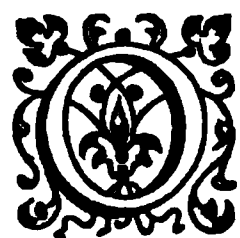




ABRAHAM-ALEXIS QUINAULT

dit QUINAULT-DUFRESNE

1712 — 1741



N voyoit autrefois quelques familles se perpétuer au théâtre comme dans beaucoup d'autres carrières. Celle des Quinault est un exemple qu'on pourroit citer après les Baron,

Extrait des registres de la paroisse Saint-Médard, de Verdun-sur-Doubs (anc. Chàlonnois) : « Le neufviesme jour du mois de septembre seize cent quatre vingt treize, est né & été baptisé Abraham-Alexis, fils de Jean Quinot (sic) & de Marie Sain&lette, sa femme. »

Malgré les recherches les plus minutieuses il nous a été impossible de découvrir dans les anciens registres des paroisses de Strasbourg une suite d'actes qui puisse établir la filiation de la famille Quinault, d'une manière irréfragable. Les seuls actes pouvant se rapporter à cette famille & dont nous devons la révélation à l'obligeance de l'ancien maire de cette ex-ville françoise, M. Lippmann, sont les trois suivants :

1° Paroisse catholique de Saint-Etienne : acte de baptême du 11 mars 1694, d'un enfant du sexe féminin, inscrit sous les prénoms de *Marie-Catherine*, comme fille de Jean *Quinault*, comédien.

2° Acte de baptême d'un second enfant du sexe féminin, baptisé à

17

QUINAULT-DUPRESNE

1712-1741

les La Thorillière. Fils & frère de comédiens, Abraham-Alexis Quinault, né à Verdun-sur-Doubs, le 9 septembre 1693, débuta très-jeune, le 7 octobre 1712 (1), sous le nom de *Dufresne* qu'il avoit ajouté

l'église catholique de Saint-Louis, le 26 août 1695 & qui a été inscrit sous les prénoms de *Marie-Anne-Catherine*, comme fille de Marie-Anne épouse de Jean Quinot, sans autre désignation.

3° Un troisième acte se trouve dans les registres de l'église catholique de Saint-Laurent. Il s'agit d'un enfant du sexe masculin, baptisé le 16 juin 1702, sous les prénoms de *Jean-Paul*, comme étant fils de *Jean Quinault*, originaire de Bourges en Berry, *actuellement comique à Strasbourg* & de *Marie-Anne Saindette*, son épouse.

Ces trois actes sont libellés en latin.

Ce dernier, au nombre des signatures apposées au bas, porte celle de *Jean-Maurice Quinault*, l'aîné de tous les enfants, qui, ainsi que *Quinault-Dufresne* le plus célèbre de la famille, naquit à Verdun, le 9 septembre 1687.

Quant aux actes de naissance des trois autres filles de *Jean Quinault*, aucune trace ne subsiste qui puisse mettre sur la voie.

La première, *Marie-Anne*, ne fut célèbre que par sa beauté. Elle quitta le théâtre en 1723.

Françoise Quinault Denesse; morte prématurément, le 22 décembre 1713.

Enfin Jeanne-Françoise, dite Quinault la cadette, ou du *Bout du banc*, fut ainsi nommée à cause des dîners gais & en forme de *pique-nique*, qu'elle donnoit. Retirée du théâtre en 1743, son salon étoit devenu le centre de tous les hommes de lettres de son temps. Elle étoit citée pour son esprit. Elle est morte, le 9 septembre 1793, au Louvre, où elle étoit logée, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. D'après l'acte de décès, elle seroit née à Zouapques, nom, sans doute défiguré.

- | | |
|---|--|
| <p>(1) • Du vingt-trois septembre
• mil sept cent douze, il est ordon-
• né aux comédiens du Roy de
• laisser jouer sur le théâtre de</p> | <p>• Paris le sieur Quinault-Dufresne,
• pour débiter & lui laisser choisir
• les rôles qu'il jugera à propos,
• dans lesquelles pièces choisies</p> |
|---|--|

au sien, afin de se distinguer de son frère aîné. Il avoit choisi pour son début le rôle d'Oreste, dans l'*Electre* de Crébillon, & demanda à l'auteur de lui permettre de rendre ce rôle comme il l'entendrait. — « Mais, mon
 « garçon, lui dit le célèbre tragique, il faut l'en-
 « tendre comme moi. — Oui, Monsieur, autant que
 « je pourrai renoncer à moi pour devenir autre. »
 Il y eut du succès, & fut reçu à la fin de la même année. Le rôle du Cid, qu'il joua ensuite, le montra sous un jour plus favorable encore. Le public, gâté par l'exagération de Beaubourg, fut d'abord étonné d'entendre un acteur débitant avec simplicité, glissant rapidement sur les passages médiocres d'un ouvrage, faisant ressortir les plus beaux ; & essayant enfin de ramener le goût à ces gestes simples, à ces inflexions justes & naturelles, à ce jeu noble dont la tradition, depuis Baron, sembloit s'être perdue.

Cependant, s'il faut ajouter foi à l'anecdote suivante, Dufresne nous paroît parfois avoir porté trop loin l'amour du naturel. Ainsi lorsqu'il jouoit le rôle de Pyrrhus, dans *Andromaque*, en rapportant les paroles que cette princesse adresse à Astyanax, son fils, il imitoit la voix flûtée d'une femme :

« C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours ;
 « Voilà ses yeux, sa bouche..... »

• les acteurs & actrices seront te-
 • nus de jouer chacun leur rôle,
 • à peine de privation de leur
 • part pendant un mois, qui fera

• distribuée aux pauvres de la pa-
 • roisse Saint-Sulpice. Signé, duc
 • d'Aumont. »

(Archives nationales.)

Puis, reprenant son organe le plus mâle :

« Et quelle est sa pensée ? »

Ceci rentre peut-être quelque peu dans le domaine de l'excentricité.

L'éducation du parterre étoit alors entièrement à refaire, & sous ce rapport, on doit reconnoître que la persistance de Quinault-Dufresne à se maintenir dans la voie qu'il s'étoit tracée, contribua puissamment à ramener le bon goût dans la déclamation.

Ce jeune homme rencontra, & bien malgré lui pour ainsi dire, une heureuse occasion de développer d'une manière brillante ses moyens tragiques. Voltaire lui confia le rôle d'OEdipe dans sa tragédie représentée le 18 novembre 1718. Lors de la lecture aux comédiens, Quinault avoit été l'un des plus rudes adversaires de cette pièce. Il vouloit absolument que la scène capitale entre OEdipe & Jocaste, imitée de Sophocle (ce qui lui importoit peu, d'ailleurs), fût retranchée. Ayant enfin cédé devant la résistance du jeune auteur, à qui l'on ne put arracher cette concession, Dufresne dit que, pour le punir, il falloit jouer la pièce telle qu'elle étoit, *avec ce mauvais acte tiré du grec*.

Le tragédien sortit victorieusement de cette épreuve, &, depuis lors, marcha de succès en succès. Don Pèdre, dans *Ints de Castro* (1724), Pyrrhus, dans la tragédie, de ce nom (1726), Titus, dans *Brutus* (1730), Enée, dans *Didon* (1734), Vendôme, dans *le Duc de*

Foix (1734), *Zamore*, dans *Alzire* (1736) furent autant de triomphes pour lui.

A la retraite de Beaubourg, en 1718, il avoit hérité de ce tragédien boursoufflé l'emploi en chef & sans partage des premiers rôles tragiques. Quant à ceux de la comédie, Quinault aîné son frère, & lui se les partagèrent. Il obtint dans le haut-comique les mêmes succès que dans la tragédie, & peut-être de plus grands encore. C'est pour lui que Destouches écrivit le *Glorieux*, que Dufresne, qui n'apprécioit pas, sans doute, tout l'honneur que devoit lui faire ce rôle, abandonna pendant trois ans, sur le ciel de son lit, aux rats & à la poussière. Lorsqu'enfin il daigna descendre à le jouer, il déclara que ce ne seroit qu'autant que l'auteur auroit modifié le dénouement. Le *Glorieux*, dans l'origine, étoit, à la fin de la pièce, humilié, éconduit, & n'épousoit pas Isabelle. Ce dénouement déplaisoit à l'acteur, dont il blessait l'orgueil, & qui en imposa le changement. Destouches se résigna à ses exigences, & voilà pourquoi Tufère se marie aujourd'hui avec sa cousine. Dufresne s'acquitta merveilleusement de ce personnage : la vérité avec laquelle il le joua fit dire que l'auteur l'avoit eu en vue & que c'est parce qu'il restoit lui-même, que cet acteur reproduisit si fidèlement sur la scène un caractère tracé à son image. Françoise Quinault, sa sœur (1), disoit

(1) Françoise Quinault, dite *la cadette*, actrice distinguée & bel esprit du XVIII^e siècle; elle avoit débuté en 1718. Elle est morte très-âgée, au commencement de 1793. (Voir la note, page 9.)

à ceux qui, plus tard, vantoient devant elle Belle-Cour dans le Glorieux, que, d'ailleurs, il interprétoit bien : « Si vous aviez vu jouer ce rôle par mon frère, « Belle-Cour ne vous paroîtroit plus qu'un beau valet « de chambre. »

Peu de mois après, Quinault-Dufresne eut à établir le rôle d'Orosmane. Il lui étoit réservé, il est vrai, de s'y voir plus tard dépassé par un acteur sublime, qui n'a pas eu de rivaux, par Le Kain ; mais il n'est pas moins certain que son succès dans ce rôle fut prodigieux. Peu d'acteurs étoient aussi propres à remplir ce personnage que Dufresne, à cause des qualités qu'il possédoit & qui se trouvent rarement rassemblées chez le même individu : une figure noble & majestueuse, des gestes éloquents, un organe enchanteur & une stature bien proportionnée, unis à tout ce qu'exige l'art si difficile de la déclamation.

C'est dans cette même année 1732, que fut dévolu à Quinault-Dufresne l'honneur de porter la parole, lorsqu'une députation formée des sept principaux comédiens du Roy se rendit, le 3 mars, auprès de l'Académie françoise pour lui offrir de prendre ses entrées à la Comédie. Il se tira fort galamment du discours qui servoit d'invitation. L'offre fut acceptée, & le 3 mai suivant, les comédiens du Roy furent invités, par réciprocité, à venir désormais prendre place aux séances de l'Académie.

Quinault-Dufresne pouffoit jusqu'aux dernières limites la haute idée qu'il avoit de son état & de lui-

même, & souvent on l'entendit s'écrier : « Le vulgaire
 « me croit très-heureux. Quelle erreur est la sienne !
 « J'aimerois mieux mille fois être un simple gentil-
 « homme, mangeant ses douze mille livres par an,
 « que d'être ce que je suis ! »

Ces mots, dans une autre bouche, passeroient avec raison pour une pasquinade ; dans la sienne, c'étoit l'expression naïve de ses sentiments de vanité. Elle étoit poussée chez lui à un point tel, qu'en parlant de ses camarades, il ne les appela jamais que *ces gens-là* ! Aussi croira-t-on sans peine que les salons ne cherchèrent pas à l'attirer.

Cette excessive vanité ne le mit pas toujours, malgré son talent supérieur, à l'abri des leçons du parterre, dont il eut à subir quelques dégoûts. Un jour que, dans le cours d'une scène, on lui avoit crié : plus haut ! Quinault-Dufresne, tenant la demande pour inopportune, regarda dédaigneusement le parterre & continua son rôle sur le même ton. Injonction itérative du public de parler plus haut : « Et vous, Messieurs, plus bas ! » répliqua arrogamment le héros tragique, sans se déconcerter. Le parterre, plus chatouilleux en ce temps-là que de nos jours, prit mal l'apostrophe : un grand tumulte s'éleva, à la suite duquel Dufresne fut conduit au For-l'Evêque. Après une courte détention, il se vit obligé de venir faire amende honorable sur la scène.

On assure que cette mortification ne fut pas étrangère à sa retraite prématurée six mois après cet évène-

ment (1), par le rôle d'Achille, dans *Iphigénie en Aulide* (2), emportant avec lui la célébrité qui s'attache au nom d'un acteur de très-grand mérite, sans doute ; mais, suivant l'opinion de M^{lle} Clairon, plus éblouissant que profond, & qui a été redevable de ses succès à ses dons extérieurs autant & plus peut-être qu'à son talent.

Cette opinion, toute compétente qu'elle puisse sembler, n'étoit pas commune à tous ceux qui avoient vu jouer cet acteur, à en juger sur le témoignage d'un de ses contemporains qui, en parlant de lui, s'exprime ainsi : « Quinault a été dans son genre le plus grand
« comédien qui ait jamais été. Ceux qui l'ont vu
« jouer dans le rôle de *Cinna*, ne se le rappelleront
« jamais sans frémir, lorsqu'il disoit le vers suivant :

« Et sa tête à la main, demandant son salaire...

« son bras droit caché se découvroit & paroïssoit

(1) « Du 21 mars 1741 ,
« nous..... Le sieur Dufresne, l'un
« des comédiens de Sa Majesté,
« nous ayant demandé la retraite
« de la troupe, & trouvant à-pro-
« pos de la lui accorder, avons,
« sous le bon plaisir du Roy, per-
« mis & permettons au sieur Du-
« fresne d'en sortir à Pâques pro-
« chain. Ordonnons auxdits comé-
« diens de lui passer un contrat de
« mille livres de pension viagère,

« à compter du jour de sa re-
« traite, & ce, dans les formes
« prescrites par nos réglemens. »
Signé: duc d'Aumont.

(Archives nationales).

(2) Dans ce passage du rôle :

« Un bruit assez étrange est venu jusqu'à
[moi.....

Le Kain mettoit une force, une vé-
rité, une grandeur remarquables ;
cependant, dit la tradition, il n'y
effaça pas le souvenir de Dufresne.

« démasquer la tête d'un malheureux proscrit. Cette
 « image horrible, présentée avec toute la force de
 « l'illusion, caufoit une épouvantable horreur. Il falloit
 « être pénétré de l'enthousiasme de ce célèbre acteur,
 « pour rendre de pareils endroits avec cette véri-
 « té. » (1)

M^{lle} de Seine (2), que Voltaire appelle la *petite De Seine*, parce qu'elle étoit d'une taille exiguë, devint, dit-on (3), en 1724, la femme de Dufresne. Cette

(1) Talma, de nos jours, s'étoit approprié ce jeu de scène.

(2) Catherine-Jeanne Du Pré, fille de Claude Du Pré, écuyer de Mgr le comte de Gassé, née le 5 septembre 1694, morte à Paris en 1759. C'est elle qui signa, *in articulo mortis*, un billet ainsi conçu !
 « Je promets à Dieu & à M. le curé de Saint-Sulpice de ne jamais remonter sur le théâtre. »

(3) Nous employons à dessein la forme dubitative, puisque rien dans nos recherches n'est venu constater qu'il y auroit eu mariage entre Alexis Quinault & Catherine Du Pré, & que la qualification d'*épouse* ne lui est pas même attribuée dans l'acte de mariage d'une fille commune à tous les deux, & que nous reproduisons ci-après. Il y auroit, au contraire, lieu de croire que la femme légitime de Quinault a été Jeanne Labat, actrice de la Comédie-Françoise, que nous trou-

vons mentionnée comme son *épouse* dans un acte de naissance de Jacques-Alexis, leur fils, en 1725.

Voici l'acte de mariage de cette fille qui épousa, en 1737, n'étant âgée que de douze ans, un fils de famille âgé de vingt-trois ans :

« Cedit jour dix-neuf octobre
 « mil sept cent trente-sept, a été
 « célébré le mariage de M. Fran-
 « çois Alifand de Maux, avocat au
 « Parlement, âgé de vingt-trois
 « ans, fils de Messire Jacques Ali-
 « sand De Maux, lieutenant-géné-
 « ral au bailliage-paierie de Nevers,
 « & de dame Claude - Magde-
 « leine Vaillant, consentants, de
 « la paroisse de Saint-Jean à Ne-
 « vers, avec demoiselle Jeanne-
 « Catherine Quinault - Dufresne,
 « âgée de douze ans, fille d'A-
 « braham - Alexis Quinault - Du-
 « fresne, officier du Roy, & de
 « Catherine-Jeanne Dupré, con-
 « sentants, de cette paroisse, rue

actrice avoit débuté à Fontainebleau, devant la Cour, le 17 novembre 1724, & elle fut reçue dans le même mois. Le 5 janvier 1725, elle parut à Paris dans le rôle d'Hermione; &, après avoir une première fois quitté le théâtre, en mai 1733 (1), elle se retira définitivement au mois de mars 1736, avec la pension de mille livres.

Quinault-Dufresne, son mari, passa les dernières

« des Fossés-Saint-Germain. . . .

« Fiançailles faites hier.

« Témoins : Gilbert Alifand, bourgeois de Paris; Maître Simon Alifand, ancien avocat au Parlement, oncle de l'époux.

« Marie-Anne Quinault, tante de l'épouse; Jean-Etienne de Saint-Hilaire, receveur des tailles du roy, conseiller du Parlement & intendant des affaires de M. le duc de Nevers, ami de l'épouse.

« Le présent mariage fait en présence de très-haut & très-puissant seigneur Jules-François Mazarini-Mancini, duc de Nivernois & de Donzinois, Pair de France, Grand d'Espagne du premier ordre, &c. »

« *Ont signé :*

« MAZARINI-MANCINI, Duc de Nivernois & de Donzinois ;

« Le Prince CHARLES DE LORRAINE; DE SAINT-

« HILAIRE, & les membres

« des deux familles. »

(Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice.)

(1) Du 6 mai 1733.

« Nous. . . Etant informé que la santé de la demoiselle De Seine, femme du sieur Dufresne, est rétablie & qu'elle est en état de jouer la comédie, vu la nécessité d'acteurs & d'actrices dont la troupe du roy a besoin pour contribuer aux plaisirs de Sa Majesté, ordonnons à ladite demoiselle De Seine, suivant l'ordre que nous en avons pris du Roy, de représenter à l'avenir les mêmes rôles qu'elle a joués avant sa maladie, suivant l'ordre de sa réception à Fontainebleau; & ordonnons aux comédiens de la faire jouir de la même part dont elle jouissoit avant sa maladie. »

Signé : Duc de ROCHECHOUARD.

(Archives nationales.)

années de sa vie dans la souffrance, & mourut d'un coup de sang, à Paris, le jeudi 12 février 1767.

ROLES CRÉÉS PAR QUINAULT-DUFRESNE

1718	OEdipe	<i>OEdipe</i> , de Voltaire.
1721	Aman.	<i>Esther</i> , de Racine.
—	Valère.	<i>Le Mariage fait & rompu</i> , de Dufresne.
—	Egythe.	<i>Agamemnon</i> , de Pralard & Séguineau.
1722	Le Roy.	<i>L'Oracle de Delphes</i> , de Moncrif.
—	Tatius.	<i>Romulus</i> , de La Motte-Houdard.
1723	Psamménite.	<i>Nitétis</i> , de Danchet.
—	Don Quichotte.	<i>Bafile & Quitterie</i> , de Gauthier de Mondorge.
—	Apollon.	<i>Le Divorce de l'Amour & de la Raison</i> , de l'abbé Pellegrin.
—	Don Pèdre.	<i>Inès de Castro</i> , de La Motte-Houdard.
—	Varus.	<i>Hérode & Mariamne</i> , de Voltaire.
1725	Valère.	<i>Le Babillard</i> , de Boissy.
1726	Pyrrhus.	<i>Pyrrhus</i> , de Crébillon.
1727	Le M ^{re} de Polainville.	<i>Le François à Londres</i> , de Boissy.
—	Du Lauret.	<i>Le Philosophe marié</i> , de Destouches.
1728	Le Marquis.	<i>Les Amants déguisés</i> , de l'abbé Aunillon.
—	Esquivas.	<i>Le Procureur arbitre</i> , de Poisson.
1729	Pyrrhus.	<i>Polixène</i> , de Daigueberre.
—	Damis.	<i>Les Philosophes amoureux</i> , de Destouches.
1730	Abfalon.	<i>Abfalon</i> , de Duché.
—	Le Prince.	<i>Le Prince de Noisy</i> , de Daigueberre.
—	Titus.	<i>Brutus</i> , de Voltaire.
1731	Valère.	<i>L'Ecole des Amants</i> , de Jolly.
—	Monfort.	<i>Le Chevalier Bayard</i> , d'Autreau.
—	Attala.	<i>Erigone</i> , de Lagrange-Chancel.
1732	Tufière.	<i>Le Glorieux</i> , de Destouches.
—	Orosmane.	<i>Zaïre</i> , de Voltaire.

- 1732** Alcmeon. *Eryphile*, de Voltaire.
 — Le Marquis. *Le Complaisant*, de Pont-de-Veyle.
1733 Gustave. *Gustave*, de Piron.
 — Damon. *Le Paresseux*, de Delaunay.
 — Valère. *Le Rendez-Vous*, de Fagan.
 — Thyeste. *Pélopée*, de l'abbé Pellegrin.
 — Damon. *La fausse Antipathie*, de La Chaussée.
1734 Vendôme. *Le Duc de Foix*, de Voltaire.
 — Norfolk. *Marie Stuart*, de Tronchin.
 — Enée. *Didon*, de L. de Pompignan.
 — Silvandre. *Les Courses de Tempé*, de Piron.
 — Sabinus. *Sabinus & Eponine*, de Richer.
 — Durval. *Le Préjugé à la mode*, de La Chaussée.
1735 Acante. *L'Amitié rivale*, de Fagan.
1736 Zamore. *Alzire*, de Voltaire.
 — Clitandre. *Les Rufes d'Amour*, de Poisson.
 — Pharamond. *Pharamond*, de Cahuzac.
 — Euphémon fils. *L'Enfant Prodigue*, de Voltaire.
 — Clovis. *Childéric*, de Morand.
1737 Moncade. *L'Ecole des Amis*, de La Chaussée.
1738 Constantin. *Maximien*, du même.
 — Damis. *La Métromanie*, de Piron.
 — Clitandre. *Le Pouvoir de la Sympathie*, de Boiffy.
1739 Médus. *Médus*, de Deschamps.
 — Mahomet. *Mahomet II*, de La Noue.
 — Thélamire. *Thélamire*, de M^{lle} Denise Lebrun.
 — Damon. *L'Impertinent malgré lui*, de Boiffy.
1740 Arondel. *Edouard III*, de Greffet.
 — Le Baron. *Les Dehors trompeurs*, de Boiffy.
 — Ramire. *Zulime*, de Voltaire.





ADRIENNE COUVREUR

dite MADEMOISELLE LE COUVREUR

1717 — 1730

ADRIENNE LE COUVREUR est née à Damerie, bourg situé près d'Epernay en Champagne, le 5 avril 1692. C'est à tort que les biographes ont fixé cette date à 1690 & l'ont fait naître à Fismes; ce qui a pu accréditer cette erreur, c'est que le père d'Adrienne avoit véritablement exercé dans cette dernière localité, le métier de chapelier jusqu'au moment où il vint, en 1702, s'établir à Paris, dans le voisinage de la Comédie-Françoise, espérant y trouver plus de ressources pour vivre.

Dès l'âge le plus tendre, Adrienne avoit aimé à

Extrait des registres de l'église de Damerie : « Ce jourd'hui, 5 avril 1692, a esté née & baptisée en cette église, Adrienne, fille de Robert Couvreur, & de Marie Bouly, ses père & mère mariés ensemble. Signé : Moreau, curé. »

MADemoiselle LE COUVREUR

1717 - 1730

réciter des vers, & ses parents l'encourageoient dans ses tentatives enfantines. Ce goût ne fit que se développer avec le temps, & bientôt la jeune fille songea sérieusement à se mettre au théâtre. Elle s'essaya d'abord dans des représentations particulières, chez la présidente Le Jay qui avoit, rue Garancière, un hôtel où elle faisoit jouer la comédie. Les comédiens françois ayant présenté une requête à la suite de laquelle Adrienne fut renfermée au Temple avec ses jeunes camarades, elle y fit la conquête du Grand-Prieur de Vendôme, & la prison se transforma bientôt en une salle de spectacle. Le comédien Legrand père, qui eut occasion de l'entendre, reconnut, tout médiocre acteur qu'il fût, le germe de talent qu'il y avoit en elle, & il résolut de lui donner des leçons d'un art que lui-même pratiquoit fort mal. M^{lle} Le Couvreur s'engagea peu de temps après au théâtre de Strasbourg, &, le 14 mai 1717 (1), elle débutoit avec un succès prodigieux à la Comédie-Françoise par le rôle d'Electre. Elle joua successivement les rôles d'Electre & de Bérénice ;

(1) Du 27 mars 1717. Ordre de débuts.

« Nous... &c., mandons aux
« comédiens de Sa Majesté qu'ils
« aient à faire jouer incessamment
« après l'ouverture de leur théâtre
« la demoiselle Le Couvreur dans
« la pièce qu'elle aura choisie. »

Du 18 juin suivant :

« Nous... &c., mandons aux

« comédiens de sa Majesté, suivant
« la volonté de Son Altesse royale,
« Monseigneur le duc d'Orléans,
« régent du royaume, de réunir
« dans la troupe de Sa Majesté, la
« demoiselle Le Couvreur, à la-
« quelle il est accordé une demie
« (sic) part. »

(Archives nationales).

un mois à peine s'étoit écoulé qu'on la recevoit. Adrienne appliqua tous ses soins à saisir le ton naturel sans négliger « ce degré d'animation nécessaire pour « exprimer les grandes passions & les faire sentir dans « toute leur force. » Sa voix étoit un peu voilée ; mais possédant l'art de varier les tons à l'infini & de leur donner les plus touchantes inflexions, elle fit bientôt justice de cette déclamation exagérée & chantante adoptée, à l'exception de Baron, par tous les comédiens qui l'avoient précédée & que M^{lle} Duclos, en possession de la faveur publique depuis vingt ans, avoit si fort mise à la mode. Jamais actrice jusqu'alors & peut-être depuis (si ce n'est un exemple que nous pourrions citer de nos jours) (1), ne porta au même degré l'art d'écouter son interlocuteur ; sa pantomime, dans les scènes muettes, étoit d'une expression si bien sentie, que sa physionomie reflétoit les sentiments de l'acteur qui lui parloit. Sa taille n'avoit pas beaucoup d'élévation, mais il y avoit beaucoup de dignité dans son maintien, & elle sçavoit donner à sa démarche l'allure la plus imposante.

La supériorité qui plaça M^{lle} Le Couvreur au-dessus de ses camarades ne laissa pas d'exciter leur jalousie ; car nous voyons dans un opuscule publié l'année même de sa mort, que l'un d'eux avoit trouvé dans son nom l'anagramme de *couleuvre*. Ils auroient eu meilleure grâce & plus d'exactitude à reconnoître l'abné-

(1) Nous faisons allusion ici à M^{lle} Rachel, ravie si tôt à l'admiration des amis de l'art dramatique.

gation avec laquelle, quoique minée par une maladie qui la mit presque au tombeau, vers l'année 1726, elle se dévoua néanmoins à l'intérêt commun, pour combler le vide que la retraite de M^{lle} Duclos avoit fait dans son emploi.

On lui a reproché de ne pas défendre assez chaudement les intérêts des auteurs qui lui confioient des rôles, & de lâcher pied trop facilement lorsque la pièce ne réussissoit pas; on a même été jusqu'à l'accuser de se joindre aux improbateurs par une pantomime & des gestes scandaleux.

Cette actrice étoit moins convenablement placée dans la comédie; mais malgré cette infériorité relative, elle avoit une trop grande habitude de la scène pour jouer mal dans un emploi quelconque. Seulement, il paroît avéré qu'elle n'avoit point la verve comique, indispensable en ce genre.

Adrienne Le Couvreur n'eût pas rendu son nom célèbre comme actrice, que sa liaison avec le maréchal de Saxe, qui exerça une si grande influence sur sa vie, auroit suffi pour le tirer de l'oubli (1). On sçait que

(1) Adrienne Le Couvreur étoit très-répondue & très-influente, s'il faut en croire ce passage de l'*Actrice nouvelle*, de Poisson, qui lui fait allusion :

... se mêle du barreau, de la Cour, de la
[guerre]
Et rien n'est fait, je crois, que par son
[ministère,

Qu'un emploi soit vacant, elle le fait
[avoir. . .

.
Par elle, celui-là devient introducteur;
Celui-ci, secrétaire, & l'autre, ambassa-
[deur...

Adrienne ayant cru, à la lecture, se reconnaître en ce portrait, eut assez de crédit pour empêcher que la pièce ne fût jouée. Elle tenta

lorsque Maurice fut nommé duc de Courlande, elle mit en gage son argenterie & ses diamants pour une somme de 40,000 livres qu'elle lui fit accepter. Quoique toute son existence fût consacrée à cet auguste amant, elle n'avoit cependant pas pris l'engagement de lui rester fidèle. Accoutumée, dès sa jeunesse, à recevoir les hommages d'une multitude d'adorateurs, elle compta aussi Voltaire parmi les plus illustres ; les beaux vers qu'elle lui inspira sont connus. Elle fut encore aimée à la folie du marquis d'Argental, jeune homme simple & ardent. Adrienne ne négligea pourtant rien afin de le guérir de cette passion : elle n'hésita même pas à aller trouver la marquise d'Argental, sa mère, qui, effrayée des progrès de cet amour exalté, songeoit à faire partir son fils avec un des régiments envoyés à Saint-Domingue.

Le jeune marquis devint, à la mort d'Adrienne, son légataire universel.

Elle avoit eu deux filles : l'une, née à Strasbourg, avoit pour père M. Kinglin, premier magistrat de cette ville ; l'autre, née à Paris, étoit enfant d'un officier de Mgr le duc de Lorraine. Cette dernière épousa Francoeur, surintendant de la musique du Roy (1). Le savant mathématicien de ce nom, mort il y a quelques années, étoit issu de ce mariage.

aussi d'en prévenir l'impression ; le manteau quelques mois après.
 mais la précaution ayant été prise (Hist. abrégée du théâtre français).
 de supprimer la date & le nom de (1) Nommé, en 1757, directeur
 l'imprimeur, elle fut vendue sous de l'Opéra.

La fin d'Adrienne Le Couvreur fut fort triste. On prétend que les infidélités du comte de Saxe la firent mourir de chagrin; selon une version plus vraisemblable, elle seroit morte empoisonnée & victime d'une vengeance féminine. On n'a pas craint d'accuser de ce crime une princesse, sa rivale (1). Un mystère qui n'est point encore éclairci, plane sur cette catastrophe lamentable (2).

(1) On raconte qu'à une représentation de *Phèdre*, M^{me} de Bouillon se trouvoit dans une loge sur le théâtre, lorsque la Le Couvreur en récitant ces vers :

... Je fais vos perfidies,
OÈnone, & ne suis point de ces femmes
Qui, goûtant dans le crime une profonde
Ont su se faire un front qui ne rougit

[hardies
[paix,
[jamais.

se retourna vers la duchesse & fixa sur elle son regard : ce dont toute la salle s'aperçut. M^{me} de Bouillon furieuse, voulut faire mettre la comédienne au For-l'Evêque ; on arrangea l'affaire. Mais la grande dame en garda un ressentiment auquel l'opinion publique attribua la fin de l'illustre tragédienne.

(2) On lit dans *l'Intermédiaire* de juillet 1866, la lettre suivante qu'écrivit, le 24 août 1730, au lieutenant de police Hérault, le jeune abbé Bouret, fils de M. Bouret, trésorier de France, à Metz,

qui avoit été la cause première de l'accusation portée contre la duchesse de Bouillon :

A M. le lieutenant de police,
en son hôtel, à Paris.

« Monseigneur,

« Comme vous m'avez fait l'honneur de m'ordonner de dire la vérité touchant M^{me} la duchesse de Bouillon, je me rends à vos ordres, la voici :

« L'envie que j'avois de connaître la Le Couvreur m'a fait imaginer un moyen pour avoir entrée chez elle, le voici : J'ai feint d'avoir un secret à lui découvrir lequel étoit de ce qu'on devoit lui jouer un tour qui ne lui seroit point avantageux. Elle me demanda avec transport lequel c'étoit, je ne voulus lui rien découvrir, n'ayant dans le fond rien à dire. Elle me dit qu'elle n'avoit rien à craindre, sinon de l'hôtel de Bouillon ou de l'Opéra.

Quoi qu'il en soit, cette célèbre actrice succomba après trois jours de maladie, le 20 mars 1730. L'abbé Languet, curé de Saint-Sulpice, ayant refusé obstinément de lui accorder la sépulture en terre sainte, & le procureur du Roy ayant conclu à la stricte observation des ordonnances pour que les restes de la Le Couvreur « fussent jetés à la voirie, » le corps fut enlevé de nuit, & deux portefaix, accompagnés par M. de L'Aubinière, ami d'Adrienne, l'inhumèrent à l'angle des rues de Bourgogne & de Grenelle, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la maison qui porte le n° 119.

D'Argental avoit 86 ans, en 1786, lorsqu'on découvrit le lieu où le corps d'Adrienne avoit été déposé. Ce vieillard s'y fit conduire & répandit des larmes sur

« Je la quittai là-dessus en lui di-
 « sant que je lui donnois seulement
 « un avis mais que je ne lui nom-
 « merois personne. Elle me répon-
 « dit que ce n'étoit rien faire, si
 « je ne lui montrois les coups
 « qu'elle avoit à redouter, &
 « qu'elle ne craignoit que M^{me} la
 « duchesse de Bouillon. Je saisis ce
 « mot pour m'en servir, comme
 « elle étoit frappée de ce côté-là, il
 « m'étoit aisé de lui persuader ce
 « que je voulus sans toutefois lui
 « dire que c'étoit M^{me} la duchesse
 « de Bouillon. J'inventai tout ce
 « que j'ai mis dans mes dépositi-
 « ons & m'ouvris une ample car-
 « rière là-dessus. Je dis oui à tort
 « à travers. Je vous déclare,

« Monseigneur, que M^{me} la du-
 « chesse est innocente de tout ce
 « que j'ai dit. Voilà la vérité,
 « Monseigneur. J'ai commis une
 « grande imprudence en lui por-
 « tant ce prétendu poison qui n'est
 « rien, non plus que le page & les
 « hommes masqués. J'implore votre
 « clémence, Monseigneur, je me
 « jette aux genoux de votre misé-
 « ricorde ; pardonnez à un miséra-
 « ble qui n'a pour tout crime que
 « la cervelle brouillée & beaucoup
 « d'imprudence. Je demeure,
 « Monseigneur, avec un profond
 « respect, votre très-humble &
 « très-obéissant serviteur.

« BOURET.

« Ce 24 août 1730. »

cette fosse qui renfermoit les restes d'une femme qu'il avoit tant aimée. Une plaque de marbre (1), scellée par ses soins dans la muraille voisine, consacra la mémoire de cet événement (2).

(1) Cette table de marbre a figuré depuis dans la galerie de M. le comte de Bérenger, propriétaire de l'hôtel de Sommery, dans les terrains duquel Adrienne avoit été inhumée.

(2) Le 12 floréal an V (30 avril 1797). • Les comédiens françois • demandèrent à être autorisés à • faire la recherche des cendres

• d'Adrienne Le Couvreur & à les • déposer dans le local affecté par • la loi aux sépultures. •

Le 6 prairial (25 mai 1797).

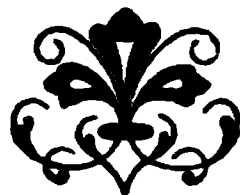
• Réponse affirmative de l'autorité, • avec invitation aux membres du • bureau central du canton de • Paris, de seconder de tout leur • pouvoir l'exécution de ce projet. •

(Archives nationales).

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} LE COUVREUR

1720	Artémire.	<i>Artémire</i> , de Voltaire.
1721	Antigone.	<i>Les Machabées</i> , de La Mothe-Houdard.
—	Zarès.	<i>Esther</i> , de Racine.
—	Pelopée.	<i>Egiste</i> , de Pralard & Segueineau.
1723	Quitterie.	<i>Bufile & Quitterie</i> , de G. de Mondorge.
—	Nitetis.	<i>Nitetis</i> , de Danchet.
—	Constance.	<i>Inès de Castro</i> , de La Mothe-Houdard.
1724	Mariamne.	<i>Hérode & Mariamne</i> , de Voltaire.
1725	Hortense.	<i>L'Indiscret</i> , de Voltaire.
1726	Angélique.	<i>Le Talisman</i> , de La Mothe-Houdard.
—	Ericie.	<i>Pyrrhus</i> , de Crébillon.
—	Amarillis.	<i>Le Pastor Fido</i> , de l'abbé Pellegrin.
—	Eliante.	<i>Le François à Londres</i> , de Boissy.

- 1727 La Marquise. *La Surprise de l'Amour*, de Marivaux.
1728 Angélique. *Les Fils ingrats*, de Piron.
— La Comtesse. *Les Amants déguisés*, de l'abbé Aunillon.
1730 Ino *Ino & Mélécerte*, de La Grange Chancel.
— Léonide. *Callisthènes*, de Piron.



SARRAZIN

721 1754



CLAUDE

SARRAZIN

1729 — 1759

SARRAZIN naquit à Nuits, près Dijon, le 19 juin 1689, dans une famille de bonne & riche bourgeoisie. Il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, & porta pendant plusieurs années le petit collet. La rencontre fortuite qu'il fit d'une comédienne de campagne, changea ses disposi-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Symphorien, à Nuys (sic) :
« Le dimanche dix-neufvième de juin mil six cent quatre-vingt-neuf, sur le soir, a été baptisé *Claude*, fils de M. Claude Sarrazin, marchand à Nuys, & de demoiselle Anne Julbin, ses père & mère; lequel vint au monde hier, sur une heure après minuit. Le parrain, honorable homme M. Claude Perruchot, apothicaire. La marraine, demoiselle Jeanne Sarrazin, femme de M. André Laurent, procureur & notaire à Nuys. Tous ont signé avec moi, curé. »

tions, & jetant, comme on dit, le froc aux orties, Sarrazin résolut de se faire lui-même comédien. Il quitta sa province & se rendit à Paris où il rechercha toutes les occasions de jouer la comédie. Il parvint à se faire admettre dans la société à laquelle le duc de Gesvres ouvroit l'accès de son château de Saint-Ouen. C'est de là que Sarrazin, qui déjà n'appartenoit plus à la première jeunesse, s'élança sur la scène françoise, sans avoir passé par l'épreuve préalable des scènes de province. Il débuta, le 3 mars 1729, par le rôle d'OEdipe dans la tragédie de ce nom, de P. Corneille (1). Une belle voix, de l'intelligence & de la sensibilité, telles étoient les qualités qu'on lui reconnut & qui le firent accueillir avec des applaudissements. Il joua de nouveau le même rôle, le 10, avec plus de succès encore. Le 17, il représenta à Versailles Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide*, & fut définitivement jugé comme un acteur très-capable de tenir convenablement l'emploi des *Rois* & des *Pères*. Dix-neuf jours après ses débuts, il étoit reçu pour doubler Baron ; celui-ci étant mort vers la fin de l'année, Sarrazin lui succéda & devint chef d'emploi.

(1) Du 22 mars 1729.

« Nous... &c., mandons & ordonnons aux comédiens françois ordinaires de Sa Majesté de recevoir dans la troupe du Roy le sieur Sarrazin, pour y jouer les rôles de roys dans la tragédie, & ceux de payfans dans la comé-

die ; & comme il n'y a pas actuellement de parts vacantes, nous accordons au sieur Sarrazin une demie (sic) part sur la première qui viendra à vaquer. »

Fait au Palais de Versailles.

Signé : DUC DE MORTEMART.

(Archives nationales).

Ce comédien fut chargé d'un grand nombre de rôles importants dans les pièces nouvelles pendant le cours de sa carrière théâtrale, & il déploya, dans la plupart, les qualités distinctives de son talent, qui consistoient principalement dans l'âme & la sensibilité.

« Lorsqu'il étoit bien placé, dit Grimm, il approchoit
 « du sublime : ce n'étoit plus un acteur qu'on voyoit.
 « Dans *Zaire*, par exemple, c'étoit Lusignan lui-
 « même que vous entendiez; dans *la Métromanie*,
 « c'étoit l'oncle du métromane; dans *l'Andrienne*, c'é-
 « toit cet autre vieillard emporté, & cependant bon,
 « que vous croyiez voir en personne. Il étoit sublime
 « dans cette pièce. Quelle chaleur! quelle foule de
 « sentiments, & de sentiments toujours vrais, il sça-
 « voit mettre dans son jeu! »

En faisant dans cet éloge la part de l'emphase, on ne sçauroit élever de doute sur le talent de Sarrazin. Cependant, Voltaire ne se montra pas toujours à son égard disposé à l'indulgence : disons plus, il ne lui rendit pas assez de justice & le malmena quelquefois assez rudement. Il lui reprochoit « une façon misérable de
 « réciter les vers comme on lit la Gazette. » Mécontent de son jeu dans le rôle de Zamti, de *l'Orphelin de la Chine*, il le baptisa du sobriquet de *sacristain de pagode*. Sarrazin ne lui gardoit pas rancune : il recevoit avec humilité la critique & le blâme, & lorsque, parfois, c'étoient des éloges qui lui étoient adressés, il ne les entendoit qu'avec une extrême confusion.

Il est certain, d'après les témoignages contempo-

rains, qu'on pouvoit reprocher à cet acteur de confondre assez fréquemment la familiarité avec le naturel, de manquer complètement d'énergie. Voici une anecdote qui le prouve : on répétoit une pièce de Voltaire, & la mollesse de Sarrazin, chargé du rôle de Brutus, dans son invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il y apportoit, impatientèrent l'auteur qui lui dit avec une ironie sanglante :
 « Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le
 « plus ferme de tous les consuls romains, & qu'il ne
 « faut pas parler au dieu Mars comme si vous disiez :
 « Ah ! bonne Sainte-Vierge, faites-moi gagner un lot
 « de cent francs à la loterie ! »

Malgré cette dure plaisanterie, Sarrazin ne devint ni plus vigoureux ni plus mâle, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étoient en lui, & qu'il n'étoit véritablement bon acteur que dans les situations pathétiques. « On ne lui vit jamais, dit Le Kain dans ses
 « mémoires, l'âme de Mithridate, ni la noblesse d'Au-
 « guste. »

Il ne fut pas plus à l'abri des épigrammes de Piron, qui avoit eu à se plaindre de son jeu dans le rôle de Christiern, de la tragédie de *Gustave*. « Cet homme,
 « s'écria-t-il du milieu de l'amphithéâtre, qui n'a pas
 « été digne d'être sacré à vingt-quatre ans, ne mérite
 « pas d'être excommunié à soixante. »

A la mort de Duchemin, arrivée en 1754, Sarrazin fut gratifié d'une pension de mille livres. Atteint toutefois, dans l'année 1759, d'une forte extinction de

voix (1), cet acteur, dont les moyens s'étoient affoiblis depuis plusieurs années, se trouva réduit à l'impossibilité de continuer l'exercice de sa profession. Pourtant, comme il conservoit l'espoir que le repos & le régime lui rendroient la plénitude de ses moyens, on le maintint sur les contrôles de la Comédie jusqu'à la fin de cette même année. Alors, toute probabilité de guérison s'étant évanouie, Sarrazin fut mis à la retraite sur sa propre demande, le 1^{er} avril 1759, avec le brevet d'une pension de 1,500 livres, conformément à l'arrêt du Conseil du 18 juin 1757, enregistré au Parlement, &, dit l'arrêté du duc d'Aumont : « En vertu de l'ancienneté & de l'excellence de ses services. »

En dépit, ou peut-être à cause de ses infirmités, Sarrazin, qui étoit veuf depuis plusieurs années, se remaria à l'âge de 71 ans, le 23 février 1759, avec une veuve qui en avoit 60 & qui étoit la mère de l'acteur Dubois (2). Il languit encore pendant trois années, & mourut à Paris le lundi 15 novembre 1762, avec la réputation, sinon d'un grand comédien, selon l'opinion quelque peu enthousiaste de Grimm, du moins d'un acteur très-distingué, & que le public avoit

(1) Un jeune acteur, inquiet de sa mauvaise voix, demandoit des conseils à Sarrazin : « Venez chez moi, lui dit sérieusement celui-ci, je vous ferai cracher le sang pendant quinze jours. »

Ne faudroit-il pas conclure de cette anecdote que Sarrazin crioit

plutôt qu'il ne *déclamoit*, & que, dès lors, s'expliqueroit naturellement l'origine du mal qui l'a emporté?

(2) Médiocre acteur qui fut l'occasion des scènes qui troublèrent, en 1765, les représentations du *Siège de Calais*.

toujours fort goûté dans les rôles appropriés à ses moyens (1).

(1) Ce comédien emporta les regrets du public dont il étoit très-aimé. Aussi, le comédien du nom de Blainville (*), qui le remplaça dans le rôle de Simon, de l'*Andrienne*, jugea-t-il prudent de s'assurer l'indulgence du parterre par une allocution préalable.

(*) D'abord maître d'école à Gonesse, près de Saint-Denis.

ROLES CRÉÉS PAR SARRAZIN

- | | | |
|------|------------------------|--|
| 1730 | Callisthènes | <i>Callisthènes</i> , de Piron. |
| — | David. | <i>Abfalon</i> , de Duché. |
| — | Brutus. | <i>Brutus</i> , de Voltaire. |
| 1731 | Androclide. | <i>Erigonne</i> , de La Grange-Chancel. |
| 1732 | Hermogide.. . . . | <i>Eryphile</i> , de Voltaire. |
| — | Cassius.. . . . | <i>Cassius & Victorinus</i> , de La Gr.-Chancel. |
| — | Orgon. | <i>Le Complaisant</i> , de Pont-de-Veyle. |
| 1733 | Christiern. | <i>Gustave</i> , de Piron. |
| — | Atrée | <i>Pélopée</i> , de l'abbé Pellegrin. |
| 1734 | Cécil | <i>Marie Stuart</i> , de Tronchin. |
| — | Lusignan. | <i>Zaïre</i> , de Voltaire. |
| — | Achate | <i>Didon</i> , de L. de Pompignan. |
| — | Vespasien | <i>Sabinus & Eponine</i> , de Richer. |
| — | César. | <i>La Mort de César</i> , de Voltaire. |
| — | Philinte | <i>Le Mariage par lettre de change</i> , de Poisson. |
| — | Sosthène. | <i>Teglis</i> , de Morand. |
| 1736 | Alvarès | <i>Alzire</i> , de Voltaire. |
| — | Vindorix. | <i>Pharamond</i> , de Cahuzac. |
| — | Euphémon, père. . . | <i>L'Enfant Prodigue</i> , de Voltaire. |
| — | Childéric.. . . . | <i>Childéric</i> , de Morand. |
| 1737 | Perdicus. | <i>Lyfimachus</i> , de De Caux. |
| — | Ariste | <i>L'Ecole des Amis</i> , de La Chaussée. |

- 1738 Baliveau. *La Métromanie*, de Piron.
 — Maximien. *Maximien*, de La Chaussée.
 — Le Comte *Le Pouvoir de la Sympathie*, du même.
 1739 Persès. *Médus*, de Deschamps.
 — Théodore. *Mahomet II*, de La Noue.
 — Amintas. *Thélamire*, de M^{lle} Denise Lebrun.
 — Bajazet.. . . . *Bajazet I^{er}*, de Pacarony.
 1740 Worcester. *Edouard III*, de Gresset.
 — Bennassar.. . . . *Zulime*, de Voltaire.
 1741 D'Orvigny. *Mélanide*, de La Chaussée.
 — Arbace.. . . . *Zarès*, de Palissot de Montenoy.
 — Hérode *Antoine & Cléopâtre*, de Boistel.
 — Cléon. *L'Embaras du Choix*, de Boissy.
 1742 Zopire. *Mahomet*, de Voltaire.
 — Le Président. *La Gouvernante*, de La Chaussée.
 1743 Narbas.. . . . *Mérove*, de Voltaire.
 — César. *La Mort de César*, du même.
 1744 Argant.. . . . *l'Ecole des Mères*, de La Chaussée.
 1745 Zarès. *Alquide*, de Linant.
 1746 Priuli *Venise sauvée*, de La Place.
 — Philippe Humbert. *Nanine*, de Voltaire.
 1750 Ventidius *Cléopâtre*, de Marmontel.
 — Pammène *Oreste*, de Voltaire.
 — Dorimond. *Cénie*, de M^{me} de Graffigny.
 — Sciolto. *Caliste*, de Séran de La Tour.
 1751 Varon. *Varon*, de Graves.
 1752 Démophon.. . . . *Les Héraclides*, de Marmontel.
 1754 Apriès. *Paros*, de Mailhol.
 1755 Thestor. *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 — Cicéron *Le Triumvirat*, de Crébillon.





FRANÇOIS-CHARLES

RACOT DE GRANDVAL

1729 — 1768

GRANDVAL, né à Paris, le 23 octobre 1710, mort à Montmartre, le 23 septembre 1784, prit, à dix-sept ans, le parti de la comédie, & parcourut, pendant deux années, diverses villes de province, Metz, Rouen, Lille. Appelé & soutenu par les conseils de la célèbre Le Couvreur, il débuta à Paris le samedi, 18 novembre 1729 (1), par Andronic

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : « Le vingt-cinq octobre mil sept cent dix, a été baptisé François-Charles, fils de Nicolas Racot de Grandval, maître joueur de clavecin, & de Marie Macé, son épouse. Le parrain, Pierre-Charles Racot; la marraine, Françoise Pithel, sœur de Jean Raifin. »

(1) « Nous, duc de Mortemare, ... &c., mandons & ordonnons aux comédiens du Roy de recevoir dans leur troupe le sieur de Grandval, suivant la volonté du Roy, pour y jouir d'une demie (sic) part sur la première qui viendra à vaquer. Voulons pa-

RACOT DE GRANDVAL

1729-1768

& par Mélicerte, dans *Ino & Mélicerte* (1). Il avoit paru d'abord sous le nom de Duval; mais après avoir débuté à la Cour avec un très grand succès, il fut reçu à demi-part sur un ordre du Roy, le 31 décembre, & jugea à propos de reprendre son véritable nom. Il n'avoit encore paru que dans la tragédie, bien que son goût & ses talents le portassent à jouer le haut-comique, dans lequel il devoit exceller. Jusqu'à la retraite de Quinault-Dufresne, qui n'eut lieu qu'en 1741, il tint le second emploi, & il avoit au plus trente ans, lorsqu'il prit en chef les *premiers rôles* tragiques & comiques, sans renoncer pourtant à ceux de *jeunes-premiers*. Jamais acteur, avant lui, n'avoit saisi avec tant de finesse & d'esprit le ton & les manières les plus délicates de ce qu'on nommoit alors les *petits-maitres* de bonne compagnie. Il apportoit, dans tous ses rôles, disent les mémoires du temps, une élégance, une noblesse & une chaleur qui lui valurent, au plus haut degré, la faveur publique, que Le Kain seul, à son apparition sur la scène, en 1750, put lui disputer, mais non lui enlever. Cependant, bien que Grandval n'eût pas d'abord rendu justice au mérite éminent de son rival dans la tragédie, il fut amené par la force

- reillement qu'il ait voix délibé-
- rative dans les assemblées &
- qu'il joue en second les rôles
- des sieurs Quinault frères.
- *Signé*: DUC DE MORTEMART.

(Archives nationales.)

(1) Cette tragédie de La Grange-Chancel, qui avoit été représentée le 10 mars 1713, fut reprise pour les débuts de Grandval, & fort applaudie.

des choses à reconnoître son erreur, & deux ans n'étoient pas écoulés depuis ses débuts, qu'il le mettoit en possession de tous les grands rôles tragiques, ne se réservant que les rôles de *haut-comique*, dans lesquels il n'avoit pas à redouter de concurrence.

Une autre anecdote prouveroit que Grandval unifioit à son grand talent une modestie peu commune. Molé, ayant fait remettre à la scène, en 1763, *la Réconciliation normande*, pièce de Dufresny, représentée pour la première fois, le 7 mars 1719, Grandval, à l'issue de la représentation, où Molé avoit obtenu un grand succès dans le rôle du chevalier, courut l'embrasser, & lui dit : « Mon jeune ami, j'ai passé jadis
« pour bien jouer ce rôle, mais je vous assure que je
« n'approchois pas de vous, & votre jeu m'a fait dé-
« couvrir des finesses que je n'ai jamais soupçon-
« nées. »

La figure de Grandval étoit expressive; il avoit beaucoup d'aisance & de grâce dans le maintien : son jeu étoit empreint d'une exquise délicatesse, & : « tout
« concouroit (dit La Harpe) à lui donner sur la scène
« l'air de l'homme du monde. » Un seul défaut mit un terme aux succès de Grandval, & le força de quitter l'exercice de sa profession à un âge où il auroit pu rendre encore de grands services à l'art. Il *graffeyoit* d'une manière assez sensible, & ce défaut, « dont la
« jeunesse & la beauté font dans le monde une grâce
« de plus, a dit judicieusement M^{lle} Clairon, est
« intolérable au théâtre. »

Grandval prit sa retraite à la clôture d'avril 1762, jouissant encore de toute sa renommée. Cette retraite prématurée fut l'effet du dépit violent que lui avoit causé le jeune Fronzac, fils du maréchal de Richelieu, dont le despotisme pesoit tant alors sur les comédiens. Il avoit reçu du Roy, dès 1745 (1), une pension de mille livres, & touchoit quinze cents livres de la Comédie. Soit en raison de la médiocrité de sa fortune qui avoit souffert quelques atteintes ; soit, ce qui nous semble plus probable, que l'oisiveté lui fût pénible, Grandval, grâce au crédit de M. de Boulogne, qui le protégeoit, remonta sur la scène le 6 février 1764, après être resté quelques mois dans la troupe de Lyon ; il reparut dans *le Misanthrope*. Le 8, il joua le rôle du *Philosophe marié*, & reprit successivement tous ses anciens rôles. Malgré, & peut-être à cause du succès qu'il obtint, il ne retrouva plus chez ses camarades l'accueil sympathique auquel il avoit droit de s'attendre, & il put même reconnoître un changement dans les dispositions du public à son égard. Il s'en falloit, cependant, que ce refroidissement provînt des causes que lui assigne Grimm, qui prétend que « de charmant qu'il étoit parti, il étoit revenu détestable. » Toujours est-il que Grandval, quatre ans après cette rentrée, se retira définitivement le 1^{er} avril 1768. Il avoit épousé, en 1732, Marie-Geneviève Dupré, fille d'un

(1) 14 octobre 1745. — Brevet de mille livres de pension à Grandval, comédien français, pour ses services depuis vingt ans.

(Archives nationales, Secrétariat d'Etat.)

horloger de la rue Dauphine, qui, depuis son mariage, prit le théâtre & devint une actrice remarquable dans les *grandes coquettes* (1). Elle se retira au bout de vingt-six ans de service, laissant après elle beaucoup de réputation & de regrets. Elle mena une vie édifiante jusqu'à sa mort, arrivée le 15 août 1783. Devenu veuf, Grandval qui, d'ailleurs, ne survécut que d'un an à sa femme, alla habiter aux portes de Paris, barrière Blanche, à proximité de M^{lle} Du Mesnil, avec laquelle il étoit lié depuis de longues années.

C'est là qu'il mourut, le 24 septembre 1784. Il a été inhumé dans l'Église paroissiale de Montmartre.

Grandval est auteur de plusieurs ouvrages en vers, auxquels il ne mit pas son nom, probablement pour cause : sa muse étoit souvent libre, pour ne pas dire plus. Au milieu des crudités dont elles foisonnent, ses comédies, si l'on peut leur attribuer ce nom, montrent quelques plaisanteries piquantes, de l'esprit & beaucoup de gaieté. Le catalogue de la Bibliothèque dramatique de Soleinne, publié en 1844, donne la liste de ces différentes productions, dont les titres laissent suffisamment comprendre les sujets qui y sont traités.

(1) Selon A. Jal, elle étoit née le 25 octobre 1711.

ROLES CRÉÉS PAR GRANDVAL

- 1730 Lyfimaque. *Callisthènes*, de Piron.
 — Valerius Publicola. . *Brutus*, de Voltaire.
- 1731 Erasle. *L'Ecole des Amants*, de Jolij.
 — Apollon. *La Réunion des Amours*, de Marivaux.
 — Sténélus. *Erigone*, de La Grange-Chancel.
- 1732 Ergaste. *Les Serments indiscrets*, de Marivaux.
 — Nérestan. *Zaïre*, de Voltaire.
 — Claudius. *Cassius & Victorinus*, de La Gr.-Chancel.
 — Erasle. *Le Complaisant*, de Pont-de-Veyle.
- 1733 Frédéric. *Gustave Vasa*, de Piron.
 — Le Génie de la Com. *La fausse Antipathie*, de La Chaussée.
 — Valère. *Le Rendez-vous supposé*, de Fagan.
 — Egisthe. *Pélopée*, de l'abbé Pellegrin.
- 1734 Coucy. *Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
 — Cléante. *La Grondeuse*, de Fagan.
 — Dudley. *Marie Stuart*, de Tronchin.
 — Jarbe. *Didon*, de Lefranc de Pompignan.
 — Hylas. *Courfes de Tempé*, de Piron.
 — Le Marquis. *La Pupille*, de Fagan.
 — Titus. *Sabinus & Eponine*, de Richer.
- 1735 Clitandre. *Le Préjugé à la mode*, de La Chaussée.
 — Valère. *Le triple Mariage*, de Destouches.
 — Cléon. *Le Mariage par lettre de change*, de Poisson.
 — Pyrrhus. *Tégkis*, de Morand.
- 1736 Le Marquis. *Le Legs*, de Marivaux.
 — Maxime. *Pharamond*, de Cahuzac.
 — Sigidbert. *Childéric*, de Morand.
- 1737 Domane. *L'Ecole des Amis*, de La Chaussée.
 — Lyfimachus. *Lyfimachus*, de De Caux.
- 1738 Aurèle. *Maximien*, de La Chaussée.
 — Dorilas. *Le Fat puni*, de Pont-de-Veyle.
 — Cléante. *Le Consentement forcé*, de G. de Merville.
 — Dorante. *Le Pouvoir de la Sympathie*, de La Chaussée.
- 1739 Valère. *Le Somnambule*, de Pont-de-Veyle.

- 1739 L'Aga *Mahomet II*, de La Noue.
 — Andronic *Bajazet I^{er}*, de Pacarony.
 — Le Chevalier. *Le Marié sans le sçavoir*, de Fagan.
- 1740 Edouard. *Edouard III*, de Gresset.
 — Le Marquis.. . . . *Les Dehors trompeurs*, de Boiffy.
 — Alcindor. *L'Oracle*, de Saint-Foix.
- 1741 Erasle. *L'Amant auteur & valet*, de Cérrou.
 — Zarès. *Zarès*, de Palissot.
 — Darviane *Mélanide*, de La Chaussée.
 — Deucalion. *Deucalion & Pyrrha*, de Saint-Foix.
 — Antoine. *Antoine & Cléopâtre*, de Boiffel.
 — Dorgemont.. . . . *L'Embarras du Choix*, de Boiffy.
- 1742 Azor. *Amour pour Amour*, de La Chaussée.
- 1743 Mahomet.. . . . *Mahomet*, de Voltaire.
 — Egisthe.. . . . *Mérope*, du même.
 — Olinde. *Zéneïde*, de Cahuzac.
 — Félix. *L'Isle sauvage*, de Saint-Foix.
 — Junius Brutus. *La Mort de César*, de Voltaire.
- 1744 Belfort. *L'Epoux par supercherie*, de Boiffy.
 — Le Marquis.. . . . *L'Ecole des Mères*, de La Chaussée.
 — Damon.. . . . *L'heureux Retour*, de Fagan & Panard.
- 1745 Montval. *Le Médecin par occasion*, de Boiffy.
 — Léandre. *Le Sage étourdi*, du même.
- 1746 Pedre. *Venise sauvée*, de La Place.
- 1747 Sainville fils. *La Gouvernante*, de La Chaussée.
 — Cléon. *Le Méchant*, de Gresset.
 — Cléon. *L'Ecole amoureuse*, de Bret.
- 1748 Denys le Jeune. *Denys le Tyran*, de Marmontel.
 — Le Grand-Prêtre. *Sémiramis*, de Voltaire.
- 1749 Lechevalier d'Olban. *Nanine*, du même.
 — Aristomène.. . . . *Aristomène*, de Marmontel.
- 1750 Oreste. *Oreste*, de Voltaire.
 — Antoine. *Cléopâtre*, de Marmontel.
 — Clerval.. . . . *Cénie*, de M^{me} de Graffigny.
 — Damis. *L'Impertinent*, de Desmahis.
- 1754 Momus.. . . . *Les Adieux du Goût*, de Patu & Portelance.
 — Mercure. *Les Hommes*, de Saint-Foix.
 — Cléon. *Le Dissipateur*, de Destouches.
- 1756 Verville.. . . . *Le Jaloux*, de Bret.

- 1756 Philoctète. *Philoctète*, de Châteaubrun.
 1757 Renaud de Bourbon. *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
 1758 Damis. *Le faux Généreux*, de Bret.
 1760 Timur. *Zulica*, de Dorat.
 — Valère. *Les Philosophes*, de Palissot.
 — Orbassan. *Tanocrède*, de Voltaire.
 1761 Le Chevalier. *Le Financier*, de Saint-Foix.
 — Erasle. *Les fausses Apparences*, de Belle-Cour
 — Ducarrage. *Le Droit du Seigneur*, de Voltaire.
 — Le Baron. *Le Tambour nocturne*, de Desfouches.
 — Don Frédéric. *Le Rival supposé*, de Saint-Foix.
 1762 Le Marquis. *L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
 1764 Damon *L'Amateur*, de Barthe.
 1765 Le bar. d'Esparville . *Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
 1767 Coverly. *Eugénie*, de Beaumarchais.





MARIE-ANNE BOTOT

dite MADEMOISELLE DANGEVILLE

1730-1763

ISSUE d'une famille de comédiens, Marie-Anne BOTOT, dite Dangeville, née le 29 décembre 1714, à Paris, où elle mourut le 1^{er} mars 1796, fut destinée au théâtre dès la plus tendre enfance, puisqu'à l'âge de trois ans elle figuroit déjà dans les ballets. Le 27 avril 1722, elle joua pour la première fois un rôle d'enfant, celui de la Jeunesse dans l'*Inconnu* (1); & successivement des rôles proportionnés à son âge, jusqu'au moment où,

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Sulpice : « Le 31 décembre 1714, a été baptisée Marie-Anne, née le 29 du présent mois, fille de François-Antoine Botot, bourgeois de Paris, & de Anne-Catherine Desmares, son épouse, demeurant rue Fontaine-Saint-Germain (). »*

(1) Comédie en cinq actes & en vers, de Th. Corneille, jouée le 1^{er} novembre 1640, pour la première fois.

(*) Aujourd'hui rue de Grenelle Saint Germain .

MADemoiselle DANGEVILLE

1736-1763

formée par les leçons de la célèbre Desmares, sa tante, elle fit enfin son premier début, le 30 janvier 1730, dans le personnage de Lisbeth, du *Médisant* de Destouches. Son succès fut prodigieux, ce qui fit dire aux meilleurs juges : « Cette jeune actrice commence
« comme les plus grands comédiens ont fini. »

La débutante fut reçue par ordre, le 6 mars suivant pour doubler M^{lle} Quinault la cadette, dans les rôles de *soubrettes*. Elle débuta aussi dans la tragédie, conformément à la règle établie, &, s'il faut ajouter foi aux jugements contemporains, obtint un grand succès dans *Hermione*, qu'elle joua onze fois de suite.

Voltaire, enthousiaste comme un poète, lui confia, dans sa tragédie de *Brutus*, le rôle de Tullie, que la modestie de M^{lle} Dangeville lui fit d'abord refuser. Elle représenta à l'auteur que, nouvelle venue d'ailleurs, elle ne pouvoit de la sorte aller sur les brisées de M^{lle} De Seine, son ancienne ; mais Voltaire insista si vivement que l'actrice crut ne pouvoir plus longtemps se refuser à ses instances & accepta le rôle. Malheureusement cette pièce ne réussit que médiocrement, au grand déplaisir de son auteur, qui fut assez injuste (*genus irritabile vatum*) pour imputer son insuccès à M^{lle} Dangeville, & lui retira le rôle de Tullie, sans y mettre plus de façon (1).

(1) *Brutus* fut représenté le 11 décembre 1730, pour la première fois. Le surlendemain 13, Voltaire adressa à M^{lle} Dangeville la lettre

(Ed. Beuchot, t. II, n° 111), que cet éditeur a cru avoir été adressée à M^{lle} Gauffin.

La lettre à Thiriot (Ed. Beau-

Piquée d'un procédé aussi cavalier, celle-ci prit dès lors, en elle-même, la résolution de renoncer à jamais à l'interprétation de la tragédie, & malgré l'insistance réitérée de ses supérieurs & de ses camarades, rien ne put la faire revenir sur cette détermination. On a prétendu que la tragédie avoit perdu en cette actrice une interprète qui eût donné plus tard aux Du Mesnil & aux Clairon une rivale redoutable : c'est là une question qui, pour être résolue affirmativement, auroit eu besoin de s'appuyer sur l'expérience du temps. Il n'en est pas moins certain que cet incident, s'il causa effectivement un préjudice à la muse tragique, tourna, du moins, au plus grand avantage de la comédie en permettant à l'actrice d'élargir le cercle de ses rôles, & d'aborder en même temps des emplois de nature opposée ; car un talent aussi élevé que le sien ne pouvoit demeurer circonscrit.

Saisissant avec une merveilleuse aptitude les caractères les plus contrastants, M^{lle} Dangeville jouoit avec une égale supériorité Colette, des *Trois Cousines*, & la baronne d'Olban, de *Nanine* ; M^{me} Orgon, dans le

chot, t. II, p. 198, n^o 113), qui contient les vers adressés à M^{lle} Dangeville, est certainement du mercredi 13 décembre, au moment où alloit se donner la deuxième représentation de *Brutus*. Elle ne fut close que dans la soirée.

Voltaire avoit esquisé en prose, en 1723, le premier acte de *Brutus*,

à Wandsworth, petite ville à deux lieues de Londres. Il y travailla en 1729, de mai à octobre, aux environs de Paris & en Lorraine ; à Plombières, en juin & juillet 1729 ; à Nancy, en septembre. Le 15 octobre suivant, il la lut aux comédiens ; mais il la retira pour ne la donner que le 11 décembre 1730.

Complaisant, & *Martine*, des *Femmes sçavantes*; la *Comtesse*, des *Mœurs du temps*, *Angélique*, dans la *Fausse Agnès* (1), & beaucoup d'autres rôles qu'il deviendrait trop long d'énumérer. Nous ne parlerons pas de ceux que les auteurs contemporains lui donnèrent en grand nombre à établir dans les pièces nouvelles, & dont elle assura la réussite. Douée d'une physionomie charmante & fine, de traits réguliers, vifs & pleins d'expression, d'une taille svelte & gracieuse, M^{lle} Dangeville offroit dans sa personne l'ensemble le plus flatteur. Son jeu spirituel, le tatillonnage propre à son emploi, l'intérêt soutenu qu'elle apportoit à la scène, firent dire d'elle à Garrick :

« Qu'elle avoit le vrai génie de son art & qu'elle y
 « joignoit tout ce que l'esprit & le goût peuvent
 « ajouter au génie. » Voltaire lui-même, qui avoit oublié ses anciens griefs, fit, dans un discours qui devoit d'abord être prononcé par M^{lle} d'Oigny (2), nouvellement admise, un éloge pompeux de M^{lle} Dangeville, dont il dit : « Qu'elle renfer-
 « moit en elle de quoi faire la réputation de cinq ou
 « six actrices. »

Au milieu d'une carrière qui ne comptoit que des triomphes, M^{lle} Dangeville, qui étoit d'un commerce

(1) Représentée pour la première fois, le 10 mars 1759. Cette pièce avoit d'abord été refusée par les comédiens. Destouches, froissé de ce procédé, la fit

imprimer dans la même année.

(2) Ce discours, composé pour la rentrée du 12 avril 1763, fut débité par Dauberval.

très-doux & d'humeur conciliante, ayant eu à souffrir de quelques tracasseries de la part de l'altière Clairon, qui ne supportoit qu'impatiemment toute gloire qui lui faisoit ombrage, résolut de se retirer, & le 14 mars 1763 (1), elle paroissoit pour la dernière fois, jour de la clôture, sur cette scène qu'elle avoit illustrée, dans le rôle de la marquise de Floricourt, de l'*Anglois à Bordeaux* (2), & prenoit congé du public, emportant avec elle le surnom d'*inimitable* qui lui fut unanimement décerné. Elle approchoit alors de cinquante ans & en avoit passé un peu plus de trente sur le théâtre.

La pièce de Favart ayant été reprise trois mois après, à l'occasion du rétablissement de la paix, M^{lle} Dangeville, quoique retirée alors, consentit à reprendre son rôle pendant quelques représentations (3). Vainement ensuite essayait-on de la retenir

(1) Du 19 mars 1763. Nous, duc de Duras, premier gentil-homme de la Chambre du Roi, avons accordé sous le bon plaisir de Sa Majesté, à la demoiselle Dangeville son congé de retraite de la Comédie-Françoise, sur les vives instances qu'elle nous a faites depuis longtemps sur le mauvais état de sa santé, & lui avons accordé la pension de retraite de quinze cents livres, également méritée par la longueur de ses services & la réalité

de ses talents trop connus de la Cour & du public, pour ne pas exciter tous les regrets de la perte que va faire le théâtre françois.

Signé : DUC DE DURAS.

(2) Comédie en un acte & en vers libres, de Favart.

(3) Cette réapparition eut lieu le 27 juin. « Aussitôt que M^{lle} Dangeville, dont le rôle ouvre la pièce, parut sur le théâtre, » dit le manuscrit (*), auquel nous

(*) Manuscrit de la Bibliothèque nationale.

en lui remontrant que son talent n'avoit rien perdu de la vérité & de son éclat, & qu'il devoit longtemps encore faire l'ornement de la scène, elle resta insensible à toutes les séductions de l'amour-propre, & revint, après cette nouvelle épreuve, dans l'habitation modeste qu'elle possédoit à Vaugirard. Jouissant d'une pension de 1,500 livres, faite par la Comédie, d'une autre de chiffre égal sur la cassette particulière du Roy, pension qui fut successivement élevée, en 1773 & en 1776, à 3,500 livres, elle y vécut heureuse ; & l'on peut dire que les regrets universels du public, que l'estime des gens de lettres & l'affection de ses cama-

avons déjà emprunté plusieurs citations, « des applaudissements
« universels & continués pendant
« longtemps, l'empêchèrent de
« parler. On eut lieu de craindre
« même, à l'état de trouble où
« cette circonstance mettoit sa
« modestie, que cela ne lui occa-
« sionnât une révolution qui mît
« obstacle à sa bonne volonté.
« Le silence ayant succédé à ce
« transport, cette incomparable
« actrice joua comme on l'a tou-
« jours vu jouer, c'est-à-dire au
« plus haut degré de perfec-
« tion. »

L'Anglois à Bordeaux fut re-
présenté douze fois en présence
d'une grande affluence de specta-
teurs. Sa dernière représentation

produisit une recette de 3,558 livres.

Le premier soir de cette rentrée passagère, l'ouvrage de Favart avait été précédé du *Misanthrope*.

A l'issue de cette pièce, Molé s'avança comme pour les annonces ordinaires & s'exprima ainsi :

« Messieurs, la santé de M^{lle}
« Dangeville ne lui a pas permis
« de suivre plus longtemps la car-
« rière théâtrale ; mais elle y re-
« paroît avec transport dès qu'il
« s'agit de prendre part à la joie
« publique. C'est un tribut que
« M^{lle} Dangeville paie au bonheur
« général & à la reconnaissance
« qu'elle conserve des bontés dont
« vous l'avez honorée (*). »

(*) *Manuscrit de la Bibliothèque nationale, déjà cité.*

rades la suivirent dans sa retraite (1). Ceux-ci lui en donnèrent un témoignage bien évident en allant représenter, le 15 août, jour de sa fête, sur un théâtre dressé dans son jardin, la *Partie de chasse d'Henry IV* (2), pièce de Collé, reçue à la Comédie-Françoise depuis plusieurs mois, & dont Louis XV refusa d'autoriser la représentation en public. Le *Mercur*e donna, dans le temps, une description de cette fête qui attira tout ce que Paris renfermoit d'illustre.

Des détracteurs (& il y en a toujours; Collé fut du nombre), ne reconnoissoient pas de l'esprit à cette actrice. Mais, lors même que ce reproche auroit été fondé, & il ne l'étoit pas, qu'importe au public qu'en dehors de la scène, l'acteur soit, sous ce rapport, plus ou moins libéralement doué, si, comme M^{lle} Dangeville, il apporte à un degré supérieur dans l'exercice de son art le tact, l'intelligence & le jugement nécessaires pour bien jouer la comédie? Or, parmi plusieurs faits qui réduiroient à néant l'imputation envieuse des adversaires de cette comédienne justement célèbre, ne

(1) On lit dans les *Maisons de Paris*, par Lefeuve, que M^{lle} Dangeville étoit propriétaire dans la rue Servandoni (*) d'une maison sise entre celles du comte de Breteuil & de la famille Godonèche; cette dernière faisoit l'angle de la rue de Vaugirard. Bourdelin, docteur en médecine, l'avoit vendue,

en 1740, à la famille Botot. Elle porte aujourd'hui le n° 26.

(2) Cette comédie fut souvent représentée dans les réunions particulières par les comédiens françois. Ainsi, elle étoit jouée, le 13 avril 1769, à Chelles, chez la duchesse de Mazarin devant Mesdames de France.

(*) Ancienne rue des Fossoyeurs.

suffit-il pas de rappeler que, consultée par Destouches, qui vouloit supprimer un monologue (1) sur l'effet duquel il étoit inquiet, elle l'en dissuada en lui garantissant, au contraire, que ce passage seroit un des plus applaudis. Le poëte la crut, & ce monologue fut, en effet, un des morceaux les plus goûtés de l'ouvrage. Une autre anecdote nous apprend qu'à la première représentation des *Mécontents* (2), M^{lle} Dangeville ayant chanté dans le divertissement final un couplet dont le refrain étoit :

« Voilà comme
l'homme
N'est jamais content. »

on lui cria : *bis* ! Elle le répéta ; mais quelques spectateurs insistant pour l'entendre une troisième fois, l'actrice se tourna de leur côté, & leur lançant un regard malicieux, se borna à la reprise du refrain : » Voilà comme l'homme n'est jamais content. » Cet à-propos, qui n'est pas d'un esprit vulgaire, n'en déplaise à Collé, fut salué par des rires & des applaudissements prolongés.

M^{lle} Dangeville, à ses autres mérites, joignoit l'art de lire avec un charme qui entraînoit son auditoire. Le comité des comédiens ayant refusé les *Mœurs du*

(1) Dans la *Force du Naturel*, comédie en cinq actes & en vers, jouée le 11 février 1750.

(2) Comédie en un acte & en

vers, par La Bruère, représentée le 1^{er} décembre 1734. Elle avoit d'abord été en trois actes.

temps, comédie ingénieuse & piquante qui lui avoit été présentée comme étant l'œuvre d'une femme, l'auteur anonyme en appela à la complaisance de notre actrice qui relut la pièce & enleva sa réception. Le stratagème réussit ; l'ouvrage fut représenté avec succès, le 22 décembre 1760, & Saurin, son auteur, se fit alors connaître.

M^{lle} Dangeville a été l'objet d'un grand nombre d'hommages en vers & en prose, sous forme de couplets, de madrigaux, de discours. Dorat a dit d'elle, dans son poème de *La Déclamation* :

« Cette actrice adorée & trop tôt disparue,
 « Qui par son enjouement sçavoit tout animer,
 « Et que, pour son éloge, il suffit de nommer..... »

Molé prononça publiquement son éloge, le 6 septembre 1794, dans une séance du Lycée des Arts, à laquelle avoit été convoquée la célèbre M^{lle} Dangeville, octogénaire.

Ainsi que Voltaire, elle assista vivante à sa propre apothéose, puisque ce même jour son buste fut couronné de lauriers par la main d'Elisabeth Jolly, qui s'étoit montrée digne de lui succéder.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DANGEVILLE

- 1730 Le petit Poisson . . . *Le Prince de Noisy*, de Daigueberre.
 — Tullie *Brutus*, de Voltaire.
- 1731 Cupidon *La Réunion des Amours*, de Marivaux.
- 1732 Phénice *Les Serments indiscrets*, du même.
 — M^{me} Orgon *Le Complaisant*, de Pont-de-Veyle.
- 1733 L'Amour *Le Procès des Sens*, de Fusilier.
 — Lifette *Les Rendez-vous*, de Fagan.
- 1734 Léonor *Les Mécontents*, de La Bruère.
- 1735 Dorine *La Grondeuse*, de Fagan.
 — Florine *Le Préjugé à la mode*, de La Chaussée.
 — Lifette *La Mère confidente*, de Marivaux.
 — Hortense *Le Mariage par lettre de change*, de Poisson.
 — Lucas *Les Acteurs déplacés*, de Laffichard & Panard.
- 1737 Marton *L'Ecole des Amis*, de La Chaussée.
 — L'Heure du Berger . . *L'Ecole de l'Hymen*, de l'abbé Pellegrin.
 — Lifette *L'Accommodement imprévu*, de La Grange-Chancel.
- 1738 Lifette *La Métromanie*, de Piron.
 — Lifette *Les Epoux réunis*, de Guyot de Merville.
- 1739 Cidalise *Esope au Parnasse*, de Pesselier.
 — Lifette *Les Dehors trompeurs*, de Boiffy.
- 1740 Lifette *L'Amour secret*, de Poisson.
 — Angélique *L'heureux Échange*, de***.
 — Suzon *Joconde*, de Fagan.
- 1741 Lifette *L'Amour auteur & valet*, de Cérrou.
 — L'Amour *Deucalion & Pyrrha*, de Saint-Foix.
 — Finette *L'Embarras du Choix*, de Boiffy.
- 1742 Nadine *Amour pour Amour*, de La Chaussée.
 — Lifette *L'Accommodement imprévu*, de La Grange-Chancel.
- 1743 Gnidie *Zénaïde*, de Cahuzac.
- 1744 Rosette *L'Ecole des Mères*, de La Chaussée.
- 1745 Lifette *Le Médecin par occasion*, de Boiffy.
 — Marton *Le Sage étourdi*, de Boiffy.

- 1747 Lifette. *Le Méchant*, de Gresset.
 — Juliette *La Gouvernante*, de La Chaussée.
 — Julie. *L'Ecole amoureuse*, de Bret.
 1749 Lifette. *Le faux Sçavant*, de Duvaure.
 1750 Babet. *La Force du Naturel*, de Destouches.
 — Marine. *La double Extravagance*, de Bret.
 1751 La Fée. *La Métamorphose*, de Saint-Yon.
 1753 Lifette. *Le Dissipateur*, de Destouches, retouché
 par Belle-Cour.
 1754 Finette. *Les Méprises*, de Pierre Rousseau.
 — Marton *Les Tuteurs*, de Palissot de Montenoy.
 1758 Marton. *Le faux Généreux*, de Bret.
 1759 Angélique. *La fausse Agnès*, de Destouches, retouchée
 par Belle-Cour.
 1760 Marton. *Les Philosophes*, de Palissot de Montenoy.
 — La Comtesse. *Les Mœurs du temps*, de Saurin.
 1761 Lifette. *Les fausses Apparences*, de Belle-Cour.
 — M^{me} Catheau. *Le Tambour nocturne*, de Destouches.
 — Florine. *Le Rival supposé*, de Saint-Foix.
 1762 Caliste. *L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
 — Lifette *Le Caprice*, de Renout.
 — Marton *Heureusement*, de Rochon de Chabannes.
 1763 La Marquise. *L'Anglois à Bordeaux*, de Favart.



PAULMEIGELLE GAUSSIN

13. 163



JEANNE-CATHERINE GAUSSEM

dite MADEMOISELLE GAUSSIN

1731 — 1763

MADEMOISELLE GAUSSIN, née à Paris, le 25 décembre 1711, avoit pour père un homme attaché au service de Baron, & pour mère, une ouvreuse de la Comédie-Françoise. Leur fille, dès l'âge le plus tendre, annonça pour le théâtre un goût qui ne fit que se développer avec les années. Elle s'essaya d'abord à jouer la comédie en société, & notamment chez le duc de Gesvres, au château de Saint-Ouen; ensuite, elle se rendit à Lille, où elle resta pendant deux ans. Le bruit de ses succès

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Sulpice : « Le trente & un décembre mil sept cent onze, a été baptisée Jeanne-Catherine, née le vingt-cinq dudit mois, fille d'Antoine Gaussem, bourgeois de Paris, & de Jeanne Collot, son épouse.

étant venu jusqu'à Paris, l'y fit appeler, & le 28 avril 1731, elle parut pour la première fois sur la scène françoise, dans le rôle de Junie, de *Britannicus*, qu'elle joua trois fois de suite. Chimène, Andromaque, Ari-cie, Iphigénie confirmèrent l'opinion favorable qu'une première épreuve avoit donnée de ses dispositions. Le rôle d'Agnès, dans *l'Ecole des Femmes*, qu'elle joua aussi pour ses débuts, lui valut également beaucoup de succès ; mais le point de départ de sa grande réputation date réellement de la représentation de *Zaire* (13 août 1732). Sa sensibilité touchante, le charme qu'elle déploya, les grâces de sa personne excitèrent l'enthousiasme du public & la classèrent définitivement parmi les actrices de premier ordre. On connoît les vers que Voltaire lui adressa à cette occasion :

« Jeune Gauffin, reçois mon tendre hommage... »

Pendant les trente-deux années qu'elle passa au théâtre, M^{lle} Gauffin joua dans presque toutes les comédies nouvelles, &, sans y être précisément à la même hauteur que dans le genre tragique, elle obtint de beaux triomphes. Cependant, elle manquoit de variété dans son jeu & elle eut la prudence de se renfermer dans les rôles les plus conformes à sa nature, abandonnant les autres à des interprètes plus propres à en rendre l'esprit. Sa figure noble, régulière & touchante à la fois, ne subit aucune altération pendant toute sa carrière théâtrale, & elle jouit de l'heureux

privilège de renouveler à cinquante ans, dans le rôle de Lucinde de l'*Oracle*, l'illusion que M^{lle} de Brie produisit, dit-on, plus âgée encore, dans le rôle d'Agnès.

Après avoir joué Briseïs, dont elle créa le rôle en 1759, cette actrice renonça à la tragédie. Celui de Marianne, dans *Dupuis & Desfronais* (17 janvier 1763), fut le dernier qu'elle joua. Elle demanda alors sa retraite ; mais il y a lieu de croire qu'en faisant cette demande, elle étoit guidée plutôt par le désir de se faire valoir que par l'intention sincère de renoncer irrévocablement à la scène ; car ayant, contre son attente, obtenu sans difficulté aucune l'autorisation de se retirer, elle tenta plusieurs démarches dans le but de faire revenir sur cette décision, alléguant sa bonne volonté, son affection pour ses camarades, son zèle pour les devoirs de son état, & surtout le vide que son départ allait faire dans sa compagnie. Comme le grand tort de cette comédienne étoit alors de n'être plus ni jeune, ni belle, le duc de Duras fit la sourde oreille à ses réclamations, & maintint sa mise à la retraite. Elle quitta donc la scène, le 19 mars 1763, à la clôture de Pâques. Son éloge intervint dans le discours de rentrée, prononcé par Dauberval, & qu'on a attribué à Voltaire.

M^{lle} Gauffin avoit le cœur tendre, & elle compta beaucoup d'attachements illustres. Les mémoires du temps, en les signalant, signalent aussi son désintéressement & lui prêtent cette réponse si connue, faite

à une personne qui lui reprochoit avec justice la facilité de ses mœurs : « Cela leur fait tant de plaisir & « me coûte si peu ! »

Elle avoit épousé, le 23 mai 1759, un obscur danseur, nommé François *Talaigo* ou *Tavalaigo* (1), car on trouve son nom écrit de ces deux façons, propriétaire de la terre de Labzenay en Berry. Cette union, qui fut loin d'être heureuse, n'eut pas toutefois une longue durée, son mari étant mort en 1765. La pauvre Gaussin lui survécut peu : retirée de la Comédie & presque du monde, surtout depuis son veuvage, elle vivoit, en quelque sorte, obscure, dans une maison qu'elle possédoit à la Villette. C'est là qu'elle mourut, le 2 juin 1767 (2), étant à peine dans sa cinquante-sixième année. Sa mort ne fit pas grande sensation ; & cependant, on lit dans un recueil du temps, « qu'un « sermon qu'elle entendit prêcher par le prieur de la « Villette la toucha si vivement, qu'elle résolut de ne « plus vivre que pour le repentir de ses erreurs. Près « de trois ans de souffrances continuelles, causées en « grande partie par les mauvais traitements de son « mari, ont été terminés par la mort la plus résignée « & la plus courageuse. Elle voulut même (ajoute la « feuille dans laquelle nous puisons ces renseignements), faire une confession publique. »

(1) Il figurait à cette époque dans le corps de ballets de la Comédie-Françoise, il appartint plus tard à l'Opéra.

(2) 3 juin 1767, paroisse de la Vilette (sic). Enterrement de Jeanne-Catherine Gaussin, veuve de Labzenay, pensionnaire du Roy.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} GAUSSIN

- 1731 L'Amour. *La Réunion des Amours*, de Marivaux.
 — Nérée. *Erigone*, de Lagrange-Chancel.
- 1732 Louise. *Les Serments indiscrets*, de Marivaux.
 — Angélique. *Le Complaisant*, de Pont-de-Veyle.
 — Zaïre. *Zaïre*, de Voltaire.
- 1733 Adélaïde. *Gustave Vasa*, de Piron.
 — Lucile. *Les Rendez-Vous*, de Fagan.
 — Léonore. *La fausse Antipathie*, de La Chaussée.
 — Cidalise. *Les Courses de Tempé*, de Piron.
- 1734 Adélaïde. *Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
 — Lucile. *La Pupille*, de Fagan.
 — Doris. *Les Courses de Tempé*, de Piron.
- 1735 Constance. *Le Préjugé à la mode*, de La Chaussée.
 — Sophilette. *La Magie de l'Amour*, d'Autreau.
 — Une Inconnue. *Le Mariage par lettre de change*, de Poisson.
 — Téglis. *Téglis*, de Morand.
 — Mélite. *L'Amitié rivale*, de Fagan.
- 1736 Alzire. *Alzire*, de Voltaire.
 — Albizinde. *Childéric*, de Morand.
- 1737 Hortense. *l'Ecole des Amis*, de La Chaussée.
- 1738 Faulst. *Maximien*, de La Chaussée.
 — Lucile. *La Métromanie*, de Piron.
 — Philis. *Le Fat puni*, de Pont-de-Veyle.
 — Julie. *Le Pouvoir de la Sympathie*, de Boissy.
 — Clarisse. *Le Consentement forcé*, de G. de Merville.
- 1739 Idalise. *Médus*, de Deschamps.
 — Irène. *Mahomet II*, de La Noue.
 — Elimène. *Thélamire*, de M^{lle} Denise Lebrun.
 — Lucile. *Le Marié sans le sçavoir*, de Fagan.
- 1740 Eugénie. *Edouard III*, de Greffet.
 — Lucile. *Les Dehors trompeurs*, de Boissy.
 — Lucinde. *L'Oracle*, de Saint-Foix.
 — Atide. *Zulime*, de Voltaire.
 — Lucinde. *L'Amant auteur & valet*, de Cérrou.

- 1741 Pyrrha. *Deucalion & Pyrrha*, de Saint-Foix.
 — Mélanide. *Mélanide*, de La Chaussée.
 — Cléopâtre. *Antoine & Cléopâtre*, de Boiffy.
 — Lucile. *L'Embarras du Choix*, de Boiffy.
 1742 Zémire. *Amour pour Amour*, de La Chaussée.
 — Palmyre. *Mahomet*, de Voltaire.
 1743 Zénéïde. *Zénéïde*, de Cahuzac.
 1744 Emilie. *L'Époux par supercherie*, de Boiffy.
 — Marianne. *L'École des Mères*, de La Chaussée.
 — Agathe. *L'Heureux Retour*, de Fagan & Panard.
 1745 Lucile. *Le Médecin par occasion*, de Boiffy.
 1746 Belvidera. *Venise Sauvée*, de La Place.
 1747 Angélique. *La Gouvernante*, de La Chaussée.
 — Nérine. *L'École amoureuse*, de Bret.
 1749 Nanine. *Nanine*, de Voltaire.
 — Eliante. *Le Sage étourdi*, de Boiffy.
 1750 Cénie. *Cénie*, de M^{me} de Graffigny.
 — Iphise. *Oreste*, de Voltaire.
 — Julie. *La Force du Naturel*, de Destouches.
 — Caliste. *Caliste*, de l'abbé Sérán de La Tour.
 1753 Julie. *Le Dissipateur*, de Destouches, retouché
 par Belle-Cour.
 1754 Andromaque. *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 1755 Zélide. *Zélide*, de Renous.
 — Lucette. *Le Jaloux*, de Bret.
 1756 Julie. *La Coquette corrigée*, de La Noue.
 1758 Mélite. *Le faux Généreux*, de Bret.
 — Leuxis. *Astorbé*, de Colardeau.
 1759 Briseïs. *Briseïs*, de P. de Sivry.
 1760 Caliste. *Caliste*, de Colardeau.
 1761 Henriette. *Le Financier*, de Saint-Foix.
 — Angélique. *Les fausses Apparences*, de Belle-Cour.
 1762 Acante. *L'Écueil du Sage*, de Voltaire.
 — La Baronne. *Le Tambour nocturne*, de Destouches, retou-
 ché par de Belle-Cour.
 — Marianne. *Dupuis & Defronais*, de Collé.



MADemoiselle du Mesnil

1737-1776



MARIE-ANNE-FRANÇOISE

MADemoiselle DU MESNIL

1737 — 1776

NÉE à Paris, le 6 octobre 1711, M^{lle} Du Mesnil étoit la seconde fille d'un gentil-homme normand sans fortune, ancien exempt de la connétablie des maréchaux de France. Elle fut élevée dans le modeste manoir paternel, situé à Fontenay-les-Louvets, au milieu de la forêt d'Ecouves, près d'Alençon (1). L'austérité, pour ne pas dire la

Extrait des registres de Saint-Gervais : « Le mercredi, sept octobre mil sept cent onze, *Marie-Anne-Françoise*, fille de Pierre-Marie-Philippe Du Mesnil, écuyer, exempt des gardes des maréchaux de France, & de Marguerite-Anne Le François, sa femme, a été baptisée, étant née d'hier. »

(1) Nous nous trouvons ici en contradiction formelle avec un érudit dont, plus que personne, nous apprécions les laborieuses & précieuses recherches faites pendant tant d'années dans les archi-

rudesse de son père, étoit si grande, qu'elle lui avoit valu dans le pays le surnom de *Tête de Bronze*. Bien qu'on ignore les circonstances des premières années de Marie-Anne-Françoise, ainsi que les causes qui l'enlevèrent au foyer domestique, peut-être pourroit-on les trouver dans cette excessive sévérité autant que dans le penchant très-prononcé qui, s'il faut en croire les traditions de famille, se manifesta de bonne heure chez elle pour la lecture des auteurs tragiques. Toujours est-il que de 1733 à 1736, elle fit successivement partie des troupes de comédiens attachées aux théâtres de Strasbourg (1) & de Compiègne, & que, le 6 août 1737, elle parut pour la première fois sur la scène françoise, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*. Elle continua ses débuts dans Phèdre, qu'elle

ves de l'Etat civil & auxquelles est due la révélation d'une multitude de particularités & de faits intéressants & curieux, la plupart inconnus de la génération actuelle. Mais tout en rendant hommage aux travaux ardues de A. JAL, nous n'adoptons pas l'origine roturière qu'il assigne à la tragédienne célèbre qui fait l'objet de cette notice biographique.

Outre que l'acte de naissance qu'il cite (*), ne concorde pas par la date avec l'âge que lui attribue l'acte mortuaire, il est de tradition dans la ville d'Alençon que M^{lle} Du

Mefnil tenoit par les liens de la parenté à l'une des branches de la famille ancienne & considérée de cette cité normande, qui portoit ce nom. Nous nous rappelons avoir maintes fois entendu confirmer ce fait par plusieurs de ses membres. Nous maintenons donc notre version, parce que nous la croyons la vraie.

(1) « M^{lle} Du Mefnil avoit joué à Strasbourg, & l'on prétend qu'elle n'avoit pas réussi; mais elle a eu du succès ici. »

(*Mémoires du duc de Luynes*, t. I^{er}, p. 371.)

(*) Dictionnaire d'histoire & de biographie générales.

joua cinq fois de suite, & les termina par le rôle d'Elisabeth dans *le Comte d'Essex*. Elle se montra de prime abord actrice d'un talent original & jusqu'alors sans exemple. Le succès qu'elle obtint fut si grand, que, le 8 octobre suivant, elle fut reçue en pied, contrairement à l'usage qui exigeoit un certain temps d'épreuves avant l'admission définitive (1).

M^{lle} Du Mesnil devoit plus à la nature qu'à l'étude. Abandonnant les routes frayées, peu socieuse de prendre pour modèle les actrices célèbres qui l'avoient précédée, elle se livroit à ses inspirations, & c'est par là même qu'elle étoit supérieure dans tous les rôles où la passion domine; mais il s'ensuivoit de l'inégalité dans son jeu, & parfois sa diction devenoit brusque, heurtée. Dans les longues tirades, elle sembloit courir vers un but, débitant avec trop de rapidité les passages les moins intéressants; puis tout à coup elle

(1) Du 8 octobre 1737.

« Nous, duc de Rochefort...
 « Ayant reconnu le mérite distin-
 « gué des talents de M^{lle} Du Mes-
 « nil pour la déclamation & vou-
 « lant pour la nécessité & le bien
 « du service, lui donner les moyens
 « de justifier de plus en plus les
 « applaudissements qu'elle a reçus
 « de la Cour & du public, de l'a-
 « grément & sous le bon plaisir du
 « Roy, l'avons reçue et recevons
 « dans la troupe des comédiens
 « françois de Sa Majesté, pour y

« jouer en second tous les rôles de
 « Reines, que la demoiselle de
 « Balicourt y joue en premier, —
 « y jouer de plus en troisième
 « les rôles de soubrettes, qui sont
 « actuellement remplis par les
 « demoiselles Quinault & Dange-
 « ville. Lui accordons cent livres
 « par mois, ses feux, ses jetons à
 « l'ordinaire, que nous ordonnons
 « aux comédiens de lui payer sur
 « la recette de la comédie, à par-
 « tir du six août dernier. »

(Archives nationales.)

s'animoit, & son geste, sa voix, son regard devenoient éminemment tragiques; elle déchiroit l'âme par ses douleurs de mère ou ses fureurs jalouses d'épouse & d'amante, entraînant alors les suffrages de la salle entière. Telle elle se montrait dans *Médée*, dans Cléopâtre de *Rodogune*, où elle produisit un soir un effet si prodigieux, que le parterre recula d'effroi pendant la scène des imprécations. C'est à la même représentation que se rattache l'anecdote du vieil officier placé sur une des banquettes dont le théâtre, à cette époque, étoit encore garni, qui, après ce vers :

Je maudirois les Dieux, s'ils me rendoient le jour!

se sentant transporté d'indignation, frappa l'actrice d'un violent coup de poing, en s'écriant : « Va-t-en, « chienne, à tous les diables! » Loin de se fâcher de cet étrange témoignage d'admiration si brusquement exprimé, M^{lle} Du Mesnil remercia, comme elle eût fait du plus bel éloge.

Elle n'étoit pas moins remarquable dans *Méropé*, qui passe même pour avoir été son triomphe. C'est dans ce rôle qu'elle rompit avec la tradition qui vouloit que les personnages en scène ne marchassent qu'en mesure & à pas compassés. Elle s'élance au devant d'Egysthe, en s'écriant :

Arrête..... c'est mon fils!

L'élan étoit donné, & cette innovation fut dès-lors adoptée. Voltaire dit, en parlant de son jeu : « M^{lle} Le Couvreur avoit la grâce, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienséance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes pour la première fois chez M^{lle} Du Mesnil (1). »

Fontenelle, ennemi de Voltaire, saisit cette occasion de dire partout que les représentations de la tragédie de *Mérope* faisoient le plus grand honneur au poète & l'impression à l'actrice.

Lorsque Garrick, surnommé le *Roscius* de l'Angleterre, vint à Paris, il alla voir jouer M^{lles} Du Mesnil & Clairon. — « Eh bien ! lui demanda-t-on, comment avez-vous trouvé le jeu des deux rivales ? — Il est

(1) On lit dans une lettre de Voltaire (1748) : « Notre *Mérope* n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. Ce n'est pas moi qui ai fait la pièce, c'est M^{lle} Du Mesnil. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de suite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs, & la séduction a été au point que je n'ai pu paraître à la Comédie qu'on ne m'ait battu des mains. »

La scène qui ouvroit le deuxième

acte de cette tragédie fut supprimée le jour de la première représentation par Voltaire lui-même, qui s'étoit obstiné à la conserver à toutes les répétitions, malgré les observations de M^{lle} Du Mesnil qui la jugeoit inutile.

Six années plus tard, Voltaire oublieux du tribut de louanges mérité qu'il avoit payé à cette actrice, écrivoit au comte d'Argental : « Vous serez plus que prophète, si vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à M^{lle} Clairon. Les filles qui aiment réussissent bien mieux que les ivrognes, & la Du Mesnil n'est plus bonne que pour les Bacchantes. »

« impossible, répondit-il, de rencontrer une plus parfaite actrice que M^{lle} Clairon. — Et M^{lle} Du Mesnil, qu'en pensez-vous? — En la voyant, je n'ai pas pu songer à l'actrice; c'est Agrippine, c'est Sémiramis, c'est Athalie que j'ai vues! »

M^{me} Vigée-Lebrun, dans ses *Souvenirs*, prétend qu'avant de paroître en scène, cette tragédienne buvoit une bouteille de vin & qu'elle s'en faisoit tenir une autre en réserve dans la coulisse. Marmontel dit plus crûment encore, dans ses *Mémoires*, qu'elle aimoit le vin. Ce témoignage, qui, sous la plume de cet écrivain, pourroit paroître suspect à cause de son attachement connu pour M^{lle} Clairon, a malheureusement été confirmé par des témoignages contemporains. Cependant les *Mémoires de Fleury*, en rapportant cette particularité, la modifient quelque peu : « A l'époque de son début (rapporte cet acteur), M^{lle} Du Mesnil voulant lui donner l'assurance qui lui manquoit, lui mit sur les lèvres un flacon contenant un breuvage composé de bouillon de poulet, chaud, & de vin mélangés ensemble & dont elle-même faisoit usage quand elle jouoit. »

En 1753, M^{lle} Du Mesnil obtint la permission de faire une absence de trois mois. Elle se rendit à Marseille, où le duc de Villars, gouverneur de Provence, jugea à propos d'augmenter le prix des places du spectacle pendant le cours de ses représentations. Cette mesure fiscale déplut fort aux bourgeois, qui déclarèrent que pas un n'y mettroit les pieds. Le gou-

verneur persista; les bourgeois tinrent bon, & le duc de Villars ayant enfin cédé, la population courut en foule aux représentations de M^{lle} Du Mesnil, qui eut le plus grand succès.

Conformément aux usages de la Comédie, cette actrice avoit aussi dû jouer l'emploi des *soubrettes*; plus tard elle prit les rôles de *mères* dans la comédie, & y fit preuve de beaucoup de talent. Un homme de lettres, professeur célèbre, secrétaire de l'Académie françoise (1), qui, dans sa jeunesse, avoit plusieurs fois vu M^{lle} Du Mesnil, racontoit que, remplissant le rôle de Rhodope dans *Esopé à la Cour*, rien n'égalait son jeu ni l'inflexion touchante de sa voix dans ce vers si simple :

J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave.

C'est elle qui créa le rôle principal dans *la Gouvernante*, de La Chaussée [1747] (2).

Cette actrice étoit d'une taille au-dessus de la moyenne; elle avoit un caractère de tête imposant & des yeux dont l'expression devenoit terrible quand la situation l'exigeoit. Elle ne poussa pas aussi loin que M^{lle} Clairon l'observation du costume.

Elle prit sa retraite le 7 avril 1776, âgée de soixante-

(1) M. Andrieux.

(2) Jamais aucun auteur n'eut à souffrir des caprices ou du mauvais vouloir de cette actrice. Bons ou

mauvais rôles furent toujours tenus par elle avec un soin égal & elle ne trouva jamais rien d'indigne de son talent.

cinq ans. Peut-être, dans l'intérêt de sa renommée, auroit-elle dû l'avancer de quelques années ; son jeu s'étoit affoibli, mais non au point que l'on pût avec justice lui appliquer ce vers :

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même...

ainsi que La Harpe, oublieux des éloges dont il avoit été si prodigue envers elle, quinze ans auparavant, le déplore dans sa correspondance. Elle se retira avec 1,500 livres de pension de la Comédie, à laquelle le Roy en ajouta une autre également de 1,500 livres, sur sa cassette ; sans préjudice de celle de 2,000 livres dont la munificence royale l'avoit successivement gratifiée en 1761 & en 1773. « La retraite de M^{lle} Du « Mesnil, dit Grimm, qui fut un de ses plus pro-
« fonds admirateurs, fit peu de sensation. On ne l'a
« pas regrettée parce qu'on la regrettoit depuis long-
« temps, même en la voyant tous les jours. Mais le
« souvenir de cette actrice vivra autant que la scène
« françoise, &c. »

Le 28 février 1777, la Comédie donna à son bénéfice une représentation composée de *Tancrède* & des *fausses Infidélités*, à laquelle le public se porta avec empressement.

M^{lle} Du Mesnil étoit, s'il faut en croire la chronique, plus que simple en ses mœurs ; car elle pouffoit, dit-on, la lésinerie jusqu'à faire elle-même sa cuisine : aussi sa vie privée fournit-elle peu d'épisodes. On ra-

conte, à ce propos, que l'ambassadeur d'une puissance étrangère, encore troublé de l'impression que lui avoit causée cette tragédienne, alla curieusement lui rendre visite. Il la trouva, dit l'anecdote, occupée à *tricoter un bas*, & ne sçut en quels termes exprimer son admiration, surtout en apercevant auprès d'elle une traduction de Tacite. Dans une lettre adressée par La Harpe, le 17 décembre 1798, au sculpteur Antoine, à propos des *Mémoires de Clairon*, il dit qu'avec un très-grand talent M^{lle} Du Mesnil a peu d'esprit : « Inégale ou sublime, ajoute-t-il, elle a un très-grand mérite : celui de n'être comédienne qu'au théâtre. »

Les événements de la Révolution, en lui enlevant ses ressources, exposèrent sa vieillesse à toutes les horreurs de la misère (1). Cependant, en 1794, la Convention lui accorda un secours de 3,000 fr., & quelques années plus tard (car M^{lle} Du Mesnil étoit destinée à dépasser de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine), Chaptal, alors ministre, lui vint en aide (2), mu, en cette circonstance, plus peut-être par

(1) Elle écrivoit au commencement de ce siècle à ses amis :

« Bons & généreux amis, je suis
« pénétrée de reconnoissance pour
« les soins que vous prenez de me
« procurer un asile. Je le demande
« au faubourg Saint-Germain pour
« me rapprocher de mes amis,
« près de qui je désire finir ma
« vie que l'âge & l'infortune me

« font trouver trop longue..... »

(2) Voici la lettre qu'écrivit le Ministre de l'intérieur à M^{lle} Du Mesnil :

« Après avoir illustré le théâtre
« françois par trente années de
« succès, & laissé à la scène des
« souvenirs qui sont devenus des
« leçons, vous avez voulu, Made-
« moiselle, profiter du repos de

un intérêt particulier que touché de l'excessive misère dans laquelle languissoit l'actrice nonagénaire (1). Un logement lui fut assigné dans les galeries du Louvre (2); c'est là, du moins, qu'elle demeurait lorsque, selon une anecdote plus ou moins apocryphe, Joseph Chénier eut le désir d'être conduit chez elle. Introduit près de cette femme célèbre, que les infirmités condamnaient à ne plus quitter le lit, il lui témoigna, après s'être nommé, combien il attacheroit de prix à lui entendre réciter quelques vers. M^{lle} Du Mefnil qui,

« votre retraite pour former un su-
 « jet digne de vous & de l'art dra-
 « matique. Le public vous en
 « marque chaque jour sa recon-
 « noissance par les applaudisse-
 « ments qu'il donne à votre digne
 « élève, M^{lle} Bourgoïn, & je me fais
 « un plaisir de vous témoigner, au
 « nom du Gouvernement, qu'il n'a
 « pas vu sans intérêt que tous vos
 « moments sont employés à per-
 « fectionner votre art. C'est pour-
 « quoi je vous accorde une grati-
 « fication de cinq mille francs &
 « j'ai l'honneur d'être, &c. »

(1) Le 28 janvier 1797, M^{lle} de Raucourt, alors directrice du théâtre Louvois annonce, par une lettre insérée dans le *Journal des Affiches* (pp. 2022 & 2172), son projet de donner une représentation au bénéfice d'une petite nièce de

P. Corneille & de M^{lle} Du Mefnil.

(2) Coste écrivoit à son ami Antoine, le 13 vendémiaire an ix (5 octobre 1800) : « Je reçois,
 « mon cher monsieur, une lettre
 « de Fréron, qui m'annonce que
 « l'arrêté sur M^{lle} Du Mefnil est
 « pris : Un logement au Louvre
 « & une gratification. Quelle ne
 « soit pas alarmée de ce que celle-
 « ci n'est que de cinquante louis. Le
 « ministre ne s'en tiendra pas là ;
 « il aime mieux donner plusieurs
 « fois... Vous qui êtes dans cette
 « bouteille à l'encre, écrivez tout
 « ce qu'il faudra demander de
 « réparations, s'il en est besoin,
 « pour en augmenter les commo-
 « dités. M^{lle} Du Mefnil apprendra
 « sans doute, avec plaisir, que le
 « sort de l'enfant (*) est irrévoca-
 « blement fixé. »

(*, M^{lle} Bourgoïn, son élève.

jusque-là, avoit gardé le silence, le regardant fixement, lui dit en désignant un siège :

Affeyez-vous, Néron, & prenez votre place.

Ce vers, qui, adressé à Chénier, devenoit une cruelle, & il faut le dire, une injuste allusion, n'étoit pas achevé, que le poète, saisissant son chapeau, abrégcoit sa visite.

Malgré son grand âge, elle avoit, dit-on, conservé toute sa mémoire & sa présence d'esprit. C'est ce qu'atteste une anecdote rapportée par Palissot dans une lettre du 6 décembre 1802, rendue publique :
 « Ceux qui pourront s'étonner que, dans un âge si
 « avancé, cette célèbre actrice soit encore capable
 « des soins qu'elle a pris pour former une élève de son
 « choix, n'apprendront pas, sans une plus grande
 « surprise, qu'elle a conservé la mémoire la plus
 « brillante.

« Ayant eu l'honneur de dîner chez elle, il y a trois
 « mois, avec la comtesse de Cobentzel, qui avoit
 « voulu jouir de ce prodige, je l'entendis débiter,
 « sans faire une seule faute, la scène entière d'*Agrip-*
 « *pine* avec *Néron*, le songe d'*Athalie* & la scène où
 « elle interroge le petit Joas. J'ose assurer qu'elle y a
 « été admirable. »

M^{lle} Du Mesnil, selon certains biographes, seroit décédée à Boulogne-sur-Mer, le 20 février 1803. Il n'en est rien. Elle est morte à Paris, à la barrière

Blanche, commune de Montmartre, où elle avoit fixé son domicile. Elle étoit alors âgée de quatre-vingt-onze ans & quatre mois.

Une publication improprement intitulée *Mémoires de M^{lle} Du Mesnil en réponse aux Mémoires d'Hippolyte Clairon*, a paru en 1799 (1). Cet ouvrage a été rédigé par Coste d'Arnobat; il ne renferme aucune particularité sur la vie de M^{lle} Du Mesnil.

(1) Ces mémoires sont moins un livre qu'un prétexte pour leur auteur d'exhaler le fiel dont son âme étoit remplie. M^{lle} Du Mesnil étoit bien loin de lui ressembler. Sophie Arnould, lui parlant un jour de ce livre où elle est si fort maltraitée :
 « Hélas ! lui répondit la grande
 « tragédienne, je savois bien qu'elle
 « me tourmenteroit jusqu'à la
 « mort. J'ai pris le parti d'oublier
 « mes ennemis ; je n'ai jamais fait
 « de mal à personne. Cela me con-
 « sole de tout. »

Une personne de ses amis lui ayant fait demander des anecdotes contre la Clairon, voici ce qu'elle lui répondit : « Je suis bien sensi-
 « ble à l'intérêt que vous, & vos

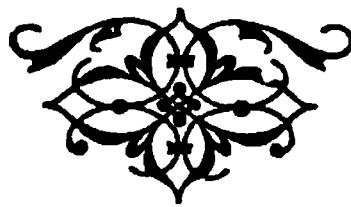
« respectables amis, prenez aux
 « atrocités que la demoiselle Clai-
 « ron décoche contre moi. Il y a
 « quarante ans qu'elle s'exerce à ce
 « jeu qui quelquefois m'a fait ré-
 « pandre bien des larmes. N'étant
 « plus en rivalité, je m'étois flattée
 « qu'elle m'oublieroit comme j'ai
 « oublié tout ce qu'elle a fait
 « contre moi. Vous me demandez
 « des anecdotes contre elle ? Je
 « m'en garderai bien ; cela senti-
 « roit la vengeance ; elle n'a jamais
 « trouvé place dans mon cœur. Je
 « ne veux m'occuper que d'avoir
 « des amis, auxquels je voue re-
 « connaissance pour ma vie. »

(Collection d'autographes).

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DU MESNIL

- 1737 Arfinoé *Lyfimachus*, de De Caux.
 1738 Fausta. *Maximien*, de La Chaussée.
 1739 Médée. *Médus*, de Deschamps.
 — Astérie. *Bajazet I^{er}*, de Pacarony.
 1740 Alzonde. *Edouard III*, de Greffet.
 — Zulime. *Zulime*, de Voltaire.
 1741 Calliope. *Zarès*, de Palissot.
 1742 Une Fée. *Amour pour Amour*, de La Chaussée.
 1743 Mérope *Mérope*, de Voltaire.
 1744 M^{me} Argant *L'Ecole des Mères*.
 1745 La Marquise. *Le Médecin par occasion*, de Boissy.
 1747 La Gouvernante. *La Gouvernante*, de La Chaussée.
 1748 Tullie. *Catilina*, de Crébillon.
 — Sémiramis. *Sémiramis*, de Voltaire.
 1749 La Baronne. *Nanine*, du même.
 1750 Clytemnestre. *Oreste*, du même.
 — Orphise. *Cénie*, de M^{me} de Graffigny.
 — Nephté. *Aménophis*, de Saurin.
 1751 Altazire *Zarès*, de Palissot.
 1752 Aurélie *Rome sauvée*, de Voltaire.
 — Déjanire. *Les Héraclides*, de Marmontel.
 1754 Melpomène *Les Adieux du Goût*, de Patu & Porlelance.
 — Hécube. *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 1757 Fatmé. *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
 1760 Cydalise. *Les Philosophes*, de Palissot.
 1763 M^{me} Forlis. *La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
 — Marguerite. *Warwick*, de La Harpe.
 1764 Statira *Olympie*, de Voltaire.
 1765 Ildegonde. *Pharamond*, de La Harpe.
 — M^{me} Vanderk. *Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sédaine
 — M^{me} de Fonrose. *La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
 1766 Cléofé. *Guillaume Tell*, de Lemierre,
 1767 Amestris. *Cosroès*, de Le Fèvre.

- 1768 Amélie *Amélie*, de Ducis
 1769 Gertrude.. . . . *Hamlet*, du même.
 1771 Comtesse d'Auray. . *Les Amants sans le sçavoir*, de M^{me} Saint-Chamond.
 1772 Emericène. *Les Druides*, de Le Blanc.
 — Adeline.. . . . *Les Chérusques*, de Bauvin.
 1774 Margiste... *Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
 — Sophonisbe *Sophonisbe*, de Mairet, arrangée par Voltaire.
 1775 M^{me} Laurance. . . . *Albert I^{er}*, de Le Blanc.
 — Volgésie. *Les Arsacides*, de Bauffol.



PAULIN.

1761-1770



LOUIS PAULIN

1741-1770

PAULIN, né à Paris, le 6 août 1711, étoit le fils d'un capitaine au régiment de Ponthieu ; son père n'étoit donc rien moins que maître maçon, ainsi que l'ont dit répété, en se copiant l'un sur l'autre, les biographes qui se sont succédé. Après avoir lui-même servi pendant plusieurs années dans un régiment de dragons, se trouvant fatigué d'un métier pour lequel il n'avoit pas un goût très-prononcé, il prit le parti de la comédie. Il se rendit d'abord à Lyon, & alla se proposer au directeur du théâtre pour jouer les *utilités*. Se voyant

Extrait des registres de la paroisse Saint-André-des-Arts : « Le vendredi, septiesme août, a été baptisé à l'église Saint-André-des-Arts, par M. Girard, vicaire, prêtre de ladite église, soussigné, Louis, né le jour précédent, fils de Claude Paulin, capitaine au régiment de Ponthieu, à présent officier aux Invalides, & d'Anne-Christine Conrardi, son épouse, demeurant rue Pavée. »

accepté il montra tant de zèle & d'ardeur dans son modeste emploi, que bientôt on ne craignit pas de le charger de quelques rôles de *seconds* & même de *premiers amoureux* dans la comédie, & des *premiers rôles* dans la tragédie. Il y obtint assez de succès pour concevoir l'ambition de venir débiter à Paris.

Paulin agit en conséquence, & grâce à des protections (1), il lui fut donné de paroître, pour la première fois sur la scène de la Comédie-Françoise, le 5 août 1741, dans le rôle de Pharasmane de la tragédie de *Rhadamiste*. Il y réussit & fut admis le 20 mai 1742.

Lorsque Voltaire songea, en 1743, à faire représenter *Mérope*, c'est à Paulin qu'il remit le rôle de Poliphonte, malgré les observations qui lui furent adressées à propos du peu de réputation qu'avoit cet acteur. « Laissez faire, répondoit-il, c'est un tyran que
« j'élève à la brochette. »

C'est en faisant allusion à l'emploi tenu par Paulin, que, lui envoyant des corrections après la première représentation, il dit à son domestique, qui lui objectoit qu'il étoit minuit, heure indue pour déranger les gens : « Va, va, les tyrans ne dorment
« jamais ! »

(1) Du trois juin mil sept cent quarante & un..... Sous le bon plaisir de Sa Majesté, ordonnons au sieur Paulin, comédien à Besançon, de se rendre incessamment à Paris,

pour y débiter au théâtre françois, afin que nous puissions juger de ses talents. *Signé :*

LE DUC DE ROCHECHOUART.

Cependant, en dépit des prévisions favorables de Voltaire, & quoiqu'il se fût, d'ailleurs, bien acquitté du rôle de Poliphonte, Paulin ne dépassa point, dans le cours de sa carrière théâtrale, une honnête médiocrité ; & comme généralement, les rôles qu'il eut à jouer étoient assez sacrifiés, il ne fut jamais lui-même qu'un acteur médiocrement goûté du public.

Ce n'est qu'après la mort de Montménénil (1) que Paulin recueillit, à son tour, un peu de cette faveur qui s'étoit attachée au défunt, en lui succédant dans les rôles de *payfans* (2), où sans valoir son prédécesseur, il sut cependant se rendre agréable au parterre. Il créa d'origine (16 juillet 1749) le rôle de Blaise, dans *Nanine*.

Ce comédien avoit une taille avantageuse & une assez belle figure. Des sourcils très-prononcés prêtoient, il est vrai, à sa physionomie une expression de dureté que ne rachetoit pas la mobilité des traits. Sa voix étoit forte ; mais la mauvaise habitude qu'il avoit contractée en jouant les *tyrans*, d'en enfler le volume, ôtoit à son débit la souplesse & le liant nécessaires. Le Kain, qui s'y connoissoit, lui reproche (3) « de la roideur & lui conseille plus de mou-

(1) Louis-André Lefage, dit Montménénil, fils de l'immortel auteur de *Gil Blas* & de *Turcaret*. Il mourut subitement le 8 septembre 1743.

(2) Ordre donné au sieur Paulin du 26 décembre 1743, d'appren-

dre & de jouer les rôles de *payfans*.
(Arch. de l'État.)

(3) Dans son *Mémoire sur l'état actuel de la Comédie-Françoise*, adressé en 1770 au duc de Richelieu.

« vement & de chaleur dans le tragique ; & tout
 « en rendant justice à la manière dont il jouoit les
 « *paysans*, il l'engage encore à y apporter plus de
 « gaîté & à mettre plus de sévérité dans le costume. »

Il paroît qu'en effet, Paulin habilloit un paysan à l'instar d'un seigneur de village, n'oubliant ni les manchettes bien nettes, ni le catogan bien peigné & poudré à blanc.

En résumé, on peut conclure de ce qui précède que Paulin a été un comédien peu saillant.

Atteint d'une maladie grave, à la fin de 1769, il y succomba, le 19 janvier 1770, à l'âge de cinquante-huit ans & quelques mois. On regretta en lui un homme d'une probité & de mœurs irréprochables.

Son convoi eut lieu à Saint-Sulpice, & ce ne fut qu'après sa mort, rapporte Bachaumont, « qu'on
 « apprit que Paulin avoit été bas-officier des Invalides.
 « En conséquence, il a joui d'un honneur inusité pour
 « les comédiens, & a eu l'épée croisée sur son cer-
 « cueil. »

ROLES CRÉÉS PAR PAULIN

- | | | |
|------|---------------------|--|
| 1743 | Cassius. | <i>La mort de César</i> , de Voltaire. |
| — | Poliphonte. | <i>Mérope</i> , du même. |
| 1744 | Lucas. | <i>L'heureux Retour</i> , de Fagan & Panard. |
| 1746 | Le Doge. | <i>Venise sauvée</i> , de La Place. |
| 1748 | Oroès. | <i>Sémiramis</i> , de Voltaire. |

- 1749 **Dracon** *Aristomène*, de Marmontel.
 — **Blaïse** *Nanine*, de Voltaire.
 1750 **Egypte** *Oreste*, du même.
 1752 **Caton** *Rome sauvée*, du même.
 — **Coprée** *Les Héraclides*, de Marmontel.
 1754 **Paros** *Paros*, de Mailhol.
 — **Ulysse** *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 1757 **Ormaris** *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
 — **Thoas** *Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
 1758 **Pygmalion** *Astarbé*, de Colardeau.
 1760 **Montalde** *Caliste*, du même.
 — **Crassus** *Spartacus*, de Saurin.
 1762 **Zorac** *Zarucma*, de Cordier.
 — **Mathurin** *L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
 — **Maître Nicolas** *Le Tambour nocturne*; de Destouches, re-
 touché par Belle-Cour.
 1763 **Clénard** *Dupuis & Desfronais*, de Collé.
 — **Tamzy** *Manco-Capac*, de Le Blanc.
 1764 **Gorju** *L'Homme singulier*, de Destouches, retou-
 ché par Belle-Cour.
 1765 **Ambléteuse** *Le Siège de Calais*, de De Belloy.
 — **Grégoire** *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
 1768 **Un Militaire** *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
 1769 **Clément** *Julie*, de Denon.
 — **Claudius** *Hamlet*, de Ducis.





JEAN SAUVÉ

dit DE LA NOUE

1742 — 1757

SAUVÉ, connu au théâtre & dans la littérature sous le nom de De La Noue, est né à Meaux, le 20 octobre 1701, dans une famille d'artisans. Le cardinal de Bissy, qui l'avoit pris sous sa protection, lui fit commencer ses études dans le collège des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, & l'envoya plus tard à Paris, pour les terminer, au collège d'Harcourt. Est-ce, ainsi qu'on l'a dit, par dépit de s'être vu enlever une place de précepteur qui lui avoit été promise, que le jeune Sauvé, qui se destinoit à l'enseignement, se fit comédien ? Quelque invraisemblable que ce fait

Extrait des registres de la paroisse Saint-Christophe, de Meaux, pour l'année mil sept cent un : « Ce vingt-troisième jour d'octobre, a été baptisé Jean, né le vingtième du présent mois, & fils de Louis Sauvé, chaudronnier, & de Louise-Angélique Bourjot, ses père & mère. »

DE LA NOUE

1742-1757

paroisse, il est certain qu'étant à peine âgé de vingt ans, il débutoit à Lyon par les premiers rôles. Après avoir longtemps parcouru les provinces & dirigé pendant cinq années le théâtre de Rouen, associé à M^{lle} Gauthier, qui avoit le privilège du spectacle de cette ville, La Noue, appelé par Frédéric II qui lui promettoit de grands avantages, partit pour la Prusse, emmenant avec lui une troupe de comédiens (1). Mais la guerre de 1741 ayant empêché le roy de tenir ses engagements, De La Noue fut obligé de congédier & de payer de ses propres deniers ses acteurs éconduits. Il vint alors à Paris & débuta, le 14 mai 1742, à la Cour, alors à Fontainebleau, par le rôle du comte d'Essex, dans lequel il plut assez pour que la Reine

(1) On lit dans une lettre autographe, du 3 janvier 1741, les passages suivants : « ... Les préparatifs sont tout faits, la troupe de Sa Majesté est complète & j'enverrai à Berlin, quand on voudra, les engagements de tous les sujets... En un mot, la troupe du Roi est formée; il ne s'agit plus que de savoir ce qu'elle deviendra. Mon état, au sujet du contre-ordre que j'ai reçu, m'inquiète beaucoup moins que l'éclat horrible que va causer un tel incident. J'ai dit tout haut, j'ai écrit que Sa Majesté avoit daigné me choisir pour me mettre à la tête de ses spectacles.

« Que répondrai-je à ceux qui me demanderont les suites de ma commission? aux protecteurs qui voudront me retenir en France? Ce n'est pas tout. Quinze comédiens ou comédiennes perdront, en quelque lieu qu'ils aillent, un engagement formé au service de Sa Majesté; ces mêmes acteurs vont revenir sur moi, me traduiront devant les magistrats pour se faire tenir leurs engagements : Je serai contraint de produire mes ordres. Mes lettres & celles de M. de Voltaire sont précises... »

(Collection Laverdet. Cat. 1861.)

exprimât le désir qu'il fût immédiatement reçu : ce qui eut lieu le lendemain même. Il ne réussit pas moins à la ville, où il obtint toujours, depuis, un accueil favorable. Il faut toutefois attribuer cette bienveillance que lui témoignoit le public, moins à un talent supérieur comme comédien, qu'à sa réputation d'homme d'esprit, connoissant bien son métier & montrant, d'ailleurs, de la finesse & de l'intelligence dans son jeu. J.-J. Rousseau, avec qui il fut en rapport pour la représentation de *Narcisse* (1), dit : « que

(1) *Narcisse*, ou l'*Amant de lui-même*, comédie en un acte & en prose, jouée le 18 décembre 1752. Cette pièce ne fut jouée que deux fois. Au sortir de la représentation, Rousseau entra dans le café Procope & dit tout haut : « La pièce nouvelle m'a ennuyé; elle est de Rousseau de Genève, & c'est moi qui suis Rousseau. » Il avoit dû à La Noue la réception de cet ouvrage à La Comédie-Françoise. A cette occasion, il lui écrivit la lettre qui suit : Ce mardy, 26 décembre 1752. « Nous brouillés, Monsieur, que dites-vous? Croyez que si mon estime & mon amitié pour vous peuvent augmenter, tous vos bons procédés auroient produit cet effet. J'ai été malade, & je le suis encore, &, de plus, fort occupé; c'est ce qui m'a empêché de vous voir. Aussitôt que

« j'aurai un moment à donner à mon plaisir, j'irai manger votre soupe & vous prier de me croire moins de légèreté dans l'esprit & de foiblesse dans le cœur que vous ne m'en soupçonnez.
« A l'égard du petit pécule qui me revient, je vous prie d'engager ces messieurs à trouver bon qu'il soit employé à quelques petites réparations dont la salle a besoin; je serois bien aise, entr'autres, qu'il y eût quelque lisière en gance aux portes de l'orchestre, pour y garantir du froid ceux qui y vont. J'irois avec plaisir admirer vos talents à tous. Adieu, mon cher ami, je n'appellerai jamais un mauvais succès ce qui m'a procuré des marques d'amitié de votre part. Mille respects, je vous prie, à Madame. »

« c'étoit un homme de mérite. » Cependant les avantages physiques lui faisoient défaut, car Grimm, dans sa correspondance, s'exprime ainsi sur son compte : « Figure, voix, il avoit tout contre lui. » Et un passage d'une lettre de Voltaire, adressée à M. de Cideville, vient à l'appui de ce témoignage : Ce La Noue, « écrit-il, paroît un très-honnête garçon. M^{lle} Gauthier (dont il eut les bonnes grâces) aura voulu récompenser en lui le mérite ; car ce n'est pas à la figure qu'elle s'est donnée. » Et dans une autre lettre : « La Noue, avec sa physionomie de singe, a joué Mahomet (1) bien mieux que ne l'eût joué Dufresne. » Plus tard, il l'appeloit ironiquement le *Lettre chinois* ou le *Magot*.

Il disoit aussi, à propos de la froideur de cet acteur, qu'il faudroit le mettre en espalier, exposé au plus ardent soleil. Malgré son extérieur ingrat, les rôles froids & qui n'exigeoient que de la finesse & du raisonnement, tels que ceux du Distrain, d'Ariste dans le *Philosophe marié* & d'Esopé à la Cour, convenoient à ce comédien.

Les soins de son état ne l'empêchèrent pas de se livrer aux travaux du cabinet. En 1738, tandis qu'il étoit attaché au théâtre de Strasbourg, il composa la tragédie de *Mahomet II*, qui fut représentée à Paris le 23 février 1739. On a prétendu, mais bien injustement, qu'une collaboration anonyme ne fut pas

(1) *Mahomet ou le Fanatisme*, représenté à Paris le 3 août 1742. Il avoit d'abord été joué à Lille en 1741.

étrangère à la composition de cette œuvre. Déjà, en mars 1734, De La Noue avoit fait jouer pour son coup d'essai, sur le théâtre de cette même ville, *Les Deux Bals*, comédie en un acte & en vers libres, où l'on trouve de l'esprit & de la gaîté. Le 20 décembre 1735, il donna avec beaucoup de succès, à la Comédie-Italienne, à l'occasion des fêtes célébrées pour le mariage du Dauphin, le *Retour de Mars*, pièce épisodique en un acte & en vers libres. *Zéliska*, comédie-ballet en trois actes, jouée à la Cour le 3 mars 1746, réussit complètement & valut à son auteur, à titre de récompense, la place de répétiteur des spectacles des petits appartements avec mille livres de pension (1). Le duc d'Orléans, qui honoroit aussi La Noue de sa protection, le chargea de la direction de son spectacle de Saint-Cloud.

La *Coquette corrigée*, comédie en cinq actes & en vers, jouée pour la première fois le 23 février 1756, ajouta encore à sa réputation, quoique cette pièce fort intéressante n'ait, dans l'origine, obtenu que peu de succès (2), & seulement neuf représentations. Mais,

(1) La Noue, instruit que l'on attribuoit dans le monde sa pièce à un autre que lui, fit répandre une lettre dans laquelle il avertit le public qu'il se trouve dans ce divertissement deux airs dont il n'a pas fait les paroles : le premier, *C'est dans ces beaux lieux*; le second, placé dans le troisième intermède, l'*A-*

mour dans ces lieux. Hors les endroits cités, il affirme que la pièce est de lui en entier.

(2) « On a expliqué cet insuccès par la mauvaise distribution du rôle de *Clitandre*, que La Noue s'étoit attribué. On fait combien peu étoit avantageux le physique de cet acteur, dont

retouchée avec soin par l'auteur & reprise le 27 novembre suivant, cette comédie fut reçue avec plus de faveur & est toujours demeurée au théâtre.

Sans se montrer aussi sévère que La Harpe, qui qualifia de *scandale* le succès que cette œuvre dramatique obtint, il faut reconnoître cependant qu'elle a joui d'une réputation supérieure à son mérite. Froide en elle-même, tant qu'elle n'est pas soutenue par le jeu d'excellents acteurs, elle est raisonnablement conduite & renferme quelques jolis vers, dont plusieurs sont devenus proverbes, entre autres ceux-ci :

- « Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot ;
- « L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot. » (1).

Quelques années après la mort de La Noue, M^{me} Denis, nièce de Voltaire, prétendit que la *Cocquette corrigée* n'étoit qu'un composé d'emprunts faits à une mauvaise comédie qu'elle n'avoit jamais pu faire représenter.

Cette production fut la dernière de son auteur ; du moins il ne mit plus rien au théâtre, & sa santé, fort affoiblie, l'obligea de quitter sa profession d'acteur. Il fit ses adieux au public le 28 mars 1757 (2), par le

- le public apprécioit, d'ailleurs,
- la haute intelligence ; mais qui
- avoit plus l'air d'un martyr que
- d'un amoureux. »

(Grimm. *Corresp. littéraire*).

(1) La Noue est le premier au-

teur qui ait eu l'idée d'indiquer dans ses pièces imprimées la place des acteurs en scène.

(2) C'est lui qui étoit, cette année-là, chargé du compliment de clôture, qu'il termina ainsi :

rôle de Polyeucte qu'il avoit toujours bien rendu, quoi qu'en ait dit Collé, qui prétend qu'il y apportoit « une vilaine effigie de martyr ou de roué. » Il se retira avec la pension de mille livres & passa dans la retraite le peu d'années qu'il vécut encore ; il est mort à Paris, le dimanche 15 novembre 1761.

« ... Une santé affoiblie & peu
 « capable des efforts qu'exige l'art
 « que j'exerçois sous vos yeux, me
 « réduit à une retraite précipitée...
 « Accoutumé à toutes les preuves
 « de votre bienveillance, j'en reçois
 « aujourd'hui les derniers témoi-
 « gnages. Permettez-moi de vous
 « en marquer la reconnoissance la
 « plus vive & la plus sincère. Mais
 « ce feroit abuser de cette bien-

« veillance généreuse que de vous
 « entretenir plus longtemps d'une
 « perte qui ne doit être sensible
 « que pour moi. »

La Noue put comprendre par la chaleur avec laquelle ce compliment fut accueilli combien le public le regrettoit.

(*Biblioth. nouv. Manuscrit déjà cité*).

ROLES CRÉÉS PAR DE LA NOUE

1742	Séide	<i>Mahomet</i> , de Voltaire.
1744	Dorville.	<i>L'Epoux par supercherie</i> , de Boiffy.
—	Do'igni fils.	<i>L'Ecole des Mères</i> , de La Chaussée.
1745	Le Baron.. . . .	<i>Le Médecin par occasion</i> , du même.
1746	Jaffier.	<i>Venise sauvée</i> , de La Place.
1747	Sainville fils.	<i>La Gouvernante</i> , de La Chaussée.
—	Ariste.	<i>Le Méchant</i> , de Gresset.
1750	Altamont.. . . .	<i>Caliste</i> , de Séran de La Tour.
—	Dorfainville	<i>Cénie</i> , de M ^{me} de Graffigny.
—	Amasis.	<i>Aménophis</i> , de Saurin.

- 1751 Panmès *Zarès*, de Palissot de Montenoy.
 1752 Caton. *Rome sauvée*, de Voltaire.
 1753 Cléon. *Le Dissipateur*, de Destouches, retouché
 par Belle Cour.
 1754 Le Goût. *Les Adieux du Goût*, de Patu & Portelance.
 — Damis. *Les Méprises*, de P. Rousseau.
 — Iphis *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 1756 Clitandre. *La Coquette corrigée*, de De La Noue.






CLAIRE-JOSEPH LERIS, dite HIPPIE LEGRIS DE LATUDE

MADemoiselle CLAIron

1743 — 1766

 LAIRE Lérís naquit sur la paroisse Saint-Wanon, à Condé, le 25 janvier 1723. Tous les noms pompeux dont s'étoit affublée la vanité excessive qui la dirigea toute sa vie,

Extrait des registres de l'Etat civil de la ville de Condé : « Claire-Joseph Lérís, fille illégitime de François-Joseph Désiré, sergent de la Mestre de camp du régiment de Mally (Mailly), & de Marie-Claire Scana-Piecq (), de cette Paroisse, laquelle a déclaré par serment à Marie Delierre, sage-femme juré (sic), être des œuvres de François-Joseph Désidéré (pour Désiré) Lérís, née le 25 janvier mil sept cent vingt-trois, à cinq heures du soir, fut baptisée le même jour dudit mois. Le parrain, Jean-François Auvray, sergent des grenadiers au régiment de Mally ; la marraine, Marie-Elisabeth Bury, de la paroisse ; lesquels ont signé avec nous. P.-J. Du Chasteau, vicarius. »*

(*) La famille PIECQ, n'est pas éteinte ; tous ses membres sont encore aujourd'hui bateliers, comme la tradition dit qu'ils l'étoient, lors de la naissance de Clairon. Quant au mot *Scana*, qui ne présente aucun sens, il ne peut être qu'un de ces sobriquets que se donnoient entre eux les bateliers flamands.

no. 1000

MADemoiselle CLAIRON

1743 1766

ombent devant l'acte de naissance qui lui donne pour père un sergent au régiment de Mailly, & pour mère, une femme de la plus basse condition, vulgairement surnommée la *Clairon*, sobriquet que devoit plus tard illustrer l'actrice qui l'adopta. Des descendants de sa famille existent encore aujourd'hui à Condé, où ils exercent le métier de batelier. L'anecdote ridicule qu'elle rapporte dans ses prétendus *Mémoires*, à propos des circonstances de son baptême, n'est pas moins apocryphe que ne le sont les détails qu'elle donne sur son origine. Ce ne fut pas le curé, mais un vicaire de la paroisse qui la baptisa (1).

On pense bien que déshéritée des soins qu'on donne à l'enfance (c'est elle-même qui nous l'apprend) ; que, n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, la jeune Claire ne reçut aucune instruction ; c'est à peine si à onze ans elle sçavoit lire. Ayant en aversion tout travail manuel, elle ne voulut jamais toucher une aiguille, malgré les mauvais traitements de sa mère, dont l'ambition étoit d'en faire une couturière. Par quel concours de circonstances, celle-ci abandonna-t-elle successivement Condé & Valenciennes, où elle avoit été demeurer pendant quelques mois, pour

(1) Informations prises dans la localité, la tradition représente cet abbé Du Chasteau comme un homme trop sérieux, comme un prêtre trop régulier, pour qu'il soit

permis de le supposer capable d'avoir oublié le respect dû à son caractère & à ses devoirs, en s'affublant d'un travestissement

venir à Paris? Sans doute elle espéroit y trouver pour vivre les ressources qui lui avoient manqué jusqu'alors.

Le hasard l'installa dans une maison située vis-à-vis de la demeure de la célèbre comédienne Dangeville. Renfermée dans son galetas, Claire passoit tout son temps à la fenêtre, d'où ses regards avides plongeient dans l'appartement de l'actrice. Un jour, elle la voyoit répétant une leçon de danse; elle l'entendoit, un autre jour, déclamer une scène de Molière. Ce fut assez pour que la jeune fille sentît naître en elle le désir de l'imiter. Ayant une fois été conduite à la Comédie, le bouleversement qui s'opéra dans son esprit fut si extraordinaire, qu'elle a dit depuis qu'il ne lui auroit jamais été possible de rendre ce qu'elle avoit éprouvé. Elle déclara au retour qu'elle ne prendroit pas d'autre état que celui de comédienne. Il fallut céder. De Hesse, acteur de la Comédie-Italienne, qui la vit, lui ayant reconnu des dispositions, lui donna quelques leçons & la fit débiter à son théâtre, le 8 janvier 1736, dans le rôle de la Suivante, de l'*Ile des Esclaves*; elle n'avoit pas encore treize ans accomplis. Au bout d'un an environ, elle s'engagea au théâtre de Rouen, dirigé alors par La Noue & M^{lle} Gauthier; elle y resta quatre années. C'est pendant son séjour en cette ville que parut ce pamphlet dégoûtant, intitulé *Histoire de M^{lle} Cronel, dite Frétilton*, qu'on a injustement attribué au comte de Caylus, tandis qu'il étoit l'œuvre de la basse vengeance d'un soupirant dé-

daigné. Ce libelle fut pour la jeune actrice une source de chagrins & ne fut pas étranger à son départ de Rouen.

Elle se rendit à Lille, puis à Gand, d'où elle s'échappa clandestinement. Arrivée à Dunkerque, elle reçut, peu de temps après, de Paris, un ordre de début pour doubler à l'Opéra M^{lle} Lemaure. Son apparition sur cette scène eut lieu en mars 1743. Quelques jours auparavant elle avoit été présentée à ses nouvelles camarades; après les avoir gracieusement saluées, elle s'exprima en ces termes : « Mesde-
« moiselles, je chercherai toutes les occasions de vous
« être agréable ; mais quiconque m'appellera *Frétil-*
« *lon*, je proteste que je lui f...lanquerais le meilleur
« soufflet qu'elle ait reçu de sa vie. »

Malgré l'étendue de sa voix, comme elle avoit une profonde inexpérience en musique, M^{lle} Clairon comprit que sa véritable place n'étoit pas à ce théâtre ; elle sollicita donc & obtint un ordre de début pour la Comédie-Françoise, où elle devoit doubler M^{lle} Dangeville. Les règlements imposant l'obligation de jouer les deux genres, elle déclara qu'elle s'y conformeroit, mais qu'elle entendoit commencer les épreuves par la tragédie, ce qui ne laissa pas de paroître singulier de la part d'une actrice qui jusqu'alors n'avoit joué que les rôles de *soubrennes*.

M^{lle} Clairon, voulant frapper un coup d'éclat, choisit pour son premier début le rôle de Phèdre, qui étoit le triomphe de M^{lle} Du Mesnil. On sourit de sa

prétention, mais quand elle parut sur la scène (19 septembre 1743), dès les premiers vers qu'elle prononça, on l'admira : Il sembloit qu'une transformation complète se fût accomplie en elle ; sa petite taille avoit disparu : sa physionomie piquante avoit emprunté un caractère de majesté peu ordinaire. Elle fit entendre un organe plein, sonore, dirigé par une profonde intelligence ; enfin, la surprise fut générale & se changea bientôt en enthousiasme. Aux termes des règlements, elle joua alternativement Dorine, du *Tartuffe*, & le rôle de la Nouveauté, dans la pièce de ce nom (1) ; Zénobie, Cléanthis de *Démocrite*, Ariane, Céliante du *Philosophe marié*, & l'Electre de Crébillon. On la reçut le 22 octobre, à un quart de part, & le 26 décembre suivant, elle avoit la demi-part.

M^{lle} Clairon comprit tout ce qui lui manquait sous le rapport de l'instruction, & à partir de ce moment, elle lut beaucoup, fréquenta les gens les plus propres à la façonner & se livra à des études opiniâtres qui dévoiloient en elle du jugement, de la sagacité & une contention d'esprit peu commune.

Les auteurs venoient à l'envi lui offrir les plus beaux rôles, & Voltaire lui-même, oubliant ce qu'il devoit au talent de M^{lle} Du Mesnil, alloit disant partout : « Je suis claironien. »

Le célèbre Garrick se montra plus juste appréciateur de cette tragédienne & de sa rivale. Dans le pre-

(1) Comédie en un acte & en prose, de Legrand, jouée le 13 janvier 1727.

mier voyage qu'il fit en France, il avoit vu M^{lle} Clairon au théâtre de Lille. Elle chantoit bien, dançoit agréablement, jouoit les *soubrettes* avec intelligence. Garrick, qui s'y connoissoit, proclama ce qu'elle deviendrait un jour. Dans un second voyage, c'est à Paris qu'il la retrouva ; il fut quelque peu surpris de voir *Lisette* ou *Marion* métamorphosée en *reine*. Quelqu'un lui ayant demandé quelles étoient, parmi les actrices, les femmes auxquelles il accordoit le plus de talent, il nomma Du Mesnil, Dangeville & Sophie Arnould. Étonné qu'il eût omis le nom de Clairon, son interlocuteur voulut en connoître la raison : « Elle « est trop actrice, répondit Garrick, & l'art d'un grand « acteur est de faire oublier jusqu'à son nom, quand « il paroît sur la scène. »

En effet, M^{lle} Clairon ne joua jamais un rôle sans l'avoir soumis à l'analyse la plus minutieuse. Elle se rendoit compte de l'intonation qu'elle devoit donner à chaque vers, à chaque phrase, à chaque mot ; où & quand elle devoit s'asseoir, se lever, marcher. En un mot, son jeu étoit le résultat du travail le plus ardu, le plus méticuleux ; mais elle gravoit sur l'airain, & lorsqu'elle avoit définitivement adopté la marche & la physionomie particulière d'un rôle, elle ne varioit jamais dans l'exécution. Clairon & Du Mesnil n'étoient pas seulement rivales : c'étoient deux systèmes en présence. La première se soumettoit toujours aux calculs de l'art ; la seconde s'abandonnoit exclusivement aux inspirations de la nature.

Il est regrettable que dans l'ouvrage qu'elle a intitulé ses *Mémoires*, M^{lle} Clairon n'ait pas mieux déguisé cette jalousie dont elle ne put jamais se défendre contre l'actrice inimitable que Le Kain nommoit sa *chère reine*, & que Voltaire, qui avoit des flatteries pour tout le monde, appeloit sa *bonne Du Mesnil* (1).

Après avoir fourni une glorieuse carrière de vingt-deux ans, M^{lle} Clairon, encore dans sa force & dans tout l'éclat de sa renommée, quitta tout-à-coup le théâtre par un coup de tête dont la vanité étoit toujours le mobile. Un événement, assez mince en lui-même, décida de sa résolution. Le duc de Richelieu, qui avoit la haute main sur la Comédie-Françoise, n'ayant pas approuvé l'exclusion de la Société prononcée par les Comédiens françois contre un de leurs camarades (2), convaincu d'avoir fait un faux serment dans un procès assez scandaleux, intenté contre lui

(1) Dans la correspondance que nous avons eue sous les yeux, on voit constamment percer le sentiment de haine qu'elle portoit non-seulement à sa rivale, mais aussi à Le Kain. Ainsi, dans une lettre, adressée à La Rive, alors attaché au théâtre de Bruxelles, on lit ce passage : « On a rouvert le théâtre par *Alzire*. Tout le monde a été confondu de la lenteur, de l'inattention, de l'oubli de Le Kain. Jamais, à ce qu'on dit, il n'a montré moins de talent. » Dans

une autre, elle s'exprime sur son compte dans les termes suivants :

« Ce beau monsieur joue partout où il trouve une troupe. Je ne peux pas vous envoyer le compliment qu'il a fait à Arles ; il est trop long pour que je vous le transcrive ; mais c'est un chef-d'œuvre d'absurdité, de pathos & de platitude. »

(2) L'acteur Dubois, né en 1716, mort en 1775. Il avoit débuté le 19 octobre 1736.

par un chirurgien qui réclamoit ses honoraires, ceux-ci se refusèrent à jouer avec lui. Le *Siège de Calais* (1), tragédie de De Belloy (2), qui avoit obtenu un succès prodigieux à la clôture de l'année théâtrale, devoit être représenté le jour de la rentrée (lundi 15 avril 1765). Dubois remplissoit dans cet ouvrage le rôle du comte de Melun. Le Kain, Belle Cour, Brizard, Molé, apprenant que cet acteur y conservoit son rôle, quittèrent instantanément le théâtre, & M^{lle} Clairon dit hautement : « qu'elle ne joueroit pas avec un homme déshonoré. » Nous ne raconterons pas quelle irritation ce propos, répandu dans la salle, excita parmi le public ; les détails en sont connus. Les tragédiens récalcitrants furent envoyés le soir même au For-l'Evêque. M^{lle} Clairon, dont le nom ne figuroit pas dans l'ordre de M. de Sartines, se crut d'abord épargnée ; mais le

(1) Cette tragédie, représentée pour la première fois à Paris, le mercredi 13 février, fut jouée à Versailles, le 21 du même mois, en présence du Roi & de la famille royale. Elle fut redemandée à la Cour, le 7 mars suivant, & cinq jours après, Louis XV ordonna que cette pièce patriotique fût donnée en spectacle gratis au peuple. Il avoit accepté la dédicace de cet ouvrage & fit don à son auteur d'une médaille d'or, frappée au grand coin & d'une gratification de mille écus.

(2) Pierre-Laurent Buirette, dit

De Belloy, né à Saint-Four, en Picardie, le 17 novembre 1717, d'abord avocat, puis comédien en Russie, membre de l'Académie françoise. Il est mort à Paris, dans un âge peu avancé. C'est dans la rue Princeffe, où il habitoit, qu'il fut atteint de la maladie de langueur, à laquelle la misère contribua autant que le chagrin causé par la chute de *Pierre-le-Cruel*. La Comédie-Françoise informée de sa cruelle position, donna une représentation à son bénéfice & le Roy lui envoya une gratification de cinquante louis.

lendemain elle partagea le sort de les camarades & alla les rejoindre. Elle sortit au bout de cinq jours & dut garder les arrêts chez elle pendant trois semaines. Elle déclara qu'elle ne remonteroit plus sur la scène, & elle tint parole sans que rien ait pu la détourner de sa résolution, funeste à l'art. Elle n'avoit alors que quarante-deux ans. Par déférence pour le duc d'Aumont, elle consentit seulement à ne signifier sa retraite à ses camarades qu'au commencement de l'année théâtrale 1766. Le 3 avril de cette année, son congé de retraite lui fut accordé, avec la pension de mille livres, conformément aux statuts. Deux jours auparavant, les Comédiens voulant s'assurer de l'irrévocabilité de sa résolution, & tenter pour la retenir un dernier effort, lui déléguèrent leurs camarades Belle Cour, Préville, Brizard, Molé & Dauberval; mais tous leurs raisonnements échouèrent contre un parti pris. Son caractère altier fut cause qu'ils ne la regrettèrent point, &, chose étrange ! le public lui-même, aux plaisirs duquel elle avoit tant contribué, ne parut prendre qu'une médiocre part à son éloignement définitif de la scène qu'elle illustroit.

M^{lle} Clairon eut pour adverfaire Fréron, qui fut pour elle un critique sans pitié. Lors de l'apparition de la *Bête du Gévaudan*, il publia une lettre, & la malignité publique crut reconnoître, à certaines allusions, la célèbre tragédienne dans la description de cette *bête*, qui occupoit alors l'attention. Vainement Fréron protesta-t-il contre cette interprétation dans trois lettres

adressées successivement au maréchal de Richelieu. Celui-ci les envoya aux Comédiens qui les déposèrent dans leurs archives. Ce renvoi étoit accompagné des quelques lignes suivantes : « La rétractation du sieur
 « Fréron & les bontés de la Reine pour lui ne dimi-
 « nuent rien à l'exemple de la peine que le Roy avoit
 « prononcée, ni à l'exemple public, puisque le Roy
 « donne de ses bontés pour vous un témoignage dont
 « les preuves resteront dans vos archives. » Le maréchal de Richelieu écrivit aux Comédiens françois « que
 « S. M. avoit ordonné la punition la plus sévère du
 « sieur Fréron, que ne sauveroit pas la protection de la
 « Reine... » Néanmoins, celle-ci fut la plus forte, & grâce à elle, le Roy consentit que son ordre n'eût pas de suite.

Depuis cette époque, M^{lle} Clairon ne joua plus en public. Elle reparut seulement dans une représentation qui eut lieu sur le théâtre particulier du baron d'Esclapont, au bénéfice de Molé (février 1767), & en 1770, sur le théâtre de la Cour, où elle se montra deux fois consécutives (19 & 20 novembre) dans *Hypermnestre*, de Lemierre, à l'occasion des fêtes célébrées pour le mariage du Dauphin. Elle s'occupoit aussi, vers le même temps, de former deux élèves, Delarive & M^{lle} de Raucourt.

Au milieu de ses triomphes, la pensée incessante de cette actrice avoit été de relever sa profession de l'état d'abaissement où de vieilles coutumes la retenoient. Aussi son premier soin, dès qu'elle se vit libre, fut-il

d'essayer de tous les moyens pour faire lever l'excommunication dont tous les Comédiens françois étoient frappés. C'est dans ce but qu'elle fit présenter au Roy, par l'intermédiaire du duc de Duras, une requête tendant à ce que la Comédie-Françoise fût autorisée à prendre le titre d'*Académie royale de déclamation* (1). Cette requête demeura sans réponse. Déjà quelques années auparavant, elle avoit fait publier un Mémoire rédigé par un avocat, nommé Huerne de la Motte (2). Cette brochure, mal digérée & fort mal écrite, renfermoit d'ailleurs des recherches curieuses qu'on prétendit, au reste, avoir été fournies par un tiers; mais comme on y parloit, en termes au moins déplacés, de la sévérité de l'Eglise envers les Comédiens, le Mémoire souleva des réclamations & porta malheur à son auteur; car il fut déféré à la Grand'Chambre & le nom d'Huerne rayé du tableau des avocats (3). M de Choiseul, moins scrupuleux, créa dans son ministère un bureau particulier, à la tête duquel il le plaça avec 3,800 livres d'appointements & un logement dans Versailles. L'actrice, non découragée, tenta encore de lutter; mais tous ses efforts vinrent échouer contre la

(1) A la rentrée de 1766.

(2) En voici le titre : *Liberté de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication* (contre les Comédiens). Consultation signée, HUERNE DE LA MOTTE, avocat au Parlement.

(3) Par arrêt du 22 avril 1761.

Le lendemain, 23, l'écrit fut lacéré & brûlé devant la cour du Palais par la main du bourreau, sur la réquisition d'Etienne-Adrien Dains, bâtonnier de l'Ordre.

(Archives nationales.)

force des préjugés, & les choses restèrent au même point qu'avant cette échauffourée.

M^{lle} Clairon avoit mis à profit ses loisirs pour faire, au mois d'août 1765, le voyage de Ferney. Elle y passa un mois, & Voltaire lui paya en flatteries, en petits vers élogieux, en encens, la complaisance qu'elle apporta pendant son séjour auprès de lui, à jouer les rôles de ses tragédies. Il l'encouragea vivement à persévérer dans la résolution de ne plus se montrer sur la scène.

La fortune de notre actrice le lui permettoit d'ailleurs, puisque, à l'époque de sa retraite, elle possédoit un revenu de dix-huit mille livres de rente qu'elle accrut encore par la vente de son mobilier, qui, commencée, le 6 février 1767, dura pendant six semaines & produisit cinquante mille livres, somme énorme pour l'époque ; mais qui s'explique, d'ailleurs, par la popularité attachée au nom de l'actrice. Sa renommée étant très-répandue, les femmes les plus considérables affectoient d'avoir pour elle une vive passion. De ce nombre étoient la princesse Galitzin, la duchesse de Villeroy & cette M^{me} Berthier de Sauvigny, femme de l'intendant de la généralité de Paris, qui s'étoit gratuitement donné le ridicule de conduire, assise sur ses genoux, dans sa propre voiture, la tragédienne récalcitrante au For-l'Évêque, après la soirée tumultueuse du *Siège de Calais*.

Ce qui ne contribua pas peu à donner du relief à M^{lle} Clairon, c'est ce vernis philosophique, si fort à la

mode dans ce temps-là, dont elle s'étoit parée. « Clairon étoit philosophe (dit d'Alembert dans une de ses lettres), & elle a été la seule parmi ses camarades qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de Palissot (1). »

Cette reine de théâtre, chez qui les orages du cœur avoient plus d'une fois troublé l'existence, & qui s'étoit rendue fameuse par la variété de ses attachements, inspira au margrave d'Anspach, beaucoup plus jeune qu'elle, une passion si violente, qu'il devint impossible à ce prince de se priver de sa société. Il l'emmena dans sa principauté, où elle passa dix-sept années, jouant auprès de lui le rôle qu'avoit joué à la cour de Louis XV la marquise de Pompadour.

Elle revint en France aux approches de la Révolution & vécut très-obscur, employant tous ses loisirs à écrire un livre improprement appelé ses *Mémoires*, dont la publication raviva contre elle de vieilles inimitiés. Il est certain qu'elle s'y montra sévère, injuste même, pour des renommées consacrées par le temps; & cependant il faut reconnoître que, dans le cours de sa carrière théâtrale, bien qu'il ait été de notoriété (ce que confirme d'ailleurs la lecture de son livre) que Le Kain & elle ne s'aimoient pas, elle apporta néanmoins en tout temps, de concert avec lui, un soin scrupuleux à la bonne exécution des scènes où ils paroissoient

(1) Lettre du 22 septembre 1760, adressée à Voltaire. La comédie des *Philosophes* fut jouée le 2 mai de cette année.

ensemble, unissant leurs efforts pour que la représentation atteignît tout le degré de perfection dont elle étoit susceptible. On sçait que d'accord en cela avec ce grand tragédien, elle tenta d'introduire dans le costume une réforme indispensable. C'est dans *l'Orphelin de la Chine*, représenté en 1755, qu'elle parut pour la première fois sur la scène sans paniers & en costume chinois. L'année suivante, elle joua *Roxane* à Versailles, encore sans paniers, habillée en sultane & les bras à demi-nuds. L'étonnement fut extrême parmi l'auguste assistance & l'on se demandoit : *Où allons-nous ?* Enhardie par le succès, huit jours après, elle joua *l'Electre*, de Crébillon, & s'y montra sous le simple costume d'une esclave, échevelée, & les mains chargées de fers. Elle fut moins bien inspirée dans une autre circonstance peu connue, où elle poussa si loin l'exactitude, ou ce qu'on nomme de nos jours le réalisme, qu'au cinquième acte de *Didon*, elle ne craignit pas de paroître

. dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

en chemise en un mot, & cela, afin d'indiquer le désordre qu'avoit porté dans ses sens le songe qui la chassoit de son lit. Cette tentative, au reste, n'eut pas de succès, & la *Reine de Carthage* ne se risqua plus devant le public dans une toilette aussi légère.

On peut conclure de ce qui précède que M^{lle} Clairon étoit un esprit hardi & novateur.

M^{lle} Clairon ne fut point étrangère, non plus, à la réforme du parterre, que provoqua & paya en partie de ses deniers le comte de Lauraguais (1). Elle l'appuya de son opinion personnelle. « Un parterre assis, » disoit-elle, est plus utile à l'acteur qu'un parterre « debout. Il fait régner l'ordre, la décence, les lu-

(1) Ce changement eut lieu le lundi 23 mai 1759. M. le comte de Lauraguais, en y contribuant de ses deniers, s'étoit réservé la propriété d'une petite loge.

Cette amélioration ne fut pas du goût de tout le monde. On lit dans le *Courrier des Spectacles*, des 6 & 7 novembre 1847, la lettre rétrospective qu'un vieil amateur de la Comédie-Françoise écrivoit au dernier siècle aux Comédiens, pour protester contre cette réforme & réclamer le maintien du parterre debout.

Cette heureuse modification avoit été annoncée au public, trois semaines auparavant, dans le discours de clôture prononcé par Brizard. Dans celui de rentrée, on rendit au comte de Lauraguais le tribut d'hommages qui lui étoit bien dû; & de plus la Comédie lui adressa, le 23 avril 1761, la lettre suivante :

« Monsieur le comte, remplis de
« reconnaissance pour tout ce que

« vous avez bien voulu faire pour
« nous, nous avons l'honneur de
« vous assurer du souvenir que
« nous en garderons & de vous
« prier de vouloir bien accepter
« les preuves de notre gratitude.
« Nous nous rappelons avec satisf-
« faction que vous aviez projeté
« d'avoir une petite loge en de-
« hors de l'Amphithéâtre. Nous
« avons l'honneur de vous en of-
« frir à jamais la jouissance. Nous
« espérons que vous ne dédaigne-
« rez pas l'hommage que vous
« fait & que vous doit faire la
« Comédie-Françoise, à l'établisse-
« ment de laquelle vous avez eu
« la bonté de contribuer. Rien ne
« nous mortifieroit autant que le
« refus de la seule chose que nous
« puissions vous présenter comme
« le garant le plus sûr du profond
« respect avec lequel nous som-
« mes, &c. »

(Bibl. nouv. Manuscrit déjà cité.)

« mières. » En cela, elle ne partageoit pas l'opinion de Le Kain. « Je ne jouerai jamais, disoit celui-ci, « devant un parterre assis ; je ne veux pas voir dormir « ni entendre ronfler mon auditoire. »

En 1798, M^{lle} Clairon, délaissée, habitoit le village d'Issy (1), près Paris, & languissoit dans un état voisin de l'indigence, & cependant, elle conservoit encore ces formes théâtrales, solennelles, qui étoient devenues pour elle une seconde nature. C'est de ce lieu qu'elle écrivoit, le 30 frimaire an VII, à Mérard de Saint-Just qui lui avoit envoyé des couplets dans lesquels il faisoit le triple éloge de Le Kain, de M^{lle} Du Mesnil & d'elle-même : « Le Kain est mort, je suis « mourante, M^{lle} Du Mesnil a quatre-vingt-six ans. « Il est vraisemblable, citoyen, que nous ne tarderons « pas à nous réunir tous trois. Dès que je les verrai, je « les prierai de se joindre à moi pour vous rendre « grâce de vos charmants couplets. En attendant, ci- « toyen, je vous prie de recevoir mes remerciements « pour nous trois. »

« Age, misère, infirmité
« Absorbent esprit & courage ;
« D'un instant de tranquillité

(1) La maison, alors résidence de la tragédienne presque octogénaire, avoit été acquise par le baron de Staël, ambassadeur, à Paris qui, ému de son état misérable, lui en fit don. Il s'étoit engagé à l'en-

tretenir à ses frais ; mais il n'en fut rien, & le délabrement de cette maison étoit devenu tel, que le toit percé à jour, laissoit arriver l'eau du ciel dans la pauvre demeure.

« Recevez mon sincère hommage,
 « Qui fait ce qu'il peut,
 « Jamais ce qu'il veut,
 « Ne peut vous offrir davantage. »

On ne sçauroit se défendre d'une certaine émotion à la lecture de ce billet.

Un autre bien plus navrant encore est celui qu'elle adressa, deux ans plus tard, pour solliciter un secours pécuniaire (1). Le ministre Chaptal y répondit par ces mots apposés au bas de la demande : « *Chez madame de Vandael, rue Faubourg-Poissonnière, n° 33, maison Tiron. Bon pour la somme de deux mille francs à payer de suite.* »

Mais ce secours n'étoit que passager ; l'âge, les infirmités & le souvenir de ce qu'avoit été M^{lle} Clairon auroient exigé mieux. Tombée dans la dernière misère, elle revint à Paris où elle trouva enfin un asile (2) chez

(1) Voici cette lettre (*), où nous laissons subsister les fautes d'orthographe qui sont dans l'original :

« Je cherche en vain depuis un
 « mois un protecteur qui m'ap-
 « che de vous ; mais s'il est vrai
 « que l'humanité vous soit chère,
 « c'est à vous seul que je dois m'a-
 « dresser. Agée de 79 ans, acca-
 « blée d'infirmités, prête à men-
 « quer du nécessaire, célèbre

« autrefois par quelque talents,
 « j'attens à votre porte que vous
 « daigniez m'accorder un instant. »
 Cette lettre est sans date.

Toutes les lettres de Clairon fourmillent de fautes grossières d'orthographe. Une seule adressée à Marmontel, à l'occasion de la suppression du *Mercur*, en est exempte. Quelqu'un l'aura, sans doute, corrigée.

(2) Rue de Lille, n° 73.

(*) Cabinet de M. Feuillet de Conches.

une dame de la Licanderie qui se prétendoit sa fille. C'est là que, à la suite d'une chute faite de son lit, cessa de vivre le 9 pluviôse an XI (29 janvier 1803) (1), dans l'obscurité la plus complète, cette femme qui avoit jeté un si grand éclat sur la scène françoise, & qui, fidèle à cette vanité qui avoit été le principe de sa vie entière, légua par son testament son buste à la nation, qui n'a tenu compte du legs. Sa ville natale s'est, du moins, montrée moins oublieuse de sa mémoire. La maison où est née M^{lle} Clairon est restée debout, grâce à la sollicitude de l'édilité de Saint-Wanon, qui a fait placer sur la façade une plaque de marbre avec une inscription qui rappelle la date de la naissance de la tragédienne qui fut une des illustrations du dix-huitième siècle (2).

Lors de la suppression du cimetière de Vaugirard, il fut décidé que les cendres de M^{lle} Clairon seroient transférées au cimetière de l'Est. Cette cérémonie a eu

(1) Quelque temps avant l'accident, cause de sa mort, elle avoit récité une scène de *Phèdre*, en présence de John Kemble, célèbre acteur tragique anglais, qui se montra fort étonné du talent qu'elle déploya.

(2) Voici quelle étoit cette inscription :

Le 25 janvier 1723

*Ici est née Mademoiselle Clairon,
célèbre actrice françoise.*

Depuis la publication de notre livre, cette maison a été démolie par suite de sa vétusté.

Elle se composoit d'un rez-de-chauffée divisé en trois chambrettes, d'une mansarde & d'une cour de quatre mètres carrés. Elle étoit située dans la ruelle qui porte le nom de l'actrice, & qui, aujourd'hui, compte tout au plus une demi-douzaine de maisons.

(Note due à l'obligeance de M. Caille, de Condé.)

... à l'origine de la dégradation
 ... à l'origine des
 ... à l'origine de par
 ... à l'origine de l'acteur
 ... à l'origine de l'opérateur
 ... à l'origine de l'opérateur qui
 ... à l'origine de l'opérateur, les
 ... à l'origine de l'opérateur
 ... à l'origine de l'opérateur, en
 ... à l'origine de l'opérateur (Société),
 ... à l'origine de l'opérateur, les
 ... à l'origine de l'opérateur, les
 ... à l'origine de l'opérateur, les
 ... à l'origine de l'opérateur, les

- 1750 Arthéfis. *Aménophis*, de Saurin.
 1751 Calciope. *Zarès*, de Paliffot.
 — Zoraïde. *Varon*, de Grave.
 1752 Olympie. *Les Héraclides*, de Marmontel.
 — Amélie. *Rome sauvée*, de Voltaire.
 1754 Cassandre. *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 — Amalazonte. *Amalazonte*, de Ximénès.
 — Tullie. *Le Triumvirat*, de Crébillon.
 1755 Idamé. *L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire.
 — Sophie. *Philoclète*, de Châteaubrun.
 1757 Adèle. *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
 — Iphigénie. *Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
 1758 Astarbé. *Astarbé*, de Colardeau.
 — Hypermnestre. *Hypermnestre*, de Lemierre.
 1759 Cassandre. *Venceslas*, de Rotrou, retouché par Marmontel.
 1760 Amétis. *Zulica*, de Dorat.
 — Emilie. *Spartacus*, de Saurin.
 — Aménaïde. *Tancrède*, de Voltaire.
 — Caliste. *Caliste*, de Colardeau.
 1761 Progné. *Térée*, de Lemierre.
 — Zulime. *Zulime*, de Voltaire.
 1762 Zaruchma. *Zaruchma*, de Cordier.
 — Zelmire. *Zelmire*, de De Belloy.
 — Irène. *Irène*, de Boistel.
 — Eponine. *Eponine*, de Chabanon.
 1763 Cariclée. *Théagène & Cariclée*, de Dorat.
 — Blanche. *Blanche & Guiscard*, de Saurin.
 1764 Erigone. *Idoménée*, de Lemierre.
 — Olympie. *Olympie*, de Voltaire.
 — Sophie. *Cromwell*, de Du Clairon.
 — Eroxime. *Timoléon*, de La Harpe.
 1765 Aliénor. *Le Siège de Calais*, de De Belloy.



lieu le 29 août 1847, en présence d'une députation de la Comédie-Françoise.

Cette tombe, négligée depuis la translation des cendres, a été restaurée en 1862, sur l'initiative & par les soins de M. Édouard Thierry, alors administrateur général de la Comédie-Françoise. Il est regrettable que l'on n'ait pas rétabli sur le marbre tumulaire qui recouvre les restes de cette grande tragédienne, ses noms authentiques & réels, aux termes d'un jugement du Tribunal de première instance de la Seine, en date du 17 vendémiaire an xi (9 octobre 1802), qui a ordonné que dans l'acte de décès de M^{me} Lérís, elle sera nommée : *Claire-Joseph Lérís*, au lieu de *Claire-Hippolyte-Lérís de Latude Clairon* & que cette rectification sera transcrite sur les actes de l'État civil.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} CLAIRON

1743	Isménie.	<i>Méropé</i> , de Voltaire.
1745	Alzaïde.	<i>Alzaïde</i> , de Linant.
1746	Belvidera.	<i>Venise sauvée</i> , de La Place.
1747	Vanda.	<i>Vanda</i> , de Linant.
—	Amestris.	<i>Amestris</i> , de Mauger.
1748	Arétie.	<i>Denys le Tyran</i> , de Marmontel.
—	Fulvie.	<i>Catiline</i> , de Crébillon.
—	Azéma.	<i>Sémiramis</i> , de Voltaire.
1749	Léonide.	<i>Aristomène</i> , de Marmontel.
1750	Electre.	<i>Oreste</i> , de Voltaire.
—	Cléopâtre.	<i>Cléopâtre</i> , de Marmontel.

- 1750 Arthéfis. *Aménophis*, de Saurin.
 1751 Calciopé. *Zarès*, de Palissot.
 — Zoraïde. *Varon*, de Grave.
 1752 Olympie. *Les Héraclides*, de Marmontel.
 — Amélie. *Rome sauvée*, de Voltaire.
 1754 Cassandre. *Les Troyennes*, de Châteaubrun.
 — Amalazonte. *Amalazonte*, de Ximénès.
 — Tullie. *Le Triumvirat*, de Crébillon.
 1755 Idamé. *L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire.
 — Sophie. *Philoctète*, de Châteaubrun.
 1757 Adèle. *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
 — Iphigénie. *Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
 1758 Astarbé. *Astarbé*, de Colardeau.
 — Hypermnestre. *Hypermnestre*, de Lemierre.
 1759 Cassandre. *Venceslas*, de Rotrou, retouché par Marmontel.
 1760 Amétis. *Zulica*, de Dorat.
 — Emilie. *Spartacus*, de Saurin.
 — Aménaïde. *Tancrède*, de Voltaire.
 — Caliste. *Caliste*, de Colardeau.
 1761 Progné. *Térée*, de Lemierre.
 — Zulime. *Zulime*, de Voltaire.
 1762 Zaruchma. *Zaruchma*, de Cordier.
 — Zelmire. *Zelmire*, de De Belloy.
 — Irène. *Irène*, de Boistel.
 — Eponine. *Eponine*, de Chabanon.
 1763 Cariclée. *Théugène & Cariclée*, de Dorat.
 — Blanche. *Blanche & Guiscard*, de Saurin.
 1764 Erigone. *Idoménée*, de Lemierre.
 — Olympie. *Olympie*, de Voltaire.
 — Sophie. *Cromwell*, de Du Clairon.
 — Eroxime. *Timoléon*, de La Harpe.
 1765 Aliénor. *Le Siège de Calais*, de De Belloy.





ROSE-PERRINE LE ROY DE LA CORBINAIS

dite MADEMOISELLE BEAUMENARD

Femme de G. COLLESON

dite MADAME DE BELLE COUR

1749 — 1791

PERRINE de La Corbinais, si connue au théâtre sous le nom de M^{me} de Belle Cour, est née à Lamballe, diocèse de Rennes, le 20 décembre 1730. Comme on le voit par l'acte au-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Jean, à Lamballe : « Rose-Perrine (), fille légitime de noble homme (**) François-Michel Le Roy,*

(*) L'acte mortuaire énonce *Pétronille*, au lieu de *Perrine*; mais c'est indubitablement une faute de copie.

(**) La qualification de *noble homme* ne suffiroit pas pour établir la *noblesse* de la famille, car, à cette époque, les gentilshommes bretons prenoient tous le titre de *Messire*; mais il résulte de nos recherches que ces Le Roy de La Corbinais sortoient d'une branche cadette *noble*, qui s'est éteinte depuis.

1.

1

1. 1. 1. 1.

MADAME DE BELLE COUR

1749-1791

authentique de sa naissance, rapporté ci-dessous, & qui énonce la profession de son père en même temps que les titres aristocratiques de sa famille, M^{me} de Belle Cour n'étoit pas, ainsi qu'on l'a prétendu, la fille des comédiens de campagne en société desquels elle se trouvoit, lorsque J. Monnet, directeur de l'Opéra-Comique de la Foire-Saint-Germain, en 1743, les attacha à son théâtre, le père comme acteur, & la mère en qualité de receveuse de billets. Comment la petite Beauménard (c'est le nom qu'elle portoit alors) se trouva-t-elle, à l'âge de treize ans, séparée des siens & livrée à des mains étrangères? C'est là un mystère des destinées humaines, que nous n'avons pu approfondir, malgré les recherches auxquelles nous nous sommes livrés à cet égard.

Quoi qu'il en soit, sa mine éveillée, sa jeunesse, son naturel piquant, notamment dans le rôle de Gogo (du *Coq de Village*), dont le surnom lui resta pendant longtemps, lui valurent un succès complet & mérité. Cependant, elle quitta ce spectacle en 1744, pour suivre dans les provinces son prétendu père, que Monnet avoit jugé trop mauvais comédien pour pouvoir le conserver. M^{lle} Beauménard revint à Paris au bout

ancien capitaine d'artillerie, & de damoizelle Roze-Françoise Bouillard de Bois-David, sieur & dame de La Corbinais, née le vingtiesme décembre présent mois & an mille sept cent trente, & baptisée ce jour lendemain en l'église paroissiale de Saint-Jan, par le soussignant recteur, a eu pour parrain Messire Pierre Guillemet, chevalier, sieur de Vauvert, & damoizelle Françoise Labe de Grand Pré pour marraine.

de cinq années, vers le commencement de 1749, & parut à l'Opéra, où elle ne réussit pas. Le 11 mars, elle débutoit à la Cour par le rôle de Finette, dans les *Ménechmes*, & celui de Claudine, dans le *Colin-Maillard*; le 17 avril suivant, à Paris, dans le *Tartuffe* & dans le *Galant Jardinier*, par les rôles de Dorine & de Marton.

Reçue le 14 octobre de la même année, elle fut très-appréciée du parterre, même à côté de M^{lle} Dangeville; & pourtant c'est au milieu même de ses succès qu'elle disparut, à la clôture de 1757, sans qu'aucun motif connu expliquât la brusquerie de son départ, & sans que rien vînt révéler le lieu de sa retraite. Peut-être auroit-il fallu en rechercher la cause dans les goûts émancipés de cette actrice, à qui la chronique galante a prêté plus d'une aventure & qui fut, dit-on, une des nombreuses maîtresses que le maréchal de Saxe menoit à sa suite sur les champs de bataille.

Clément, dans ses *Nouvelles littéraires*, s'exprime ainsi sur son compte : « On lui reproche de porter
« une main un peu grosse au bout d'un bras assez
« long ; mais sa taille est déliée : de petits yeux
« ronds, un nez carré, une lèvre relevée & une mine
« charmante, voilà ce qui fait les grandes pas-
« sions. »

Aussi, M^{lle} Beauménard en inspira-t-elle ! Et le fermier-général Daugny, entre autres, qui l'avoit pour maîtresse, lui sacrifia-t-il une partie de sa fortune. C'est

pour elle qu'il fit construire un magnifique hôtel (1) dont il voulut faire une demeure splendide, quasi royale. Elle ne sut pas conserver ce que la fortune lui avoit donné, & les infidélités de passage, dont le financier ne prenoit pas d'abord souci, devinrent si nombreuses qu'il se sépara d'elle avec éclat.

C'est vers cette époque qu'elle s'éprit de de Belle Cour, qu'elle épousa le 26 janvier 1761, & qui eut soin de dévorer les dernières épaves qu'elle avoit sauvées de son naufrage.

Enfin, après une éclipse de quatre années, le 31 mars 1761, on vit tout-à-coup M^{me} de Belle Cour rentrer à la Comédie-Françoise. La Comédie avoit été avisée de cette rentrée par l'ordre du maréchal de Richelieu, du 12 novembre précédent (2).

Le rôle de Lifette, dans le *Légataire universel*, & celui de la fausse Comtesse, dans l'*Epreuve réciproque*, furent ceux qu'elle choisit pour reparoître. On la revit avec plaisir, & les vrais connoisseurs se réjouirent de

(1) Cet hôtel est celui dans lequel est installée aujourd'hui la mairie du 9^e arrondissement, à l'angle des rues Drouot & Rossini.

(2) « La demoiselle de Belle Cour, « ayant été obligée de quitter la « Comédie pour raisons de santé, « en 1757, & nous ayant représenté qu'elle étoit aujourd'hui « en état de remplir ses devoirs, « Nous....., &c., sous le bon plaisir

« du Roy, avons rétabli la demoiselle de Belle Cour dans la place « qu'elle occupoit à la Comédie-Françoise & dans la jouissance de « la demie (*sic*) part qui lui avoit « été accordée par mon ordre, du « seize octobre mil sept cent quarante-neuf.

« *Signé:*

« Maréchal DE RICHELIEU.
(Archives nationales.)

retrouver en elle la même finesse, mais mieux réglée, la même gaîté, mais avec moins de brusquerie.

Un rôle dans lequel elle fut très-goûtée, est celui de Zerbinette, dans les *Fourberies de Scapin*.

Le 8 juin suivant, on remit le *Bourgeois gentilhomme*. Chargée de représenter Nicole, elle s'acquitta de ce personnage avec un naturel parfait & une façon de rire si vraie, que cette hilarité se communiqua instinctivement à toute la salle. Personne, au reste, n'a possédé au même degré que cette actrice le don d'une gaîté expansive & personne mieux qu'elle n'a joué ce rôle de Nicole, qui n'est qu'un éclat de rire d'un bout à l'autre.

Dans sa carrière théâtrale de quarante-deux années, M^{me} de Belle Cour ne compta que des succès. Elle étoit fort aimée du public, parce qu'à une figure charmante, à une physionomie expressive, elle joignoit un jeu spirituel, animé & plein de franchise. Aussi étoit-elle plus favorablement placée dans les *servantes* de Molière que dans les *soubrettes* musquées du répertoire de Marivaux.

Un mérite qui fut propre à cette actrice, est d'avoir sçu s'habiller conformément à l'esprit du rôle qu'elle avoit à remplir. Elle fit en sorte, sous ce rapport, d'arriver autant que possible à l'imitation complète de la nature ; & l'on doit lui tenir compte, ainsi qu'à ceux de ses camarades, en très-petit nombre, il est vrai, qui tentèrent de la suivre dans cette voie, des efforts qu'elle fit pour atteindre à la vérité.

Elle avoit eu (d'après Grimm) une grande part à la pièce intitulée *Zulima*, représentée à la Comédie-Italienne le 9 mai 1778, & qui étoit tirée d'une pièce de La Noue, ayant pour titre *Zéliska, ou l'Art & la Nature*. Le samedi 19 juin 1790, on joua sur le même théâtre *Ferdinand, ou la Suite des Deux Pages*, comédie mêlée d'ariettes, paroles & musique de Dezède, à laquelle cette actrice ne fut point étrangère. Elle passa pour avoir également pris part, avec son camarade Dugazon, à la pièce d'ouverture (*Molière à la nouvelle salle, ou les Audiences de Thalie*) de la salle du faubourg Saint-Germain, depuis l'*Odéon*, quoique cette pièce ne porte que le nom de La Harpe.

Aucun nuage n'avoit troublé son union avec de Belle Cour jusqu'en 1769 ; l'ayant, à cette époque, surpris en trop bonne intelligence avec une fille de campagne, assez rustique, qui lui tenoit lieu de compagne & même de femme de chambre, elle se sépara de son mari. « Celui-ci (rapporte Bachaumont), fut si
« honteux de sa mésaventure, dont le bruit se répan-
« dit, que pendant longtemps il n'osa plus reparoître
« en public, ce qui n'a pas peu contribué à ébruiter
« ce qui n'étoit jusqu'alors connu que dans les foyers
« de la Comédie (1). »

M^{me} de Belle Cour se retira à la clôture de 1791, avec une pension de 3,700 livres, qui, jointe à une

(1) Bachaumont se trompe quand il dit qu'il s'agissoit, en cette occurrence, d'une sœur de M^{me} Belle-Cour. Celle-ci a eu seulement deux frères, nés, l'un le 8 mars 1727 ; l'autre, le 22 août 1728.

autre de 2,000 livres qu'elle devoit à la munificence royale, lui auroit permis de vivre heureuse dans sa retraite ; mais la Révolution survint, & l'ancienne comédienne, à qui elle enleva ses pensions & qui n'avoit pas sçu s'assurer, par des économies, des ressources pour l'avenir, se trouva tout-à-coup dans une misère affreuse (1). Aussi, est-ce avec joie & empressement qu'elle accepta la proposition qui lui fut faite de remonter sur la scène ; le 18 décembre 1798, elle reparut au théâtre Feydeau, où l'entrepreneur Sageret avoit rassemblé une notable fraction des membres de l'ancienne Comédie-Françoise. Elle y joua ce même rôle de Nicole, qui, vingt ans auparavant, lui concilioit tous les suffrages. Attirée par le nom justement célèbre de l'actrice, l'affluence fut énorme & se renouvela pendant quelques représentations. Mais com-

(1) M^{me} de Belle Cour avoit obtenu, sur la demande des comédiens françois, une pension de l'administration Portarieu. Lorsque Sageret prit le théâtre Feydeau où il réunit, comme on fait, les débris épars de l'ancienne Comédie-Françoise, il fut accusé de se refuser à faire les frais de cette libéralité & d'avoir par cela même contraint l'ex-comédienne, septuagénaire & presque aveugle, à compromettre sa vieillesse & sa réputation en reparoissant sur la scène, afin de ne pas mourir de faim. Sageret re-

poussa cette accusation, en alléguant que M^{me} de Belle Cour avoit touché le tiers dans chacune des représentations du *Bourgeois Gentilhomme*. Savoir : le 28 frimaire, 1,752 fr. — Le 6 nivôse, 1,158 fr. — Le 18 nivôse, 880 fr. 18 sols. — En tout, 3,821 fr.

Les comédiens françois protestèrent de nouveau contre cette allégation mensongère de Sageret, dans une note insérée le 7 octobre 1800 au journal des *Petites-Affiches*.

(Archives nationales.)

bien fut grande la déception ! L'âge & les infirmités avoient paralysé la verve de la comédienne émérite & n'avoient pas épargné sa figure ; aussi ces représentations n'eurent-elles pas de suite.

Soit que le chagrin causé par cette déconvenue, soit que le dénuement absolu dans lequel elle retomba bientôt, aient abrégé ses jours, M^{me} de Belle Cour, déchue de ses splendeurs passées, dont le rêve fantastique dut plus d'une fois faire le désespoir de la vieillesse, & n'ayant pour subsister que les modiques secours qu'elle recevoit d'un de ses frères, qui ne l'abandonna point à son lit de mort, succomba dans une chétive mansarde de la rue Barbette, à Paris, le 5 août 1799.

Le portrait de cette actrice a été donné à la Comédie-Françoise, le 26 février 1818, par M^{lle} Adèle Pourrier, petite-nièce de M. de Corneille, caissier du théâtre.

ROLES CRÉÉS PAR M^{me} DE BELLE COUR

- | | | |
|------|-------------------|---|
| 1762 | Nérine. | <i>Le Caprice</i> , de J.-J.-C. Renou. |
| — | Iras. | <i>Cléopâtre</i> , de Marmontel. |
| 1764 | Marine. | <i>L'Epreuve indiscrete</i> , de Bret. |
| — | Lifette. | <i>Le Cercle</i> , de Poinfinet. |
| 1765 | Marton. | <i>Le Tuteur dupé</i> , de Cailhava. |
| 1768 | Martine. | <i>Les Valets maîtres</i> , de R. de Chabannes. |
| — | Julie. | <i>La Gageure imprévue</i> , de Sedaine. |
| — | Laurette. | <i>Les Deux Frères</i> , de Moissy. |

- 1771 Marton *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
 1773 Thalie. *L'Assemblée*, de Schosne.
 — Thalie. *La Centenaire*, d'Artaud.
 1777 Marton *L'Egoïsme*, de Cailhava.
 — M^{me} de Martigues. *L'Amant bourru*, de Monvel.
 — Lifette. *L'Inconscient*, de Laujon.
 1778 Lifette. *L'Aveugle par crédulité*, de Fournel.
 1779 Thalie. *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 1780 La Comtesse. *Le Bon Ami*, de*** (Legrand).
 1782 Nicole. *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
 — Marton *L'Homme dangereux*, de Palissot.
 — Cidalise. *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
 — Marton *Les Courtisanes*, de Palissot.
 — Lifette. *Les Rivaux amis*, de Forgeot.
 — M^{me} Armand. *Le Vieux Garçon*, de Du Buisson.
 1783 Lifette. *Les Aveux difficiles*, de Vigée.
 1784 Marceline. *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
 — Lifette. *La Fausse Coquette*, de Vigée.
 1785 La Comtesse. *L'Oncle & les Tantes*, de La Salle.
 1787 La Forest *La Maison de Molière*, de Mercier.
 1788 Lifette. *La Belle-Mère*, de Vigée.
 — Lifette. *L'Entrevue*, du même.
 1789 Lisbeth *Les Deux Pages*, de Dezède.
 1790 Sœur Bonaventure. *Le Couvent*, de Laujon.



~~maison~~

MADemoiselle GUÉANT
1749 1758



VICTOIRE-MELONE GEAYANT

dite MADEMOISELLE GUEANT

1749 — 1758

MADEMOISELLE GUEANT, née à Paris, le 20 août 1733, étoit nièce de M^{lle} de Seine, depuis M^{me} Quinault-Dufresne, actrice renommée de la Comédie-Françoise. Elevée pour le théâtre, elle parut, encore enfant, en février 1746, dans le rôle de la petite fille, du *Moulin de Favelle*. Trois ans plus tard, le 25 ou le 27 septembre 1749, elle débuta en forme par le rôle de Junie, dans *Britannicus*, & de Julie, dans *la Pupille*. Elle possédoit le double avantage de la jeunesse & d'une très-jolie

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice, à Paris : • Le vingt août mil sept cent trente trois, a été baptisée Victoire-Melone, fille de Jean Geayant, officier de bouche de M. de Moras, & de Françoise du Pré, sa femme, demeurant rue Mazarine. •

figure, & il n'est pas douteux que c'est à cela qu'elle dut la bienveillance avec laquelle on l'accueillit; car il lui étoit difficile de réussir dans un emploi que tenoit en chef & d'une manière si brillante, M^{lle} Gauffin. C'est ce que M^{lle} Guéant eut le bon esprit de comprendre, & elle discontinua ses débuts, afin de se livrer à de nouvelles études. Le lundi 31 mai 1751, deuxième tentative de sa part, qui ne réussit pas mieux que la précédente. Malgré cet échec itératif, cette actrice persévéra, &, le samedi 16 novembre 1754, elle reparoissoit dans les rôles de la *Pupille* & de Mélite du *Philosophe marié*, où elle réussit beaucoup. Elle fut reçue à la demi-part, le 16 décembre suivant.

Sans avoir un talent transcendant, M^{lle} Guéant s'étoit rendue nécessaire par un travail assidu & une grande envie de bien faire, qui, ainsi que l'a dit Grimm à propos d'elle : « réussissent toujours aux personnes « qui ont de la grâce & de la beauté ».

Elle mourut de la petite vérole, le lundi 30 octobre 1758, à l'âge de vingt-cinq ans & deux mois. Comme elle n'avoit pas reçu les sacrements, le curé de Saint-André fit quelque difficulté de lui donner la sépulture; mais les grands-vicaires de l'archevêché décidèrent de l'enterrer à l'ordinaire : tolérance que désapprouvèrent les jansénistes, prétendant que l'exclusion de la sépulture est prescrite dans ce cas par les canons, quand les comédiens n'ont pas promis de renoncer au théâtre.

Sa mort fut regrettée des amateurs de comédie, qui tenoient cette actrice plus capable que M^{lle} Hus de remplacer un jour M^{lle} Gaußin. Dorat a déploré sa perte dans son poëme la *Déclamation*, en des termes qui donnent à entendre que M^{lle} Guéant auroit pu devenir, même pour cette dernière actrice, une rivale dangereuse.

Le peu de temps qu'elle passa au théâtre ne lui permit pas d'établir beaucoup de rôles nouveaux.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} GUÉANT

- 1753 Arsinoë *Le Dissipateur*, de Destouches, retouché par de Belle Cour.
 1755 Orphise *Le Jaloux*, de Bret.
 1758 Julie *Le faux Généreux*, du même.
 — Silvie *L'île déserte*, de Collet.





HENRI-LOUIS CAIN

dit L E K A I N

1750 — 1778



AIN, si célèbre dans les fastes de l'art théâtral sous le nom de Le Kain (1), est né à Paris, le jeudi 31 mars 1729; il est mort dans la même ville, le 8 février 1778. Son père, issu

Extrait des registres de la paroisse Saint-Eustache : • Henry-Louis, baptisé le dimanche 3 avril 1729, né de jeudy dernier. Fils de Henry Caïn, marchand orfèvre, & d'Anne-Louise Letellier, sa femme, rue de la Fromagerie.

(1) Il est à remarquer que le grand-père s'appeloit *Kaïn*; que les enfants de celui-ci ajoutèrent la particule à leur nom, & que plus tard le frère & les sœurs de notre acteur retranchèrent cette particule & substituèrent un C au K, comme le prouvent les actes authentiques. Quant à lui, il écrivit

toujours *Le Kaïn*, ainsi qu'il résulte des signatures autographes que nous avons eues sous les yeux; nous avons préféré toutefois laisser subsister, dans cette notice, le nom tel qu'il est universellement connu, & tel que la prononciation en dicte l'orthographe.

manuscript 2

LE KAIN

1750-1778

d'une famille angloise, qui professoit la religion catholique & qui vint s'établir à Paris vers l'année 1693, étoit fabricant distingué en orfèvrerie, & le destinoit à lui succéder dans son industrie; mais tenant en même temps à cultiver son esprit, il le fit étudier au collège Mazarin : c'est là qu'il prit le goût de la déclamation. Il étoit alors d'usage, dans les collèges, de faire précéder la distribution des prix par la représentation d'une pièce de théâtre. Le jeune Le Kain, dont le père n'étoit pas assez riche pour le défrayer de ses costumes, ne pouvoit prendre part à cette solennité qu'en qualité de souffleur; mais déjà l'instinct tragique qui se révélait en lui, à son insçu, lui inspiroit des réflexions & des conseils sur la manière de sentir & d'interpréter les divers rôles, que ses condisciples recherchoient & s'approprioient avec avidité. Revenu à l'atelier de son père, dont il secondoit les travaux dans la mesure de ses forces, avec autant d'intelligence que de zèle, l'apprenti orfèvre n'ambitionnoit pas de plus douce récompense, à la fin d'une semaine de labeurs, que d'aller au parterre de la Comédie-Françoise pour applaudir aux chefs-d'œuvre de la scène. Bientôt cette distraction lui devint insuffisante, &, jaloux de donner l'essor à ce penchant impérieux qui l'entraînoit vers la déclamation, il s'associa pour jouer la comédie *en bourgeoisie*, selon sa propre expression, à plusieurs jeunes gens de son âge. Cette société, dont Le Kain fit partie depuis le 27 décembre 1747 jusqu'au 21 février 1750, donnoit ses représentations tantôt sur le

théâtre de la rue Beaubourg (1), tantôt à l'hôtel Jabach, tantôt & plus fréquemment encore, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre. Le succès de cette petite troupe d'amateurs prit bientôt de telles proportions, que la Comédie-Françoise s'en effaroucha au point de demander la suppression de ces représentations : ce qu'elle obtint. Voltaire avoit eu occasion d'y entendre Le Kain, & il avoit deviné en lui le germe de son talent futur. Il voulut se le faire présenter, &, à partir de ce jour, il se déclara son protecteur. Il tenta d'abord de le détourner du dessein de se faire comédien ; mais, l'y voyant bien résolu, il se chargea de le défrayer de tout & l'aida de ses conseils pendant plus de six mois ; en sorte que l'on peut dire que c'est de Voltaire lui-même que Le Kain reçut les premières leçons de l'art qu'il devoit illustrer (2).

En attendant que son protégé pût paroître sur la scène françoise, il le fit jouer sur un petit théâtre qu'il avoit fait construire dans sa maison, & sur celui de la duchesse du Maine, à Sceaux (3). Enfin, le 14 septembre 1750, Le Kain fut admis à débiter, dans la

(1) Dans la chambre même où mourut, le 1^{er} décembre 1751, Nicolas Boindin, procureur du Roy au bureau des finances de la généralité de Paris, auteur de trois pièces représentées.

(2) Longchamps, qui fut longtemps secrétaire de Voltaire, se vante à tort dans ses *Mémoires sur*

Voltaire (tome II^e, p. 289), d'avoir procuré à Le Kain la connoissance de ce grand homme & de les avoir mis en rapport. Trop de confiance en sa mémoire, ou de complaisance pour son amour-propre, l'a égaré dans son récit.

(3) Dans l'une de ces représentations, donnée le 20 juin 1750,

tragédie de *Brutus*, par le rôle de Titus. On sçait que ses commencements furent aussi pénibles que brillants : ses débuts se prolongèrent pendant dix-sept mois, le laissant ainsi dans l'incertitude la plus cruelle de son sort ; car jamais acteur n'excita plus de dissentiments. « Comment, s'écrioient ses détracteurs, & ils étoient nombreux, comment auroit-il du talent avec une figure comme la sienne ? Comment pourroit-il être comédien du Roi, avec des dehors si peu soignés ? » Ses adversaires, parmi lesquels figuroit en première ligne la Comédie-Françoise presque entière, qui, mettant tout en œuvre pour le décourager, avoit fait venir exprès de Bordeaux, de Belle Cour, afin de le lui opposer ; ses adversaires, disons-nous, lui refusoient la chaleur, la voix & jusqu'à l'intelligence. Ses partisans, mieux inspirés, faisant la part de l'inexpérience, excusoient ses défauts & proclamoient en lui l'homme de génie qui feroit oublier les Baron, les Dufresne, ses prédécesseurs.

M^{lle} Clairon, à force de menacer la Cour & la Ville de sa retraite, si on ne le congédioit, réussit, par ses intrigues, à faire interdire l'entrée du théâtre à Le Kain depuis le 11 novembre 1750 jusqu'au 21 février 1751 (1). Fatigué de tant de persécutions, il avoit

on joua la tragédie de *Rome sauvée*. Voltaire y remplit le rôle de Cicéron ; celui de César étoit joué par le marquis d'Adhémar ; celui de Caton par M. de Vallier, & Le

Kain étoit chargé du petit rôle du conjuré Statilius.

(1) Journal manuscrit de Le Kain.
(Bibliothèque nationale.)

renoncé à l'espérance d'être reçu, & étoit sur le point de se rendre à l'invitation du roy de Prusse; cependant, la princesse de Robecq, qui l'aimoit & le protégeoit, s'unir à Voltaire pour le détourner de son dessein. Secondée par quelques femmes puissantes, *quoique honnêtes* (1), elle prit tellement en pitié le malheureux sort de Le Kain, que, malgré la cabale indigne & les diatribes injurieuses de son irascible adversaire, le duc de Gesvres lui donna un ordre pour débiter une seconde fois à la Ville & à la Cour.

Le Kain dut céder devant des instances aussi honorables pour lui; mais ce fut seulement après avoir obtenu de Grandval, & non sans peine, de jouer le rôle d'Orosmane, à Fontainebleau, qu'il eut enfin son ordre de réception, dont il fut redevable au suffrage du roy Louis XV. On s'étoit efforcé de prévenir contre lui ce prince, dont heureusement le goût étoit juste & naturel. Après cette représentation, qui fut donnée le jeudi 11 octobre 1751, il parut étonné qu'on parlât si mal de l'acteur qu'on venoit d'entendre : « Il m'a fait pleurer, dit-il, moi qui ne pleure guères. » Je le reçois. » Tous les obstacles devoient tomber devant cette parole auguste; & pourtant Le Kain ne fut admis que le 24 février 1752, quoique son ordre de réception fût signé depuis le mois de novembre 1751. On lui attribua un quart & demi de part; le

(1) Journal manuscrit de Le Kain.

(Bibliothèque nationale.)

moins possible ! Jusque-là, il n'avoit reçu que douze cents livres par an.

Les ennuis multipliés, les obstacles incessants qu'il avoit rencontrés sur sa route, n'avoient fait qu'irriter son ardeur, & il appliqua désormais tous ses soins, toute sa vigilance à se corriger de ses défauts. On lui reprochoit les imperfections de son visage & de sa voix ; il voulut que le travail & l'art vinssent à son aide pour les réformer. Il s'accoutuma à donner à sa physionomie une expression vive & marquée qui en fit disparaître les désagréments ; il sçut dompter son organe & l'assouplir au point que les critiques les plus éclairés de son temps déclarent n'avoir jamais entendu voix humaine dont les inflexions fussent plus sûres & plus variées, d'un pathétique plus touchant & plus terrible à la fois. Enfin, il atteignit au point de produire une illusion telle que, dans les moments de passion, il n'étoit pas rare d'entendre les femmes s'écrier, aussitôt qu'il avoit parlé : « Ah ! qu'il est beau ! »

Idolâtre de son art, Le Kain y consacroit tout son temps, toutes ses pensées, toutes ses ressources. Non moins familiarisé avec la pratique du dessin qu'avec l'étude de l'histoire, il entreprit, secondé dans cette tentative par M^{lle} Clairon, de réformer le costume qui, jusqu'alors, offroit l'image d'une friperie burlesque. S'il n'y réussit pas complètement, il faut toujours lui tenir compte de ses efforts & des améliorations qu'il introduisit. C'est par le rôle d'Oreste, dans *Andromaque*, qu'il voulut commencer ses réformes. Il se dessina un

costume grec, qui, tout imparfait qu'il fût encore, laissoit déjà bien loin le tonnelet, les gants blancs & la culotte bouclée. Cette innovation fit événement dans les coulisses, parmi ses camarades, & Dauberval (1), l'un d'entre eux, ne pouvant contenir son admiration, s'écria en l'apercevant : « Ah ! que ce costume est beau !
« la première fois que je jouerai un *Romain*, je m'habillerai à la grecque. »

C'est Le Kain encore qui provoqua la suppression des banquettes dont la scène étoit encombrée. Il est vrai que la libéralité du duc de Lauragais contribua puissamment à trancher favorablement la question. D'un autre côté, on peut lui reprocher d'avoir, le premier, donné l'exemple regrettable, si fort usité depuis chez les comédiens, d'aller donner des représentations en province (2). Sa fortune y gagna, sans doute, mais

(1) Etienne-Dominique Bercher, dit *Dauberval*, avoit été reçu le 19 mai 1760, & se retira le 30 juin 1780, avec une pension de 500 livres. Il remplissoit les troisièmes rôles, les *Raisonneurs* & les *Confidants*. Il étoit très-aimé du public, à cause du soin consciencieux qu'il apportoit dans l'accomplissement de son devoir. Dauberval, dont nous ignorons le lieu de naissance, mourut le 5 août 1800, à Poinchy, près de Chablis, chez son fils, danseur de l'Opéra.

(2) Le Kain, traversant Aix en Provence, y donna, le 16 septem-

bre 1775, une représentation (qui fut la seule) de *Tancrède*. C'est pendant cette représentation que survint un orage tel, que de mémoire d'homme, on n'en avoit pas vu à Aix. Il en résulta les plus grands désastres, & pourtant on ne se douta de rien dans la salle. Durant de longues années, le souvenir de cet événement fut conservé, parmi les bonnes gens, sous le nom du *Déluge de Le Kain*.

(*Histoire des rues d'Aix, par Roux-Alphérand.*)

Nous donnerons un autre exemple de la fascination qu'exerçoit Le

les jouissances du public se ressentirent de ses absences, devenues trop fréquentes dans les dernières années de sa vie, & que ne justifioit pas suffisamment l'état de sa santé.

Dans les situations les plus exaltées, cet acteur su-

Kain sur le public. A cette époque, le parterre de la Comédie, à Paris, étoit debout, comme il l'est encore dans la plupart des villes de province. On rapporte qu'à certains moments, la terreur produite par l'acteur tragique étoit telle, que le flot des spectateurs, ondoyant dans tous les sens, cherchoit les issues pour se précipiter hors de la salle.

Une autre anecdote également peu connue, est plus concluante encore. Dans un voyage que Le Kain fit à Nancy, en 1776, il vouloit débiter par le rôle de Bayard. Il fit demander à l'officier supérieur qui commandoit le régiment du Roy, douze hommes d'un extérieur imposant. L'officier choisit lui-même parmi les soldats douze hommes de cinq pieds dix pouces, qui tous avoient vu l'ennemi de près. Le Kain les amena au théâtre, trois heures avant le spectacle & les rangea sur la scène dans la position qu'ils devoient occuper. Son regard, sa voix, sa taille même, tout avoit pris en lui des proportions gigantesques. « Mes amis, leur dit-il, le fort des armes nous a renfermés

« dans une place forte : la faim
« nous y presse ; de nombreux ba-
« taillons nous y entourent. Leurs
« chefs viennent à moi, Bayard,
« qui vous commande, me propo-
« ser une bassesse : Vos fortifica-
« tions sont ruinées, me disent-ils.
« Rendez-vous, ou, dans un mo-
« ment, vous n'aurez plus de rem-
« parts ; & moi, je me retourne
« vers vous, camarades » (& en
« disant ces mots, il saisissoit la
« main de l'un d'eux,) & je m'é-
« crie :

« Voici d'autres remparts dont vous ne
[parlez pas !
« Voyez ces vieux guerriers, fiers de
[leurs cicatrices,
« De vingt assauts bravés, mémorables
[indices,
« Ils ne veulent sortir de ces fossés san-
[glants
« Que par un pont formé d'ennemis expi-
[rants. »

« Oui... Tous ! tous ! » s'écrièrent ces soldats, en appuyant leur mouvement d'enthousiasme d'un mot énergique que nous ne répéterons pas.

(*Souvenirs inédits de Desprez.*)

blime sçut toujours contenir les élans de sa voix. Dans les *Fureurs d'Oreste*, il ne parloit qu'avec une voix concentrée qui exprimoit une horrible oppression, & il ne pouffoit que deux cris en disant :

Tiens! tiens! voilà le coup que je t'ai réservé!

& ces deux cris faisoient frémir la salle.

Le Kain possédoit au plus haut degré le sentiment des convenances. Pendant une leçon qu'il donnoit à un jeune acteur, celui-ci porta la main sur la robe de son interlocutrice : « Monsieur, lui dit Le Kain, voulez-vous avoir l'air passionné? ayez l'air de craindre de toucher la robe de celle que vous aimez. » Aussi, la princesse d'Hénin disoit-elle « qu'il n'étoit que deux hommes sachant parler aux femmes : M. de Vaudreuil & Le Kain. »

Une autre anecdote vient encore à l'appui. M^{lle} Du Mesnil jouoit Agrippine; dans la grande scène du fauteuil, elle arrive au vers :

Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours!

En prononçant ces paroles, la célèbre tragédienne s'oublia au point de frapper sur l'épaule de Néron. Mais Le Kain, toujours maître de lui-même, se leva soudain & lança à Agrippine un regard indigné qui la pétrifia. Le public saisit avec intelligence l'intention du tragédien & manifesta son enthousiasme par

les plus vifs transports. N'oublions pas que ce rôle de Néron n'avoit été, jusqu'à lui, qu'un rôle secondaire, & que, grâce à sa pantomime, aussi puissante que sa déclamation, il sut présenter « la vive & frappante
« image de la jeunesse d'un tyran échappant, pour
« la première fois, aux liens de la contrainte & de
« l'habitude. »

Dans les deux dernières années de sa vie, aussitôt que le public l'apercevoit, d'immenses applaudissements éclatoient dans toutes les parties de la salle. Cet acteur, que la faveur du public enivroit, mais qui n'aimoit pas qu'on se souvînt de Le Kain quand il représentoit le personnage, se tenoit alors dans le fond de la scène pour y jouir pleinement de l'hommage adressé à sa personne; & ce n'est que lorsque les applaudissements alloient en s'appaisant, qu'il s'avançoit sur le devant du théâtre.

C'est dans le rôle de Vendôme, qu'il affectionnoit, que ce tragédien sublime se montra pour la dernière fois, le samedi 24 janvier 1778 (1). Il y fut générale-

(1) Cette année théâtrale 1777-1778, fut l'année de la Comédie la plus longue & la plus fructueuse qu'il y ait eue depuis longtemps. Elle donna 342 représentations & produisit 764,219 livres de recettes. Il est vrai que c'est dans le cours de cette année que l'empereur Joseph II & Voltaire étoient à Paris, & que l'on avoit la paix.

Les représentations tragiques do-

minent dans ce nombre. C'étoit alors un genre fort goûté, & l'on étoit bien loin de ce temps où un ordre du Roy, du 27 octobre 1742, s'exprimoit ainsi : S. M. étant informée que les comédiens se dispensent, autant qu'ils le peuvent, de jouer des tragédies & ne jouent que des pièces comiques, ce qui est contraire à l'usage ordinaire & au plaisir du public, nous or-

ment trouvé supérieur à lui-même. A la suite de cette représentation, il se déclara chez lui une violente inflammation d'entrailles, qui se compliqua bientôt de la gangrène, & contre laquelle, dès lors, toute la science de Tronchin fut impuissante. Depuis le début de sa maladie jusqu'au jour de sa mort, le parterre ne cessa de demander de ses nouvelles au commencement du spectacle ; & , lorsque, le 8 février au soir, il lui fut répondu par Monvel ces deux mots : « Il est mort ! » une stupeur générale succéda, & tous les spectateurs sortirent à l'instant même de la salle en répétant : « Il est mort ! »

Le Kain n'étoit pas dépourvu d'instruction (1) ; il avoit beaucoup étudié sur son art & n'avoit rien négligé pour acquérir toutes les connoissances relatives au but qu'il poursuivoit. Il étoit pénétré de l'import-

donnons à nos dits comédiens de jouer alternativement une pièce sérieuse & une pièce comique, à peine de 300 livres d'amende.

(*Arch. nation. Com. Franç.*)

On peut aussi constater ses sentiments religieux, fruit de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue dans sa famille, & qu'il conserva toute sa vie. Mais, loin de vouloir, comme M^{lle} Clairon, faire de l'éclat à propos de l'excommunication des comédiens, Le Kain se contentoit, à l'époque de la clôture annuelle, de se rendre par le coche à Avignon, domaine du Saint-Siège,

y faisoit ses Pâques & revenoit en France reprendre l'exercice de sa profession.

(1) Quand Le Kain mourut, ce fut Boutet, premier sémainier de la Comédie-Françoise, qu'elle chargea d'aller porter en son nom cette triste nouvelle au premier gentilhomme de la Chambre. Celui-ci en rendit compte aussitôt au Roy qui voulut bien témoigner un grand regret de la perte de ce grand tragédien ; la Reyne même témoigna de sa mort une vive affliction ; rien enfin ne manqua à sa gloire.

tance de fonder un établissement où l'on pût diriger les études spéciales à ceux qui se destinoient à la carrière théâtrale. Le 4 septembre 1756, il présenta aux premiers Gentilshommes de la chambre un Mémoire tendant à constater *la nécessité d'établir une école pour y faire des élèves qui pussent exercer l'art de la déclamation dans le tragique & s'instruire des moyens qui forment le bon acteur comique* (1).

Dévoué à son art, il y avoit peu de pièces où Le Kain ne fut prêt à remplir au besoin deux ou trois rôles. Ainsi, dans sa jeunesse, on l'a vu représenter Châtillon dans *Zaïre*, Thérémène dans *Phèdre*, Pyri-thoüs dans *Ariane*, & toujours disposé, pour assurer la bonne exécution d'un ouvrage, à accepter un rôle en dehors de son emploi. C'est ainsi que dans le *Brutus* de Voltaire il jouoit Arons, tandis que La Rive jouoit Titus, & l'on ne s'apercevoit pas, dit le *Mercur*e, qu'Arons fut un second rôle.

Son jugement étoit droit & sain ; mais il avoit besoin de méditer longuement & profondément. Sa conversation annonçoit un esprit sage & réfléchi, mais elle n'offroit rien de saillant. Cependant il avoit, à l'occasion, l'esprit d'à-propos, & sans reproduire ici sa

(1) Les conclusions de ce Mémoire ne furent pas adoptées, mais un arrêt du Roy attribua une pension de 500 livres à ceux de ses comédiens qui, par un enseignement particulier, auroient formé pour la scène quelque bon élève.

C'est ainsi que Le Kain reçut une pension de 500 livres pour avoir mis au théâtre M^{me} Vestris ; quelques années plus tard, M^{me} Préville fut l'objet de la même récompense, au sujet de M^{lle} Contat.

réponse, pleine d'une énergique fierté, à certain chevalier de Saint-Louis, nous rappellerons celle qu'il fit à la Reine, qui lui ayant un jour demandé : « Com-
 « ment, monsieur Le Kain, la Comédie s'y prend-elle
 « pour recevoir tant de mauvaises pièces? — Madame,
 « lui répondit-il, c'est le secret de la Comédie. » Nous citerons encore une répartie moins connue, mais plus concluante peut-être. Un auteur, qui avoit éprouvé des revers, au temps des représentations du *Siège de Calais*, critiquoit vivement cette pièce au foyer des comédiens, & foutenoit qu'il n'y avoit pas un passage à citer. Le Kain lui représenta modestement son injustice en lui disant que cette tragédie renfermoit de très-beaux vers. « Citez-m'en un seul, reprit l'auteur
 « tombé, & je passe condamnation. » Alors Le Kain s'avança de son côté en lui disant ce vers :

Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel!

(Acte V, scène x.)

Ce vers, qui rappeloit à l'auteur envieux la chute de sa tragédie, le força de se retirer au milieu des rires, & la présence d'esprit de Le Kain lui valut des applaudissements de toutes les personnes présentes.

On connoît aussi le bon tour qu'il joua à Marmon-
 tel, à propos du *Venceslas* retouché par celui-ci. Ne tenant compte de ses corrections, lors de la représentation de cette pièce à la Cour, où elle avoit été demandée, il rétablit le rôle original du poète, & plus l'auguste assistance redoubloit de compliments pour

Le Kain, croyant applaudir en même temps le rôle de Ladislas retouché par Marmontel, plus celui-ci, déconcerté, concentrait son dépit & sa rage.

Le Kain eut, dans le cours de sa carrière, quelques déboires à subir, dont son incontestable supériorité ne le préserva pas. Une de ses mortifications les plus sensibles fut son emprisonnement pendant quinze jours au For-Lévêque, à la suite de l'incident orageux qui signala, en 1765, une des représentations de la pièce de De Belloy.

Par une fatalité bien étrange, Voltaire, qui fut pour ainsi dire son maître, ne l'a jamais vu jouer depuis ses débuts sur la scène de la Comédie-Françoise. C'est le jour même de l'inhumation de Le Kain que son illustre Mécène rentra dans Paris, après tant d'années d'absence.

Le Kain avoit été marié. Avant de débiter, étant à peine âgé de vingt ans, il avoit épousé par inclination une jeune fille (1), qui débuta à la Comédie-Françoise, le 3 mars 1757, par le rôle de Cléanthis, dans *Démocrite*, & celui de Lisette, dans *les Folies amoureuses*. Devenue sociétaire en 1761, elle se retira en 1767 & mourut en 1775.

Deux fils naquirent de ce mariage (2). L'aîné a

(1) *Christine-Charlotte-Georgette Siror*, fille mineure (elle n'avoit que seize ans), de Charles Sirot & de Mariette Pion.

filis, naquit le 12 mai 1752; *Louis-Théodore*, le 3 avril 1754.

(*Dictionnaire critique de biographie & d'histoire, par A. Jal.*)

(2) *Bernardin*, l'aîné des deux.

publié les *Mémoires* de son père, suivis d'une correspondance (inédite) de Voltaire, Garrick, Colardeau, &c. Paris, Colnet, an ix, 1 vol. in-8°. — Une autre édition, précédée de *Réflexions sur cet Acteur & sur l'Art théâtral*, par F. Talma, a paru chez Ponthieu, en 1825, 1 vol. in-8°. Elle fait aussi partie de la *Collection des Mémoires sur l'Art dramatique*. Ces Mémoires ont été reproduits dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. VI, par F. Barrière. Paris, Didot, 1846-49, in-12. — Il a paru, en 1816, une brochure intitulée : *Le Kain dans sa jeunesse, ou Détails historiques sur ses premières années, écrits par lui-même*. Brochure in-8°. — Journal [manuscrit autographe (1)] des *Représentations de Le Kain*, & la copie, certifiée authentique par son fils aîné, d'une *Description de toutes les villes* qu'il avoit parcourues dans ses voyages, soit en France, soit à l'étranger, in-4° de 355 pages.

(1) Le manuscrit original que possède la Bibliothèque nationale, n'est qu'un fragment. Nous en avons vu paraître une suite dans

une vente publique, où elle fut adjugée au prix de 250 fr., bien qu'il y manquât une cinquantaine de pages.

ROLES CRÉÉS PAR LE KAIN

- 1750 Aménophis.. . . . *Aménophis*, de Saurin.
- 1751 Antipater *Antipater*, de Portelance.
- Sostrate. *Varon*, de Grave.
- 1752 Catilina. *Rome sauvée*, de Voltaire.
- Sthelenus. *Les Héraclides*, de Marmontel.
- 1753 Drusus *La Mort de Néron*, de Ximenès.
- Abderis. *Egyptus*, de Marmontel.
- 1754 Orosès. *Paros*, de Mailhol.
- Amalfred *Amalazonte*, de Ximenès.
- 1755 Octave *Le Triumvirat*, de Crébillon.
- Pyrrhus. *Philoctète*, de Châteaubrun.
- Gengis-Kan. *L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire.
- 1756 Telegone *Astianax*, de Châteaubrun.
- 1757 Meledin. *Adèle de Ponthieu*, de La Place.
- Oreste. *Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
- 1758 Bacazar. *Astarbé*, de Colardeau.
- Lyncée *Hypermetestre*, de Lemierre.
- 1759 Achille. *Briséis*, de P. de Sivry.
- Namir. *Namir*, de Thibouville.
- 1760 Zulica. *Zulica*, de Dorat.
- Spartacus *Spartacus*, de Saurin.
- Un Interlocuteur *L'Ecoffaise*, de Voltaire.
- Tancrede *Tancrede*, du même.
- Lothario. *Caliste*, de Colardeau.
- 1761 Agathyse *Térée*, de Lemierre.
- Antenor. *Zelmire*, de De Belloy.
- Comnène. *Irène*, de Boistel.
- Mucien *Eponine*, de Chabanon.
- 1762 Siamek *Zaruchma*, de Cordier.
- Ajax. *Ajax*, de Poinfinet de Sivry.
- 1763 Thyamis *Théagène*, de Dorat.
- Criton. *La Mort de Socrate*, de B. de Sauvigny.

- 1763 Hualcar. *Munco-Capac*, de Le Blanc.
 — Guiscard *Blanche & Guiscard*, de Saurin.
 — Warwick *Le Comte de Harwich*, de La Harpe.
 1764 Idamante *Idoménée*, de Lemierre.
 — Cassandre. *Olympie*, de Voltaire.
 — Montrose *Cromwell*, de Du Clairon.
 — Octave *Le Triumvirat*, de Voltaire.
 — Timophane. *Timoléon*, de La Harpe.
 1765 Edouard. *Le Siège de Calais*, de De Belloy.
 — Valamir. *Pharamond*, de La Harpe.
 — Vendôme. *Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
 — D'Esparville fils. . . *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.
 1766 Gustave. *Gustave Vasa*, de La Harpe.
 — Arbace *Artaxerce*, de Lemierre.
 — Guillaume Tell . . . *Guillaume Tell*, du même.
 1767 Athanase *Les Scythes*, de Voltaire.
 — Hualcar *Hirza*, de B. de Sauvigny.
 — Cofroès *Cofroès*, de Le Fèvre.
 1771 Bayard *Gaston & Bayard*, de De Belloy.
 1772 Ennon *Les Druides*, de Le Blanc.
 — Edouard. *Pierre le Cruel*, du même.
 1773 Le Génér. de Melp. *La Centenaire*, d'Artaud.
 — Térée. *Térée & Philomèle*, de Renou.
 1774 Massinissa *Sophonisbe*, de Mairet, arr. par Voltaire.
 1775 Le Connétable. . . . *Le Connétable de Bourbon*, de Guibert.
 1776 Lorédan. *Lorédan*, de Fontanelle.
 — Menzikoff *Menzikoff*, de La Harpe.
 1777 Fayel *Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.



DE BELLE COUR

1750-1758



JEAN-CLAUDE GILLES-COLLESON

dit DE BELLE COUR

1750 — 1778



GILLES-COLLESON, dit de Belle Cour, né à Paris, le 16 janvier 1725, est mort dans la même ville, le 19 novembre 1778. Fils d'un peintre en miniatures, il sembloit destiné à la même profession. Après avoir étudié pendant plusieurs années, chez les Pères de l'Oratoire, il entra dans l'atelier du célèbre Carle Van Loo, où il montra, dès le principe, d'heureuses dispositions, & ses progrès furent assez rapides pour donner à croire qu'il auroit

Extrait des registres de la Paroisse Saint-Etienne-du-Mont : « Le mardy seizième janvier mil sept cent vingt-cinq, fut baptisé par moy, prestre souffigné, Jean-Claude, fils de Jean-Baptiste Gilles-Colleson, peintre en miniatures, & de Marie Duchange, sa femme. »

quelque jour du talent en peinture (1). Mais le hasard, qui déjoue tant de projets, avoit décidé que l'élève peintre deviendrait comédien. Entraîné par son goût pour la comédie, qu'il jouoit quelquefois par délassément, il prit tout-à-coup congé des pinceaux & de la peinture, & malgré les sages représentations de son maître, malgré les conseils de ses amis, malgré l'opposition de son père, qui ne voulut plus le revoir, il persista dans son dessein & partit pour la province, n'emportant pour toute garde-robe qu'une culotte en soie noire & une bourse à cheveux, qu'il tenoit, l'une de M^{lle} Clairon, l'autre de Grandval. Après avoir parcouru maintes bourgades en compagnie de comédiens nomades, & avoir connu cette vie précaire dans tout ce qu'elle avoit alors de plus aventureux, Colleson qui, en changeant d'état, avoit emprunté le nom de de Belle Cour, seule concession qu'il eût faite à sa famille, trouva enfin un engagement pour le théâtre de Bordeaux. C'est dans cette ville que la cabale

(1) Un de ses frères, Jean-François Gilles-Colleson, né à Dijon, le 2 mars 1733, fut d'abord peintre comme son père, & peintre de talent. Dans la suite, le duc de Bouillon, auquel il avoit été présenté, se l'attacha en qualité de directeur-ordonnateur de ses bâtiments. Il étudia l'architecture & la sculpture & exécuta dans ces deux genres différents travaux pour em-

bellir la propriété de Navarre. Jean-François est mort à Paris, le 22 mars 1803.

Un troisième frère, Nicolas Gilles-Colleson, qui porta aussi le nom de de Belle Cour, né à Lyon, est mort à Paris, le 3 juin 1803, à l'âge de 74 ans & 10 mois, à l'institution de Sainte-Perrine de Chaillot, où il s'étoit retiré.

qui combattoit les débuts de Le Kain, alla le chercher afin de l'opposer aux succès de cet acteur, dont le génie perçoit à travers les obstacles sous lesquels un parti puissant, que dirigeoit le maréchal de Richelieu, cherchoit à l'étouffer. Le 21 décembre 1750, de Belle Cour débuta dans *Iphigénie en Aulide*, par le rôle d'Achille, & par celui de Léandre, dans le *Babillard*. Cette première épreuve suffit pour démontrer jusqu'à l'évidence toute la distance qui le séparoit, dans la tragédie, de l'acteur auquel on vouloit l'imposer comme rival. De Belle Cour, il faut lui rendre cette justice, eut la sagesse de le reconnoître, & si bien, qu'il refusa de continuer ses débuts & annonça, dès le lendemain, son intention de retourner à Bordeaux. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on le retint ; mais, comprenant la supériorité de Le Kain, dont il devint lui-même un des plus fervents admirateurs, il déclara qu'il ne vouloit à aucun prix être le complice & l'instrument d'une lutte inégale & qui présentoit, d'ailleurs, le caractère de la persécution. Ce procédé prouvoit chez de Belle Cour une certaine générosité de sentiments qui pendant le cours de sa carrière théâtrale sembla, du reste, toujours le diriger. On rapporte qu'en effet, loin de chercher à briller aux dépens des acteurs qui étoient en scène avec lui, il se faisoit, au contraire, une étude & un devoir de les faire valoir : abnégation bien rare au théâtre, & dont on citeroit peu d'exemples à côté du sien.

De Belle Cour fut reçu à demi-part le 2 novembre

1751 (1). Il se consacra presque exclusivement à la comédie, ne jouant plus dans la tragédie que le second emploi. Les rôles de *l'Homme à bonnes fortunes*, du *Joueur*, du *Somnambule*, du Marquis entre deux vins, dans *Turcaret*, & dans le *Retour imprévu*, & du *Dissipateur*, où il faisoit parfaitement le ton & l'air d'un mauvais sujet de bonne compagnie, furent joués par cet acteur avec un talent des plus distingués ; &, sans faire oublier Grandval, dont il ne possédoit pas les grandes qualités, il sut occuper une place fort honorable auprès de lui. Il n'avoit pas de naturel, mais le travail & une longue expérience du théâtre lui en avoient donné l'équivalent ; il entendoit merveilleusement le persiflage & la raillerie ; il avoit beaucoup de noblesse dans la tenue, & sa figure, qui étoit fort belle, sa taille avantageuse, ajoutaient encore au plaisir qu'on prenoit à le voir dans les rôles que nous venons de citer. Les défauts qui lui ont été reprochés par les critiques contemporains, entre autres La Harpe & Grimm, consistoient dans un organe ingrat & une

(1) « Du deuxième de novem-
 « bre, mil sept cent cinquante &
 « un... Nous..., avons reçu sous
 « le bon plaisir de Sa Majesté, dans
 « la troupe des comédiens fran-
 « çois du Roy, le sieur de Belle
 « Cour, pour jouer, tant dans le
 « tragique que dans le comique,
 « les différents rôles auxquels il
 « pourra être propre, & nommé-

« ment, pour doubler dans le
 « comique les sieurs Grandval &
 « Lanoue, dans les rôles qui leur
 « sont attribués, jusqu'à ce qu'il
 « en soit ordonné autrement, &
 « nous avons accordé au sieur de
 « Belle Cour la demi-part.

« Signe : Le Duc DE GESVRES. »

(Archives génér. de l'État.)

certaine sécheresse dans la voix. Sa prononciation, quoique nette & bien articulée, offroit parfois de la monotonie dans les inflexions. Dans le drame, ces défauts devenoient plus saillants encore, parce que ses moyens ne convenoient pas au genre expansif & se prêtoient mal à l'expression des sentiments violents. Il avoit encore le défaut de gesticuler plus du bras droit que du gauche; ce qui lui arrivoit dans les moments d'abandon qui étoient ceux qui lui convenoient le moins (1).

Bien qu'il y ait eu du vrai dans ces observations, il faut dire que Grimm & La Harpe n'étoient pas favorables à cet acteur & lui ont peu épargné les critiques malveillantes. Voltaire ne l'aimoit pas non plus. Dans une de ses lettres (10 avril 1754), voici en quels termes il s'exprime sur son compte : « Je n'ai point reçu de
« nouvelles de M. le maréchal de Richelieu, touchant
« son *bellâtre* de de Belle Cour. » Et dans une autre, du 11 mai suivant : « J'écris directement à M. le maréchal
« de Richelieu au sujet de ce comte d'Olban (rôle que
« de Belle Cour vouloit jouer dans *Manine*); je ne con-
« çois pas cette rage de paroître en public quand on
« déplaît au public. »

(1) Ce défaut pouvoit provenir d'une paralysie qu'il avoit eue à l'âge de quatorze ans & qui avoit affecté tout le côté gauche. Cet accident fut alors attribué à un excès de travail & d'application,

ayant été chargé de composer & de débiter un compliment de bienvenue devant l'Evêque de Montpellier qui devoit passer à Pézenas, où il étoit en pension chez les Oratoriens.

Ce fut pourtant ce même acteur qui, après la mort de Le Kain (qui lui fit une profonde impression à cause de l'attachement qu'il avoit toujours eu pour lui), se vit chargé de présenter ses camarades à Voltaire, rentré en France, comme on sçait, le jour même qu'on inhumoit le célèbre tragédien : « Voilà, dit-il, en les lui montrant, tout ce qui reste de la Comédie-Françoise. »

De Belle Cour eut la velléité d'écrire pour le théâtre. Il fit jouer avec succès, le 17 août 1761, les *Fausſes Apparences*, comédie en un acte & en prose qui n'eut que six représentations. Les tracasseries qui lui furent suscitées à cette occasion par de basses inimitiés, le détournèrent de donner suite à ses tentatives littéraires, ainsi que le prouveroient le plan inachevé & quelques fragments d'une comédie qui devoit s'intituler l'*Ecole des Pères* (1). Il se borna à retoucher les dénouements de *la Coquette* de Baron, & du *Muet* de Palaprat, & à dégager le *Tambour nocturne* (2), le *Double Veuvage* & la *Fausſe Agnès* d'une foule de détails qui en rendoient la représentation fatigante, & que ces modifications, opérées avec discernement, permettoient de remettre au courant du répertoire.

C'est ce que constate une lettre que Préville écrivit au *Mercure* (3) après la mort de de Belle Cour, lettre

(1) Il l'avoit lue à l'assemblée des comédiens, le lundi 19 janvier 1756.

(2) Quoique comprise dans les œuvres de Destouches, publiées

de son vivant, cette comédie ne fut jouée à Paris que le 18 octobre 1762.

(3) 18 janvier 1779.

dans laquelle il apprécie avec une remarquable sagacité le talent & les qualités de son camarade défunt, sur le compte duquel il trouve que le journaliste n'a été « ni impartial, ni juste (1). »

C'est de Belle Cour qui fut chargé, par ses camarades, de faire, *article par article*, une réponse au Mémoire par lequel les auteurs dramatiques réclamoient des comédiens une plus forte répartition de leurs droits. Sa réplique, en la dégageant de ce qu'elle avoit peut-être de trop amer, ne laisse rien à désirer par sa clarté & la force des arguments. Il y démontre péremptoirement l'impossibilité d'accepter le nouveau règlement proposé par les auteurs, & les sources de tracasseries qui naîtroient de son application (2).

De Belle Cour, bien qu'il ne fût plus jeune, s'étoit vivement épris de M^{lle} Vadé (3), fille du poète de ce nom. « Avant de lui sacrifier sa vie, dit Grimm, il lui « avoit sacrifié sa fortune & ne laissa pas même de « quoi se faire enterrer. »

(1) De Belle Cour avoit voulu se retirer dès 1769; mais le maréchal de Richelieu s'y refusa. « Le service de la Cour & du public exige que le sieur de Belle Cour continue de leur consacrer ses talents, en qualité de comédien du Roi. Nous n'avons pu lui accorder le congé de retraite qu'il nous a demandé; mais nous lui avons accordé un congé de trois mois dans le cours de l'été pro-

« chain, pour son rétablissement. »
• Versailles, 19 février 1769. »
(*Biblioth. nation., Ms. déjà cité.*)

(2) Mémoire Ms. du sieur de Belle Cour en réponse au Mémoire des auteurs. (*Arch. de l'État.*)

(3) Louise-Zizine, née à Paris, vers 1758. Elle avoit débuté à la Comédie-Françoise, le 3 mars 1776, dans *Iphigénie en Aulide*. Elle mourut, le 17 janvier 1780, à l'âge de 22 ans.

ROLES CRÉÉS PAR DE BELLE COUR

- 1749 Le Comte d'Olban. . . *Nanine*, de Voltaire.
- 1751 Sardanapale. *Zarès*, de Paliffot.
- 1753 Florimond. *Le Dissipateur*, de Destouches.
— Mercure. *Les Hommes*, de Saint-Foix.
- 1754 Dainval. *Les Méprises*, de P. Rousseau.
- 1755 Mécène. *Le Triumvirat*, de Crébillon.
- 1756 Dormainville *La Gageure du Village*, de Seillans.
- 1757 Montalban. *A. de Ponthieu*, de La Place.
— Pylade *Iphigénie en Tauride*, de Guim. de la
Touche.
- 1758 Zopire *Astarbé*, de Colardeau.
— Ariste. *Le faux Généreux*, de Bret.
— Saint-Albin *Le Père de Famille*, de Diderot.
— Léandre. *La fausse Agnès*, de Destouches.
— Ferdinand. *L'Isle déserte*, de Collet.
- 1759 Patrocle. *Briseïs*, de Poinfinet de Sivry.
- 1760 Damis. *Les Philosophes*, de Paliffot.
— Lorédan. *Tancrède*, de Voltaire.
— Nauticus. *Spartacus*, de Saurin.
— Altamont *Caliste*, de Colardeau.
— Le Marquis. *Les Mœurs du temps*, de Saurin.
— Saint-Albin *Le Père de Famille*, de Diderot.
- 1761 Le Marquis *Le Financier*, de Saint-Foix.
— Le Roi. *Le Rival supposé*, du même.
- 1762 Le Baron *Le Tambour nocturne*, de Destouches.
— Verville. *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
— Servigny. *Le Caprice*, de Renou.
- 1763 Brumton. *L'Anglois à Bordeaux*, de Favart.
— Verville. *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
— Forlife. *La Manie des Arts*, de Rochon de Cha-
bannes.
- 1764 Antigone *Olympie*, de Voltaire.
— Monck. *Cromwell*, de Du Clairon.

- 1764 Sans-Pair *L'Homme singulier*, de Destouches.
 — Clarendon. *Eugénie*, de Beaumarchais.
 — A. Melchtal *Guillaume Tell*, de Lemierre.
 1768 Valfain *Les fausses Infidélités*, de Barthe.
 — Genicourt. *Les Valets maîtres de la maison*, de R. de Chabannes.
 — Leuson *Beverley*, de Saurin.
 — D'Etieulette *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
 — Le Marquis *Les Deux Frères*, de Moiffy.
 1770 Saint-Alban *Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
 1771 Dorval *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
 — Vilmon *La Mère jalouse*, de Barthe.
 1773 Alceste. *La Centenaire*, d'Artaud.
 1774 Sully *La Partie de chasse*, de Collé.
 1775 Alnaviva *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
 1776 Dépermont *Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
 1777 Desalouais. *L'Inconséquent*, de Laujon.
 — Philémon. *L'Égoïsme*, de Cailhava.





ADÉLAÏDE-LOUISE-PAULINE

MADemoiselle HUS

1753 — 1780

MADemoiselle HUS, plus célèbre par ses attraits que par ses talents, étoit née à Rennes, le 31 mars 1734. Son bifaïeul étoit bourgmestre de la ville de Francfort. Des affaires de religion l'obligèrent de s'expatrier & il vint se réfugier en France. François Hus, son fils, devint intendant de la princesse de Rohan-Guéménée. Après la

Extrait des registres de la paroisse Saint-Etienne : « Adélaïde-Louise-Pauline, fille de N. H. (noble homme) François Hus & de damoiselle Françoise-Nicole Du Hausay, son épouse, née ce jour, a été baptisée par le recteur & tenue sur les SS. fonts par haut et puissant Messire Christophe Pons de Robin, chevalier, seigneur dudit lieu, baron de Lormanguer, vicomte de Keramberg, &c., conseiller du Roy, président à mortier au Parlement de Bretagne, & haute & puissante dame Louise-Jeanne de Robin, son épouse, &c. »

mort de celle-ci, se trouvant sans fortune, ce qui faisoit honneur à sa probité d'intendant, & sans aucune ressource, il se fit comédien. Sa fille embrassa plus tard la même profession & débuta à la Comédie-Françoise, le 26 juillet 1751, par le rôle de *Zaïre*, dans lequel elle se montra d'une foiblesse extrême, quoique elle eût reçu les leçons de M^{lle} Clairon. Elle ne fut pas admise. Deux années plus tard, elle se présenta, &, le 22 janvier 1753, débutoit de nouveau dans *Hermione*, d'*Andromaque*. Elle joua successivement les rôles de Monime (27 janvier), de Chimène, d'Agnès & celui d'Agathe dans les *Folies amoureuses* (31 janvier). Après quatre mois d'épreuves, elle fut définitivement reçue, le 21 mai de la même année. Entourée d'actrices éminentes au milieu desquelles elle restoit presque inaperçue, M^{lle} Hus, jugeant avec raison que les auteurs ne viendroient point à elle, s'adressa à un pauvre diable nommé Mailhol (1), qui avoit écrit une tragédie intitulée *Paros*, &, disposant à son gré de la caisse d'un financier opulent (2), elle proposa au poète de payer

(1) Gabriel Mailhol, né à Carcassonne, le 25 juillet 1725; député aux Etats-Généraux de Languedoc. Mort à Saint-Papoul, le 4 juin 1793.

(2) M. Bertin, fermier général, receveur des parties casuelles. Ce qui n'empêchoit pas que M^{lle} Hus n'eût encore de nombreux *figisbés* qui remplaçoient le financier, que ses affaires retenoient chez lui. Il seroit trop long de raconter les

scènes amusantes qui se passèrent dans la petite maison de Bertin, à Passy. Il naquit de leurs relations un fils qui porta le nom de *Bertin d'Antilly* & cultiva les lettres. Il se nommoit Léveillard, & devint par la suite directeur des eaux de Passy.

La liaison de M^{lle} Hus, avec le financier Bertin fut brusquement rompue au moment où M^{lle} Hus se

le succès de sa tragédie, s'il consentoit à lui en vendre le rôle principal. C'est ainsi que cette actrice put jouer le rôle d'Aphise (21 janvier 1754), dans lequel il seroit superflu de dire qu'elle fut très-applaudie; car il lui étoit tout aussi facile, grâce à la libéralité de son traitant, de salarier des applaudisseurs que d'acquérir, à beaux deniers comptants, l'œuvre d'un poète fame-
 lique. Cet ouvrage, très-médiocre, n'atteignit que huit représentations.

Nous devons ajouter, pour l'honneur des lettres,

croyoit plus en pied que jamais. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un livre intitulé : *Les Mémoires d'un Inspecteur de police*, publiés à Bruxelles en 1863 :

« M. Bertin, trésorier des parties
 « casuelles, soupçonnant depuis
 « quelque temps M^{lle} Hufte (*sic*),
 « de lui manquer avec différents
 « particuliers, & voulant absolu-
 « ment s'en éclaircir, prétexta
 « avec un air de vérité, il y a
 « mercredi huit jours, d'être obligé
 « d'aller en campagne. Cette de-
 « moiselle qui désiroit une sembla-
 « ble absence, donna toute entière
 « dans la bosse. Effectivement,
 « après le souper, M. Bertin partit
 « pour Paris, afin de disposer tout,
 « à ce qu'il lui dit, pour le voyage
 « du lendemain; mais non pas
 « sans avoir pris l'attention de
 « donner des ordres à un domes-
 « tique affidé de l'observer scru-

« puleusement. A deux heures du
 « matin, il apprit qu'elle était cou-
 « chée avec le fils du maître des
 « eaux de Passy.

« Il s'y rendit sur les cinq heu-
 « de la matinée, avec un de ses
 « amis & plusieurs domestiques.
 « Ayant frappé à la porte, on ne
 « voulut pas lui ouvrir. Il envoya
 « chercher un ferrurier & ordonna
 « de jeter la porte au dedans;
 « cet ouvrier fit son devoir. Un
 « jeune homme sortit l'épée à la
 « main. M. Bertin monta à l'ap-
 « partement de la demoiselle
 « Hufte & lui dit avec beaucoup
 « de sang-froid : « Mademoiselle,
 « après la preuve que je viens
 « d'acquérir, vous pensez bien que
 « votre présence est ici de trop.
 « Habillez-vous, faites des paquets
 « de votre garde-robe, de vos
 « bijoux & de tout ce qui
 « vous appartient. Vous trouverez

que M^{lle} Hus ne rencontra pas la même condescendance chez tous les auteurs, & Clairefontaine (1) entre autres, à qui le succès apparent d'Aphise n'avoit point imposé, aima mieux renoncer à l'emploi qu'il occupoit dans les bureaux de Bertin, que de faire la cour au protecteur de l'actrice, en offrant à celle-ci le rôle principal dans la tragédie d'*Hector*, aux dépens de la pièce.

M^{lle} Hus, malgré les mécomptes de son amour-propre, ne continua pas moins à jouer la tragédie jusqu'au moment où, voulant traiter d'égale à égale avec M^{lle} Clairon, elle reçut de cette dernière une leçon dont elle eut la sagesse de profiter. En l'année 1762, les comédiens se proposant de reprendre le *Comte d'Essex*, le rôle de Marguerite d'Anjou fut revendiqué par M^{lle} Clairon. — « Non pas ! s'écria
« M^{lle} Hus, le rôle m'appartient & je ne le cède pas.

• à huit heures à la porte une
• charrette pour les emporter &
• pour vous un fiacre, ma voiture
• n'étant plus faite pour vous con-
• duire. »

• La demoiselle Hufse a beau-
• coup larmoyé ; mais il lui a
• tourné le dos, & a été se pro-
• mener dans le jardin fort tran-
• quille. Sur les neuf heures
• cette demoiselle s'est retirée ; en
• traversant le village, elle a été
• huée par tous les payfars. »

11 septembre 1761.

Dans un rapport subléquent, l'inspecteur de M. de Sartines ajoute :

• La demoiselle Hufse (sic), se
• console de cet échec avec le duc
• de Bedford, qui a pour elle des
• bontés très-avantageuses. »

(1) Pelou de Clairefontaine avoit d'abord été secrétaire du duc de Villars. Indépendamment d'*Hector*, dont les intrigues de M^{lle} Hus, irritée de son refus, empêchèrent la représentation, il est auteur de deux tragédies, *Bufiris* & *les Adieux d'Hector & d'Andromaque*.

« — Soit, répliqua la célèbre tragédienne; je jouerai
« la confidente, c'est mon fait. » Le jour de la représentation, elle tint parole, au grand étonnement de sa compétitrice, qui fut toute décontenancée & n'en joua que plus mal. A partir de cette mésaventure, elle renonça à la tragédie & s'en tint exclusivement à la comédie.

Cette actrice a, de tout temps, été considérée comme médiocre. Voltaire, parlant d'elle dans une lettre adressée à M. d'Argental, s'écrie : « Pauvres Parisiens, vous n'avez que des Hus! »

Sa charmante figure lui tenoit lieu de talent, & durant les vingt-sept années qu'elle passa au théâtre, elle lui dut d'y être vue sans déplaisir. Aucune actrice n'a joué si peu de rôles nouveaux dans un si long espace de temps. Rochon de Chabannes fut un des rares auteurs qui recoururent à ses services; il lui confia le rôle de M^{me} de Lisban, dans *Heureusement*, & elle s'y distingua, moins il est vrai, par son jeu, que par l'esprit d'à-propos dont elle fit preuve un soir que le prince de Condé assistoit à la représentation de cette petite pièce, & que, se tournant gracieusement vers lui, elle lui adressa ces mots destinés à Lindor : « Je vais donc
« boire à Mars. »

Malgré la dose de vanité dont elle étoit pourvue, M^{lle} Hus eut la pudeur de se refuser à laisser inscrire son nom en tête d'un roman (1) que Restif de la Bre-

(1) Intitulé *Lucile*.

tonne vouloit lui dédier. Elie le remercia en ces termes :
 « Monsieur, foyez persuadé que j'ai trouvé votre ou-
 « vrage fort agréable & je suis très-sensible à l'honneur
 « que vous me voulez faire; mais vous ne devez pas
 « trouver étonnant que je ne l'accepte pas. Quoique
 « très-joli, votre roman est d'un genre un peu licen-
 « cieux, ce qui ne permet pas à quelqu'un de connu
 « que son nom soit en tête. Je vous prie de ne pas
 « l'exiger & de me croire, &c. »

Mais la vie si dissipée de M^{lle} Hus devoit avoir un terme. Après avoir longtemps ébloui par son faste & ses prodigalités (1), cette actrice entreprit de réformer sa conduite &, abjurant ses vieilles erreurs, de se réhabiliter par le mariage. Le 8 octobre 1774, elle épousa, à Saint-Léonard, commune dépendant du district de Senlis, un sieur Lelièvre (2), personnage assez maussade, qui la rendit fort malheureuse & avec lequel elle

(1) En 1762, on évaluoit son mobilier à plus de 500,000 livres. Lorsqu'elle se retira en 1780, on vendit chez elle publiquement, aux enchères, 4,000 paires de souliers & 800 robes.

On voit que Bertin-Turcaret n'avoit rien épargné pour plaire à sa belle.

(2) Distillateur & fils de l'inventeur du baume qui porta son nom. Cet original, qui avoit ses entrées à la Comédie-Françoise, étoit tous les soirs placé au balcon de gau-

che, où il avoit un siège réservé. Il applaudissoit rarement &, au dire d'un contemporain, lorsqu'il y étoit porté, il se bornoit, afin de se moins déranger, à tirer une de ses mains enfouie dans sa veste & en frappoit une certaine partie de son individu que son attitude nonchalante laissoit à moitié à découvert, & sur laquelle une claque n'est pas un soufflet.

Il n'a jamais applaudi M^{lle} Constat qu'une seule fois, & de cette manière, ce qu'elle ne pouvoit lui pardonner.

eut hâte de divorcer, aussitôt que la loi de septembre 1793 le lui permit.

Elle s'étoit retirée à la clôture de 1780, avec 1,500 livres de pension, &, voulant, sans doute, faire oublier les égarements de sa vie passée, elle se consacra tout entière à des œuvres de bienfaisance, poussant même si loin l'exercice de cette vertu que, sur la fin de sa vie, elle s'étoit dépouillée en faveur des pauvres de tout ce qu'elle possédoit. Ces sentiments de charité n'étoient pas, du reste, nouveaux chez M^{lle} Hus qui déjà, dans l'hiver rigoureux de 1776, avoit fait distribuer aux indigents six cents livres de pain par semaine.

La voyant tombée dans un dénuement presque absolu (1), ses anciens camarades lui vinrent en aide en donnant, le 25 floréal an VII (14 mai 1799), une représentation à son bénéfice sur le théâtre du Marais. Elle mourut le 18 octobre 1805, âgée de 74 ans. La Rochelle fut le seul membre de la Comédie qui assistât à son misérable convoi.

La mère de M^{lle} Hus, d'origine noble, étoit devenue, on ne sçait par quel concours de circonstances, comédienne de campagne. En janvier 1760, elle avoit

(1) Le 6 vendémiaire an VI (26 septembre 1795), le ministre fit demander à la Comédie-Françoise des renseignements sur le mérite & le talent de la demoiselle Hus, dont la position est des plus lamentables, afin de le mettre en état de déterminer le droit qu'elle peut avoir

aux récompenses que la loi accorde aux artistes qui se sont distingués dans l'exercice de leur profession.

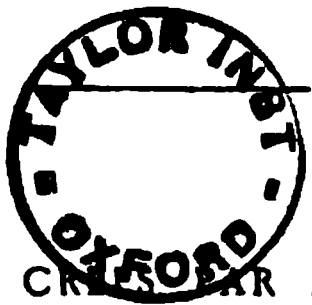
Le 16 octobre suivant, a lieu l'envoi des renseignements demandés, avec les preuves à l'appui.

(Archives nationales.)

débuté à la Comédie-Françoise, dans les rôles à caractère & ne fut pas reçue. Elle est l'auteur d'une comédie intitulée *Plutus, rival de l'Amour*, jouée avec succès à la Comédie-Italienne, le 2 septembre 1756.

M^{lle} Hus a eu un frère, danseur à l'Opéra pendant quelques années, puis successivement maître de ballet en province & dans plusieurs Cours de l'Europe.

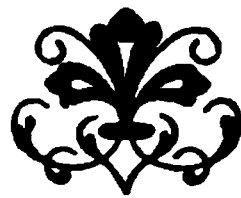
Auguste Hus, littérateur, chansonnier, publiciste connu de nos jours, & qui avoit commencé par être lui-même danseur & professeur de danse, étoit un neveu de l'actrice qui fait l'objet de cette notice.



ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} HUS

1753	La Folie	<i>Les Hommes</i> , de Saint-Foix.
1754	Aphise	<i>Paros</i> , de Mailhol.
—	Polixène.	<i>Les Troyennes</i> , de Châteaubrun.
—	Célie.	<i>Les Méprises</i> , de P. Rousseau.
1755	Sophie	<i>Philodète</i> , de Châteaubrun.
1756	Colette	<i>La Gageure de Village</i> , de Seillans.
1760	Rosalie	<i>Les Philosophes</i> , de Palissot.
—	Léonor.	<i>Le Rival supposé</i> , de Saint-Foix.
—	Julie	<i>Les Mœurs du temps</i> , de Saurin.
1762	M ^{me} de Lisban	<i>Heureusement</i> , de R. de Chabannes.
—	Sophie.	<i>Le Caprice</i> , de Renou.
1763	Clarisse	<i>L'Anglois à Bordeaux</i> , de Favart.
—	Angélique.	<i>Le Bienfait rendu</i> , de Dampierre.
—	Une Comtesse. . . .	<i>La Manie des Arts</i> , de R. de Chabannes.
1764	Lucile	<i>Le Cercle</i> , de Poinfinet.
—	Julie	<i>L'Homme singulier</i> , de Destouches.
1768	L'Amour	<i>Hylas & Silvie</i> , de R. de Chabannes.

- 1769 La Comtesse. *Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
1770 Amélie *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771 Lucile. *Le Perfifflleur*, de B. de Sauvigny.
1773 Angélique. *La Centenaire*, d'Artaud.
— Phalaë *L'Amour à Tempé*, de M^{me} Falconnet.
1774 Agathe *La Partie de Chasse*, de Collé.
1777 Fanchette. *L'Inconsequent*, de Laujon.



DUBUS - PRÉVILLE

1753 1786

MADEMOISELLE HUS.

1753-1780



PIERRE-LOUIS DUBUS

dit P R É V I L L E

1753 — 1786

DUBUS, si célèbre sous le nom de Prévillè, est né à Paris, le 19 septembre 1721, & est mort à Beauvais, le 18 décembre 1799, à l'âge de soixante-dix-huit ans & trois mois.

Son père, à l'époque de sa naissance, étoit marchand & maître tapissier, rue des Mauvais-Garçons. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il devint contrôleur de la princesse de Bourbon-Condé, abbesse du Petit-Saint-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : « Le dimanche, vingt & un septembre mil sept cent vingt & un, a été baptisé Pierre-Louis, né d'avant-hier, fils de Pierre Dubus, marchand tapissier, & de Magdeleine Lechaume, son épouse, de cette paroisse. »

Antoine. Chargé d'une nombreuse famille (1), il élevoit avec peine ses enfants, dont celui qui fait l'objet de cette notice étoit le plus jeune, & la gêne dans laquelle il vivoit, aigrissant encore son caractère naturellement peu indulgent, il se montrait vis-à-vis d'eux dur & rigoureux. Il advint de cette façon d'agir que, dès que ceux-ci se sentirent assez forts pour conquérir leur liberté, ils s'enfuirent d'un commun accord de la maison paternelle. Le petit Louis voulut imiter l'exemple de ses frères ; mais vingt-quatre heures ne s'étoient pas écoulées, que ces jeunes étourdis, qui s'étoient d'abord réfugiés dans le jardin du Luxembourg, commencèrent à sentir les atteintes de la faim & résolurent de retourner au logis paternel : seul, le plus jeune déclara qu'il ne les suivroit pas.

Séparé de ses frères, le petit bonhomme erra dans le Jardin & arriva du côté du couvent des PP. Chartreux où travailloient des maçons. Leur ayant demandé s'il vouloient l'employer à leur service, ceux-ci y consentirent, & voilà notre futur comédien gâchant & portant l'auge comme s'il n'avoit jamais fait que ce métier-là. Le P. Dom Népomucène, procureur du couvent, ayant eu occasion de l'apercevoir tandis qu'il venoit inspecter les travaux, s'intéressa à la figure du

(1) Il eut sept enfants, deux filles & cinq garçons : Deux des frères de Prévile prirent à son exemple, la carrière du théâtre : Gabriel Dubus, qui fut attaché à la Comé-

die-Italienne, de 1719 à 1769, & Nicolas-François-Hyacinthe, danseur figurant à l'Opéra, de 1754 à 1767.

jeune manoeuvre & le prit en affection. Instruit par lui de son escapade enfantine, il le retira des mains des ouvriers & voulut l'engager à retourner chez son père, que le bon religieux avoit informé du lieu de sa retraite ; mais il rencontra, sur ce dernier point, une si grande résistance chez son protégé, qu'il n'insista pas davantage (1). Dom Népomucène avoit un frère, M. de Vaumorin, qui jouissoit d'une honnête aisance & dont tous les instants étaient consacrés à la lecture & à l'étude : il lui confia le jeune Dubus. M. de Vaumorin entreprit de refaire son éducation, qui avoit été fort négligée. Il prit plaisir à lui donner des leçons d'écriture, de grammaire françoise & même de latin ; puis il l'envoya, comme externe, dans une pension du quartier de l'Estrapade. Lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année, ses protecteurs le placèrent chez M^e Bidault, procureur au Châtelet, & plus tard chez un notaire nommé Macquer. Il y remplissoit ses devoirs avec zèle & exactitude ; mais la nature se plaît souvent à déjouer les plans les plus sages, les combinaisons les mieux arrêtées : il étoit écrit que Dubus feroit comédien ! Et cependant, M. de Vaumorin qui, de temps à autre permettoit qu'il allât à la Comédie-

(1) Le père de Prévile mourut le 28 mai 1738, & fut inhumé le même jour en l'église Saint-Pierre, située dans l'enclos extérieur de l'abbaye Saint-Antoine, en présence de Jean Du Bus, son fils aîné, de

Pierre-Louis Du Bus ; (*Jal. Dictionnaire critique d'histoire & de biographie*), ce qui donneroit lieu de penser qu'il y avait eu rapprochement entre le père & les fils.

Françoise, ayant remarqué en lui un penchant prononcé pour l'imitation, n'avoit rien négligé pour combattre ce goût, qu'il blâmoit fort, & avoit même fini par lui interdire tout à fait le spectacle. Il mourut, & son protégé, religieux observateur des volontés de celui qu'il avoit regardé comme un second père, n'osa pas les transgresser. Plus d'une année s'étoit écoulée depuis qu'il l'avoit perdu, lorsque quelques camarades l'entraînèrent malgré lui voir le *Légataire universel*, dans lequel Poisson, l'acteur alors en vogue, remplissoit le rôle de Crispin. Le lendemain, Dubus le reproduisit avec tant de fidélité, que son patron lui-même ne put résister au désir de l'entendre. Dès ce moment, la vocation du jeune homme étoit décidée : vainement le prudent praticien tenta de le détourner de sa résolution. Au bout de six mois qu'il avoit employés à prendre secrètement des leçons de Dehesse (1), il quittoit son notaire, après l'avoir remercié de ses bontés, &, adoptant le nom de *Préville*, il s'engageoit dans une troupe de campagne, tellement misérable, qu'elle faisoit payer le prix des places en légumes & autres denrées alimentaires. Il joua ensuite à Strasbourg, à Dijon, à Rouen & fut partout très-goûté. C'est dans cette dernière ville que survint un incident qui ne laissa pas d'exercer une salubre influence sur son avenir. Seul, parmi les spectateurs qui l'applau-

(1) Acteur assez médiocre de la Comédie-Italienne, où il jouoit les *Valets*; réputé bon professeur.

disaient, un petit bossu, très-assidu aux représentations, donnoit des signes d'improbation à l'adresse de Prévile. Celui-ci, que cette critique inquiétoit, voulut en avoir le cœur net & pria le bossu de s'expliquer :
 « Vous avez sans doute du talent, lui répondit son
 « censeur ; mais vous faites fausse route : vous jouez
 « la farce & non la comédie. »

Monnet, sur le bruit de sa réputation, alla le voir à Rouen & il l'engagea pour la Foire Saint-Laurent, où Prévile débuta, le 8 juin 1743, dans le rôle de Colin dans la *Servante justifiée*. Il ne fit, d'ailleurs, qu'un séjour passager sur cette scène & la quitta pour aller diriger le théâtre de Lyon. Arnould Poisson étant mort le 25 août 1753, Prévile fut appelé à la Comédie-Françoise pour le remplacer. A cette époque, cet acteur étoit déjà bien près de la perfection ; il s'efforçoit surtout de saisir le naturel simple, la vérité dans le débit & s'appliquoit à n'être la copie de personne. Aussi n'eut-il pas de peine à faire oublier celui auquel il succédoit, acteur plaisant sans contredit, mais toujours uniforme.

Ses rôles de débuts furent Crispin dans le *Légataire universel* (20 septembre 1753), où il dépassa toutes les espérances, & Saint-Germain, de la *Famille extravagante*. Il parut successivement dans un grand nombre d'ouvrages & son succès alla toujours en augmentant. Cependant, selon le *Mercur de France*, trois rôles auroient fait exception : le Marquis, du *Joueur*, & les Valets, dans la *Surprise de l'Amour* & dans cette même

Famille extravagante qu'il avoit choisie pour son début ; il y fut jugé médiocre. Mais la pièce de Boursault, le *Mercur galant*, remise par lui au courant du répertoire, lui fournit l'occasion de se relever de ce petit échec par un coup d'éclat. Le succès qu'il y obtint dans les cinq rôles, particulièrement dans ceux de l'abbé Beaugénie & de La Rissole fut prodigieux. Dans ce dernier personnage, où l'état d'ivresse & le ton libre de la soldatesque auroient pu offrir l'écueil d'une imitation trop basse, Prévillle sçut le contenir dans des limites dont n'eut point à gémir le bon goût. La prononciation, le geste, le regard, jusqu'au silence même, tout étoit vrai & pris sur le fait. Louis XV l'ayant vu dans cette pièce, qu'il joua à Fontainebleau le 20 octobre, & dans *Sosie d'Amphytrion*, rôle qu'il affectionnoit, dit au maréchal de Richelieu : « Jusqu'ici j'ai reçu
« les comédiens pour vous ; je reçois celui-ci pour
« moi. Vous pouvez le lui annoncer. »

Prévillle reprit, peu de temps après, le rôle de Germon dans *Nanine* ; rôle presque effacé dans les mains de Deschamps (1), qui l'avoit établi, il devint dans les siennes le plus important de cette comédie.

Il joua d'origine le rôle de Freeport dans l'*Ecoffoise* (1761), loin des yeux de Voltaire & sans ses conseils ; mais son jugement étoit si sûr, qu'il ne craignit pas de soumettre à l'illustre auteur quelques observa-

(1) Asteur qui avoit débuté en 1742 & qui mourut en 1754. Il n'étoit pas sans quelque talent.

tions que celui-ci accueillit & dont il fit son profit.

Bientôt le talent de Prévile ne connut plus de bornes & il se montra l'acteur le plus varié, tant dans l'ancien répertoire que dans le nouveau. Figaro, du *Barbier de Séville*, M. Jourdain, Crispin, Hartley d'*Eugénie*, où il portoit le pathétique au plus haut degré; Michaud, de la *Partie de chasse*, le *Bourru bienfaisant*, *Turcaret*, M. Pincé, M. de Clainville, Antoine, du *Philosophe sans le sçavoir*; tous ces rôles de caractères si opposés attestèrent la flexibilité du jeu de ce comédien, qui mérita si bien d'occuper le premier rang parmi ceux qui honorèrent la scène françoise. Les étrangers ne peuvent lui opposer que Garrick (1) dans l'art si difficile & si rare de plier son talent à tous les genres & de saisir tous les tons. Cette universalité est le triomphe de l'art : elle tient au sentiment juste & à l'étude approfondie du cœur humain. C'est là que Prévile puisoit cette étonnante vérité d'action, ce naturel exquis, cette force d'illusion qui trompoit les yeux les moins complaisants. On connoît l'anecdote du factionnaire placé dans les coulisses, qui, le voyant un soir sous l'habit de La Rissole, la pipe à la bouche & dans l'attitude d'un homme ivre, s'opposoit à son entrée sur la scène en lui disant : « Camarade, ne
« passez pas ! vous me ferez mettre aux arrêts (2). »

(1) Garrick, qui fut l'ami de Prévile, appeloit celui-ci l'*Enfant de la nature*.

(2) • La perfection de son jeu

• étoit telle, a dit D'Azincourt, dans son *Eloge de Prévile*, qu'il étoit impossible de lui faire raisonnablement la moindre obser-

Préville pouffoit si loin l'amour de son art, qu'en 1777, les sifflets ayant été interdits par ordre, il eut le courage de le regretter hautement « pour les occasions, disoit-il, où il lui arrivoit de commettre des fautes. »

Au profond sentiment de ses rôles, ce grand comédien joignoit le talent de bien couper, de bien parler les vers ; il en faisoit sentir le nombre, sans peser sur les syllabes. Cet art fut poussé par lui jusqu'à la perfection.

Après une carrière si bien remplie, de trente-trois années, Préville qui, depuis quelque temps déjà, songeoit à se reposer, se retira le 11 mars 1786 (1). Lui & sa femme allèrent habiter Senlis où ils jouissoient d'une honorable aisance, due aux pensions qu'ils re-

« vation... Jamais il ne cessa d'être aux yeux des spectateurs le personnage qu'il représentoit. Préville ne dédaignoit pas un petit rôle ; il l'embellissoit & le faisoit désirer par les premiers comiques. »

Lu à la séance du Lycée, le 19 ventôse, an VIII (10 mars 1800).

(1) Préville, fut à cette occasion, l'objet d'une distinction bien flatteuse de la part de ses supérieurs :

«Avons accordé au sieur Préville, conformément aux règlements, la pension de 2,475 livres, à raison de trente-trois années de service, & lui avons

« accordé la permission de cesser son service à la Cour & à la ville.

« Satisfait, autant qu'on peut l'être, de sa conduite & de son zèle, & voulant lui donner des preuves de notre contentement, & ajouter à son congé des grâces & des faveurs qu'il a méritées, nous le conservons sur les états de la Maison du Roy, comme attaché particulièrement à son service.

« Maréchal DE RICHELIEU,
« DUC DE DURAS. »

(Archives nationales.)

noient de la Comédie & de la munificence royale (1).

Dès la première année de sa résidence dans cette ville, Préville prit à cœur d'y fonder la Société philanthropique, chargée de secourir les indigents. Telle étoit l'estime qui l'entouroit, qu'il fut nommé, en 1788, officier de l'élection : qu'en 1789, il fit partie du Comité permanent, institué pour la sûreté de Senlis, & qu'en 1790 & 1791, il devint membre de la Municipalité.

Il avoit acquis aux portes de la ville, du fruit de ses économies, une belle propriété où il menoit avec sa femme une existence heureuse & considérée, étant à l'envi, l'un & l'autre, recherchés dans les meilleures maisons de la ville & des environs, & honorés des bontés particulières du prince de Condé. Rien ne devoit donc faire présumer que Préville remontât jamais sur le théâtre. Cependant, en 1791, cinq ans après sa retraite, il consentit, sur les sollicitations des Comédiens françois, qui ne jugèrent pas de moyen plus propre à conjurer leur mauvaise fortune, à donner plusieurs représentations qui attirèrent, en effet, l'affluence. Mais sa mémoire lui faisant complètement défaut, Préville retourna à Senlis. Peu de temps après, il eut la douleur de perdre un fils & une fille (2). Il

(1) Il faut croire que l'union de Préville & de sa femme n'avoit pas été exempte de nuages; car, nous voyons dans l'*Almanach des Spectacles*, que, pendant l'espace de cinq années, de 1765 à 1770, ils

n'habitoient plus sous le même toit.

(2) Cette fille avoit épousé Levacher de Charnois, littérateur, que les opinions royalistes firent massacrer au 2 septembre.

ne lui resta plus de ses enfants que sa fille aînée qui avoit épousé le payeur général du département de l'Oise (1). C'est auprès d'elle, à Beauvais, qu'il se retira après la mort de sa femme, à qui il avoit toujours été tendrement attaché, & c'est dans cette ville qu'il finit ses jours.

Malgré l'affoiblissement de ses organes, Préville avoit voulu s'associer à la joie de ses anciens camarades que le 9 thermidor rendoit à la liberté, & il accourut de nouveau se joindre à eux dans la belle salle du faubourg Saint-Germain. Il y resta depuis le 20 août 1794 jusqu'au 11 février 1795 ; mais c'est tout ce qui lui fut permit de tenter. Depuis assez longtemps déjà, sa raison, troublée par les chagrins, par l'appréhension des événements, par les malheurs privés, l'abandonnoit fréquemment. On raconte qu'à une des représentations du *Mercur galant*, lorsque la salle retentissoit encore du bruit des applaudissements qu'il y avoit mérités, il dit à son neveu Champville (2) : « Il
« est tard... nous voici dans la forêt ; vois comme elle
« est noire... Nous aurons de la peine à nous en tirer.
« — Hé ! mon oncle, lui répondit celui-ci, c'est une
« toile peinte qui vous trompe. Vous venez de jouer

(1) De ce mariage est issu un homme de lettres, romancier, Alexandre-Furcy Guesdon, connu dans la première moitié de ce siècle sous le pseudonyme de *Morionval*.

(2) Ce Champville étoit Etienne,

filz de Jean Dubus. Il débuta à la Comédie-Françoise, le 7 mai 1783 & ne fut reçu qu'en 1792. Ce comédien, dont l'emploi étoit moins brillant qu'utile, ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. Il est mort le 5 avril 1802.

« La Rissole ; vous traversez le théâtre pour aller vous
 « habiller en procureur & en abbé. — Tu as raison,
 « reprit Prévile, revenant à lui-même. Ne me quitte
 « pas. C'en est fait ! je ne jouerai plus la comédie. »
 Il acheva la pièce & ne reparut plus désormais sur la
 scène.

Incapable de jalousie, placé trop haut, d'ailleurs,
 pour être accessible à ce sentiment, ce grand comé-
 dien ne se montra jamais avare de ses conseils : il ai-
 moit à encourager, à développer les talents. Il forma
 trois élèves qui, toutes, ont laissé un nom dans les
 fastes de la Comédie-Françoise : M^{lles} Luzy, Jolly &
 Louise Contat. Dans sa vieillesse, tous les acteurs de
 son théâtre l'appeloient *papa*. Il voyoit dans cette ex-
 pression le témoignage de leur affection & de leur res-
 pect. Chaque fois qu'un d'eux alloit lui dire : « Papa,
 « j'ai un rôle nouveau à étudier... Voulez-vous me
 « donner une leçon ? — Volontiers, répondoit-il ;
 « mets-toi là & causons-en. »

C'est à Prévile que l'on auroit pu appliquer ces
 vers de la *Métromanie* :

« C'est un fort galant homme, excellent caractère,
 « Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père. »

Ainsi que quelques-uns de ses collègues, Prévile
 avoit été nommé, à la formation de l'Institut, mem-
 bre de la 3^e classe.

ROLES CRÉÉS PAR PRÉVILLE

- 1753 Pasquin *Le Dissipateur*, de Destouches.
- 1754 Un Musicien. *Les Adieux du Grüt*, de Patu & Portelance.
— Crispin *Les Tuteurs*, de Palissot.
- 1756 Blaise *La Gageure de Village*, de Seillans.
- 1758 Le Fermier *Le faux Généreux*, de Bret.
— Verner *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
- 1759 Desmazes. *La fausse Agnès*, de Destouches, retouche
par de Belle Cour.
- 1760 Crispin *Les Philosophes*, de Palissot.
— Freeport *L'Ecoffuise*, de Voltaire.
— Géronte. *Les Mœurs du temps*, de Saurin.
- 1761 Alcimon. *Le Financier*, de Saint-Foix.
— Crispin *Les fausses Apparences*, de de Belle Cour.
- 1762 Le Bailli *L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
— Dasmana *Le Caprice*, de Renou.
— Pincé. *Le Tambour nocturne*, de Destouches.
— Lisban. *Heureusement*, de R. de Chabannes.
- 1763 Sudmer. *L'Anglois à Bordeaux*, de Favart.
— Orgon *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
— Dumont. *La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
- 1764 Lépine *L'Epreuve indiscrete*, de Bret.
— Pasquin *L'Amateur*, de Barthe.
— Mowbrai *La Jeune Indienne*, de Chamfort.
— Le Médecin. *Le Cercle*, de Poinfinet.
— Pasquin *L'Homme singulier*, de Barthe.
- 1765 Merlin. *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
— Fraste. *L'Orpheline léguée*, de Saurin.
— Antoine. *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.
— Germon. *La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
- 1767 Hartey *Eugénie*, de Beaumarchais.
- 1768 Mondor. *Les fausses Infidélités*, de Barthe.
— Rigaudon. *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
— Stukely *Beverley*, de Saurin.

- 1753 Clainville *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
 — Frontin *Les Deux Frères*, de Moissy.
 1769 L'Abbé & le Financier *Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
 — Franck *L'Orphelin anglois*, de Bongal.
 — Frontin *Le Mariage interrompu*, de Cailhava.
 1770 Aurelly *Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
 — Kaled. *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
 1771 David. *Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
 — Un vieux Payfan. . *L'Heureuse Rencontre*, de M^{me} Chaum. &
 Rozet.
 — Géronte. *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
 1772 Erasle. *L'Anglomane*, de Saurin.
 1773 Sofie.. *La Centenaire*, d'Artaud.
 — Dave. *Alcidonis*, de La Sauffaye.
 — Saint-Alban. *Le Vindictif*, de Dudoyer.
 — Michau *La Partie de Chasse*, de Collé.
 1775 Tezèle *Albert I^{er}*, de Le Blanc.
 — Figaro. *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
 — Saint-Géran. *Le Célibataire*, de Dorat.
 1776 Saint-Brice. *Le Malheureux imaginaire*, du même.
 1777 Polidor *L'Egoïsme*, de Cailhava.
 — Saint-Germain. . . . *L'Amant bourru*, de Monvel.
 — Le M^{re} des Alluets. . *L'Inconséquent*, de Laujon.
 — Gercour. *L'Homme personnel*, de Barthe.
 1778 Borchamp. *L'Impatient*, de Lantier.
 — Lord Arlington . . . *Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
 — Le Baron *L'Amour françois*, de Rochon de Chabannes.
 1779 Momus *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 1782 Molière *Molière à la nouvelle salle*, du même.
 — Pasquin. *L'Homme dangereux*, de Palissot.
 — Un Cocher *Les Courtisanes*, du même.
 1783 Frontin *Les Aveux difficiles*, de Vigée.
 1784 Brid'oïson *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.





MAGDELEINE-MICHELLE-ANGÉLIQUE DROUIN

Femme de P.-L. DUBUS

dite MADAME PRÉVILLE

1753 — 1786

MADEMOISELLE DROUIN, née au Mans, le 17 mars 1731, étoit comédienne au théâtre de Lyon, où elle eut pour camarade Prévillle. Celui-ci étoit joli homme & son jeu annonçoit un acteur de talent. Il lui plut & elle s'attacha à lui. Leur liaison fut légitimée quelques mois après par leur mariage qui eut lieu le 31 octobre 1750, à Saint-Laurent, pendant un voyage qu'y fit Prévillle pour voir à Paris, sa mère, restée veuve. Ils retournèrent ensuite

Extrait des registres de la paroisse Saint-Benoît, au Mans : • Le dix-sept mars mil sept cent trente & un naquit, &, ce même jour, fut baptisée Magdeleine-Michelle-Angélique Drouin, du légitime mariage de Jacques Drouin & de Michelle Salle. •

MADAME PREVILLO

1753-1786

à Lyon. Prévillle ayant été appelé à la Comédie-Françoise à la mort de Poisson, elle vint le rejoindre trois mois après, &, le 28 décembre 1753, elle débuta par le rôle principal d'*Inès de Castro*. Elle joua ensuite Henriette dans *les Femmes sçavantes*, Julie dans *la Pupille*, Agnès dans *l'Ecole des Femmes*, Rosalie dans *Mélanide*, & termina ses débuts, le 12 janvier 1754, par le rôle de Zaïre.

On reconnut chez cette actrice de la décence & un grand usage de la scène; mais on la jugea froide & elle ne fut pas admise (1). Cependant, le rang élevé que déjà Prévillle avoit conquis dans sa Société, l'autorité que lui donnoient son talent & sa supériorité, aplanirent les obstacles devant sa femme qui, à la clôture de 1756, fut reçue à l'essai. Elle reparut par le rôle de la confidente Stratonice dans *Polyeucte* (le lundi 5 juillet). Moins d'une année après, le 8 mars 1757, elle reçut son ordre de réception, & toujours grâce à l'influence qu'exerçoit son mari, avec un quart de part. M^{me} Prévillle s'efforça de justifier par un zèle soutenu la faveur dont elle avoit été l'objet, & se résigna aux humbles rôles de confidentes, qu'elle ne cessa de remplir avec tout le soin & l'application dont elle étoit susceptible. Bien qu'en agissant de la sorte, elle ne fît qu'accomplir un devoir, il n'en est pas moins

(1) On lit dans une lettre inédite du chevalier de Mouhy adressée à Cizeron-Rival, libraire à Lyon, le 16 novembre 1754, le passage suivant :

« Prévillle demande à se retirer
« à cause des refus constants qu'on
« fait de sa femme. »

certain qu'elle rendit, par son abnégation d'amour-propre, un réel service à l'art ; car ceux qui connoissent le théâtre, n'ignorent pas combien un bon *confident* sert un premier rôle ; combien il contribue à l'effet de la représentation. Outre cet emploi secondaire, M^{me} Prévill'e jouoit encore en double les *petites amoureuses*. Plus tard, après la retraite de M^{lle} Gaussin, elle aborda avec succès les *grandes coquettes*. Elle succéda ensuite à M^{lle} Du Mesnil dans l'emploi des *mères nobles*, & c'est de cette époque surtout, que date sa réputation.

Dans l'ancien répertoire, elle joua le rôle de la Baronne dans *Nanine*, de manière à y laisser des souvenirs ; il en fut ainsi de celui d'Elmire dans le *Tartufe*. Cette actrice eut également toutes les qualités nécessaires pour bien jouer le rôle de Célimène, auquel elle renonça trop tôt ; mais elle fut guidée, en prenant cette résolution, par un sentiment de modestie peu commun. Elle craignit, dit-on, d'être trop marquée pour un rôle qui exige, il est vrai, une figure jeune, mais bien plus encore un talent consommé. En 1760, lorsque M^{me} Grandval se retira, M^{me} Prévill'e s'empara du rôle de la Marquise, que la première jouoit si bien dans *la Surprise de l'Amour*, & elle s'en acquitta avec aplomb, esprit & finesse. Elle se montra parfaite dans la Comtesse, du *Legs* (1), même après M^{lle} Dangeville, & il ne falloit rien moins que l'appui de son

(1) Représenté le 11 juin 1736.

talent, uni à celui de son mari dans le rôle du Marquis, pour rendre attachante la représentation d'un ouvrage qui demande, pour être supportable, à être joué avec perfection. Un de ses bons rôles fut encore celui de la Baronne dans *Turcaret*, qui n'est au fond que celui d'une courtisane adroite, & dont elle sçavoit adoucir les teintes, un peu forcées, avec une habileté & un tact remarquables.

La Comédie-Françoise offrit, le 22 mars 1781, deux singularités qui amusèrent beaucoup le public & qui avoient été motivées par la nécessité d'empêcher ce soir là le relâche dont la Comédie se trouvoit menacée par l'indisposition de quelques acteurs & le service de la Cour. M^{me} Prévile, après avoir joué dans *Nanine* le rôle de la marquise d'Olban, où elle étoit si remarquable, se montra sous la robe de bure de Martine, la femme de Sganarelle; & M^{lle} de Raucourt qui avoit joué le rôle de la vieille Baronne, dans la première pièce, remplit celui de la Nourrice dans la seconde.

M^{me} Prévile étoit très-aimée & très-estimée du public. Dans le printemps de 1766, une maladie grave la tint longtemps éloignée du théâtre. Lorsqu'elle y fit sa rentrée, le 9 juillet, dans *l'Écossaise* & dans *le Legs*, les applaudissements qui l'accueillirent l'empêchèrent de parler. Ce témoignage de la sympathie des spectateurs s'adressoit moins encore au talent de l'artiste qu'à la personne elle-même. Son émotion fut si vive qu'elle ne put retenir ses larmes, & resta quelque temps avant de pouvoir commencer son rôle. Aussi

peut-on affirmer, sans exagération, que sa retraite, qui eut lieu en 1786, le même jour que son mari, excita des regrets universels. Tous deux s'établirent à Senlis.

Entourés de leur famille & jouissant d'une honorable aisance, due à leurs travaux, ils y auroient coulé des jours heureux, si les malheurs publics n'étoient aussi venus les atteindre dans leur existence & rendre pénibles leurs dernières années.

Abreuvée de chagrins par la perte successive de deux de ses enfants, par celle d'une partie de sa fortune & par l'altération des facultés mentales de son mari, M^{me} Préville mourut à Senlis, le 7 mai 1794, laissant après elle la mémoire d'une actrice « qui fut « un modèle de décence, de dignité, de noblesse, « d'esprit & d'intelligence (1), » & ce qui est mieux encore, la réputation d'une femme de bien.

(1) Discours de clôture, prononcé par Saint-Phal, le 1^{er} avril 1786.

ROLES CRÉÉS PAR M^{me} PRÉVILLE

1754	Céliane	<i>Le Jaloux</i> , de Bret.
—	Clio	<i>Les Adieux du Goût</i> , de Patu & Portelance.
1759	La Baronne	<i>La fausse Agnès</i> , de Destouches.
1760	Fanie	<i>Tancrède</i> , de Voltaire.
—	Cidalife	<i>Les Mœurs du temps</i> , de Saurin.
—	Sérame	<i>Zulime</i> , de Voltaire.
1762	Faustine	<i>Irène</i> , de Boistel.

- 1762 Dorimène *L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
 — Ema. *Zémire*, de De Belloy.
 — La Bar^{re} de Folmont. *Le Caprice*, de Renou.
 1763 Julie *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
 — M^{me} Forlife *La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
 — Laure. *Blanche & Guiscard*, de Saurin.
 1764 Céliante. *L'Amateur*, de Barthe.
 — Araminte *Le Cercle*, de Poinfinet.
 1765 Bélife *L'Orpheline léguée*, de Saurin.
 — Germaine. *La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
 1767 M^{me} Murer *Eugénie*, de Beaumarchais.
 — Zélide *Les Deux Sœurs*, de Bret.
 1768 Dorimène. *Les fausses Infidélités*, de Barthe.
 — M^{me} Verneuil *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
 — M^{me} Béverley *Béverley*, de Saurin.
 — M^{me} de Clainville. *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
 — M^{me} Dorigny *Les Deux Frères*, de Moissy.
 1771 M^{me} Sonbrige *Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
 — M^{me} Daunay. *Les Amants sans le sçavoir*, de M^{me} de
 (Saint-Chamont.)
 — La Marquise. *Le Perfifflleur*, de B. de Sauvigny.
 — M^{me} d'Alancourt. *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
 — M^{me} de Melcour. *La Mere jalouse*, de Barthe.
 1773 Euposie. *Alcydonis*, de La Sauffaye.
 1774 Margot *La Partie de Chasse*, de Collé.
 1775 La Marquise. *Le Célibataire*, de Dorat.
 1778 M^{me} de Melfon. *L'Homme personnel*, de Barthe.
 — La Comtesse. *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
 — La Présidente *L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
 1779 Calliope *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 1780 Julie *Clémentine & Déformes*, de Monvel.
 1782 M^{me} Melcour *Le Flatteur*, de Lantier.





FRANÇOIS-RENÉ

MOLÉ

1734 — 1802

FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ est né à Paris, le 24 novembre 1734, & est mort dans la même ville, le 11 décembre 1802. Quelques biographes, entre autres Le Mazurier, ont cru que son nom propre s'écrivoit *Molet* : c'est une erreur, dont il est facile de se convaincre par la vérification des actes civils.

On a dit également que son père étoit graveur, ce qui n'est pas plus exact ; il exerçait la double profession de peintre & de sculpteur. Atteint d'une maladie de poitrine qui l'enleva jeune encore, son talent

Extrait des registres de Saint-Barthélemy : « François-René, né le 24 novembre 1734, baptisé le lendemain 25, fils de François Molé, maître peintre-sculpteur, & de Louise Sciot, sa femme, de cette paroisse. »

MOLÉ
1754-1802

étoit d'ailleurs peu productif. Molé n'avoit que quatorze ans lorsqu'il le perdit : aussi son éducation avoit-elle été fort négligée. Cependant, M. Blondel de Gagny, intendant des finances, s'intéressant à lui, l'admit dans ses bureaux avec des appointements modestes, il est vrai, mais bien suffisants pour rémunérer le travail à peu près négatif de son commis. En effet, Molé, dont c'étoit la moindre préoccupation, préludant à ses succès futurs, employoit presque tout son temps à réciter des fragments de tragédie & de comédie, après avoir rangé autour de son bureau les chaises destinées à remplacer les spectateurs absents, au lieu de faire les écritures dont on le chargeoit. C'est au milieu d'un semblable exercice que M. Blondel de Gagny le surprit un jour ; mais loin de se fâcher, ayant, au contraire, crut reconnoître en Molé des dispositions particulières, il se plut à les encourager &, à partir de ce moment, lui laissa toute liberté de s'abandonner à ses goûts favoris, poussant même la bonté jusqu'à lui conserver son traitement.

Molé ne manqua pas d'user de cette facilité, &, chaque soir, le parterre de la Comédie-Françoise le comptoit au nombre de ses plus fidèles habitués. Bientôt cela ne lui suffit plus & il brûla du désir d'essayer ses propres forces. S'étant affilié à une société d'amateurs qui jouoient la comédie au Temple, il y montra des dispositions si brillantes, que les Gentilshommes de la chambre crurent devoir lui accorder un ordre de débuts, quoiqu'il n'eût pas atteint sa vingtième année

& n'eût jamais joué sur un théâtre de province : ce qui étoit contraire à tous les usages.

Le 7 octobre 1754, il débutoit donc à la Comédie-Françoise par les rôles de Britannicus & d'Olinde dans *Zénéide* (1). Il joua ensuite ceux de Séide & de Nérestan. On lui trouva une jolie figure & de la grâce ; mais sa voix parut foible & sa déclamation ampoulée, défauts que l'expérience & l'âge pourroient corriger. Le parterre avoit alors le droit d'être difficile ; aussi ses arrêts étoient-ils respectés. Le débutant fut encouragé, mais ne fut point reçu.

Six ans plus tard, le lundi 28 janvier 1760, Molé, qui avoit passé tout ce temps sur les scènes de province, tenta une seconde épreuve dans le rôle d'Andronic. On jugea qu'il avoit acquis, &, en 1761, il fut reçu pour les troisièmes rôles tragiques & comiques. Une fois entré dans la place, Molé n'eut plus qu'une ambition : celle de conquérir le titre de *sociétaire de la Comédie-Françoise* que, dès son enfance, il tenoit pour l'apogée de la gloire humaine. Il se livra à un travail incessant & ses progrès devinrent si rapides, en moins de sept années écoulées depuis son admission, qu'il étoit regardé comme un des membres les plus distingués de sa Société. Moins d'un an après sa réception, il avoit obtenu la part entière. Bien que Grandval & Belle Cour lui laissassent rarement l'occasion de les remplacer, il trouva dans son emploi des

(1) Comédie en un acte & en vers, de Cahuzac, jouée le 13 mai 1743.

rôles qui le mirent à même de prouver son aptitude, & dès lors, les auteurs n'hésitèrent plus à l'employer dans les pièces nouvelles. La première dans laquelle il excita une impression très-vive, fut *Heureusement*, comédie en un acte, de Rochon de Chabannes, représentée le 29 novembre 1762. Il s'y chargea du rôle de Lindor, que l'auteur vouloit d'abord donner à une femme; & grâce à la perfection de son jeu, cet ouvrage, assez insignifiant par lui-même, obtint un succès de vogue. Il en fut de même du *Cercle* (1) qui, au moins, avoit le mérite de peindre fidèlement les mœurs de l'époque. Molé y remplissoit le rôle du colonel qui fait de la tapisserie, & il fut reproduire avec une vérité si piquante les ridicules des jeunes nobles, que ceux-ci, au lieu de se corriger, accoururent en foule pour l'étudier & se perfectionner d'après lui.

Il feroit trop long d'entrer dans le détail des rôles établis par cet acteur éminent pendant le cours d'une carrière théâtrale de quarante-deux années. Rappelons seulement les principaux : Desronais (1763); Wanderk fils du *Philosophe sans le sçavoir* (1765); Dormilly des *fausses Infidélités* (1768), rôle qu'il affectionnoit particulièrement; Béverley (1768), composition amphibie, dans laquelle il produisit des effets si déchirants, que M^{lle} Clairon, qui n'étoit pas prodigue d'éloges, ne put s'empêcher de lui rendre un témoignage

(1) Comédie en un acte & en prose, de Poinfinet, jouée le 7 septembre 1764.

éclatant ; Saint-Albin du *Père de famille* (1761) ; Morinzer de l'*Amant bourru* (1777), dont le succès opéra, sur la scène même, une réconciliation entre lui & Monvel, divisés depuis longtemps pour des raisons qui sont restées inconnues.

Après la mort de de Belle Cour, survenue en 1778, Molé hérita de sa succession & se trouva en chef dans le grand emploi de la comédie ; & afin de répondre par un coup d'éclat aux alarmes, vraies ou fausses, mises en avant par ses partisans & ses envieux, il s'attaqua au rôle colossal du *Misanthrope*, &, dès le premier jour, il y excella. Il n'avoit pas encore tout à fait renoncé à la tragédie ; mais à la reprise, en 1781, du *Nicomède* de Corneille, & du *Pyrrhus* de Crébillon, il resta au-dessous de Le Kain (1) & de Dufresne, & ces deux tentatives, également infructueuses, le convinquirent qu'il devoit se renfermer dans le genre comique où il avoit égalé Grandval & surpassé de Belle Cour.

Nous allons omettre un épisode de la vie de Molé qui sert peut-être autant à peindre les mœurs du temps qu'à constater à quel degré de faveur il étoit monté dans les sympathies du public. Ayant été atteint, au mois d'octobre 1766, d'une fluxion de poitrine, tout

(1) « Le Kain mettoit dans le rôle de *Nicomède* cette ironie amère d'une grande âme, profondément blessée d'être méconnue : Molé y apportoit un persiflage piquant qui

se rapprochoit plus du ton de la comédie que de la noblesse de la tragédie. »

(Lettre autographe de Coste à Antoine.)

Paris fut en peine ; il sembla qu'une calamité publique étoit imminente. Chaque soir le parterre demandoit des nouvelles de son acteur chéri ; & tous les matins, une longue file de voitures les attendoient à sa porte ; lors de sa convalescence, sur le bruit qui se répandit que son médecin lui avoit prescrit l'usage de vins généreux, plus de deux mille bouteilles lui furent envoyées par des personnages de la plus haute condition. Bien plus, afin de l'indemniser des frais causés par sa maladie, on organisa une représentation à son bénéfice (1) & le prix du billet fut fixé à un louis. On raconte, à ce sujet, que si l'impatience étoit grande chez le public de revoir Molé, celui-ci n'étoit pas moins impatient de reparoitre sur la scène. « Il ne sera jamais assez tôt pour ma gloire ! » disoit-il au docteur Bouvard, son médecin. — « Prenez garde, lui répondit celui-ci ; on a blâmé Louis XIV d'avoir abusé de ce mot... *ma gloire !* (2). »

(1) Cette représentation eut lieu, le 18 février 1767, sur le théâtre particulier du baron d'Esclapon, à la barrière de Vaugirard. Elle produisit 24,000 livres. Elle étoit composée de la tragédie de *Zelmire* & de *l'Époux par supercherie*. Les forces de Molé ne lui permettant pas de jouer le rôle d'Illus, dans la tragédie, il y fut remplacé par Le Kain. Clairon, quoique retirée du théâtre, tint à y jouer le rôle de Zulime.

(2) Il reprit son service, le mardi 10 janvier 1767, dans le rôle de Sainville fils, de la *Gouvernante* ; les applaudissements l'accueillirent avec la dernière vivacité. Il s'arrêta d'abord un instant dans le fond du théâtre & vint ensuite sur le devant de la scène, où après avoir demandé la permission à M^{me} la comtesse de La Marche & à M^{me} la princesse de Lamballe, qui étoient dans la même loge, il dit d'une voix basse & pénétrée :

Comme il est un revers aux plus belles médailles, les épigrammes ne se firent pas faute de châtier la superbe du comédien, & les Mémoires de Bachaumont n'ont eu garde d'omettre une chanson satirique, attribuée au chevalier de Boufflers, qui courut le monde à propos du grand singe de Nicolet, tombé malade à la même époque, & dans laquelle les allusions mordantes ne sont pas épargnées. Nous citerons ce couplet :

« L'animal, un peu libertin,
 « Tombe malade un beau matin;
 « Voilà tout Paris dans la peine...
 « On crut voir la mort de Turenne;
 « Ce n'étoit pourtant que Molet,
 « Ou le singe de Nicolet (1). »

Molé étoit naturellement d'un caractère affable & enjoué; mais on croira facilement que des succès aussi prolongés que les siens aient fini par lui inspirer une

« Messieurs, je dois à vos lumières
 « mes progrès, ma santé à vos
 « soins empressés. Il est des mo-
 « ments heureux où l'expression
 « manque; je ne puis que sentir. »

(Manuscrit de la Bibliothèque
 nationale.)

(1) « Instruit de la facilité avec
 « laquelle les comédiens chargés
 « de l'examen des pièces du Bou-
 « levard, les laissent passer, nous
 « autorisons le choix fait, par le

« comité, des sieurs Molé & Mon-
 « vel, en leur enjoignant d'être
 « plus stricts à ne laisser passer au-
 « cune pièce qui puisse ressembler
 « à une comédie.

« 6 août 1781.

« Maréchal DE DURAS. »

(Arch. nation.)

Comme on voit, Molé avoit là
 un moyen de vengeance bien com-
 mode! On ne dit pas qu'il en ait
 usé.

certaine dose de fatuité. On connoît l'anecdote du rouleau de papier blanc, prétendu manuscrit, que lui avoit remis un auteur qui désiroit avoir son avis, & que le comédien lui restitua, de guerre lasse, & après d'interminables délais, en exprimant son opinion sur l'ouvrage qui n'existoit pas. Ce fait, qui n'est peut-être qu'un conte inventé à plaisir, a donné lieu à un proverbe intitulé : *La Matinée du Comédien de Persépolis* (1). Casimir Delavigne a tiré un assez heureux parti de cette historiette dans sa pièce des *Comédiens*.

Cependant le talent de Molé mûrissoit avec l'âge, & sans avoir rien perdu de sa grâce, gagnoit en profondeur (2). *L'Optimiste*, les *Châteaux en Espagne*, *Alceste* du *Philinte de Molière*, qu'il jouoit d'une manière supérieure, & *Dubriage du Vieux Célibataire*, mirent le sceau à sa réputation. Ce rôle fut le dernier qu'il établit jusqu'à l'incarcération des Comédiens françois, dont il eut le tort impardonnable de ne pas partager le sort.

Molé, dès 1789, avoit adopté les idées révolutionnaires (sans toutefois les mettre par lui-même en pratique), & ce fut à cause de son *civisme* bien connu qu'il échappa à la captivité de ses camarades, quoiqu'à

(1) Par Audriette, 1783.

(2) Il avoit, malgré les années, conservé une figure aimable, une physionomie douce & riante, un organe net, un son de voix qui alloit au cœur. Sa figure & son talent

avoient survécu à son âge, & il auroit pu dire ce que Moncrif répondit à Louis XV qui lui donnoit quatre-vingts ans :

« C'est mon baptistaire qui les a. »

cette époque, il se soit répandu dans le public, pour expliquer cette exception, certains bruits dont nous ne voulons pas réveiller le souvenir. Du reste, ce n'étoit pas un méchant homme que Molé, & il est permis de croire que la peur entroit pour beaucoup dans son jacobinisme (1).

Son état de fortune n'étoit pas ce qu'il auroit dû être à la suite d'une carrière aussi brillante (2) ; aussi

(1) Ce qui le prouveroit, c'est le soin qu'il prit alors d'inscrire sur son logis (rue du Sépulcre, aujourd'hui rue du Dragon) : « C'est ici que demeure le républicain Molé. »

(2) « Le citoyen Molé a des dettes occasionnées par la perte de son privilège du spectacle de Rouen, acquis en mai 1789, pour sauver à son frère aîné (*) l'horreur d'une banqueroute.

« Il a servi quarante ans le public françois ; il a perdu ses places de professeur & ses pensions, faisant 11,400 livres par an.

« Il a une maison lourde & ne peut l'alléger, parce qu'elle est ancienne & composée de braves frères & de sœurs qui sont chez lui depuis 15, 20 & 26 ans, sa fille, l'enfant de sa fille, son frère & les indigents qui s'offrent à lui.

« Il a pour 34,000 livres d'engagements faits, et 8,000 livres par an, & 25,000 livres de dettes éparfées.

« Il vient de signer pour le théâtre du faubourg Germain une souscription de 6,000 livres par an d'appointements ; il l'auroit signée à moins, tant il est confiant dans la justice du Comité de

(*) Molé d'Alainville débuta à la Comédie-Françoise en 1758 ; il n'y fit qu'un séjour passager. En 1770, d'Alainville reparut sur cette scène, mais malgré la protection de son frère, il fut obligé, une seconde fois, de retourner en province où il ne cessa de végéter jusqu'à sa mort, arrivée en 1818.

Calixte-Augustin, son jeune frère, qui avoit également embrassé la carrière théâtrale, où il ne fut qu'un très-médiocre comédien, y renonça & trouva un petit emploi aux Invalides de Versailles. Cette ressource étant venue à lui manquer, il tomba dans la misère & mit fin à ses jours en se jetant dans la Seine, le 4 septembre 1818.

La Comédie-Françoise faisoit à M^{me} Raymond, fille du célèbre Molé, une pension de 1,200 fr. dont en 1817, elle consentit à abandonner le tiers à son oncle Calixte.

se vit-il contraint par la nécessité, en pleine Terreur, d'accepter un engagement peu rétribué dans la troupe formée par la demoiselle Montansier. Ce fut sur cette nouvelle scène qu'il ne rougit pas de prostituer son beau talent dans l'ignoble rôle de Marat (1), tandis que presque tous les anciens camarades gémissaient en prison.

Après le 9 thermidor, il rejoignit ceux d'entre eux qui s'étoient réfugiés au théâtre Feydeau. C'est là qu'il établit son dernier rôle, celui du Père, dans le *Confident par hasard* (2), où le public faisissoit avec empressement l'application que lui offroit ce vers :

« Mon acte de naissance est vieux... & non pas moi. »

pour couvrir de ses applaudissements ce grand comédien.

- Salut public, qui ne voudra ni
- son déshonneur, ni qu'il trahisse
- les devoirs sacrés de la probité.
- Le citoyen Molé a soixante
- ans. »

(Archives nationales. Mémoire du citoyen Molé, artiste du théâtre, au Comité de Salut public. Écrit vers la fin de l'an II.)

(1) Dans les *Catilinas modernes*, par Féru fils, 1793. Ce Féru fut réduit par la suite à se faire écrivain public & mourut dans la dernière misère.

Il convient, cependant, d'ajouter que Molé eut honte de son avilissement, & qu'il prétexta une indisposition pour n'y plus reparaitre. L'auteur désespéré de l'interruption de sa pièce, adressa à l'acteur une épître élégiaque, que terminoit ce vers :

« Ressuscite Marat, tu me rends à la [vie ! »

(2) Peu de mois avant sa mort, en l'an x, Molé, s'étant arrangé pour passer deux mois de congé à Toulouse & à Lyon, avoit solli-

Lorsque la réunion du 11 prairial an VII (30 mai 1799) fut définitive, Molé devint le doyen de la Compagnie, &, malgré son âge avancé, il déploya tout le zèle & toute l'ardeur d'un jeune débutant. C'est de lui que M^{lle} Contat disoit : « Il a soixante-
« cinq ans, & il n'existe pas un jeune homme qui se
« jette si bien aux genoux d'une femme. » Molé conçut, en 1801, la fantaisie de reparoître dans le répertoire tragique auquel il avoit renoncé depuis longtemps. Il joua Auguste de *Cinna*. Mais son jeu se ressentit du défaut d'habitude & il ne reprit ses avantages qu'au cinquième acte, où il se montra acteur consommé.

C'est à peu près vers cette époque que se passa un incident assez singulier & qui témoigne de la haute estime où le public tenoit le talent de Molé. Nous empruntons la relation de ce fait au *Courrier des Spectacles*, de Lepan :

« Le 6 février 1801, on donnoit au Théâtre-François la première représentation de l'*Aimable Vieillard*, comédie en cinq actes. Le public fatigué demandoit

cité l'autorisation du ministre de l'intérieur. Celui-ci répondit en ces termes :

« J'ai reçu votre lettre, citoyen,
« & je n'ai garde d'acquiescer à la
« demande que vous faites ; l'ar-
« tiste qui, comme vous, est par-
« venu au plus haut degré de son
« art, doit rester au milieu de ceux

« qui s'honorent de le compter
« parmi leurs camarades. — Je
« préfère donc pour l'art en lui-
« même, vous indemniser des per-
« tes que je vous occasionne &
« vous conserver à Paris pour la
« jouissance du public & les pro-
« grès de l'art. »

Signé : CHAPTAL.

le rideau à partir du troisième acte. On n'en tint compte. Au cinquième, les cris redoublèrent, & Molé qui étoit alors en scène, prit une attitude imposante, qu'il conserva pendant plus de dix minutes, sans que les clameurs de la salle parvinssent à le décontenancer. Alors, il se lève ; on crut que c'étoit pour sortir : point du tout ! Il s'avance vers les spectateurs ; on refuse de le laisser parler. Vingt fois il essaye de calmer l'orage, mais inutilement. Enfin, de guerre lasse, le public s'apaise & Molé en profite pour s'exprimer en ces termes : « Citoyens (le mot étoit encore à l'ordre du jour), j'ai mal rempli ma mission, si dans mon *à parte* avec Volicour, je n'ai pas fait suffisamment sentir que la proposition que je lui adressois & qui a soulevé votre mécontentement, n'étoit qu'une feinte ; je vais recommencer. » Molé retourne à son fauteuil & veut, en effet, reprendre la scène ; mais ici le public ne voulut point céder & se prononça d'une manière si accentuée, que le comédien se lève & se retire aux cris de : *Bravo pour l'acteur ! A bas la pièce !*

« Certes, il ne falloit rien moins que l'estime & la bienveillance que le public porte à Molé pour lui donner la patience étonnante dont il fit preuve. »

Molé avoit toujours beaucoup aimé le faste ; il étoit généreux & possédoit même des inclinations charitables ; mais il avoit peu d'économie & encore moins d'ordre ; les dernières années de son existence se ref-

sentirent de cette incurie. La Comédie-Françoise lui accorda une représentation à bénéfice qui produisit trente mille francs. Quelques jours après, il éprouva pendant la nuit une foiblesse qui se prolongea, & bientôt son état s'aggrava au point qu'on jugea urgent de le faire transporter d'Antony, sa résidence habituelle, à Paris. La gangrène s'étant déclarée, tout espoir de guérison s'évanouit : il demanda & reçut à son lit de mort les secours de la religion (1). A l'issue d'un service religieux, célébré avec pompe à Saint-Sulpice, ses dépouilles mortelles, escortées de tout le personnel de la Comédie-Françoise, furent ramenées dans sa maison des champs, par les soins de l'abbé Chaisneau, curé d'Antony & ami du défunt. Une quête fut faite, à la suite de l'inhumation, pour les pauvres du village.

Molé avait été marié, le 10 janvier 1769, à

(1) Il succomba le 11 décembre 1802. Entre autres écrits auxquels donna lieu sa dernière maladie, il parut une brochure en vers, intitulée : *Épître à Maloet, médecin de Molé*, par A. R***, qui se termine ainsi :

Et si la mort ne veut qu'un comédien
[siffié,
Livre lui Dugazon & laisse-nous Molé.

Lorsqu'il eut succombé, Grimod de la Reynière proposa publiquement « qu'il fût donné sur le « théâtre de la nation une repré-

« sentation solennelle d'un de nos
« chefs-d'œuvre, & que ce jour,
« tous les spectateurs, sans distinc-
« tion d'âge, de rang, ni de sexe,
« parussent dans la salle avec un
« crêpe au bras. »

Il n'est pas besoin d'ajouter que cette proposition, émanée d'un cerveau exalté, ne fut point entendue.

Le 2 juin 1804, on donna sur le théâtre de la Porte Saint-Martin une représentation au bénéfice de la succession, qui n'atteignit pas le but qu'on s'étoit proposé.

M^{lle} d'Epinay (1), jeune actrice du Théâtre-François : il la perdit en 1782. On a dit, à tort, qu'il s'étoit remarié depuis à une jeune femme, devenue fort éprise de lui, quoiqu'il fût sexagénaire.

Il avoit formé plusieurs élèves, parmi lesquelles M^{lle} d'Oigny fut une des plus remarquables.

Molé voulut aussi s'essayer dans les lettres. Il donna, le 26 septembre 1781, le *Quiproquo*, comédie en un acte & en prose. Cette pièce n'a pas été imprimée ; malgré quelques traits heureux & un style assez facile, & bien qu'elle eût été jouée par l'élite des acteurs, le peu de succès qu'elle obtint fit comprendre à son auteur que là n'étoit pas sa voie & il eut le bon esprit de retirer sa pièce après la troisième représentation.

Il a composé, en outre, quelques discours de clôture & de rentrée où, selon l'opinion de La Harpe, « beau-
« coup de verbiage s'allie à beaucoup d'esprit » ; un éloge de Prévillc ; celui de M^{lle} Dangeville, qu'il prononça dans une séance publique du *Lycée des Arts*, dont il faisoit partie depuis plusieurs années, & qui renferment, le premier surtout, des observations judicieuses sur l'art du comédien. Sa Notice sur Le Kain est également bonne à consulter. Il est encore auteur d'un *Éloge de M^{lles} Du Mesnil & Clairon*, dans lesquels il donne des détails sur leur vie privée ; mais où

(1) Pierrette-Hélène Pinet, qui avoit débuté le 21 janvier 1761 ; elle étoit fille de Claude-André Pinet, perruquier, & de Catherine

Wey, rue de la Grande-Truanderie. Née le 14 juin 1740, elle est morte le 17 septembre 1782.

il se garde bien de se prononcer sur la prééminence de l'une ou de l'autre.

Molière ne fut point de l'Académie françoise ; Molé, plus heureux, fut nommé, le 6 décembre 1795, membre de la 3^e classe de l'Institut (1).

Nous terminons cette notice sur François-René Molé par les vers que Vigée avoit consacrés à la perfection inimitable de son jeu :

Tour à tour sublime & charmant,
Des cœurs il a trouvé la route la plus sûre ;
On est tenté de croire, en le voyant,
Que l'Art, en formant son talent,
Avoit donné le mot à la Nature.

(1) Il écrivoit *modestement* à Chaptal, en lui recommandant un sien protégé : « Si vous ne pouvez, mon cher confrère, faire pour » lui ce que je vous demande, » veuillez le recommander à notre collègue, le premier Consul. »

ROLES CRÉÉS PAR MOLÉ

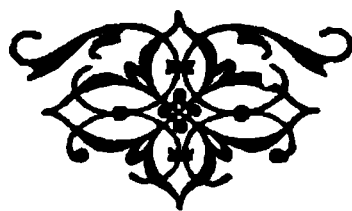
1760	Noricus	<i>Spartacus</i> , de Saurin.
—	Dorante	<i>Les Mœurs du temps</i> , du même.
1761	Valère	<i>Les fausses Apparences</i> , de de Belle Cour.
1762	Ilus	<i>Zelmire</i> , de De Belloy.
—	Germance	<i>L'Ecueil du Sage</i> , de Voltaire.
—	Constantin	<i>Irène</i> , de Boistel.
—	Le Marquis	<i>Le Tambour nocturne</i> , de Destouches.
—	Lindor	<i>Heureusement</i> , de R. de Chabannes.

- 1763 Defronais *Dupuis & Defronais*, de Collé.
 — Darmont *L'Anglois à Bordeaux*, de Favart.
 — Verville *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
 — Dorilas *La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
 — Osmont *Blanche & Guiscard*, de Saurin.
 — Edouard *Warwick*, de La Harpe.
 1764 Ergaste *L'Epreuve indiscrete*, de Bret.
 — Valère *L'Amateur*, de Barthe.
 — Belton *La Jeune Indienne*, de Chamfort.
 — Richard *Cromwell*, de Du Clairon.
 — Le Colonel *Le Cercle*, de Poinfinet.
 1765 Harcourt *Le Siège de Calais*, de De Belloy.
 — Damis *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
 — Fonrose *La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
 — Damis *L'Orpheline léguée*, de Saurin.
 — Nemours *Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
 1766 Vanderk fils *Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
 — Artaxerce *Artaxerce*, de Lemierre.
 1767 Monréal fils *Hirza*, de B. de Sauvigny.
 — Melcourt *Les Deux Sœurs*, de Bret.
 — Mirzanès *Cosroës*, de Le Fèvre.
 1768 Dormilly *Les fausses Infidélités*, de Barthe.
 — Orobaze *Amélie*, de Ducis.
 — Génicourt *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
 — Béverley *Béverley*, de Saurin.
 — Le Chevalier *Les Deux Frères*, de Moïssy.
 — Hylas *Hylas & Sylvie*, de R. de Chabannes.
 1769 Th. Spencer *L'Orphelin anglois*, de Bongal.
 — Damis *Le Mariage impromptu*, de Cailhava.
 — Damis *Julie*, de Defnon.
 — Hamlet *Hamlet*, de Ducis.
 1770 Mélac fils *Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
 — Hassan *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
 — Montalban *La Veuve du Malabar*, de Lemierre.
 — Rodrigue *Florinde*, de Le Fèvre.
 1771 Vilson *Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
 — Vilfain *Le Perfifflleur*, de B. de Sauvigny.
 — Valentin *L'heureuse Rencontre*, de M^{me} Rofet & Chaum.

- 1771 Gaſton *Gaſton & Bayard*, de De Belloy.
 — Sainville. *Les Amants ſans le ſçavoir*, de M^{me} Saint-Chamond.
 — Terville. *La Mère jalouſe*, de Barthe.
 1772 Clodomir *Les Druides*, de Le Blanc.
 — Dom Pèdre *Pierre le Cruel*, de De Belloy.
 — Roméo *Roméo & Juliette*, de Ducis.
 — Arminius *Les Chérufques*, de Bauvin.
 — Damis. *L'Anglomane*, de Saurin.
 1773 Lélie *La Centenaire*, d'Artaud.
 — Alcidonis *Alcidonis*, de L. de La Sauffaye.
 — Licinius. *Régulus*, de Dorat.
 — Damis. *La Feinte par amour*, du même.
 — Arcès *Orphanis*, de Blin de Sainmore.
 1774 Scipion. *Sophonisbe*, de Voltaire.
 — Sir James. *Le Vindictif*, de Dudoyer.
 — Pepin. *Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
 — Teleim *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
 — Richard. *La Partie de Chaffe*, de Collé.
 1775 Wilkin *Albert I^{er}*, de Le Blanc.
 — Terville. *Le Célibataire*, de Dorat.
 1776 Abdolonyme. *Abdolonyme*, de Collet.
 — M. Coriolan. *Coriolan*, de Gudin.
 — Séjours. *Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
 1777 Zelifcar. *Zuma*, de Le Fèvre.
 — Philémon *L'Egoïſme*, de Cailhava.
 — Coucy *Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
 — Morinzer *L'Amant bourru*, de Monvel.
 — Saint-Phar. *L'Inconſéquent*, de Laujon.
 — Zéangir. *Muſtapha & Zéangir*, de Chamfort.
 1778 Soligni. *L'Homme perſonnel*, de Barthe.
 — Damon *L'Impatient*, de Lantier.
 — Le Chevalier *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
 — Le Chevalier *Le Chevalier françois à Londres*, du même.
 1779 Apollon *Les Muſes rivales*, de La Harpe.
 — Damis. *L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
 — Argide *Agathocle*, de Voltaire.
 — Luzi. *Laurette*, de D'Oifemont.
 — Verville. *Rofeïde*, de Dorat.

- 1779 Menzikoff *Pierre le Grand*, du même.
 1780 Deformes. *Clémentine & Deformes*, de Monvel.
 — Lifimon *Le Bon Ami*, de Legrand.
 — Ferville *Antipathie pour l'Amour*, de Dudoyer.
 1781 Le Comte d'Orfon. *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
 1782 Damis *Les Epreuves*, par Forgeot
 — Dolcy. *Le Flatteur*, de Lantier.
 — Henri IV. *La Réduction de Paris*, de Desfontaines.
 — Sophanis *L'Ecueil des Mœurs*, du même.
 — Vibius. *Tibère*, de Fallet.
 1783 Edgar. *Le Roi Lear*, de Ducis.
 — Cléante. *Les Aveux difficiles*, de Vigée.
 — Damis. *Le Déjeuner interrompu*, de M^{me} de Montenclos.
 — Le Marquis. *Le Séducteur*, de Bièvre.
 1784 Le Chevalier *Le Jaloux*, de R. de Chabannes
 — Saint-Robert. *Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
 — Almaziva *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
 — Florval *La fausse Coquette*, de Vigée.
 — Merval *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 1785 Florville. *L'Oncle & les Tantes*, de Lafalle.
 1786 Florimond. *L'Inconstant*, de C. Harleville.
 — Merval. *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 — Bayard *Les Amours de Bayard*, de Monvel.
 1788 Plinville. *L'Optimiste*, de C. Harleville.
 — Terval *La Jeune Epouse*, de Cubières.
 — Le Marquis *L'Entrevue*, de Vigée.
 1789 Valère *Le Précepteur*, de Fabre d'Eglantine.
 — Dorlanges. *Les Châteaux en Espagne*, d'E. d'Harleville.
 1790 André. *L'Honnête Criminel*, de Fenouillot de Falbaire
 — Alceste *Le Philinte de Molière*, de F. d'Eglantine.
 — Valère. *Le Présumptueux*, du même.
 1792 Dubriage *Le Vieux Célibataire*, de C. Harleville.
 — Almaziva *La Mère coupable*, de Beaumarchais.
 — Le Baron *Le Retour du Mari*, de Ségur.
 1793 Marat. *Les Catilinas modernes*, de Féré fils.
 1795 J. Andrews. *Paméla*, de F. de Neuschâteau.
 — Morin. *Le bon Fermier*, de Ségur.

- 1795 Dorimond père. . . *Le Tolérant*, de Demoustier
1798 Falkland. *Falkland*, de Laya.
— Orphéon *Les Dangers de la Présomption*, de Desfaucherets.
1799 Michel Montaigne. . *Michel Montaigne*, de Gray.
1801 Blainville *Le Confident par hasard*, de Faur.



1757-1786

BRIZARD

1757-1786



JEAN-BAPTISTE BRITARD

dit B R I Z A R D

1757 — 1786

BBRITARD, dit Brizard, né à Orléans, le 7 avril 1721, dans une honorable famille bourgeoise, fut d'abord destiné à la peinture. On l'envoya fort jeune à Paris, auprès d'une parente de sa mère, qui le fit admettre comme élève de Carle Vanloo, premier peintre du Roy. Il apporta tant d'ardeur dans ses études & y fit des progrès si rapides, que son illustre maître le jugea en état, malgré sa jeunesse, de concourir pour le grand prix. Tel sembloit être l'avenir qui s'ouvroit devant lui lorsque le hasard

Extrait des registres de la paroisse Saint-Victor : « Le septiesme d'avril, mille sept cent vingt & un, a été par moi, curé de cette paroisse, baptisé Jean-Baptiste, né d'aujourd'hui, du légitime mariage d'honnête personne François Britard, bourgeois d'Orléans, & d'Elisabeth Hulot. Signé Lenormant. »

le jeta dans une carrière où l'attendoient des succès plus certains encore. Brizard, dans l'intention de se divertir, étoit allé à Valence en Dauphiné, où l'on avoit formé un camp de plaifance. Une représentation théâtrale faillit manquer par le fait d'un des acteurs, trop gravement indisposé pour remplir son rôle dans une tragédie dont l'Infant d'Espagne désiroit avoir le spectacle. Brizard ayant, en maintes occasions déjà, manifesté son goût pour le théâtre, M^{lle} Destouche, directrice de spectacle, qui l'avoit connu à Paris, l'engagea vivement à remplacer l'acteur absent. Son talent, plus encore que sa complaisance, lui ayant valu de grands applaudissements, cette circonstance décida de son sort : il ne retourna plus à l'atelier de Vanloo.

Engagé dans la troupe de Lyon, il joua ensuite sur diverses autres scènes de province pendant plusieurs années. Ce n'est qu'en 1757, qu'il consentit, à la sollicitation de M^{lles} Du Mesnil & Clairon, à venir débiter à la Comédie-Françoise pour y tenir l'emploi des *rois* & des *pères-nobles*, que la retraite prochaine de Sarrazin alloit laisser vacant.

C'est le 1^{er} août 1757, qu'il parut pour la première fois devant un auditoire éclairé & sévère, dans le rôle d'Alphonse, d'*Inès de Castro*, rôle peu favorable & dans lequel il obtint pourtant une réussite complète. Il le rejoua le 3 ; puis successivement Titus, dans *Brutus* (les 8 & 10 août), Mithridate (le 13 & le 17), & le 24 novembre suivant, pour son début à la Cour, il

joua le vieil Horace. Le 13 mars 1758, Brizard fut reçu au nombre des comédiens du Roy.

Pendant vingt-neuf années que cet acteur éminent fit partie de leur Société, il contribua au succès de la plupart des tragédies nouvelles représentées dans cet espace de temps. Il jouoit la comédie avec non moins de supériorité : *le Père de Famille*, *le Philosophe sans le sçavoir*, *Henri IV*, de *la Partie de Chasse*, sont les rôles dans lesquels il se fit le plus remarquer en ce genre. C'est dans le dernier de ces ouvrages qu'il prit, le 1^{er} avril 1786, congé définitif du public dont les regrets le suivirent dans sa retraite; avant de paroître dans cette comédie, il avoit rempli le rôle d'Horace père, qui étoit un de ses plus beaux triomphes. Jamais peut-être il n'y déploya plus d'énergie, & cependant, cette énergie l'abandonna un moment, à ce passage :

Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux.

L'émotion le gagna tellement, qu'il dut s'arrêter pendant quelques minutes afin de s'en rendre maître.

Dans les morceaux de raisonnement, il étoit souvent froid; mais quand cet acteur étoit emporté par la situation, il lui devenoit impossible de s'arrêter. Lorsque, dans *Mérope*, apprenant à la reine que Poliphonte avoit fait périr Cresphonte, son époux, il s'écrioit :

. Il en est l'affassin !

il se faisoit dans la salle une telle explosion, que jamais on n'a pu entendre les trois vers suivants, parce que Brizard n'a jamais attendu, pour les dire, que le public fût redevenu calme, tant la passion l'entraînoit!

Ainsi que Prévile, Brizard devoit au naturel de son jeu les grands effets qu'il produisoit, principalement dans la tragédie. Sarrazin, à qui il avoit succédé, étoit, dit-on, plus pathétique, possédoit plus d'entrailles; mais Brizard eut plus de véritable grandeur. Doué d'une figure imposante & vénérable, d'une taille élevée & majestueuse, on ne pouvoit imaginer un plus beau vieillard; &, dès qu'il avoit ouvert la bouche, ce vieillard devenoit le plus énergique, ou le plus tendre, ou le plus terrible des pères, soit qu'il représentât Mithridate, Argyre (1), Lufignan ou le vieil Horace.

La simplicité de son débit étoit telle qu'il n'avoit jamais l'air de jouer devant le public, & qu'il paroissoit être toujours le personnage de son rôle.

Tel est le jugement porté sur lui par les critiques

(1) Voltaire aimoit, comme on fait, à jouer la tragédie; il se croyoit supérieur à Brizard dans les rôles de *Pères*: « On m'écrit, » disoit-il, de Paris, que Brizard « est un cheval de carrosse; moi, » je suis un fiacre, mais je fais « pleurer. » Dans une lettre à Thiriot, il disoit en parlant du rôle d'*Argyre*, qu'il avoit joué à Ferney :

« Je vous ferai plus d'impression » que Brizard; je suis un excel- » lent *bonhomme de père*. » Il est avéré, au contraire, qu'il étoit outré & ridicule. C'est Voltaire qui disoit encore en parlant de Brizard, que « c'étoit un acteur très-froid, » des yeux duquel il ne pouvoit « couler que de la neige. »

de son temps, à l'exception toutefois de La Harpe, qui, tout en reconnoissant son naturel précieux, dit dans sa correspondance : « qu'il a toujours été foible
« d'intelligence & que ses cheveux blancs sont la
« moitié de son talent. » L'effroi causé par un danger imminent auquel il s'étoit trouvé exposé dans sa jeunesse, avoit blanchi la chevelure de Brizard, & il est certain que son front empreint de grandeur, & ainsi ombragé, ajoutoit encore à l'illusion qu'il produisoit dans ses rôles, & qui auroit été complète si son organe n'eût été parfois un peu voilé.

Quant au reproche adressé à son intelligence, rien ne paroît avoir été moins fondé. Brizard, homme du goût le plus éclairé, fut un de ceux qui se montrèrent les plus ardents à seconder la réforme du costume, entreprise par Le Kain & M^{lle} Clairon. Il refusa de jouer *OEdipe chez Admète* (1), dont la première représentation avoit eu lieu à la Cour, avec un costume en soie bleu céleste, dont le Roy lui avoit fait cadeau (2), & il revêtit la robe de laine destinée à un figurant.

Cet acteur étoit doué d'une rare présence d'esprit & de non moins de sang-froid; voici deux anecdotes

(1) Tragédie de Ducis, jouée le 26 novembre 1778, dans les appartements de Monsieur, frère du Roy, & le 4 décembre suivant à la ville.

(2) L'usage de la Cour, qui se

prolongea fort avant dans le dernier siècle & qui trouva même quelques imitateurs au commencement de celui-ci, étoit de donner aux principaux comédiens l'habit de leurs rôles.

qui le prouvent. Un soir, tandis qu'il étoit en scène, le feu prit à son panache; averti par les cris du parterre, il retira son casque avec noblesse, sans s'interrompre, & le remit à son confident qui, moins maître de lui & peu soucieux de se brûler les doigts, le laissa profaïquement tomber. Dans une autre circonstance, il fut blessé à la main avec une arme tranchante, par la maladresse d'un acteur. Son sang couloit, &, tout à son rôle, il ne s'en apercevoit pas. Il fallut que la clameur du public l'obligeât à laisser là le personnage de Danaüs & à se retirer.

C'est Brizard qui, à la sixième représentation d'*Irène* (1), la dernière composition tragique de Voltaire, couronna de lauriers le buste de ce grand homme, en sa présence même.

Comme Le Kain, comme Prévile, Brizard emporta dans la retraite l'estime générale, due à la régularité de ses mœurs.

Il recevoit 2,175 livres de pension de la Comédie;

(1) Le 30 mars 1778. Lors des représentations de cette tragédie, la lettre suivante, signée par Augé, en ce moment premier sémainier, fut insérée dans les feuilles publiques : « La Comédie, informée que
• plusieurs personnes, à la pre-
• mière représentation d'*Irène*, ont,
• pour être placées, donné à ses
• employés, outre les six livres de
• leur billet, seul prix que la
• Comédie reçoive & entende re-

• cevoir, quelques gratifications
• généreuses, supplie le public de
• s'en tenir à cette seule rétribu-
• tion, le surplus étant susceptible
• de mille inconvénients. Elle vient
• de faire à ses postes & à ses ga-
• gistes les défenses les plus sévè-
• res de ne rien prendre, la déli-
• catesse de la Comédie étant
• intéressée à ouvrir toutes les
• places aux prix fixés. »

2,000 livres du Roy, dont moitié lui avoit été accordée en 1770 & l'autre le fut en 1783 (1); plus 500 livres comme professeur de déclamation. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ses travaux; car, cinq ans après s'être retiré, il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba, le 30 janvier 1791, à l'âge de soixante & dix ans environ, laissant après lui la mémoire d'un homme de bien.

Ducis, qui fut son ami, a tracé l'építaphe qui figure sur la tombe de Brizard.

(1) « Pension de mille livres est accordée par le Roy aux sieurs Brizard, Préville & Molé, en considération de leurs longs services, & comme récompense de-
 « vant les encourager à les continuer encore pendant plusieurs années. » 8 mai 1783.
 (Arch. nation.)

ROLES CRÉÉS PAR BRIZARD

1758	Narbal	<i>Astorbé</i> , de Colardeau.
—	Danaüs.	<i>Hypermnestre</i> , de Lemierre.
1760	Zéangir.	<i>Zulica</i> , de Dorat.
—	Sciolto	<i>Caliste</i> , de Colardeau.
—	Argyre	<i>Tancrede</i> , de Voltaire.
—	Bénassar.	<i>Zulime</i> , de Lemierre.
—	Théophraste.	<i>Les Philosophes</i> , de Palissot.
1761	D'Orbeston	<i>Le Père de Famille</i> , de Diderot.
—	Géronte.	<i>Le Financier</i> , de Saint-Foix.
1762	Polidore	<i>Zelmire</i> , de De Belloy.
—	Vodemar	<i>Irène</i> , de Boistel.

- | | | |
|------|-------------------------|--|
| 1763 | Dupuis | <i>Dupuis & Defronais</i> , de Collé. |
| — | Un Philosophe | <i>La Manie des Arts</i> , de R. de Chabannes. |
| — | Manco-Capac | <i>Manco-Capac</i> , de Le Blanc. |
| — | Bruzancourt. | <i>Le Bienfait rendu</i> , de Dampierre. |
| — | Siffredi | <i>Blanche & Guiscard</i> , de Saurin. |
| 1764 | Idoménée. | <i>Idoménée</i> , de Lemierre. |
| — | L'Hiérophante. | <i>Olympie</i> , de Voltaire. |
| — | Cromwell. | <i>Cromwell</i> , de Du Clairon. |
| 1765 | E. de Saint-Pierre. . . | <i>Le Siège de Calais</i> , de De Belloy. |
| — | Vanderk père. | <i>Le Philosophe sans le sçavoir</i> , de Sedaine. |
| 1766 | Artaban. | <i>Artaxerce</i> , de Lemierre. |
| — | Pharamond | <i>Pharamond</i> , de*** (La Harpe.) |
| 1767 | Phaleffar | <i>Cofroès</i> , de Le Fèvre. |
| — | Montréal père. | <i>Hirza</i> , de B. de Sauvigny. |
| 1768 | Brillant | <i>Les Valets maîtres</i> , de R. de Chabannes. |
| — | Jarvis. | <i>Béverley</i> , de Saurin. |
| — | Oronte | <i>Les Deux Frères</i> , de Moiffy. |
| 1769 | Frick | <i>L'Orphelin anglois</i> , de Bongal. |
| — | Lifimont. | <i>Julie</i> , de Denon. |
| — | Forlix | <i>Le Mariage interrompu</i> , de Cailhava. |
| — | Claudius | <i>Hamlet</i> , de Ducis. |
| 1770 | Mélac père | <i>Les Deux Amis</i> , de Beaumarchais. |
| — | Julien. | <i>Florinde</i> , de Le Fèvre. |
| 1771 | Avogare. | <i>Gaston & Bayard</i> , de De Belloy. |
| — | Falkland. | <i>Le Fabricant de Londres</i> , de F. de Falbaire. |
| — | Melcour. | <i>La Mère jalouse</i> , de Barthe. |
| — | Le comte d'Aurai. . . | <i>Les Amants sans le sçavoir</i> , de M ^{me} de S. Ch.
(Chamont.) |
| 1772 | Du Guesclin. | <i>Pierre le Cruel</i> , de De Belloy. |
| — | Syndonax | <i>Les Druides</i> , de Le Blanc. |
| — | Montaigu | <i>Roméo & Juliette</i> , de Ducis. |
| — | Lifimon. | <i>L'Anglomane</i> , de Saurin. |
| 1773 | Sésostris. | <i>Orphanis</i> , de Blin de Sainmore. |
| — | Fronton | <i>Alcidonis</i> , de L. de La Sauffaye. |
| — | Régulus. | <i>Régulus</i> , de Dorat. |
| — | Lélie | <i>Sophonisbe</i> , de Mairet, arrangé p. Voltaire. |
| 1774 | Ricomer. | <i>Adélaïde de Hongrie</i> , de Dorat. |
| — | Le Juge. | <i>Le Vindictif</i> , de Dudoyer. |
| — | Henri IV | <i>La Partie de Chasse</i> , de Collé. |

- 1775 Monbrifon. *Le Célibataire*, de Dorat.
 1776 Ottobon. *Loredan*, de Fontanelle.
 1777 Saint-Cène *L'Inconséquent*, de Laujon.
 — Soliman. *Muflapha & Zéangir*, de Chamfort.
 1778 Barmécide *Les Barmécides*, de La Harpe.
 — Léonce *Irène*, de Voltaire.
 — OEdipe *OEdipe chez Admète*, de Ducis.
 1779 Ydafan *Agathocle*, de Voltaire.
 — Nelmours. *Rofeïde*, de Dorat.
 — Pierre. *Pierre le Grand*, du même.
 1781 Montescal *Jeanne de Naples*, de La Harpe.
 1782 Corneille *L'Inauguration du Th. françois*, d'Imbert.
 — Lyfander *Agis*, de Laignelot.
 1783 Léar *Le Roi Léur*, de Ducis.





MAGDELEINE-CÉLESTE FIEUZAL

dite MADEMOISELLE DURANCY

1759 — 1767

MADEMOISELLE DURANCY, née à Paris le 21 mai 1746, étoit fille de comédiens de province (1) &, dès son enfance, fut destinée à la profession de ses parents. N'étant à peine

Extrait des registres de la paroisse Saint-Laurent : « Le vingt-trois may mille sept cent quarante-six, fut baptisée Magdeleine-Céleste, née le vingt & un du courant, fille de Jean-François Fieuzal, bourgeois de Paris, & de Françoise-Marine Dessuflefour, sa femme. »

(1) Sa mère étoit connue en province sous le nom de Darimat, comme une des meilleures actrices dans les rôles de *caractère*. Son père jouoit les valets & dans l'année même des débuts de sa fille, le 15 novembre 1759, il débuta avec

quelque succès, le 1^{er} avril 1760, à la Comédie-Françoise; il y fut reçu, mais il n'y fit qu'un séjour passager. C'est à tort que Lema-zurier donne à cette actrice le nom de Froillac.

20

MADemoiselle DURANCY

1759-1767

âgée que de treize ans, elle débuta à la Comédie-Françoise, le 19 juillet 1759, par le rôle de Dorine dans le *Tartuffe*, & celui de Marinette, dans le *Florentin*. Elle s'y montra vive, aisée, naturelle, surtout dans ce dernier rôle, dont elle fit ressortir les détails avec beaucoup d'intelligence. Le dimanche suivant, elle continua ses débuts dans le *Muet* & les *Folies amoureuses* ; & le lendemain, par le rôle de Gnydie, dans *Zénéide*. Le 29, elle joua Babet, dans le *Jaloux désabusé*. Le 5 août, Marinette, du *Dépit amoureux* & Lifette, des *Dehors trompeurs* ; & le 9, Cléanthis dans *Démocrite*. Quoique ayant été fort applaudie, on ne jugea pas, cependant, qu'elle annonçât des qualités de nature à faire espérer qu'elle pourroit un jour prétendre à remplir l'emploi que la célèbre Dangeville tenoit encore d'une manière si brillante. Cette jeune actrice tourna donc ses vues vers l'Opéra, & le 19 juin 1762, elle paroissoit sur cette nouvelle scène ; les feuilles du temps s'accordent à reconnoître que ce fut avec un grand succès. « Sa voix, suivant
 « le *Mercur*, étoit très-bien timbrée, d'une qualité
 « de son agréable & d'une singulière étendue, & elle
 « faisoit preuve dans son jeu d'intelligence & d'ex-
 « pression. »

Malgré ces jugements favorables, M^{lle} Durancy, soit en raison des obstacles qui lui étoient suscités par des rivalités jalouses, soit que sa véritable vocation l'appelât à interpréter les chefs-d'œuvre classiques, revint à la Comédie-Françoise, lors de la

retraite de M^{lle} Clairon. Elle y reparut par le rôle de Pulchérie dans *Héraclius*, le 13 & le 15 octobre 1766; le 18, le 20 & le 22, dans *Aménaïde de Tancrède*. Le 25, le 27 & le 29, elle jouoit l'*Electre*, de Voltaire; le 1^{er} décembre, *Idamé*; & *Camille*, le 13 du même mois. Le succès qu'elle obtint, & principalement dans la tragédie d'*Oreste*, engagea Voltaire, qui toujours étoit à l'affût des talents nés ou à naître, à la placer sous son patronage. Il prit plaisir à la nommer son élève, parce que, l'ayant vue enfant à Genève, il lui avoit promis de lui donner un rôle, si jamais elle entroit à la Comédie-Françoise. Lorsque par la suite cet événement se réalisa, pressentant combien le départ de Clairon alloit nuire à la représentation de ses ouvrages, il jugea utile à ses intérêts d'auteur de tenir sérieusement l'engagement qu'il avoit pris, signé même un jour en se jouant, & il confia à M^{lle} Durancy le rôle d'Obéïde dans la tragédie des *Scythes* (1). Il paroît qu'elle s'y montra foible à la première représentation; mais on ajoute qu'à la troisième & à la quatrième, elle prit une revanche éclatante. On lui conseilla seulement d'adoucir ses inflexions de voix, qui ne furent pas trouvées toutes heureuses.

Si les débuts de cette actrice eurent de nombreux partisans, ils rencontrèrent aussi des adversaires obstinés, & du choc de ces opinions divergentes naquirent

(1) Représentée pour la première fois le 26 mars 1767.

souvent des représentations tumultueuses (1). M^{lle} Du-bois, qui, depuis la retraite de M^{lle} Clairon, avoit été mise en possession des premiers rôles, ne resta point étrangère à ces tracasseries. Elle l'emportoit de beaucoup, sans doute, par la figure, sur M^{lle} Durancy ; mais elle se montra excessivement jalouse d'un talent qui étoit supérieur au sien, & suscita à sa rivale tous les ennuis possibles. Aussi, rebutée par tant de contrariétés & se voyant sacrifiée, celle-ci prit-elle le parti regrettable de renoncer à la scène françoise à laquelle elle cessa d'appartenir, le 5 octobre 1767 ; elle reparut le 23 du même mois à l'Académie royale de musique, dont elle devint un des meilleurs soutiens : ce qui ne prouve, en aucune façon, qu'elle n'auroit pas réalisé, au Théâtre-François, les espérances que ses précédents débuts dans la tragédie avoient fait naître chez les amateurs de ce genre & chez les hommes de l'art. Nous citerons parmi ces derniers, Le Kain, partisan très-déclaré de M^{lle} Durancy, & juge qu'on ne peut récuser, qui assure « qu'aucune actrice ne lui parut plus capable de remplacer M^{lle} Clairon. » Ces querelles intestines donnèrent lieu à des négociations & à une correspondance assez curieuses par la part qu'y ont prise ce grand tragédien & Voltaire.

(1) Les opinions furent divisées sur son compte ; les uns la trouvoient admirable, les autres, détestable. Monseigneur (*) qui l'avoit

vue, la mettoit à deux cents mille piques au-dessus de M^{lle} Clairon.

(Journal de Collé.)

(*) Le duc d'Orléans.

Le jeu de M^{lle} Durancy réunissoit au même degré l'énergie, l'intelligence & la vérité; mais il lui manquoit la beauté du visage, & peut-être est-ce là qu'il faut chercher les motifs de cet excès de sévérité dont on la rendit victime. Les critiques contemporains, à l'exception du *Mercur*, dont nous avons rapporté l'opinion, lui ont aussi reproché une voix dure & sèche. Quoi qu'il en soit, M^{lle} Durancy a été regardée, de son temps, comme une des actrices les plus remarquables de la scène lyrique, qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée le 28 décembre 1780, dans la trente-quatrième année de son âge.

Les Mémoires de Bachaumont donnent sur sa fin prématurée des détails qui ne sont pas de nature à être reproduits ici. Dans le public, on l'attribua aux efforts incroyables qu'elle fit en chantant le rôle de Médée dans l'opéra de *Persée*, au sortir d'une crise qui lui commandoit le repos.

ROLE CRÉÉ PAR M^{lle} DURANCY

1767 Obéïde. *Les Scythes*, de Voltaire.



35

1762-1783.

BOURET.

1762-1783.



ANTOINE-CLAUDE BOURRE

dit BOURET

1762 — 1783

BOURET naquit à Paris, le 6 décembre 1732. Une circonstance particulière fit un comédien de ce jeune homme qui ne paroissoit pas destiné au théâtre. Ayant été chargé par son père de porter à Vadé, auteur grivois de l'opéra comique, une gaine d'épée qu'il lui avoit vendue, celui-ci, qui travailloit alors à sa pièce de *Nicaise* (1), fut frappé de la physionomie grotesque & de la voix nasillarde du messager, & s'écria : « Voilà mon Ni-

*Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice, à Paris : « Cejour-
d'hui, sept décembre mille sept cent trente-deux, a été baptisé Antoine-
Claude, né hier, fils de Claude Bourré, marchand, & de Marie Gueffard,
son épouse, demeurant rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. »*

(1) Opéra comique en un acte, représenté à la foire Saint-Laurent, le 7 février 1756.

« caise tout trouvé ! » Sans doute Vadé ne rencontra pas beaucoup de résistance chez le jeune Bouret, non plus que dans sa famille, puisque très-peu de temps après, il le faisoit recevoir dans la troupe qui devoit représenter son ouvrage.

Bouret resta pendant plusieurs années attaché aux théâtres de la Foire, où il obtenoit un très-grand succès dans les rôles de *niais*. La qualité distinctive de son talent étoit la naïveté. La réputation qu'il s'y étoit acquise lui valut, le 12 novembre 1762, un ordre de début pour la Comédie-Françoise. Il y parut pour la première fois, le 2 décembre, dans les rôles principaux de *Turcaret* & de *Crispin rival de son maître*. Déjà connu du public, il fut accueilli avec faveur, quoique la timidité dont il ne put se défendre, paralysât la gaieté habituelle qui étoit le caractère distinctif de son jeu. Il y fut reçu à l'essai, le 11 du même mois. Le 15 janvier 1763, on l'admit aux grands appointements de 2,000 livres ; & enfin, il fut reçu sociétaire, le 10 août 1764. L'emploi de cet acteur étoit celui qu'au théâtre on appelle les *bas-comiques*.

On ne s'accorde pas sur son talent ; les uns le déclarent inimitable dans les rôles d'ivrognes, dans les Crispin, les La Branche ; les autres, & La Harpe est du nombre (mais on sçait que La Harpe étoit toujours mécontent), le tenoient pour assez mauvais comédien. Il faut raisonnablement conclure, de ces jugements contradictoires, que cet acteur n'a mérité :

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Dans les dernières années de sa vie, le nasillement qu'on lui avoit toujours reproché, étoit devenu déplaisant à l'excès & rendoit souvent son débit inintelligible. Toutefois, ce défaut même tournoit au profit de certains rôles, tels que celui d'Agnelet, dans l'*Avocat Patelin*, de Flamand, dans *Turcaret*. Sa physionomie épaisse & ses sourcils noirs & fournis donnoient au rôle de Pourceaugnac un cachet particulier : aussi aimoit-on à l'y voir. On dit qu'il étoit encore excellent dans le rôle de Mirobolan, de *Crispin, médecin*.

Bouret n'étoit pas sans esprit. M^{lle} Luzy, qui avoit été sa camarade à l'Opéra-Comique, avant d'arriver, comme lui, à la Comédie-Françoise, tout en rendant justice à son talent, faisoit un jour quelques restrictions, prétendant qu'il ne jouoit réellement bien que les *bêtes*. Celui-ci qui l'entendit, lui riposta vivement : « Je suis bien flatté de votre suffrage, Mademoiselle. » Vous devez vous connoître en *bêtes*..... M. votre père en faisoit. » On pense bien que les rieurs ne furent pas du côté de M^{lle} Luzy.

Bouret est mort à Paris, le 16 septembre 1783 (1),

(1) Cet acteur étoit fort aimé de ses camarades qui se cotisèrent pour donner à sa veuve une somme de mille livres & convinrent de pensionner ses enfants jusqu'à leur vingtième année.

• De mémoire d'homme, lit-on dans les *Mémoires secrets*, on n'a point vu d'enterrement pareil

• à celui de Bouret, non à raison
• de la magnificence de la pompe,
• mais par l'affliction qui régnoit
• sur tous les visages. Tous ses
• camarades y ont assisté, sauf le
• sieur Molé qui faisoit faire ce
• jour-là un service pour sa femme,
• le sieur de la Rive & Prévile.
• Tous les divers officiers, suppôts,

à la suite d'une longue maladie & dans un âge peu avancé.

- valets du théâtre de la Comédie • gnalé par dessus les autres & a
- s'étoient fait un devoir de s'y • été tellement suffoqué de la dou-
- rendre, &, tous pleuroient & • leur, qu'il s'est trouvé mal. •
- sanglottoient aussi. (Bachaumont, t. xxii, p. 212.)
- Le sieur Des Effarts s'est fi-

ROLES CRÉÉS PAR BOURET

- 1758 La Brie *Le Père de Famille*, de Diderot.
- 1762 Maître-Pierre *Le Tambour nocturne*, de Destouches.
- 1763 La Violette *Dupuis & Desronais*, de Collé.
- Allegro *La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
- Jasmin *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
- 1764 Dumon *Le Cercle*, de Poinfinet.
- La Fleur *L'Homme singulier*, de Destouches.
- 1765 Un Clerc *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
- Un Valet *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.
- 1768 Un Provincial *Les Valets maîtres de la maison*, de R. de Chabannes.
- Un Notaire *La jeune Indienne*, de Chamfort.
- Dubois *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
- André *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
- 1771 Un Laquais *Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
- 1773 G. Dandin *La Centenaire*, d'Artaud.
- 1774 Un Valet *Les Amants sans le savoir*, de la M^{re} de S. C.
- Un Bûcheron *La Partie de chasse de Henri IV*, de Collé.
- Justin *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
- 1775 Un Notaire *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
- 1778 Dorlis *L'Impatient*, de Desmahis.
- Dumont *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
- 1782 La Brie *Le Flatteur*, de Lantier.
- Martin *Le Vieux Garçon*, de Du Buiffon.
- Un Garçon de café. *Molière à la nouvelle salle*, de La Harpe.

None to be

AUGE
1763-1782



FRANÇOIS AUGÉ

1763 — 1782

AUGÉ commença de bonne heure à jouer la comédie, puisque, dès l'année 1750, il parcouroit déjà les provinces en compagnie d'acteurs ambulants. Quelques années plus tard, il étoit attaché à une troupe de comédiens sédentaires, établis à Vienne en Autriche. Il revint ensuite en France, fit partie de la troupe du théâtre de Lyon, & c'est pendant son séjour dans cette ville, où la comédie florissoit, qu'Augé, qui y tenoit avec succès l'emploi de la *grande casaque*, reçut, le 18 janvier 1763, un ordre de début de la Comédie-Françoise,

Extrait des registres de l'église paroissiale Saint-Etienne, à la Ferté-sous-Jouarre : « François, fils de Joseph Augé, & de Marie-Louise Mousséau, ses père & mère, est né le dernier du mois passé & a été baptisé le deux janvier mil sept cent trente-quatre, lequel a eu pour parrain, Louis-François Salmont, & pour marraine, Isabelle Belloi, qui a déclaré ne sçavoir signer. »

à laquelle Armand (1) l'avoit signalé comme le seul comédien propre à lui succéder : témoignage que venoit encore appuyer celui de M^{lle} de Champmeslé.

Sa première apparition à Paris eut lieu, le 14 avril 1763, à la rentrée de Pâques, par les rôles de Dave dans l'*Andrienne*, & de Labranche dans *Crispin rival de son maître*. Un masque excellent prévint tout d'abord le public en sa faveur. Sa voix bien timbrée, son geste prompt & sa répartie vive déterminèrent, dès le premier soir, une réussite que confirmèrent successivement les rôles de Mascarille dans l'*Etourdi*; de Merlin dans les *Trois Frères rivaux*, qu'il joua le 15 & le 17 avril, & enfin de Frontin, du *Muet*, par lequel il termina ses débuts le 21 du même mois. Aussi, les Gentilshommes de la Chambre l'admirent-ils aux grands appointements de 2,000 livres, qu'ils portèrent le mois suivant à la demi-part. Un quart en sus (2) lui fut attribué le 4 avril 1767.

Augé justifia la faveur particulière dont il étoit l'objet & se fit une place honorable dans une Société qui comptoit alors tant de célébrités. Il étoit loin pourtant d'être sans défauts; on lui reprochoit surtout de s'af-

(1) François - Armand Huguet, né à Richelieu en Touraine, en 1699, débuta en 1723. Il se retira le 7 mars 1765 & mourut le 26 novembre de la même année.

(2) « A la charge par lui de
« jouer l'emploi des *payfans* & de

« se prêter à toutes les choses d'utilité où nous jugerons à propos
« de l'employer, dans l'intérêt du
« service. »

Signé : Maréchal de RICHELIEU
& DUC DE DURAS.

(Archives nationales.)

franchir trop facilement des règles d'un goût sévère & de la bienséance, & de s'adonner à la charge. Ainsi, dans le *Festin de Pierre*, où il remplissoit le rôle de Sganarelle, il ne manquoit pas, en parodiant son maître, de demander à son tour à M. Dimanche « si le
 « petit Colin mordoit toujours aux jambes, & si le
 « petit chien Brusquet faisoit toujours bien du bruit
 « avec son tambour. » Dans le *Tartuffe*, on blâmoit les regards effrontés qu'il jetoit sur Dorine, ainsi que les allusions d'une crudité choquante qu'il se permettoit dans la scène principale du quatrième acte. Comme ces inconvenances excitoient, sinon l'approbation, tout au moins la gaieté du parterre, Augé ne tenoit nul compte de la critique des gens éclairés, & persistoit ; il faut dire toutefois qu'à part ces quelques taches, il étoit parvenu à rendre d'une manière supérieure ce rôle difficile.

On a prétendu en outre qu'Augé étoit complètement dépourvu d'instruction, & le témoignage de Le Kain sembleroit le confirmer, dans un mémoire adressé au duc de Duras : « Il fait, disoit-il, des fau-
 « tes terribles contre la langue françoise, dont il mé-
 « connoît les principes, la prosodie & la prononcia-
 « tion. » Dans le même écrit il s'exprime ainsi :
 « M. le Maréchal rendroit service à la Comédie s'il
 « daignoit faire dire au sieur Augé qu'il faut savoir
 « ses rôles pour les réciter. »

Or, faut-il conclure de ceci que ces imperfections devoient être attribuées à son jugement ou à sa distrac-

tion, lorsque, par exemple, dans le rôle de l'Intimé des *Plaideurs*, il disoit, sans fourciller :

« & si, dans la province,
 « Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
 « Mon père pour sa part en emboursoit *dix-huit*. »

ou bien lorsque, jouant Hector dans le *Joueur*, il s'écrioit :

« il est, parbleu, grand jour. »

les yeux baissés vers la terre, & levant ensuite le nez en l'air, comme pour s'assurer de l'exactitude de sa remarque ?

Quoi qu'il en soit, cet acteur ne cessa pas d'être goûté du public, pendant les dix-neuf années qu'il passa à la Comédie-Françoise. Il plaisoit principalement dans les *Crispin* & les *Frontin*, & bien qu'étant le plus honnête homme du monde, il savoit se donner au théâtre l'air aussi fourbe, aussi rusé que le comportoient la plupart des rôles dont il étoit chargé.

Il joua excellemment Basile dans le *Mariage de Figaro*, le Commandeur dans le *Père de famille*, lors de la reprise de ce drame, & montra de la naïveté dans les paysans, tels que Lucas, de la *Partie de chasse de Henri IV*. En général, son jeu accusoit plutôt la franchise & le naturel que la finesse d'intention.

Augé, selon l'usage du temps, avoit également dé-

buté dans la tragédie. Le 19 février 1768, il avoit paru dans le rôle de Hiascar des *Illinois* ; puis, successivement dans *Warwick* & dans *Rhadamiste*. Mais il n'obtint pas de succès & cette tentative lui prouva qu'il seroit sage à lui de s'en tenir à la comédie.

Augé ne s'étoit point marié. Comme il menoit une existence régulière, & étoit naturellement fort économe, il avoit amassé une certaine fortune. C'est ce qui l'engagea, sans doute, bien que peu avancé en âge, à prendre prématurément sa retraite, afin de jouir d'un repos qui étoit l'objet de ses vœux les plus chers. Il quitta le théâtre en 1782, avec une pension de 2,500 livres, qui formoit la moindre partie de son revenu. Une année s'étoit à peine écoulée depuis qu'il se livroit aux douceurs du *far niente* dans une habitation qu'il avoit acquise rue de Valois, au Roule, lorsque la ruine du prince de Guéménée, chez qui il avoit placé la plus grande partie de son avoir, l'entraîna dans le même désastre. Il lui restoit néanmoins encore des ressources suffisantes pour vivre à l'abri du besoin ; mais le chagrin que lui avoit causé cette catastrophe imprévue avoit été si violent, qu'il y succomba, le 26 février 1783, après quelques jours seulement de maladie (1). Une vieille tante, qui avoit cessé de le voir depuis qu'il avoit embrassé la profession de comédien, hérita de 50,000 écus qu'Augé possédoit

(1) Grimm, à propos de cette mort, fait la réflexion suivante : « Un Crispin n'est pas tenu d'avoir plus de courage qu'un philosophe. »

encore & qu'il lui laissa par testament, en réservant toutefois une rente viagère de 3,000 livres à une amie qui l'avoit assisté de ses soins pendant sa dernière maladie.

ROLES CRÉES PAR AUGÉ

- | | | |
|------|---------------------|--|
| 1763 | Un Galcon | <i>La Manie des Arts</i> , de Rochon de Chabannes. |
| — | Le Commandeur . . | <i>Le Père de Famille</i> , de Diderot. |
| 1764 | La Fleur | <i>L'Epreuve indiscrete</i> , de Bret. |
| 1765 | L'Olive | <i>L'Orpheline léguée</i> , de Saurin. |
| — | Un Valet | <i>Le Philosophe sans le sçavoir</i> , de Sedaine. |
| — | Pasquin | <i>La Bergère des Alpes</i> , de Desfontaines. |
| 1767 | Drinck | <i>Eugénie</i> , de Beaumarchais. |
| 1768 | La Fleur | <i>Les Valets maitres</i> , de Rochon de Chabannes. |
| — | Dubois | <i>La Gageure imprévue</i> , de Sedaine. |
| 1769 | Un Menuisier . . . | <i>L'Orphelin anglois</i> , de Longueil. |
| 1771 | Gerfac | <i>La Mère jalouse</i> , de Barthe. |
| 1774 | L'Hôte | <i>Les Amants généreux</i> , de Rochon de Chabannes. |
| 1775 | Bafile | <i>Le Barbier de Séville</i> , de Beaumarchais. |
| 1778 | Un Valet | <i>L'Impatient</i> , de Lantier. |
| 1780 | Saint-Germain . . . | <i>Clémentine & Déformes</i> , de Monvel. |




MADemoiselle D OLIGNY
1763-1783



LOUISE-ADELAÏDE BERTHON DE MAISONNEUVE

dire MADEMOISELLE D'OLIGNY

1763 — 1783

 ADELAÏDE DE MAISONNEUVE, née à Paris le 30 octobre 1746, étoit fille d'un joaillier-orfèvre de la Reine, & ses parents, dans l'aisance, jouissoient de la considération qui s'attache au commerce honorablement exercé. On pourroit donc se demander avec surprise, surtout si l'on veut se reporter aux mœurs de la bourgeoisie dans le siècle dernier, par quel concours de circonstances une jeune fille, élevée au sein de sa famille, soigneusement écartée de la vie extérieure, a pu devenir comédienne? On trouveroit peut-être l'explication d'une carrière si fort opposée à sa condition, dans les rapports qui

Extrait des registres de la paroisse Saint-Germain-L'Auxerrois : • Du mardy, premier novembre mil sept cent quarante-six, fut baptisée Louise-Adélaïde, fille de Pierre Berthon de Maisonneuve, marchand orfèvre-joaillier, & de Louise-Marguerite Mielle, sa femme, place du Vieux-Louvre. L'enfant est né de dimanche dernier, trente octobre.

s'étoient formés entre ses parents & la célèbre M^{lle} Gauffin, marraine de la petite Adélaïde, dont la mère, au dire de Bachaumont, auroit été femme de chambre de cette actrice. Au surplus, rien n'établit l'exactitude de ce renseignement. Dans son enfance, la jeune Maisonneuve avoit quelquefois paru sous ce nom à la Comédie-Françoise dans des rôles appropriés à son âge. De là, sans doute, le germe d'un goût qui ne fit que se développer sur les théâtres de société. Plus tard, elle alla jouer pendant quelque temps à Rouen, où elle fut vue avec plaisir. De retour à Paris, ce succès l'avoit fait engager dans la troupe de Manheim, lorsque l'abbé de Voisenon, qui avoit eu occasion de la voir & d'apprécier tout son mérite, enchanté de ses grâces, obtint pour elle, par le crédit de la marquise de Pompadour, la nullité de cet engagement, & de plus, un ordre de début pour la Comédie-Françoise. Elle y parut le 3 mai 1763, ayant à peine atteint sa dix-septième année, dans les rôles d'Angélique de la *Gouvernante*, & de Zénéïde dans la pièce de ce nom qu'elle rejoua le 5 ; Molé lui avoit donné des leçons pendant deux mois. Dès le premier jour, son succès se dessina d'une manière très-prononcée, & elle fut reçue à l'essai aux appointements de 2,000 livres (1). Ses débuts se prolongèrent jusqu'au 20 du même mois.

(1) Collé qui, généralement, ne faisoit pas profession d'indulgence, dit dans son *Journal*, en parlant de

cette actrice : « ... En un mot, il m'a paru qu'elle avoit tous les dons que l'on ne peut tenir que

M^{lle} D'Oigny (c'est le nom qu'elle avoit alors adopté), étoit de moyenne stature, d'une taille élégante & bien prise ; son extérieur étoit des plus gracieux, &, sans être précisément jolie, sa figure étoit fort agréable & offroit l'expression d'une grande modestie. Elle avoit surtout dans la voix des accents de sensibilité d'un charme extrême : en un mot, cette actrice possédoit un don qui ne s'acquiert pas,

« Cette grâce, plus belle encor que la beauté. »

On lit dans le *Mercur* du temps : « La simplicité
« qui fait le caractère dominant de son jeu n'est ja-
« mais *niaiserie* ni *stupidité* : c'est la primeur de la na-
« ture, ornée de toutes les grâces qu'elle donne. »
Ainsi s'exprime sur le compte de M^{lle} D'Oigny le bonhomme La Place, & si son style n'est pas d'un excellent goût, au moins son jugement s'accorde-t-il avec celui de tous les critiques contemporains.

Un incident qui eut bien son côté comique, signala sa première apparition sur la scène. Au moment de rentrer dans la coulisse, M^{lle} D'Oigny fit un faux pas & tomba de telle façon qu'il fallut toute la prestesse de M^{me} Belle Cour pour la dérober aux regards de l'assemblée. Il n'y eut personne de blessé, néanmoins,

• de la nature & qu'il ne lui man-
• quoit que les agréments & les
• perfections que l'art & l'expé-
• rience peuvent & doivent faire

• acquérir... Je n'ai point vu de
• début aussi brillant depuis que
• je vais au théâtre. »

& tout se passa le plus gaiement du monde (1).

Le succès de cette débutante se soutint si brillamment, que la jalousie commença à s'agiter autour d'elle : aussi, rebutée de toutes les tracasseries qu'elle essuyait, M^{lle} D'Oigny avoit-elle résolu de ne pas poursuivre & elle étoit sur le point de partir pour Bruxelles ; mais le duc de Duras, frappé de son mérite incontestable, la fit admettre, le 13 mai suivant, comme pensionnaire, aux grands appointements de 2,000 livres. Le 10 avril 1764, on la reçut sociétaire à demi-part, & le 28 avril 1769, elle toucha part entière. Pendant vingt ans que M^{lle} D'Oigny passa au théâtre, elle conserva, au même degré, la faveur du public ; livrée exclusivement au genre comique, elle rendoit avec une intelligence égale les caractères de fille dévouée, d'amante ingénue, d'épouse tendre, de femme aimable. Victorine, Eugénie (2) Rosine qu'elle

(1) Voici les premiers vers de la scène qui suivit cet incident :

— « Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.
 — « Non ! trop de confusion a glacé mon courage.
 — « L'amour est cependant fait pour en inspirer.
 — « Je ne puis que rougir, me taire & soupirer ;
 « Et quoi que je dise,
 « Je ne puis revenir d'avoir été surprise. »

On juge si tous ces vers en situation donnèrent lieu à de gaies allusions de la part du public !

(2) Relevons, à propos de cette pièce, une erreur qui subsiste dans toutes les éditions des *Oeuvres de Beaumarchais*. On y assigne la

date du 25 juin 1767, comme étant celle de la représentation de ce drame, qui avoit été joué le 29 janvier précédent.

« Le jeu distingué, décent & émouvant de cette jeune & aimable Doligny, ne contribua

joua d'origine, prouvèrent la souplesse & l'étendue de son talent ; mais le rôle où elle étoit incomparable, c'est celui de Lisette du *Glorieux*, dans lequel elle sçavoit allier les nuances les plus opposées & arracher de douces larmes aux spectateurs, après avoir excité leur gaîté. Ce qui ne s'accorde guère avec le reproche que lui fait La Harpe « d'avoir un jeu monotone. »

Cette actrice est une des premières qui rompirent avec la routine, en quittant l'éventail & les gants blancs qui, jusqu'à elle, avoient été l'apanage de rigueur dans tous les rôles d'*amoureuses*, parce que l'on croyoit que, privé de ce maintien, le personnage seroit embarrassé de ses mains, « d'où il suit (lit-on dans un recueil du temps) que cette innovation ne pouvoit être tentée que par une actrice consommée. »

Beaumarchais, enchanté de ses talents, lui réservait le rôle de la comtesse Almaviva, dans le *Mariage de Figaro*, ainsi que le prouve le passage suivant d'un billet à lui adressé par cette actrice, & conçu en ces termes : « C'est votre Rosine, c'est votre Pauline, « c'est votre *Comtesse Almaviva* qui vous sollicitent.

- pas peu à sauver ce drame & à
- le faire triompher avec éclat du
- danger qui l'avoit menacé lors
- de la première représentation.
- Huit ans plus tard, elle créa
- avec un très-grand succès le
- rôle de Rosine. »

Le *Barbier de Séville*, composé

en 1772, représenté en 1775, avoit d'abord été mis en comédie à ariettes, que Beaumarchais destinoit à la Comédie-Italienne. La première représentation produisit 3,367 livres de recette.

(*Mémoires de Beaumarchais*, publiés par Louis de Loménie.)

« J'ose espérer que vous aurez égard à leur recommandation... » Ce billet, écrit en 1779, atteste que déjà, à cette époque, Beaumarchais avoit au moins tracé le plan de son *Mariage de Figaro*, & que M^{lle} D'Oigny devoit établir le rôle de la *Comtesse*. Mais sa retraite, qu'elle prit le 25 avril 1783, mit obstacle à ce dessein (1). Elle se retira avec une pension de 1,500 livres de la Comédie & une autre de 500 livres sur la cassette particulière du Roy, qui, au bout de deux ans, la porta à 1,000 livres.

On essaya de faire revenir cette regrettable actrice sur sa résolution. Les Gentilshommes de la Chambre, par exception cette fois, uniquement préoccupés de l'art, tentèrent, mais en vain, de la retenir; elle persista dans sa détermination &, le 23 avril 1783, elle parut pour la dernière fois dans le rôle de Betty, de la *Jeune Indienne*.

Au mérite d'un talent supérieur, M^{lle} D'Oigny en joignit un autre bien plus honorable encore : celui d'une réputation irréprochable. On sçait la réponse qu'elle fit au marquis de Gouffier, qui éperduement amoureux d'elle, lui fit faire les propositions les plus brillantes & qui, ayant échoué de ce côté-là, & voulant la posséder à tout prix, la demanda en mariage & lui envoya le contrat prêt à signer. Plus prudente que lui, M^{lle} D'Oigny lui répondit qu'elle étoit pénétrée de reconnaissance, mais « qu'elle s'estimoit trop pour

(1) Le rôle fut joué par M^{lle} de Saint-Val, cadette.

être sa maîtresse, & trop peu pour être sa femme. »

A ce titre seul, le nom de cette comédienne aurait été digne de prendre place dans les recueils biographiques, &, chose étrange, il ne se trouve dans aucun (1).

« Elle s'est retirée assez riche, dit La Harpe dans sa *Correspondance littéraire*, & sa fortune est venue, non seulement de ses épargnes & de son économie modeste, qui contrastoient avec le luxe de ses compagnes ; mais encore, des présents considérables qu'elle recevoit des femmes de la Cour qui, pour récompenser sa sagesse, lui donnoient des habits pour ses rôles (2). »

A l'époque de la Révolution, M^{lle} D'Oigny perdit la plus grande partie de sa fortune ; sa pension même se trouva suspendue sous le régime de la Terreur. Lors de la dissolution de la Société des Comédiens françois & après le rétablissement de l'ordre, elle ne la toucha que jusqu'au 13 messidor an XIII (2 juillet 1805) (3).

(1) La *Biographie générale* publiée chez Didot, a réparé récemment cette omission par un article de l'auteur de cette notice.

(2) M^{lle} D'Oigny quitta le théâtre en y laissant le souvenir d'un talent plein de charme & d'une moralité irréprochable, confirmé par tous les témoignages contemporains. On sait que Fréron fut envoyé au For-l'Évêque pour avoir

opposé un peu la sagesse très-connue de M^{lle} D'Oigny aux légèretés de M^{lle} Clairon.

(*Mémoires de Beaumarchais*, par Loménie, t. 1^{er}, p. 215.)

(3) Vers la fin de 1815, M^{lles} D'Oigny & Faniez, réclamèrent collectivement la réintégration de la pension de mille francs qui leur avoit été accordée par Louis XVI. Leur demande fut prise en considération.

Le marquis Dudoyer de Gastels (1) avoit conçu pour cette charmante femme une passion des plus vives. Il lui adressoit ses hommages en vers & en prose : il avoit même composé, à son intention, une comédie intitulée : *Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'amour* (2). Depuis plusieurs années, il la pressoit d'accepter sa fortune & son nom ; M^{lle} D'Oigny s'y étoit toujours refusée. Toute dévouée à sa mère, elle avoit déclaré que tant que celle-ci vivroit, elle ne se marieroit pas (3). Cette union ne fut effectivement contractée qu'en 1795, quelques mois après son décès. Dudoyer mourut lui-même le 21 germinal an vi (10 avril 1798), &, en l'an xiii (1805), sa veuve, alors âgée de plus de cinquante-huit ans, épousa en secondes noces un sieur Leverrier, chef de bataillon.

Au bout de quelques années, M^{lle} D'Oigny, étant devenue veuve de nouveau, vécut loin du monde, referrant chaque jour le cercle de ses relations. Bientôt

(1) Gérard Dudoyer, né à Champhol, dans le pays Chartrain, le 29 avril 1732, fils de Henry-Fr. Dudoyer, seigneur de Champhol, conseiller du Roy, &c. Il est auteur de trois pièces de théâtre & de plusieurs morceaux de poésie, insérés dans l'*Almanach des Muses*.

(2) Comédie en deux actes & en vers de dix syllabes, représentée le 10 juillet 1780. Le rôle principal, que jouoit notre actrice, fut pour elle l'objet d'applications qui durent

la flatter autant & plus encore que les applaudissements donnés à son talent dramatique.

(3) M^{lle} D'Oigny habitoit alors une jolie maison de campagne à Picpus, avec son père & sa mère. A la mort de celle-ci, la maison fut vendue ; son père alla se fixer à Hesdin, en Flandre, & M^{lle} D'Oigny vint demeurer rue du Jardinet. C'est pendant le séjour qu'elle y fit, que son mariage avec Dudoyer eut lieu, le 3 février 1795.

elle se séquestra dans une retraite profonde, & dans les derniers temps de sa vie, elle n'étoit plus guères connue que de son curé & des pauvres de sa paroisse, dont elle soulageoit la misère par d'abondantes aumônes. Elle est morte à Paris le 10 mai 1823.



*Je vous prie de m'envoyer
par la poste, le plus tôt possible,
un exemplaire de votre ouvrage
sur la vie de saint Louis, que
j'ai vu dans votre bibliothèque.
Cela me sera très utile pour
mon travail sur ce sujet.
Je vous prie d'agréer, Monsieur,
l'assurance de ma haute estime
et de ma haute reconnaissance.*

23 mai 1823

- 1765 Emilie. *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
 — Victorine *Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
 1766 Adélaïde *La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
 — Sophie *L'Orpheline léguée*, de Saurin.
 1767 Eugénie. *Eugénie*, de Beaumarchais.
 — Lucile. *Les Deux Sœurs*, de Bret
 1768 Angélique. *Les Fausses Infidélités*, de Barthe.
 — Henriette *Beverley*, de Saurin.
 — Angélique. *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
 — Silvie *Hylas & Silvie*, de R. de Chabannes
 1769 Julie *Le Mariage fait & rompu*, de Boissy.
 — Zirphé *Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava
 — Molly *L'Orphelin anglois*, de Bongal.
 — Julie *Julie*, de Denon.
 1770 Pauline *Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
 — Zaïde. *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
 1771 Fanni. *Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
 — Sophie *Le Perfifflleur*, de B. de Sauvigny.
 — Laurence *L'Heureuse Rencontre*, de M^{me} Chaumont
 & Rozet.
 — Angélique. *Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
 — Julie *La Mère jalouse*, de Barthe.
 1772 Sophie *L'Anglomane*, de Saurin.
 1773 Glycérïs. *Alcydonis*, de La Saussaye.
 — Mérite. *La Feinte par amour*, de Dorat.
 1774 Miss Worthy *Le Vindictif*, de Dudoyer.
 — Henriette *Les Amants sans le sçavoir*, de M^{me} S.-Ch.
 (Saint-Chamont.)
 — Minna. *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
 — Catau. *La Partie de chasse*, de Collé.
 1775 Adeline *Albert I^{er}*, de Le Blanc.
 — Rosine *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
 — Julie *Le Célibataire*, de Dorat.
 1776 Myfis *Abdolonyme*, de Collet.
 — Henriette *L'Ecole des Mœurs*, de F. de Quingey.
 — M^{me} de Thérmine. *Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
 1777 Constance. *L'Egoïsme*, de Cailhava.
 — Amélie *Le Veuvage trompeur*, de La Place.
 — M^{me} de Sancerre *L'Amant bourru*, de Monvel.

- 1777 M^{lle} de Sainte-Cène. *L'Inconféquent*, de Laujon.
- 1778 Julie *L'Homme personnel*, de Barthe.
- Julie *L'Impatient*, de Lantier.
- Miss Adelson. *Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
- 1779 Euphrosine *Les Muses rivales*, de La Harpe.
- La M^{lle} de Sernente. *L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
- La M^{lle} d'Olnisme . . *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
- Laurette. *Laurette*, de d'Oisemont.
- Roséide. *Roséide*, de Dorat.
- 1780 Adélaïde. *L'Antipathie pour l'Amour*, de Dudoyer.
- La comtesse d'Orson. *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
- Lucile. *Le Bon Ami*, de Legrand.
- Clémentine *Clémentine & Deformes*, de Monvel.
- 1782 Julie *L'Homme dangereux*, de Palissot.
- 1783 Mélite. *Les Aveux difficiles*, de Vigée.





DOROTHÉE

MADemoiselle LUZY

1763 — 1781

NÉE à Lyon, le 6 juin 1747, M^{lle} Luzy étoit issue d'une famille d'artistes. Elle fut destinée, dès son enfance, à la profession de ses parents, & n'avoit tout au plus que dix ans, lorsqu'elle fut admise à l'Opéra-Comique comme élève danseuse ; on lui confia même quelques petits rôles en rapport avec son âge. A la suppression de ce spectacle, que l'on réunit en 1762 à la Comédie-Italienne, elle ne fit pas partie des artistes conservés, & elle joua pendant quel-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Nizier, à Lyon : « Aujourd'hui sept juin, j'ai baptisé () Dorothée, fille de Claude Luzy, musicien, & de Justine Montal, son épouse. »*

(*) Il est à remarquer que cet acte, contrairement à l'usage, ne mentionne pas le jour de la naissance, que le bulletin de l'état civil fixe au 6 juin.

MADEMOISELLE LUZY

1763-1781

que temps à Rouen. Elle revint ensuite à Paris & prit les leçons du célèbre Prévile. Le 23 avril 1763, M^{lle} Luzy recevoit un ordre de début pour la Comédie-Françoise, où elle paroissoit, le 26 mai suivant, dans les rôles de Dorine de *Tartufe*, & de Lisette des *folies amoureuses*. Elle fut reçue à l'essai, le 14 juin, 1,200 livres d'appointements, & le 10 avril 1764, lui fut attribué une demi-part.

Ses débuts, qui eurent lieu concurremment avec ceux de M^{lle} D'Oigny, furent loin de produire la même sensation. Cette actrice, d'ailleurs, succédoit à une comédienne inimitable, à M^{lle} Dangeville, dont la perte récente entraînoit un regret universel. Cependant, la nouvelle soubrette ne laissa pas d'être bien accueillie, moins encore pour les grâces de sa personne, qui prévenoient en sa faveur, qu'à cause des dispositions qu'elle laissa entrevoir & qui motivèrent son admission, le 29 juin suivant, aux grands appointements de 2,000 livres.

Il s'en faut que M^{lle} Clairon se montrât aussi indulgente sur le compte de cette actrice si l'on en juge par ce passage d'une de ses lettres inédites, écrite en 1763, & dans laquelle nous lisons : « Pour l'élégance de la taille & de la figure, je ne connois rien au théâtre aussi bien que Luzy. Sa démarche est noble, ses gestes supportables, sa prononciation excellente, & dans le *medium* sa voix est bien. Hors une douzaine de vers dans tout le courant du rôle, dits à peu près dans le sens, & la lettre qu'elle a bien lue

« dans le cinquième acte, je ne crois pas qu'on ait
 « jamais rien vu d'aussi plat, d'aussi décousu, d'aussi
 « chantant, d'aussi bête, d'aussi comique. » Le portrait n'est pas flatté, mais il n'est pas impartial.

M^{lle} Luzy, appréciant la distinction dont elle venoit d'être l'objet, chercha de plus en plus à s'en montrer digne, & elle parut successivement dans les *Bourgeoises à la mode*, dans *Démocrite* (rôle de Cléanthis); dans *Colette des Trois Cousines*; dans *Rosine du Cocher supposé*; *Lisette du Légataire universel*, & elle termina ses débuts par le rôle de *Colette des Trois Cousines*, qu'elle avoit déjà joué.

C'est dans cette dernière pièce que, quelques années plus tard, elle fit preuve de discernement & de goût, en revêtant un costume, à peu près vrai, de *payanne*. Elle eut ainsi, une des premières, le mérite de faire un pas, hardi pour l'époque, vers la vérité. Le 23 avril 1767, on la recevoit sociétaire à trois quarts de part, à charge de chanter & de danser dans les *divertissements* & de se prêter à toutes les *utilités*.

Plus cette actrice se montra sous les yeux du public, & plus les connoisseurs éclairés eurent lieu de reconnoître son envie de bien faire & furent à même de constater ses progrès. Sa physionomie, remplie d'expression & de vivacité, sçavoit toujours se mettre en harmonie avec le dialogue. Son jeu ne manquoit ni de mordant ni de gaieté, mais il avoit plus de finesse que de naturel. Elle possédoit assez bien l'usage de la scène & son instinct dramatique suppléoit habilement à l'in-

telligence du personnage, qui lui échappoit quelquefois. Malgré ses qualités reconnues, elle n'obtint part entière que le 28 avril 1769.

A la clôture de 1771 (16 mars), tout le personnel féminin tragique se trouvant empêché par diverses causes, M^{lle} Luzy, qui étoit toujours restée étrangère à la tragédie, ne recula pas devant le rôle de la tendre & malheureuse Aménaïde, afin de ne pas priver le public d'une représentation de *Tancrède*, où Le Kain étoit annoncé (1). « Lorsque ce dessein fut connu, dit Grimm, « tout le monde s'apprêta à rire & l'on étoit persuadé « que la pièce ne seroit pas achevée. » L'actrice elle-même se sentoît si peu rassurée qu'elle fit, dans un compliment préliminaire, réclamer l'indulgence, en faisant connoître à l'assemblée qu'il ne s'agissoit pas d'un début, mais d'une tentative, risquée dans le but de ne pas priver le public du plaisir de voir Le Kain.

(1) La mention du nom des acteurs sur les affiches de spectacle, est d'institution moderne. Jusqu'alors, il n'y avoit eu d'exception qu'en faveur de Le Kain, dont les représentations étoient toujours annoncées, parce que l'indication seule de son nom faisoit accourir la foule.

Ce n'est qu'en 1791 que l'ordre fut intimé aux comédiens par le maire de Paris, d'indiquer les noms des acteurs jouant dans le spectacle du jour. Ils résistèrent

d'abord à cette injonction & on lit dans la *Revue rétrospective* (t. ix. 2^e série), une délibération en ce sens, faite en assemblée.

Il n'en est pas de même, quant aux noms des auteurs. Déjà en 1617, Théophile Viaud, auteur de *Pyrame & Thisbé*, pièce représentée avec un succès prodigieux, avoit fait mettre son nom sur l'affiche; Racan, suivit cet exemple, en 1618; puis ensuite Mairet, l'auteur de *Sophonisbe*, & Gombaud, en firent autant en 1621 & 1625.

Contre l'attente générale, M^{lle} Luzy se tira de cette épreuve avec beaucoup de bonheur. Son maintien fut plein de grâce, de noblesse & de dignité. Elle mit beaucoup de chaleur & de sensibilité dans plusieurs passages de son rôle & eut souvent les accents vrais de la douleur, sans négliger la vigueur & l'énergie que réclamoient les autres parties. Aussi, quelque bonne disposition que la majorité des spectateurs eût apportée à *rire*, l'actrice força les applaudissements. Elle joua ensuite la *Suivante* dans la petite pièce, chanta dans les divertissements, &, comme le dit Grimm : « Il ne lui manqua que de danser une allemande pour remporter, ce soir-là, une quadruple couronne. »

Malgré ce succès, M^{lle} Luzy ne renouvela pas cette tentative, & elle expliqua publiquement ses motifs d'abstention dans une lettre insérée au *Mercur*, peu de temps après cette représentation. Elle se renferma désormais exclusivement dans l'emploi des *soubrettes*.

L'état précaire de sa santé l'enleva prématurément à la scène (avril 1781), & bien avant l'âge où on songe ordinairement à la quitter. On répandit le bruit, à cette occasion, qu'à l'instar de M^{lle} Gauthier (1), elle renonçoit au théâtre pour entrer en religion. S'il falloit ajouter foi aux anecdotes contemporaines, sa retraite auroit été la conséquence d'un dépit amoureux; nous aimons mieux croire que cette résolution lui fut inspi-

(1) Cette comédienne avoit débuté en 1716. En 1725 elle prit le voile au couvent des Carmélites de Lyon. Elle mourut le 28 avril 1757.

rée par la perte d'une fille de dix à douze ans qu'elle chérissoit tendrement & dont la mort fut édifiante.

Quel qu'ait été le principe qui la fit agir, si M^{lle} Luzy n'emporta pas avec elle la renommée d'une actrice éminente, du moins son nom peut-il, avec justice, figurer honorablement parmi ceux des femmes de talent qu'a possédées la Comédie-Françoise.

M^{lle} Luzy avoit toujours professé un goût très-vif pour le mariage. Déjà, en 1779, elle avoit dû épouser un ancien avocat nommé Landry, & plus tard, elle voulut avoir pour époux son camarade Fleury. Ces deux projets de mariage manquèrent successivement. Aussi, dès qu'elle fut entrée dans la vie privée, son premier soin fut-il de prendre un mari. Malheureusement, sans doute, elle avoit apporté trop de précipitation dans son choix ; car l'union qu'elle contracta alors fut loin d'être paisible. « Jamais (dit Berryer dans ses « Mémoires), je n'ai vu de métamorphose plus complète que celle qui s'étoit opérée chez cette actrice « si folâtre... Ce mariage l'avoit rendue sérieuse, monotone & même bizarre... » Aussitôt que la loi le lui permit, elle se hâta de divorcer ; mais, toujours possédée de la *marrimoniomanie*, & nullement découragée par un premier essai malheureux, elle contracta une seconde union (1) qui lui réussit mieux.

(1) Le 19 octobre 1795, avec un sieur Jean-Gérard Maris, avoué au tribunal de première instance de la Seine. Elle avoit divorcé le

25 novembre 1794 avec Pierre-François Guillon, qu'elle avoit épousé le 4 frimaire, an 11.

Enfin, devenue veuve au bout de quelques années, elle passa le long intervalle qui s'écoula entre son veuvage & sa mort, arrivée à Paris, le 23 novembre 1830, à l'âge de 83 ans, dans l'obscurité la plus absolue & livrée uniquement à des pratiques de piété & de bonnes œuvres que lui permettoit l'état honnête de sa fortune.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} LUZY

- | | | |
|------|-----------------------|---|
| 1763 | Une Comtesse. | <i>La Manie des Arts</i> , de R. de Chabannes. |
| 1764 | Nérine | <i>L'Epreuve indiscrete</i> , de Bret. |
| — | Ismène | <i>Le Cercle</i> , de Poinfinet. |
| — | Lifette | <i>L'Homme singulier</i> , de Destouches. |
| 1765 | Finette. | <i>L'Orpheline léguée</i> , de Saurin. |
| 1767 | La Suivante | <i>Les Deux Sœurs</i> , de Bret. |
| 1768 | Finette | <i>Les Valets maîtres</i> , de R. de Chabannes. |
| — | Laurette. | <i>Laurette</i> , de Dudoyer. |
| — | Doris. | <i>Hylas & Silvie</i> , de R. de Chabannes. |
| 1769 | L'Amour | <i>Les Etrennes de l'Amour</i> , de Cailhava. |
| — | Marton | <i>Le Mariage interrompu</i> , du même. |
| — | Une Nymphé | <i>Hylas & Silvie</i> , de Rochon de Chabannes. |
| — | Finette | <i>Julie</i> , de Desnon. |
| 1770 | Agathe | <i>La Veuve</i> , de Collé. |
| — | Fatmé. | <i>Le Marchand de Smyrne</i> , de Chamfort. |
| 1771 | Betzy. | <i>Le Fabricant de Londres</i> , de F. de Quingey. |
| 1773 | L'Amour | <i>L'Amour à Tempé</i> , de M ^{me} Chaumont. |
| 1776 | Nelly | <i>L'Ecole des Mœurs</i> , de F. de Falbaire. |
| — | Julie | <i>La Rupture</i> , de Legrand. |
| 1777 | Marton | <i>L'Inconsequent</i> , de Laujon. |
| 1778 | Lady Steele. | <i>Le Chevalier françois à Londres</i> , de Dorat. |

- 1779 Uranie *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 — La Suivante. *Laurette*, de d'Oisemont.
 — Fanny. *Roséide*, de Dorat.
 1780 Lifette. *Le Bon Ami*, de*** (Legrand).
 1781 Lifette. *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.





PIERRE-PHILIBERT

GRANGER (*)

1763 — 1765

GRANGER, né à Paris le 23 décembre 1746, n'étoit pas destiné au théâtre. Des revers de fortune, survenus dans sa famille, lui firent embrasser fort jeune la profession de comédien. Il débuta à la Comédie-Françoise, le 12 décembre

Extrait des registres de la Paroisse des Saints-Innocents : « Mardy, vingt-sept décembre mil sept cent quarante-six, a été baptisé Pierre-Philibert, né le vingt-trois, fils de Guillaume Granger, bourgeois de Paris, & de Françoise Fillon, son épouse, demeurant rue de la Féronnerie. »

(*) Quoique rigoureusement, Granger n'ait pas appartenu à la Comédie-Françoise, nous avons cru devoir maintenir ici la notice sur cet acteur, parce qu'ayant figuré à tort ou à raison, dans notre première édition, nous n'avons voulu, sous aucun prétexte, encourir le reproche d'avoir amoindri ce nouveau volume.



GRANGER

1763-1765

1763, par les rôles d'Égysthe dans *Méropé* & d'Olinde dans *Zénéïde*; & continua ses débuts, le 17 & le 23 du même mois, en jouant Séide, & Darviane dans *Mélanide*; Britannicus, & Charmant dans l'*Oracle*.

Sa voix ne parut pas encore suffisamment développée, mais il avoit de l'intelligence dans le débit, de la justesse dans le geste; enfin il fit preuve, malgré son inexpérience, d'un talent que son extrême jeunesse ne permettoit pas de soupçonner & qui, le 1^{er} janvier 1764, le fit recevoir à l'essai. Belle Cour, Molé & même Grandval, qui étoit rentré quelques mois plus tard, ayant pris de l'ombrage à son sujet, Granger se vit peu à peu relégué dans les rôles les plus infimes de l'emploi qu'ils tenoient en maîtres. Rebuté des obstacles qu'il rencontroit, Granger résolut de quitter la Comédie-Françoise où il étoit depuis deux ans à peine, & il partit pour la province où il passa vingt années. De retour à Paris au commencement de 1782, il entra le 5 mars à la Comédie-Italienne, & sa première apparition eut lieu dans les rôles de Dorimon de l'*Apparence trompeuse* & de Dorante de la *Coquette fixée*. Sa grande habitude du théâtre, la noblesse de son maintien, sa sensibilité profonde l'y firent accueillir avec une grande faveur.

Pendant les huit premières années que cet acteur passa à la Comédie-Italienne, il y établit avec succès plusieurs rôles importants & il se montra véritablement supérieur dans *Tom Jones* & Dorfan de la *Femme*

jalouse (1). Personne n'a joué mieux que lui ce dernier rôle.

Lorsqu'en 1790, ce théâtre se consacra presque exclusivement aux pièces à ariettes & que la comédie ne s'y montra plus que comme accessoire, Granger ne parut sur la scène qu'à de rares intervalles & dans des rôles indignes de son talent. Vers 1795, il retourna en province & prit la direction du théâtre de Rouen, qu'il conserva jusqu'en 1808. & qui bientôt devint, grâce à ses soins, le premier théâtre des départements. Il put s'y faire applaudir dans le *Misanthrope*, le *Menteur*, la *Métromanie*, l'*Homme à bonnes fortunes*, &c.

Granger n'étoit pas d'une taille élevée; mais elle étoit bien prise, & il possédoit une distinction & une grâce naturelles qui sçavoient la faire ressortir. Sa physionomie étoit animée & expressive, quoiqu'il eût le nez un peu prononcé & descendant sur la bouche, & que son œil gauche fût légèrement contracté & en désaccord avec l'œil droit. Cet œil n'étoit pas de verre, comme on le croyoit de son temps & ainsi qu'on l'a toujours dit depuis. Granger se l'étoit crevé, étant écolier, d'un coup de canif, involontaire bien entendu; l'œil s'étoit conservé en la forme apparente, mais il en avoit perdu complètement l'usage.

Sa diction étoit sçavante & chaleureuse, & aucun

(1) Comédies en cinq actes & en vers, de Desforbes, représentées, la première, le 22 octobre 1782; la seconde, le 15 février 1785.

détail n'échappoit à son intelligence. Telle est la justice que lui rendent les témoignages contemporains qui, tous, s'accordent à regretter que ce comédien d'élite n'eût pas pris rang parmi les membres éminents de l'ancienne Comédie-Françoise.

Sa vieille réputation, son mérite reconnu, le firent nommer, en octobre 1819, membre du jury d'examen du second Théâtre-François & professeur de déclamation au Conservatoire. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1824, époque à laquelle il se remaria & alla habiter une belle propriété qu'il avoit acquise aux environs de Vernon. C'est là qu'il est mort, le 15 octobre 1824, dans un âge avancé.

Granger, lors de la révolution thermidorienne, fut accusé en plein théâtre d'avoir siégé à Bordeaux comme membre du Tribunal révolutionnaire. Indigné d'une telle inculpation, il quitta brusquement la scène, & n'y remonta que quelques jours plus tard, après avoir, par tous les moyens possibles de publicité, fait constater que loin d'avoir jamais été partisan de la Terreur, il s'étoit toujours comporté comme *un ami de l'humanité souffrante*. Ce sont les propres termes du mémoire justificatif.

ROLES CRÉÉS PAR GRANGER

- 1764 Damis. *L'Epreuve indiscrete*, de Bret.
- 1782 Tom Jones *Tom Jones à Londres*, de Desforges.
- Solange. *Céphise*, de Marfollier.
- Valcour. *Le Mariage in extremis*, de Piis & Barre.
- De Lys *L'Indigent*, de Mercier.
- Anaximandre *Anaximandre*, d'Andrieux.
- 1783 Dorville. *Sophie de Francourt*, de***.
- Saint-Cher. *Le Vaporeux*, de***
- Durimel. *Le Déserteur*, de Mercier.
- Monrose. *Monrose & Amélie*, de Faur.
- Clairfond *Les Deux Portraits*, de Desforges.
- 1784 Dorlis. *L'Amour à l'épreuve*, de***.
- Jullefort. *La Brouette du Vinaigrier*, de Mercier.
- 1785 Deperny. *Les Deux Frères*, de Milcent.
- Dorfan *La Femme jalouse*, de Desforges.
- 1786 Vanglenne. *L'Habitant de la Guadeloupe*, de Mercier.
- Dupont. *Les Amis du jour*, de Beaunoir.
- Dumon *Les Dangers de la prévention*, de Marfollier.
- 1787 Tom Jones *Tom Jones & Fellamar*, de Desforges.
- De Clumar *Natalie*, de Mercier.
- Folleville. *Les Etourdis*, d'Andrieux.
- 1788 Armand. *Les Arts & l'Amitié*, de Bouchard.
- 1790 Frédéric. *Ferdinand*, de Dezède.
- 1791 Le M^{re} d'Apremine. . *Le Convalescent de qualité*, de F. d'Eglantine.





MADemoisELLE FANIEZ

1764-1786



ALEXANDRINE-LOUISE

MADemoiselle FANIEZ

1764 — 1786

MADemoiselle FANIEZ, née à Cambray, le 26 octobre 1745, appartenait à une honnête famille de la bourgeoisie ; elle eut pour marraine M^{lle} de Boufflers. On ignore les circonstances qui la mirent au théâtre. Elle débuta à la Comédie-Françoise, le mercredi, 11 janvier 1764, dans les rôles de Finette & de Lisette du *Dissipateur* & du *Préjugé vaincu*. Elle les termina le 25 juin, par le rôle de Colette, dans les *Trois Cousines*. Elle n'avait jusqu'alors paru sur aucune scène, & malgré son inex-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Martin, de Cambray : « L'an mille sept cent quarante-cinq, le vingt-six d'octobre, est née & a été baptisée Alexandrine-Louise Faniez, fille légitime de Charles-Joseph & de Marie-Elenne Cristallin, ses père & mère. »

périence, elle ne laissa pas d'être bien accueillie. Reçue le 30 janvier (1), aux appointements de deux mille livres, admise à la demi-part, le 19 mars 1766, elle n'obtint la part entière que le 18 avril 1780. M^{mes} Belle Cour & Luzy se partageoient l'emploi des *soubrettes* où le public les voyoit, l'une & l'autre, avec plaisir : cet obstacle rendoit plus difficile la tâche de M^{lle} Faniez ; cependant, son zèle & ses efforts l'en firent triompher. Rivale en beauté de M^{lle} Luzy, elle n'eut bientôt plus rien à envier au talent de cette actrice & la priorité de réception devint la seule ligne de démarcation qui existât entre elles. La vivacité, la gaieté, la finesse caractérisoient le jeu de M^{lle} Faniez dont tous les soins tendoient, d'ailleurs, à n'imiter personne : ce qui dénote qu'elle avoit de la justesse dans le goût. Elle s'attacha à donner, en effet, à tous les rôles de son emploi, surtout dans le répertoire moderne, une allure gaie & spirituelle, en observant une juste mesure entre la froideur, si contraire à l'illusion & à l'exagération qui la détruit. On rapporte une anecdote

(1) « Du 1^{er} avril 1765, nous., avons accordé à la demoiselle Faniez, comédienne françoise, la somme de quatre mille livres, dont elle jouira à commencer de l'ouverture de la présente année 1765 ; savoir : celle de deux mille, à titre d'appointements, qui seront répartis par le caissier de la Comédie, de mois en mois, & deux mille

livres par forme de gratification, qui seront également répartis de mois en mois ; avec l'assurance que ladite demoiselle Faniez continuera de mériter, par son application & ses talents, d'être admise au nombre des comédiens du Roi. »

Signé : le Maréchal Duc de RICHELIEU, Duc de DURAS.

qui prouve aussi que cette actrice possédoit une présence d'esprit singulière. La mémoire lui ayant fait défaut dans la *Métromanie*, où elle jouoit le rôle de Lifette, après ce vers :

« Et je prétends si bien représenter l'idole (1) »

& le souffleur ne venant pas assez promptement à son aide, elle improvisa le vers suivant :

« Mais j'aurai plutôt fait de regarder mon rôle »

ce qui étoit d'autant plus en situation, qu'elle représentoit une soubrette étudiant un rôle pour le jouer en société ; puis, tirant naturellement de sa poche le rouleau que déjà, dans un acte précédent, elle avoit montré en disant :

« Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie »

elle eut le temps de se remettre & de rafraîchir ses souvenirs, sans que l'illusion de la scène en souffrît.

A ces dons de l'intelligence, cette actrice joignoit une physionomie des plus piquantes ; sa voix laissoit pourtant à désirer plus de netteté & d'euphonie.

Malgré une santé fort délicate, M^{lle} Faniez fournit une assez longue carrière ; il est vrai qu'elle joua fort

(1) Acte II, scène II.

peu pendant les deux dernières années qu'elle passa au théâtre. Elle prit sa retraite le 1^{er} avril 1786. La représentation où elle parut pour la dernière fois, eut cela de remarquable qu'elle terminoit également la carrière théâtrale de Brizard, de Prévillle & de sa femme. Deux pensions, l'une de 1,500 livres sur la Comédie, l'autre de 1,000 livres, accordées en deux fois par le Roy (en 1783 & en 1786), furent le prix de ses services.

M^{lle} Faniez avoit tourné la tête à bien des gens & particulièrement à ce pauvre Dorat, qu'elle ne quitta qu'à son lit de mort, mangeant tous les soirs les confitures sèches que M^{me} de Beauharnois apportoit tous les matins au malade. On a prétendu qu'un mariage secret l'unissoit à ce poète.

Après sa retraite, elle épousa, le 11 frimaire an 11 (1^{er} novembre 1793), M. Gasse, qui a été huissier de la Chambre du Roy sous la Restauration, & auprès de qui elle vécut heureuse, résistant à toutes les propositions qui lui furent faites, depuis son mariage, par M^{lle} Raucourt, par Sageret & d'autres directeurs de grands théâtres, pour la décider à remonter sur la scène. Elle eut la sagesse de s'abstenir.

Atteinte depuis longtemps d'une maladie chronique, M^{lle} Faniez passa les deux dernières années de son existence dans une maison de santé à Montmartre, où elle est décédée le 3 juin 1821, à l'âge de soixante-seize ans.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} FANIEZ

- 1767 Betzy *Eugénie*, de Beaumarchais.
 1768 Finette *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
 — Aglaé. *Hylas & Silvie*, du même.
 1769 Zirphé *Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
 — Agathe *Julie*, de Desnon.
 1770 Fatmé. *Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
 1771 Betzy *Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
 — Julie. *Le Perfifleur*, de B. de Sauvigny.
 — Life. *Les Amants sans le sçavoir*, de M^{me} de
 Saint-Chamont.
 1772 Finette *L'Anglomane*, de Saurin.
 1773 Georgette. *La Centenaire*, d'Artaud.
 — Dorine *La Feinte par amour*, de Dorat.
 1774 Fanchette *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
 — Agathe *La Partie de chasse*, de Collé.
 1775 Nérine *Le Célibataire*, de Dorat.
 1776 M^{me} de Follange. *Le Malheureux imaginaire*, du même.
 1777 Fanchette *L'Inconséquent*, de Laujon.
 1778 Lady Halifax. *Le Chevalier françois à Londres*, du même.
 — Rose *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
 1779 Finette *Roscide*, du même.
 1782 Rosette *Le Flatteur*, de Lantier.
 1784 Marton *Le Jaloux*, de R. de Chabannes.





LOUIS-HENRY

F E U L I E

1764 — 1774

FEULIE, né à Paris, le 25 février 1736, est mort dans la même ville, le 17 octobre 1774. Il n'avoit jamais joué sur un théâtre public, lorsque, entraîné par un goût décidé, il quitta l'établi de son père, modeste tailleur en la Cité, pour débiter à la Comédie-Françoise, le mardi 8 mai 1764. Il y parut d'abord dans les rôles de Frontin du *Muet*, & de Labranche de *Crispin rival de son maître*, successivement dans le *Légataire universel*, l'*Impromptu de campagne*, le *Festin de Pierre*, la *Gouver-*

Extrait des registres de la paroisse Saint-Barthelemy ; • Le 26 février 1736, a été baptisé par nous Louis-Henry, né le jour précédent, fils de Philibert-Henry Feulie, maître tailleur, & d'Elisabeth-Jeanne Grevin, sa femme, demeurant rue Saint-Louis, de cette paroisse. •

FEULIE
1764-1774

nante, les *Folies amoureuses*, & enfin dans le rôle de *Lolive du Grondeur*. On lui reconnut des dispositions innées, un jeu franc, gai, naturel, également éloigné de la charge & de la froideur ; en un mot, il montra qu'il y avoit chez lui l'étoffe d'un véritable comédien. Ce jugement favorable porté par le public sur ses premiers essais, lui valut un ordre de réception en 1766.

Ce comédien, doué d'un masque convenable à son emploi, d'une taille agréable & dégagée, d'agilité & de prestesse dans ses mouvements, vit son succès s'accroître chaque jour & ne tarda pas à conquérir une réputation qui le plaça au rang des acteurs les plus goûtés de la Comédie-Françoise. La Harpe a dit dans le *Mercur de France*, auquel il travailloit alors, que
 « Feulie étoit un excellent comédien, saisissant à mer-
 « veille la caricature & le ridicule de son personnage
 « & le rendant avec une vérité singulière. » Cet éloge, sous la plume de La Harpe, critique peu indulgent, acquiert de la valeur.

Un rôle dans lequel Feulie excella, fut celui de *Tartufe*. En s'y montrant tout aussi profond qu'Auger, qui jouoit ce rôle en partage, il n'achetoit pas comme celui-ci, les suffrages du parterre par d'ignobles bouffonneries, & il sçavoit y obtenir une réussite aussi grande, mais plus désirable, puisqu'il n'en étoit redevable qu'à des moyens avoués par la bienséance & le bon goût.

Feulie n'eut pas l'occasion de prouver toute sa capacité ; car il est resté trop peu de temps au théâtre

pour avoir pu y établir beaucoup de rôles nouveaux. Le célèbre Prévile, d'ailleurs, auroit pu, ainsi qu'Auger, revendiquer au besoin des droits antérieurs à ceux de cet acteur. Il ne joua donc d'original qu'un petit nombre de rôles, & ceux dont il fut chargé dans le répertoire moderne, n'offrirent que peu d'importance. On ne peut guère citer que Picard dans le *Bourru bienfaisant*, M. Jourdain dans la *Centenaire* (1), Lisimon, dans la *Feinte par amour*, & Lucas, dans la *Parrie de chasse de Henry IV* ; encore ne joua-t-il ce dernier rôle que dans la représentation que les Comédiens françois allèrent donner de cette comédie à la campagne de leur ancienne camarade, M^{lle} Dangeville ; car, à cette époque, Louis XV avoit défendu qu'elle fût jouée sur un théâtre public. Cette interdiction ne fut levée qu'après la mort du Roy ; mais alors Feulie lui-même n'existoit plus. Il y fut remplacé par Auger ; la petite-vérole l'ayant enlevé au théâtre, pour lequel sa mort prématurée fut une perte réelle & vivement sentie.

(1) Comédie en un acte & en vers, d'Artaud, composée en l'honneur de Molière & représentée le 18 février 1773.

ROLES CRÉÉS PAR FEULIE

- | | | |
|------|-------------------------|---|
| 1764 | La Garouffière. | <i>L'Homme fingulier</i> , de Destouches, |
| 1765 | Un domestique | <i>Le Philosophe sans le sçavoir</i> , de Sedaine. |
| 1767 | Robert | <i>Eugénie</i> , de Beaumarchais. |
| 1768 | L'Abbé | <i>Les Valets maîtres de la maison</i> , de R.
de Chabannes. |
| — | Tomi. | <i>Béverley</i> , de Saurin. |
| 1769 | Mondor | <i>Les Etrennes de l'Amour</i> , de Cailhava. |
| — | Dumont. | <i>Julie</i> , de Desnon. |
| 1770 | André. | <i>Les Deux Amis</i> , de Beaumarchais. |
| — | Nébi | <i>Le Marchand de Smyrne</i> , de Chamfort. |
| 1771 | Ustache. | <i>L'Heureuse Rencontre</i> , de M ^{me} Roset &
Chaumont. |
| — | Germon. | <i>Les Amants sans le sçavoir</i> , de la Marquise
de Saint-Chamont. |
| — | Picard. | <i>Le Bourru bienfaisant</i> , de Goldoni. |
| 1772 | Lolive. | <i>L'Anglomane</i> , de Saurin. |
| 1773 | M. Jourdain. | <i>La Centenaire</i> , d'Artaud. |
| — | Lisimon | <i>La Feinte par amour</i> , de Dorat. |





MARIE-HÉLÈNE BROQUAIN

dite M^{LLE} DE LA CHASSAIGNE

1766 — 1803

NIÈCE de M^{lle} Lamotte, ancienne actrice de la Comédie-Françoise, M^{lle} de La Chassaigne débuta, le 6 janvier 1766, dans *Phèdre*, sous le nom de *Sainval*, qu'elle quitta peu après, à l'arrivée de son homonyme, M^{lle} de Saint-Val l'aînée.

Elle parut une seconde fois dans le même rôle le 19 janvier. Le 23 & le 26, elle joua *Alzire*, & le 30,

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Valery, de Saint-Valery :
« Marie-Hélène, fille légitime de Michel Broquain, écuyer, S^r de La Chassaigne, & de dame Marie-Catherine des Mottes, son épouse, est née le seize janvier mil sept cent quarante-sept & a été baptisée le lendemain. Son parrain, Jean-Baptiste Broquain de La Chassaigne, son frère; sa marraine, M^{lle} Marie-Hélène des Mottes, sa tante, représentée par Geneviève Lendeud, fille de Louis Lendeud, capitaine de navire, &c., & ont signé avec nous, De Cailly, curé doyen. »

1766-1803

MADemoiselle DE LA CHASSAIGNE

1766-1803

amille dans *Horace*. Ses débuts se prolongèrent jusqu'au 16 mars.

Après une interruption de quelques mois, elle les prit en septembre, & reparut dans le rôle de *me Lélus*, des *Bourgeoises de qualité*. Admise d'abord à l'essai, on lui attribua, le 1^{er} avril 1768, les appointements de deux mille livres ; puis, le 15 mars, elle fut enfin reçue sociétaire à demi-part (1).

Cette actrice joua simultanément les *confidentes tragiques*, les *amoureuses* & les *utilités* en tout genre. Lors de la retraite de M^{me} Drouin, en 1780, elle lui succéda dans l'emploi dit des *caractères*.

C'est à cette catégorie de rôles que M^{lle} de La Chassigne, jusqu'alors comédienne fort ordinaire, dut de sortir de son obscurité. Elle sut discerner avec tact la nuance si difficile à saisir, qui sépare le ridicule de la raillerie ; & jamais, dans son nouvel emploi, elle ne se permit une charge de mauvais goût. Elle jouoit, non avec entraînement, du moins avec assez de gaieté pour n'être pas vue sans plaisir. Son extérieur la faisoit d'ailleurs utilement, & elle ajoutoit encore ce qu'il offroit de plaisant par l'art avec lequel elle

(1) « Le mercredi 15 mars 1769, Nous, Maréchal de Richelieu... Nous, duc de Duras..., avons reçu, sous le bon plaisir du Roi, la demoiselle de La Chassigne, dans la troupe des Comédiens françois du Roi, à demi-part, pour jouer les premières & se-

« condes amoureuses en double, « ainsi que les premières & se- « condes confidentes, & enfin tous « les rôles nécessaires pour l'utilité « du service. A Versailles, 15 mars « 1769. Signé : Le maréchal de « Richelieu, le duc de Duras. » (Journ. ms. du Théâtre-Franç.)

savoit se grimer, & habiller ses personnages. Elle reproduisoit surtout avec une certaine vérité l'importance de ces vieilles bourgeoises qui se méloient de singer les airs de la Cour.

Entièrement dévouée aux intérêts de sa Société, M^{lle} de La Chassigne ne refusa jamais un rôle, quelque insignifiant, quelque mauvais qu'il fût; & elle mettoit à le jouer le même soin que s'il eût été propre à la faire briller. Elle joignoit à une grande habitude de la scène une bonne tradition de la plupart de ses rôles : son débit étoit sage : elle possédoit une connoissance parfaite de la langue & de la prosodie; avantages qui rendoient sa diction d'une netteté remarquable.

Comme femme, elle s'étoit fait aimer pour ses qualités sociales, son esprit conciliant & la bonté de son cœur.

La nature pacifique de ses goûts & sa modération auroient dû la mettre à l'abri des orages de la Révolution; & cependant elle fut incarcérée en 1793 avec la plupart de ses camarades. Après sa sortie de prison, cette actrice fit partie de la réunion du théâtre Feydeau, &, plus tard, de la Comédie-Françoise reconstituée.

Elle joua pour la dernière fois le 22 octobre 1803. Sa représentation de retraite, donnée sur la scène de l'Opéra, le 19 juin 1805, se composoit de la tragédie d'*Olympie*, de Voltaire; des *Mœurs du temps*, de Saurin, & du *Retour de Zéphir*, ballet dansé par Dupont

& M^{me} Gardel. Cette représentation ne produisit qu'un profond ennui & un résultat pécuniaire négatif.

M^{lle} de La Chassaïne avoit fixé sa résidence à Saint-Mandé, aux portes de Paris. Elle y vécut très-solitaire, & très-modestement, à l'aide de la pension de retraite & d'une pension de six cents livres, qu'elle avoit, avant la Révolution, reçue du roi Louis XVI, & qui, sur sa demande motivée, lui fut rendue le 8 novembre 1814, par le gouvernement de la Restauration. Malgré la modicité de ses ressources, elle consacroit la majeure partie de son avoir à de bonnes œuvres, & presque tout son temps à des pratiques de dévotion.

Rappelons en passant que, lorsque Voltaire fut couronné solennellement à la Comédie-Françoise, après la première représentation d'*Irène*, c'est M^{lle} de La Chassaïne qui suggéra l'idée de cette ovation littéraire.

Les événements politiques de 1814 & l'irruption des Etrangers en 1815, frappèrent son imagination, & pendant les cinq années que son existence se prolongea encore, ses facultés intellectuelles éprouvèrent un grand affoiblissement. Elle mourut le 23 juin 1820.

Cette actrice avoit été aimée, dans sa jeunesse, par le prince de Lamballe. De ce commerce étoit née une fille qui débuta, en 1788, à la Comédie-Françoise, où elle ne fut pas reçue.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DE LA CHASSAIGNE

- 1768 Une Modiste. *Les Valets maîtres*, de Rochon de Chabannes.
- Une Nymphé. *Hylas & Sylvie*, du même.
- 1772 Flavie. *Roméo & Juliette*, de Ducis.
- 1777 Félimé. *Muſtapha & Zéangir*, de Champfort.
- 1783 Marceline. *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
- 1784 M^{me} Robert. *Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
- 1785 La Préſidente. *L'Oncle & les Tantes*, de De Laſalle.
- 1786 M^{me} Syphon. *La Phyſicienne*, de La Montagne.
- La Breſſanne. *Les Amours de Bayard*, de Monvel.
- 1787 L'Hôteſſe. *Les Etourdis*, d'Andrieux.
- 1788 M^{me} de Plinville. *L'Optimifte*, de C. d'Harleville.
- Floriſe. *Lanval & Vivianne*, d'André Murville.
- 1789 M^{me} Franval. *Le Préſomptueux*, de F. d'Eglantine.
- 1791 Gertrude. *Alceſte à la campagne*, de Demouſtier.
- Urfule. *L'Intrigue épistoſaire*, de F. d'Eglantine.
- M^{me} Mondor. *Le Conciliateur*, de Demouſtier.
- M^{me} Gercourt. *Minuit*, de Déſaudras.
- 1793 M^{me} Bertrand. *Le Conteſeur*, de Picard.
- M^{me} Dorville. *Les Femmes*, de Demouſtier.
- 1795 Catherine. *Le Bon Fermier*, de Ségur.
- 1798 Flora. *Michel Montaigne*, de Guy.
- 1799 Anna. *Les Deux Frères*, de Kotzebuë.
- Jaquette. *Les Précepteurs*, de F. d'Eglantine.
- Marinette. *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
- 1800 M^{me} Cornebois. *L'Intrigant dupé*, de Martelli.
- La Fermière. *Camille*, de *** (M^{me} de Salm.)
- Marianne. *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
- Françoisé. *Caroline*, de Roger.
- 1803 Clotilde. *Hermann & Verner*, de Favières.



M^{ELLE} DE SAINT-VAL, L'AINÉE


1766-1779



MARIE-PAULINE-CHRISTINE
ALZIARY DE ROQUEFORT

dite MADEMOISELLE DE S^T-VAL l'aînée

1766 — 1779

HRISTINE Alziary, née à Coursegoules, bourg situé en Basse-Provence, dans la sénéchaussée de Grasse, le 15 décembre 1743, appartenait à une famille honorable du pays. Sa mère avait été attachée à la personne de la Reine Marie Lecfinska ; son père étoit chevalier de Saint-Louis, & un de ses frères (qui plus tard devoit acquérir une triste renommée) étoit au service. Elle reçut au couvent d'Antibes, ainsi que sa sœur, une excellente édu-

Extrait des registres de l'état civil de Coursegoules : « L'an mille sept cent quarante & trois, le quinze du mois de décembre, est née damoiselle Marie-Pauline-Christine, fille de Monsieur Honoré-Alziary de Roquefort & de dame Marie-Geneviève de Gazagnaire, & le seize à midi a été baptisée. »

cation. Est-ce dans les représentations tragiques (tradition de Saint-Cyr) données par les pensionnaires à la fin de l'année d'études, & dans lesquelles la jeune Alziary se faisoit remarquer par son intelligence précoce, qu'il faut chercher l'occasion qui fit une comédienne de cette demoiselle de condition, que son origine appeloit à une position autre que celle où elle s'est rendue célèbre ? Est-ce, ainsi que des témoignages contemporains porteroient à le faire croire, dans le goût du théâtre, qui sembloit être inné chez tous les membres de cette famille (1) ? A tel point que le père, loin de comprimer les tendances de ses filles, les favorisa en exerçant leurs dispositions sur un petit théâtre de société qu'il avoit dans le village de Saint-Paul.

Toutefois, ce ne fut pas sans déplaisir que, subissant à son insçu l'empire des préjugés de son époque & de la caste à laquelle il se targuoit d'appartenir, ce père vit ses filles embrasser décidément la carrière du théâtre, & il ne fallut rien moins que la réputation qu'elles ne tardèrent pas à y acquérir l'une & l'autre, pour faire taire ses répugnances.

Après avoir d'abord joué la tragédie à Lyon, où elle étoit fort goûtée, M^{lle} de Saint-Val aînée fut mandée à Paris, afin de combler le vide qu'alloit laisser le prochain éloignement de M^{lle} Clairon. Elle

(1) Un frère de cette aînée débuta, sous le même nom, à la Comédie-Italienne, le 30 juillet 1780. Il ne fut pas reçu. C'est vrai-

semblablement ce frère dont nous disons ci-après un mot en note, dans l'article relatif à M^{lle} de Saint-Val la cadette.

débuta à la Comédie-Françoise, le 5 mai 1766, par le rôle d'Ariane; le 12, le 14 & le 17, elle joua Alzire, & le 21 du même mois, Aménaïde. Un accident malencontreux, quoique fort naturel, dut interrompre ses débuts, qu'elle reprit au bout de quelques mois, le 8 novembre, par le rôle d'Hypermnestre, &, le 15, par celui d'Iphigénie, dans *Iphigénie en Tauride*. Elle fut reçue l'année suivante à demi-part, avec promesse d'un troisième quart à la fin de la seconde année, & de la part entière après deux ans révolus (1).

Bien que cette tragédienne ne possédât pas, au même degré, les qualités qui distinguoient l'actrice supérieure à qui elle succédoit, & qu'elle fût à une distance plus grande encore de M^{lle} Du Mesnil, tout âgée qu'étoit déjà cette dernière, on reconnut dans la débutante de la noblesse & de l'intelligence. Elle rachetoit de grandes incorrections par l'expression la plus heureuse de la sensibilité, & malgré la monotonie, parfois lamentable, de sa voix, malgré ses traits presque repoussants, elle avoit des moments si beaux, qu'on lui pardonnoit ses fautes, qui, d'ailleurs, échappoient à la multitude. Voltaire écrivoit au marquis de Thibouville :

- | | |
|---|---|
| (1) • Ce qui doit faire le plus | • avait paru dépendre du rôle |
| • d'honneur à la débutante, dit le | • d'Aménaïde, établi avec tant d'é- |
| • <i>Mercur</i> , c'est que l'affluence a | • clat par la célèbre M ^{lle} Clairon, |
| • été plus remarquable dans <i>Tan-</i> | • qu'il paroïssoit douteux qu'on |
| • <i>crède</i> (*), tragédie dont le sort | • pût voir la pièce sans elle. » |

(*) La recette fut, en effet, ce jour-là, de 2,611 livres; le surlendemain, elle fut, pour cette même pièce, de 2,852.

« Voilà donc M^{lle} Saint-Val, une actrice sublime, supérieure à M^{lle} Du Mesnil (1) ! » La Harpe, de son côté, proclamait dans le *Mercur* « que cette actrice « étoit faite pour le grand pathétique & qu'elle fat-
« teignoit quelquefois jusqu'à faire oublier les dif-
« grâces de sa figure & de son organe. »

M^{lle} de Saint-Val étoit, en effet, fort laide, & elle le sçavoit si bien que son geste le plus habituel tenoit à dérober au public l'aspect de sa figure, en ramenant le bras à la hauteur du visage.

A l'instar de M^{lle} Du Mesnil, cette actrice avoit des transitions inattendues qui n'appartenoient qu'à elle & qui entraînoient les suffrages. L'on n'auroit jamais pu croire que tel mot dût produire l'enthousiasme; mais ce mot étoit préparé par un coup d'œil, un jeu de physionomie. Dans *Mérop*e particulièrement, elle excitoit les transports du public avec quelques paroles, lorsqu'au moment de la reconnoissance, cette reine s'écrie, en voyant Poliphonte prêt à frapper Egyste :

« Barbare ! il est mon fils »

& qu'Egyste, se jetant à ses pieds :

— Moi ! votre fils ?

— Tu l'es ! »

répond Mérope en l'embrassant.

(1) Nouvelle preuve de la versatilité des appréciations chez Voltaire.

Ces deux mots étoient jetés par M^{lle} Saint-Val avec un accent impossible à décrire. Elle sembloit, en les prononçant, couvrir Égypte de tout ce qu'il y a de puissance & d'amour dans la maternité.

Dans la scène d'Emilie avec Cinna, lorsqu'on lui nomme ceux des conjurés qui sont mandés par Auguste, elle écoutoit, le bras gauche appuyé sur son coude, dans l'attitude de la réflexion, & répondoit lentement, sans les regarder & comme se parlant à elle-même :

« Mandés, les chefs de l'entreprise...

« Tous deux en même temps...

& tournant tout à coup la tête du côté de Cinna, elle lui disoit vivement :

« Vous êtes découverts ! »

Cette gradation produisoit un effet prodigieux, disent les feuilles contemporaines.

Il en étoit de même dans *Sémiramis*, lorsqu'elle voyoit le billet aux mains d'Arface & qu'elle lui disoit :

« D'où le tiens-tu !

— Des dieux.

— Qui l'écrivit ?

— Mon père.

— Que dis-tu ? »

Ces mots étoient un des plus grands effets de M^{lle} Saint-Val.

Cependant, malgré le zèle dont elle étoit animée & le talent qu'elle montrait, il s'écoula dix années avant qu'on lui accordât la part entière à laquelle lui donnoient droit & son mérite incontestable & les promesses qui lui avoient été faites lors de son admission dans la Société. Loin de là ! il n'est sorte de déboires dont elle ne fut abreuvée. Elle avoit rencontré sur sa route, en M^{me} Vestris, reçue depuis elle, une rivale jalouse de ses succès & ardente à lui disputer le terrain. Cette actrice, étayée par la protection du duc de Duras, qui avoit la haute main sur la Comédie-Françoise, confisqua à son profit la majeure partie des rôles qu'elle n'auroit dû jouer qu'en partage avec M^{lle} Saint-Val. Vingt-trois rôles seulement furent laissés à celle-ci, tandis que cent douze devenoient la part léonine de M^{me} Vestris.

Le public, cependant, sembloit pencher en faveur de la première de ces actrices, s'il faut en juger par ce qui se passa un soir que M^{me} Vestris, qui devoit jouer *Hypermnestre*, fut remplacée à l'improviste par M^{lle} Saint-Val, à la sollicitation des comédiens. Les spectateurs, qui ne s'attendoient pas à cette substitution (1), l'accueillirent par de bruyantes démonstrations, qui témoignaient de leur plaisir, ce dont l'actrice fut si touchée, qu'elle fut tout bonnement *sublime* dans son rôle. Le lendemain de cette représentation, le puissant protecteur de M^{me} Vestris fit menacer

(1) Nous avons déjà eu occasion de dire que les noms des acteurs ne figuroient pas alors sur les affiches.

M^{lle} Saint-Val de la prison, si elle s'avisait de jouer désormais, même pour rendre service à la Société, d'autres rôles que ceux qu'un acte arbitraire lui avoit dévolus. On vouloit, à tout prix, l'anéantir & la contraindre, à force de dégoûts, à quitter la Comédie-Françoise, où sa despotique rivale pourroit alors régner en souveraine.

Révoltée de tant d'injustice, M^{lle} de Saint-Val essaya de se défendre & de justifier sa conduite dans un Mémoire rendu public & qui résuinoit toutes les pièces du procès (1). Cette tentative lui porta malheur, car elle fut rayée des cadres de la Comédie par un ordre exprès du Roy, & exilée en Beauvoisis (fait unique dans les fastes du théâtre), comme coupable d'avoir publié un *libelle* où elle insultoit, en essayant d'avoir raison, ses camarades & M. le duc de Duras, son supérieur.

Cependant, le public, toujours disposé en général à épouser la querelle de la victime, prit fait & cause pour l'actrice opprimée & fit cruellement expier à M^{me} Vestris son injuste triomphe. Pendant longtemps celle-ci ne pouvoit plus paroître en scène sans être honnie, conspuée ; &, plus d'une fois, il devint nécessaire de doubler, de tripler même la garde aux représentations.

(1) *Lettres de Madame la comtesse de Mal... à Madame la marquise d'A...*

marquise de Saint-Chamond, ci-devant M^{lle} Mazzarelli, amie de M^{lle} Saint-Val.

Ces lettres étoient l'œuvre de la

La division s'introduisit parmi les comédiens eux-mêmes. Les uns se mirent du parti de M^{lle} Saint-Val; les autres se rangèrent du côté de son adversaire. C'est à cette occasion qu'il circula une facétie, très-répan- due déjà dans les coulisses & que le monde accueillit avec empressement; elle avoit du moins, à défaut d'autre mérite, celui de dessiner les deux camps (1).

Sur ces entrefaites, une affaire déplorable vint encore ajouter aux chagrins de M^{lle} Saint-Val & aggraver ce que sa position avoit de pénible. Son frère, sergent au régiment Lyonnais, fut accusé d'avoir tué un de ses camarades à l'occasion d'un passe-droit. Il lui avoit, rapportoit-on, plongé son épée dans le cœur avant qu'il ne se fût posé en garde. Ayant été mis en accusation, il ne voulut rien confesser. On lui appliqua la question qu'il subit avec courage, ne voulant pas infliger le déshonneur à sa famille par l'aveu de son crime (2).

(1) Elle étoit intitulée : *Escadre blanche, Escadre rouge*.

Escadre blanche, portant le pavillon de la reine *Vénus* :

Amiral, Vestris. — Servant sous ses ordres : Brizard, Préville, Des Essards, Larive, Ponteuil, Vanhove, Courville, Dugazon; M^{mes} Préville, Belle-Cour, Luzy, Dugazon, Suin.

Escadre rouge, portant pavillon de de la reine *Melpomène* :

Saint-Val aînée, amiral. — Ser-

vant sous ses ordres : Molé, Auger, Monvel, Dazincourt, Fleury; M^{mes} Saint-Val jeune, D'Oigny, Faniez, Lachassaigne, Contat.

(Supp. à la *Gazette de France*, du 27 septembre 1779.)

(2) Le 18 avril 1769, M^{lle} de Saint-Val s'étoit présentée à l'assemblée tenue pour le répertoire. Son trouble annonçoit une âme vivement agitée & c'est avec une émotion toujours croissante, qu'elle s'exprima en ces termes : « Il m'est

On usa alors d'un autre moyen, & dans l'espoir que le coupable se trahiroit, on fit tout à coup paroître à ses yeux le cadavre de son ami ; mais le malheureux jeune homme, au lieu de succomber devant cette nouvelle épreuve, conserva assez d'empire sur lui-même pour se précipiter sur ce corps ensanglanté, en s'écriant :
 « Que ne peux-tu, ô mon ami, renaître à la vie pour

« revenu, Messieurs, que plusieurs
 « de mes camarades avoient réfo-
 « lu de ne plus jouer avec moi
 « depuis la malheureuse affaire de
 « mon frère. Soyez persuadés pour-
 « tant, Messieurs, que dans cette
 « catastrophe affreuse, il n'y a
 « rien qui caractérise l'infamie ni
 « la bassesse. C'est un jeune homme
 « de dix-huit ans qui s'est livré à
 « tout ce que la fougue de son
 « âge a pu lui suggérer ; mais, je
 « vous proteste... » M^{lle} de Saint-
 Val n'en put dire davantage ; les
 sanglots lui coupèrent la parole &
 elle tomba sur son siège avec les
 symptômes du désespoir. Les comé-
 diens affectés de sa douleur, mais
 n'osant se mettre au-dessus des
 préjugés que leurs cœurs, leurs
 consciences réprouvent, résolurent
 de s'en remettre directement à la
 décision de leurs supérieurs. Le
 lendemain 19, ils reçurent la ré-
 ponse des quatre premiers gentils-
 hommes, ainsi conçue : « Nous,
 « duc d'Aumont, pair de France ;
 « nous, maréchal, duc de Riche-

« lieu ; nous, duc de Duras ; nous,
 « duc de Fleury, tous premiers
 « gentilshommes de la Chambre
 « du Roi, approuvons la délicatesse
 « des comédiens françois ; mais
 « l'affaire dont il est question, est
 « d'une nature que nous trouvons
 « ne pouvoir ni devoir être impu-
 « tée à blâme par qui que ce soit
 « pour la famille de la demoiselle
 « de Saint-Val. Non-seulement,
 « nous trouvons très-bon la sensi-
 « bilité de la Comédie pour la
 « triste situation de la demoiselle
 « de Saint-Val, mais estimons
 « qu'en les déterminant à la con-
 « server parmi eux & sous nos
 « ordres, nous leur fournirons les
 « moyens de faire un acte d'huma-
 « nité qui ne peut que leur faire
 « honneur & augmenter l'estime
 « dont nous avons toujours donné
 « des preuves à leur Société. »

Fait à Paris, &c. Suivent les
 signatures.

(Manuscrit de la Bibliothèque
 nationale, déjà cité.)

« confondre mes ennemis, en leur disant que je suis
« un homme d'honneur. »

Les partisans de l'actrice exilée, auxquels se joignit sa sœur, ne négligeoient cependant aucune démarche pour obtenir son rappel. Mais tous leurs efforts échouèrent contre une influence supérieure, & ce n'est qu'en novembre 1779 qu'il fut donné à la pauvre Saint-Val de voir son ordre d'exil révoqué; toutefois elle ne fut pas rétablie au nombre des comédiens du Roy. On lui laissa seulement la faculté de jouer sur les théâtres de la province, dont elle parcourut les principales villes en triomphatrice (1).

Vers la fin de 1789, un soir & dans l'intervalle de la grande à la petite pièce, un spectateur fait la motion que M^{lle} de Saint-Val aînée soit invitée à rentrer au théâtre. Cette proposition est appuyée avec feu par la salle entière, au grand déplaisir de M^{me} Vestris, & l'acteur Dunant vient annoncer que la Société porteroit à M^{lle} Saint-Val l'expression des vœux du public. Le

(1) Après une représentation de *Médée*, sur le théâtre d'Avignon, une colombe vint lui apporter une couronne à laquelle étoient attachés ces vers :

« Illustre ornement de la scène,
« Toi, dont l'âme excite en nos sens
« Tous les sublimes mouvemens
« Dont s'enorgueillit Melpomène !
« Saint Val, reçois le juste encens
« Que nous devons à ton génie ;
« Et revois ici ta patrie,
« Puisqu'on y chérit les talents. »

Partout où cette tragédienne s'arrêtoit, elle étoit l'objet de semblables ovations.

27 septembre, le journal de Prudhomme (*Révolutions de Paris*, n° XII) ayant fait appel aux comédiens françois, « pour qu'ils eussent à réintégrer cette actrice
« dans son ancienne position de sociétaire, dont un
« acte tyrannique l'avoit dépossédée, » M^{lle} Saint-Val, dans une lettre adressée à la *Chronique de Paris*, le 16 octobre suivant, déclare : « que si elle remonte
« sur la scène, à la demande du public, ce sera sur
« tout autre théâtre que le Théâtre-François, qui l'a
« repoussée comme un sujet *dangereux & fautif*, &c. »

Elle fit en effet partie, de 1791 à 1794, de la troupe de la Montanier. C'est là que se passa une scène assez singulière & surtout inattendue, pendant la représentation de *Sémiramis*. Les deux sœurs jouoient dans cette tragédie, l'aînée, *la Reine* ; la jeune, *Azéma*. Brouillées ensemble (parce que la première n'avoit pas pardonné à sa sœur d'être restée après elle à la Comédie-Françoise), depuis douze ans elles étoient devenues étrangères l'une à l'autre. Au moment où, dans la pièce, Azéma est embrassée par la Reine, le public cria *bis !* & avec tant de chaleur, que les deux sœurs attendries, cédant à leur vive émotion, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre & se réconcilièrent sous les yeux des spectateurs.

A partir de ce jour, M^{lle} Saint-Val l'aînée paroît avoir renoncé à l'exercice de sa profession, car on ne voit plus son nom figurer publiquement. Elle entra dans la vie privée, quoique tenant, pour ainsi dire, maison ouverte & recevant dans son salon de la cour

des Fontaines, avec ce ton solennel qui ne l'avoit jamais abandonnée, tous ceux qui désiroient lui être présentés. Mais, toujours bizarre, elle avoit soin de se reléguer dans le coin le plus obscur de son appartement, le visage à demi-masqué par un voile épais qui descendoit jusqu'à la bouche. Dans le monde même, où elle étoit recherchée à cause de son mérite, elle ne quittoit jamais ce voile.

M^{lle} de Saint-Val est morte à Paris le 13 juin 1830, à l'âge de quatre-vingt-six ans huit mois & quelques jours, laissant une fortune immobilière de plus de 300 mille francs.

Joanny (1) de la Comédie-Françoise, un des acteurs les plus distingués de notre temps, avoit été son élève.

(1) Jean-Bernard Brissebarre, né à Dijon, le 2 juillet 1775 ; mort à Paris, le 5 janvier 1849. (Voir sa notice dans notre *Troupe de Talma*.)

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} SAINT-VAL, L'AINÉE

1768 Amélise.	<i>Amélise</i> , de Ducis.
1770 Lanassa	<i>La Veuve du Malabar</i> , de Lemierre.
1772 Emirène.	<i>Les Druides</i> , de Le Blanc.
1773 Progné	<i>Térée & Philomèle</i> , de Renou.
1774 Argénice	<i>Adélaïde de Hongrie</i> , de Dorat.
1775 Barfénice	<i>Les Arfacides</i> , de Beauffol.
1776 Véturie	<i>Coriolan</i> , de Gudin.
1777 Zuma.	<i>Zuma</i> , de Le Fèvre.
— Antigone	<i>OEdipe chez Admète</i> , de Ducis.
1779 Médée.	<i>Médée</i> , de Clément.



MADAME VESTRIS

1768 1863



FRANÇOISE-ROSE GOURGAUD

MADAME VESTRIS

1768 — 1803

ISSUE d'une famille qui avoit autrefois compté parmi ses membres des conseillers du Roy & des chevaliers de Saint-Louis, M^{lle} Gourgaud, née à Marseille le 7 avril 1743, étoit la seconde fille de Pierre-Antoine Gourgaud (1), exerçant, en 1747, l'emploi de directeur des hôpitaux militaires de Marseille. Des revers de fortune changèrent sans doute la position de cette famille, puisque,

Extrait des registres de la paroisse Saint-Ferréol, à Marseille :
« Françoise-Rose Gourgaud, fille de Pierre-Antoine, bourgeois, & de Marie-Catherine Dumay, née hier, a été baptisée dans cette paroisse, aujourd'hui huitième avril 1743. »

(1) Ce Gourgaud avoit épousé à Lille, le 18 novembre 1734, la fille d'un receveur des finances.

quelques années plus tard, nous retrouvons presque tous ceux qui la composaient enrôlés *sous les bannières de Melpomène & de Thalie*, comme on disoit alors. L'actrice qui nous occupe commença par jouer la comédie sur le théâtre de Stuttgard, dans le duché de Wurtemberg.

C'est pendant son séjour en cette ville qu'elle épousa un des frères du fameux Vestris, le *Diou de la danse*, très-médiocre acteur (1) attaché au même théâtre qu'elle, assez pauvre d'esprit, mais fort joli garçon. Le Duc régnant, dont cette actrice étoit la favorite, la pria un jour d'embellir une fête qu'il donnoit à la campagne, en y jouant la comédie. Le lendemain matin, il la surprit avec Angiolo Vestris dans un tête-à-tête équivoque, & le pistolet sur la gorge, il les força de se marier : ce qui eut lieu le jour même. Du même coup, le spectacle de Stuttgard fut supprimé, & les deux époux revinrent en France avec les débris de la troupe. Mais M^{me} Vestris qui ne se piquoit pas autrement de fidélité conjugale, ne tint bientôt nul compte d'un mari qui n'avoit plus de charme pour elle depuis qu'il lui avoit été imposé, & , accueillant les nombreux hommages que lui valoit sa beauté, elle ne tarda pas à se séparer de lui tout à fait. Elle sollicita un ordre de début pour la Comédie-Françoise, où elle aspirait à remplacer M^{lle} Clairon. Ses antécédents

(1) Angiolo-Marie-Gaspard Vestris, avoit débuté à la Comédie-Italienne, le 3 mai 1769, dans les rôles d'*amoureux*. Il y resta jusqu'en 1781.

comme tragédienne n'offrant pas une garantie suffisante, on résolut de la faire jouer, à titre d'essai, sur le théâtre des Menus, dans une représentation organisée tout exprès, qui eut lieu le 26 avril 1768. *Andromaque* fut la pièce choisie ; Le Kain jouoit Oreste, & Molé, Pyrrhus. On lui trouva de l'intelligence, mais peu d'âme ; &, en effet, la sensibilité a toujours été une qualité étrangère au talent de cette actrice. Cependant, M^{me} Vestris sortit, à son honneur, de cette épreuve, & fut jugée capable de se présenter sur la scène françoise.

Plusieurs mois s'écoulèrent pourtant encore, avant son apparition en public, parce que Le Kain étant forcé d'aller aux eaux à cause de sa santé, les Gentilshommes de la Chambre décidèrent que les débuts de la nouvelle actrice ne commenceroient qu'après le retour de l'illustre tragédien, dont elle devoit recevoir les leçons avant de se produire sous ses auspices.

Enfin, le 19 décembre 1768, M^{me} Vestris débuta par Aménaïde. Ce rôle lui valut des applaudissements universels ; & le public, assez ingrat de sa nature, alla même jusqu'à la mettre un moment au-dessus de M^{lle} Clairon. Le rôle d'Ariane, qu'elle joua quelques jours après (28 décembre), & qui lui fut moins favorable ; celui d'Idamé (7 janvier 1769), où elle essuya presque un échec, firent reconnoître à ce même public tout ce qu'il y avoit eu d'exagéré dans son enthousiasme irréfléchi.

Le 21 janvier suivant, M^{me} Vestris reprit ses avan-

tages dans *Alzire*, ainsi que dans *Hypermnestre*, le 8 février.

Un fait qui prouve jusqu'à quel point les débuts de cette actrice firent événement, c'est que le dernier fut retardé par l'impossibilité momentanée où se trouvoit d'y assister, le duc de Choiseul, empêché par des affaires importantes. Enfin, elle put jouer *Zaïre* avec le magnifique costume dont le Ministre lui fit présent à cette occasion.

Elle aborda également les premiers rôles de la haute comédie; elle parut successivement, le 25 février, dans les rôles de Célimène, du *Misanthrope*; le 6 mars, dans *Mélanide & Isabelle de l'Ecole des Maris*; le 9, dans la *Marquise de la Surprise de l'Amour* & dans *Nanine*; mais tout en y réussissant, son succès fut beaucoup moins prononcé que dans la tragédie.

M^{me} Vestris avoit des traits éveillés, qui, au premier aspect, sembloient plus propres à l'emploi des *soubrettes* qu'à celui des *reines*. Sa figure, cependant, étoit si jolie, que le public oublioit bien vite le désaccord de sa physionomie avec le caractère de ses rôles, & se laissoit entraîner par la séduction de l'interprète. Sa taille n'étoit peut-être pas plus en harmonie avec le caractère de son emploi; mais, ainsi que M^{lle} Clairon, elle rachetoit son exiguité par une belle représentation. Sa diction étoit juste.

Une actrice qui, nous sommes porté à le penser, lui étoit véritablement supérieure, régnoit alors sur la scène françoise, où elle avoit débuté deux ans auparavant,

avec éclat, dans le même emploi : M^{lle} de Saint-Val l'aînée (c'est d'elle que nous voulons parler), étoit depuis lors en possession des grands rôles. M^{me} Vestris, reçue en 1769, (1) fut admise au partage ; mais elle avoit sur sa rivale, l'avantage de la beauté, qui lui avoit valu l'intérêt de M. de Choiseul & la protection, plus intéressée encore, du duc de Duras, tout-puissant à la Comédie-Françoise. Bientôt l'antagonisme des deux tragédiennes prit des proportions gigantesques & divisa & la Cour & la Ville. Si la Cour, par esprit de corps, soutenoit la protégée du premier Gentilhomme de la Chambre, M^{lle} Saint-Val avoit dans son parti le public, qui, s'abandonnant autant à sa sympathie pour l'actrice qu'à son penchant inné pour l'opposition, épousa sa cause avec chaleur. Sans vouloir revenir sur des détails que nous avons précédemment donnés, nous rappellerons seulement que la question fut arbitrairement tranchée en faveur des prétentions de M^{me} Vestris.

A partir de ce moment, la bienveillance du parterre échappa à cette tragédienne ; il lui fit durement payer, chaque fois qu'elle montoit sur la scène, l'ordre injuste qui avoit fait de M^{lle} Saint-Val aînée une victime du bon plaisir. Les choses en vinrent au point que, lorsque M^{me} Vestris jouoit, il falloit doubler, tripler même

(1) Le mardi 31 janvier 1769, elle fut reçue, à l'essai, aux appointements de 1,800 livres. Peu de jours après, le 7 février, on la mit

à 2,000 livres, avec droit de présence, jetons & feux, à Versailles ; & le 11 février, un ordre supérieur lui attribuoit une demi-part.

la garde, afin de maintenir la tranquillité parmi les spectateurs. En vain le célèbre Gerbier, qui étoit au mieux avec elle, publia-t-il un *factum* tendant à prouver la validité de son droit; il fut réfuté victorieusement par Target, dans un mémoire signé de Tronson du Coudray, où un persifflage spirituel le disputoit à la force des arguments.

Cette actrice, constamment jalouse de tout ce qui lui faisoit craindre une rivalité, eut aussi, en 1784, des démêlés assez vifs avec M^{lle} Saint-Val cadette (1). Il ne fallut rien moins que la préoccupation produite par les événements, bien autrement graves, qui se passaient dans l'ordre politique, pour que le souvenir de cette guerre intestine s'effaçât & que la tragédienne recouvrât cette faveur que le public lui avoit accordée au début de sa carrière théâtrale.

A l'aurore de la Révolution, M^{me} Vestris, entraînée par l'exemple de son frère Dugazon, & oublieuse de l'intérêt que la Cour, particulièrement la Reine, avoit daigné lui porter, quitta la vieille Comédie-Françoise

(1) Dans une lettre du 14 janvier 1784, M^{lle} de Saint-Val déclare que : « ne voulant pas être à la Comédie-Françoise la très-humble esclave de M^{me} Vestris, elle offre sa démission de *Sociétaire*, voulant (ajoute-t-elle) donner à M^{me} Vestris le plaisir de dire : *Je me suis démise des deux sœurs.* »

Cette lettre, qui n'étoit pas def-

tinée à la publicité, fut cependant imprimée sans l'aveu de son auteur & répandue par les soins de M^{me} Vestris, qui l'accompagna d'une réponse amère, & plutôt spécieuse que forte d'arguments; M^{lle} de Saint-Val, de son côté, n'eut garde de rester sans réplique & réfuta victorieusement son adversaire dans une nouvelle épître, en date du 4 février suivant.

& suivit au Théâtre de la rue de Richelieu la minorité républicaine qui s'étoit séparée de la Société-mère. Elle fut comprise dans la fusion générale de 1799 ; mais elle auroit agi plus sagement en se retirant à cette époque ; car, dans le peu d'années qui s'écoula entre cette réorganisation & le jour de sa mort, les moyens avoient subi une telle décadence, que le public, alors presque entièrement renouvelé, pour qui les souvenirs de l'ancien Théâtre-François étoient lettre close, l'accueilloit avec une froideur glaciale : elle comprit, quoique un peu tard, que l'heure de la retraite avait sonné pour elle.

Le 2 juin 1803, une représentation à son bénéfice eut lieu sur le théâtre de l'Opéra, &, malgré l'augmentation considérable du prix des places, attira une énorme affluence de spectateurs (1).

Dix-huit mois après, le 5 octobre 1804, M^{me} Vestris mouroit à la suite d'une maladie de langueur.

Cette actrice peut, avec raison, être placée au nombre de celles dont le nom mérite d'échapper à l'oubli. Elle obtint dans sa carrière de grands succès qui l'ont fait comparer à M^{lle} Clairon, à qui, cependant, elle étoit très-inférieure. Elève favorite de Le Kain, elle avoit assurément du talent ; mais n'étant pas assez richement dotée par la nature pour tirer des inspirations de son propre fonds, ses succès furent pres-

(1) Cette représentation se composoit d'*Ejthér*, & de la première représentation de *Lucas & Laurette*, ballet-pantomime.

que toujours des réminiscences. Elle avoit de l'apprêt, de l'emphase, des gestes trop étudiés ; toutefois, douée d'un physique séduisant & de moyens remarquables, elle produisoit une grande sensation dans certains rôles à effet. Les amateurs de théâtres sçavent quelles émotions elle excitoit, dans *Gabrielle de Verger*, chez beaucoup de femmes qui sanglotoient, tomboient en pamoison & qu'il falloit emporter.

M^{me} Vestris passoit pour avoir de l'esprit ; c'est ce qu'il ne faudroit pas cependant conclure de la réponse si connue qu'elle fit à Voltaire, à propos de sa tragédie d'*Irène*, & qui n'est qu'un bon mot déplacé (1).

(1) Une sœur de cette tragédienne, connue sous le nom de M^{lle} Dugazon (Marie-Anne Gourgaud), avoit débuté, le 12 novembre 1767 ; elle fut reçue en 1768, pour doubler M^{lle} Belle-Cour, Farniez & Luzy, & se retira en 1788, sans avoir jeté d'éclat. Elle avoit épousé un sieur Jean-Louis Galinié. Elle est morte le 30 pluviôse an VII. (18 février 1799.)

ROLES CRÉÉS PAR M^{me} VESTRIS

1770	Lanassa	<i>La Veuve de Malabar</i> , de Lemierre.
—	Florinde.	<i>Florinde</i> , de Le Fèvre.
1771	Euphémie	<i>Gaston & Bayard</i> , de De Belloy.
1772	Thussnelde.	<i>Les Chérusques</i> , de Bauvin.
1773	Marcie	<i>Régulus</i> , de Dorat.
1774	Sophonisbe	<i>Sophonisbe</i> , de Mairet, arr. par Voltaire.
—	Alife.	<i>Adélaïde de Hongrie</i> , de Dorat.
1775	Arsénie	<i>Menzikoff</i> , de La Harpe.

- 1776 Léonor Priuli. . . . *Lorédan*, de Fontanelle.
- 1777 Gabrielle *Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
- Roxelane *Muſtapha & Zéangir*, de Chamfort.
- 1778 Irène *Irène*, de Voltaire.
- Sémire *Les Barmécides*, de La Harpe.
- Alceſte *OEdipe chez Admète*, de Ducis.
- 1779 Melpomène *Les Muſes rivales*, de La Harpe.
- La Prêtrefſe. *Agathocle*, de Voltaire.
- 1781 Jeanne *Jeanne de Naples*, de La Harpe.
- 1782 Otellide. *Tibère*, de Follet.
- 1783 Helmonde. *Le Roi Lear*, de Ducis.
- 1784 Véturie *Coriolan*, de La Harpe.
- 1786 Atalide *Scanderberg*, de Du Buiffon.
- 1787 Auguſta. *Auguſta*, de F. d'Eglantine.
- 1789 Ericie. *Ericie*, de Fontanelle.
- M^{me} Calas. *Calas*, de Chénier.
- La Béguine *Marie de Brabant*, d'Imbert.
- Catherine de Médic. *Charles IX*, de Chénier.
- 1790 Frédégonde *Macbeth*, de Ducis.
- Marie d'Utrecht. . . *Barneveldt*, de Lemierre.
- 1791 Anne de Boleyn. . . *Henri VIII*, de Chénier.
- M^{me} de Faublas. . . *Mélanie*, de La Harpe.
- 1792 Cornélia. *Caius Gracchus*, de Chénier.
- 1793 Héloïſe *Fénelon*, du même.
- Epicharis *Epicharis & Néron*, de Legouvé.
- Junie *Mutius Scévola*, de Luce de Lancival.
- 1797 Clytemneſtre. . . . *Agamemnon*, de Lemercier.
- 1800 Jocafte *Etéocle & Polynice*, de Legouvé.





JACQUES-MARIE BOUTET

dit MONVEL

1770 — 1806

BOUTET, né à Lunéville, le 25 mars 1745, mort à Paris, le 13 février 1812, étoit fils d'un musicien de l'*ordinaire* du Roy de Pologne, & non d'un comédien de province, ainsi qu'on l'a dit par erreur. Grâce à la protection dont ce bon prince entouroit toutes les personnes attachées à son service, le jeune Boutet, élevé à ses frais, reçut une éducation fort au-dessus de celle qui étoit donnée, à cette époque, aux enfants de sa condition. Lorsqu'il eut atteint

Extrait des registres de l'Etat civil de Lunéville : « Jacques-Marie, fils légitime de François Boutet () & de Magdeleine d'Hôtel, son épouse, de cette paroisse, est né & a été baptisé le 25 mars 1745. »*

(*) Une note additionnelle indique que le père exerçoit, comme ordinaire, dans la musique de S. M. le Roy de Pologne, Stanislas, Duc de Lorraine.

MONVEL

1770-1806

l'âge où l'on doit se donner un état, son goût très-prononcé pour la déclamation théâtrale lui fit solliciter un ordre de début pour la Comédie-Françoise. Il y parut pour la première fois, le 28 avril 1770, dans les rôles d'Egythe de *Méropé* & d'Olinde de *Zénéïde*, & fut reçu, en 1772, pour remplir les *seconds rôles* tragiques & de haut comique. Il annonçoit de l'intelligence & de la chaleur. Malheureusement la nature lui avoit refusé les avantages physiques (1); petit, grêle, mesquin, maigre à faire pitié, il ressembloit, selon l'expression pittoresque d'une tragédienne célèbre : « à un amant à qui l'on a toujours envie de « faire donner à manger. » Ce n'est certes pas à lui que M^{lle} Clairon auroit pu adresser l'encouragement qu'elle donna un jour à son brillant élève Larive. Comme compensation de son triste extérieur, Monvel possédoit une âme de feu & à peine venoit-il de parler qu'on étoit forcé de reconnoître, sous sa chétive enveloppe, un homme supérieur & un esprit des plus déliés. Aussi finit-il par être fort aimé du public, à cause de ses rares qualités & de son zèle pour les devoirs de son état.

(1) Plus de quinze mois après ses débuts, on ne le voyoit entrer en scène qu'avec peine & presque toujours son apparition étoit accueillie par des murmures; le public ne pouvoit se faire à sa figure ingrate, à son extérieur chétif. Il faut dire qu'à cette époque, Monvel jouoit

les *jeunes amoureux*, où il n'apportoît aucune des qualités qu'on exige dans les acteurs jouant cet emploi. Ce n'est que lorsqu'il fut mieux placé, qu'il fut mieux jugé. Molé ayant presque abandonné la tragédie, Monvel prit un grand nombre de ses rôles.

Ce jeune acteur ne tarda pas à prendre une des premières places parmi les gens de talent qui illustrèrent alors la scène françoise. Molé lui-même, trouva en Monvel un rival redoutable; plus d'une fois, ce dernier joua quelques-uns des rôles qui avoient contribué à la réputation de cet éminent comédien & il s'y fit applaudir autant que lui, quoiqu'il ne lui ressemblât sous aucun rapport. La tradition nous a transmis avec quelle perfection Molé établit le rôle de Charles Morinzer dans l'*Amant bourru* (1), où son talent prodigieux excitoit l'admiration. Hé bien, Monvel, dans ce même rôle, se montrait moins brillant sans doute, mais plus pénétrant; il y étoit moins éclatant, mais d'une sensibilité plus exquise. En somme, son succès ne le cédoit point à celui de son chet d'emploi. Rappelons incidemment que ce fut à l'issue de la première représentation de cette pièce, que Monvel & Molé, alors divisés, se réconcilièrent sous les yeux du public. Ramené sur la scène par Molé, afin d'y recevoir cette espèce d'ovation, tant prodiguée depuis, mais dont les comédiens pouvoient, à cette époque, se glorifier avec raison, Monvel, après avoir salué l'assemblée, se jeta tout à coup dans les bras de son camarade. Sincère ou non, cette récon-

(1) Comédie en trois actes & en vers libres, jouée le 13 août 1777. Ainsi qu'on avoit fait avec La Noue pour sa *Coquette corrigée*, on refusa à Monvel la paternité de l'*A-*

mant bourru. Ce fut encore une dame qui revendiqua la propriété de cette pièce, dont elle prétendoit avoir confié sept ans auparavant le manuscrit.

ciliation bien jouée eut un grand succès auprès du public.

Monvel n'étoit pas moins remarquable dans la tragédie que dans la comédie. Les feuilles du temps mentionnent une représentation de *Mahomet* de Voltaire, où cet acteur remplissoit le rôle de Séide entre Brizard & Le Kain, celui-ci jouant Mahomet & l'autre Zopire. Avec de pareils interprètes, cette tragédie offroit le plus parfait ensemble & produisit l'effet le plus extraordinaire. On rapporte à cette occasion que Le Kain, qui, dans le cours de la soirée, avoit attentivement observé Monvel, dit : « Voilà un petit homme « qui perdra la tragédie. » Il est vrai que cet acteur avoit fréquemment sacrifié les convenances théâtrales, & particulièrement la dignité tragique, au désir de produire de l'effet par toutes sortes de petits moyens. Ce que Le Kain lui reprochoit surtout, c'étoit de détailler trop ses rôles, de dépecer & de décolorer les plus belles périodes poétiques, pour en faire de la prose de conversation ; de multiplier ses gestes à l'infini &, enfin, de poser la main avec une excessive familiarité sur ses interlocuteurs. Le Kain, qui ne voyoit pas de tragédie là où il n'y avoit pas de majesté, nommoit cela du *pathétique bourgeois*, du *naturel affecté* : en un mot, il trouvoit la méthode de Monvel étroite & mesquine.

Ce dernier, cependant, possédoit autant d'âme, autant de sensibilité, d'intelligence que son émule ; mais, trahi par ses moyens, il voulut se former une manière

qui leur fût proportionnée. A la mort de Le Kain, il revendiqua une part de sa succession tragique. Lorsqu'ensuite il tenta de disputer sur la scène cet héritage à Larive, il lui fallut reconnoître que l'intelligence la plus parfaite ne sçauroit tenir lieu à un tragédien de force & de représentation. Monvel le sentit d'ailleurs si bien, que, peu de temps après la mort de Le Kain, parlant de ce triste événement en présence de quelques amis, il s'écrioit : « Ah ! si j'avois eu les moyens
« de cet homme, j'ose croire que le public regrette-
« roit moins un jour l'irréparable perte qu'il vient de
« faire (1). »

A partir de ce moment, Monvel se renferma dans

(1) Monvel écrivit, à cette occasion, une lettre qui vaut la peine d'être mise sous les yeux du lecteur, à cause du trait qui la termine.

« Nous perdons un ancien cama-
« rade, un grand homme, peut-
« être un des plus grands tragé-
« diens qui existera jamais..... Il
« ne restera d'un talent souvent
« sublime, qu'une mémoire in-
« certaine. Victime de l'envie,
« jouet des gens sans goût, en
« proie aux journalistes, voilà la
« part d'un grand acteur pendant
« sa vie ; rien ne parle pour lui
« après sa mort..... Les Grecs vont
« partager la dépouille d'Achille.
« Je n'ai rien à prétendre à la dé-
« pouille pécuniaire ; mais souve-

« nez-vous, pour *sa loge*, que je
« suis à un quatrième étage..... »
(*Théâtre François*, par Ch. Maurice.)

Que la lettre écrite par Belle Cour nous semble plus touchante !

« La mort de mon camarade
« Le Kain, si prompte, si inatten-
« due, a dérangé ma pauvre tête.
« Nous avons été reçus le même
« jour. Demi-part, trois quarts de
« part, part entière, tout nous a
« été adjugé à jour pareil..... Sa
« perte m'apprend qu'il faut met-
« tre une distance entre les occu-
« pations & sa mort..... Je ne suis
« point riche, je suis pauvre même.
« Je ne suis plus comédien, mais
« je suis à tous votre ami. »

BELLE COUR.

un certain nombre de rôles, donnant la préférence à ceux où la sçavante économie des détails, l'art de faire valoir les mots, devoient racheter la force qui lui manquoit. Nous citerons, entre autres, celui d'Auguste, où la nature même sembloit l'inspirer, où le sentiment & le goût régloient sa diction & ses moindres mouvements; & celui de Fénelon (1), dans lequel portant au plus haut degré l'onction de la parole, il se montra inimitable.

La *Veuve du Malabar* (2) qui, à l'origine n'avoit eu qu'une réussite très-contestée, fut remise au théâtre, le 29 avril 1780, avec un succès tel qu'on ne peut lui comparer que celui du *Siège de Calais*. On la représenta pendant trois mois consécutifs devant une affluence considérable. L'auteur avoit, sans doute, introduit dans sa pièce d'heureuses modifications; mais Monvel, qui remplaçoit Molé dans le rôle du jeune Bramine, ne fut point étranger à la vogue de cet ouvrage.

Vers la fin de 1781, Monvel quitta clandestinement

(1) Tragédie représentée pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 9 février 1793. tragédie de Lemierre eut peu de succès; la sixième représentation fut particulièrement orageuse.

(2) Représentée, pour la première fois, le 30 juillet 1770. Cette Un plaisant fit à cette occasion l'épigramme suivante :

« J'ai vu cette veuve indécise ;
 « Ami, que veux-tu que j'en dise !
 « Son sort est digne de nos pleurs.
 « Du bûcher elle est délivrée ;
 « Mais c'est pour être déchirée
 « Par le public & les acteurs.

la France (1). On ne connut pas d'abord, dans le public, les véritables motifs de sa fuite ; ses amis l'attribuèrent au mauvais état de ses affaires (2) & aux tracasseries qu'il éprouvoit de la part de la Société ; mais la malignité chercha à l'expliquer par d'autres causes, diversement interprétées. Le fugitif se rendit à Stockholm, où il resta pendant plusieurs années attaché à la personne du Roy de Suède en qualité de lecteur. Peu de mois après sa disparition, le bruit de sa mort s'étant répandu, il eut la jouissance de lire de son vivant, dans les gazettes, son panégyrique & le jugement anticipé de la postérité.

(1) Monvel n'étoit pas le plus maniable des comédiens du Roy, s'il faut s'en rapporter à la lettre qui suit & que nous mettons sous les yeux du lecteur.

« Je suis informé qu'on se plaint
« depuis longtemps du S^r Monvel
« qui, non-seulement, refuse sous
« de faux prétextes les rôles de
« son emploi, malgré les ordres
« de ses supérieurs, mais encore
« de se soumettre aux arrange-
« ments prescrits par le dernier
« arrêt du Conseil pour l'adminis-
« tration de la police intérieure de
« la Comédie-Françoise. Je vous
« prie de vouloir bien lui enjoin-
« dre, sous peine de punition, de
« remplir à l'avenir plus exacte-
« ment ses devoirs, tant comme
« membre du Comité que comme

« comédien, & de le prévenir
« qu'indépendamment de la peine
« qu'il subira, on lui retirera le
« sauf-conduit qui ne lui a été ac-
« cordé qu'à la demande de ses
« supérieurs ; & que, si par suite
« de son humeur & de sa mauvaise
« volonté, il demande sa retraite,
« elle ne lui sera accordée qu'avec
« défense de sortir du Royaume &
« avec des précautions propres à
« assurer l'exécution de cette dé-
« fense. Versailles, 17 juin 1781.

« Signé : AMELOT. »

(Archives nationales.)

(2) Il écrivoit au ministre Ame-
lot : « N'ayant pu encore parvenir
« à désintéresser tous mes créan-
« ciers, je vous prie de vouloir
« bien prolonger le sauf-conduit qui
« m'a été accordé. »

Notre acteur revint en France à l'aurore de la Révolution, dont il embrassa les principes avec ardeur. Il fit sa profession de foi dans un discours qu'il prononça dans l'église Saint-Roch, en faveur de la déesse *de la Raison*. Ce discours, qui est un étrange monument d'impiété, fut alors imprimé & répandu dans le public ; mais on prétend que, depuis, Monvel, venu à résipiscence & témoignant un sincère regret de ses erreurs, en fit rechercher les exemplaires afin de les anéantir. En 1793, il avoit reparu sur la scène des *Variétés amusantes* (1) & il y retrouva ses anciens succès. A peine s'aperçut-on qu'il eût cessé depuis plusieurs années de faire partie de la Comédie-Françoise. Sa haute & profonde intelligence, ses connoissances réelles, son esprit supérieur eurent bientôt comblé cet intervalle. Cependant, les années arrivèrent ; Monvel perdit toutes ses dents, que l'art ne put remplacer, parce que la conformation de sa bouche y mettoit obstacle ; mais l'empire du talent est si grand, que le public l'écoutait avec une attention profonde, avec un religieux respect pour ainsi dire, &, de peur de l'interrompre, n'osoit même se livrer aux applaudissements. Enfin, des infirmités prématurées & l'infidélité de sa mémoire ne lui permirent plus l'exercice de son art qu'à des intervalles prolongés. Les jeunes acteurs y perdirent un modèle précieux ; il put toutefois

(1) Devenue plus tard *Théâtre de la République*. Aujourd'hui la *Comédie-Françoise*.

les servir encore par ses conseils & par ses leçons comme professeur au *Conservatoire*, où il fut l'un des premiers nommés, lors de la fondation de cet établissement.

Monvel prit sa retraite définitive le 1^{er} mars 1807 (1), léguant à la Comédie-Françoise, pour y perpétuer sa mémoire, ses deux filles, surtout celle qui prit le nom de Mars cadette (2). Ses obsèques eurent lieu à Saint-Laurent, au milieu d'un nombreux concours d'artistes, de gens du monde & de littérateurs. Une députation de l'Institut (dont il faisoit partie depuis le 15 décembre 1795) y assista : M. Joachim Le Breton, secrétaire perpétuel de la quatrième classe, & Lafon (3), sociétaire, prononcèrent chacun un discours sur sa tombe.

Monvel a composé plusieurs pièces de théâtre, presque toutes jouées avec succès, tant à la Comédie-Françoise qu'à la Comédie-Italienne (4). Comme écri-

(1) Sa part entière fut distribuée conformément aux us & coutumes de l'ancienne Comédie-Françoise, entre Desprez, Lacaze, M^{me} Mars cadette & Desrosiers.

(2) M^{lle} Mars (Anne-Françoise-Hippolyte Boutet), née à Paris, le 10 février 1779, & qui fit pendant quarante ans les délices de la scène françoise. Morte le 20 mai 1847.

L'épouse légitime de Monvel se nommoit *Marie-Madeleine Dautel*.

Elle avoit jadis débuté sans succès au Théâtre-François. Elle est morte à Paris, dans les derniers jours de décembre 1800.

(3) Lafon (Pierre), né à Linde (Haut-Périgord), le 2 septembre 1773, débuta en 1800 dans les premiers rôles tragiques. Il est mort à Bordeaux, le 18 mai 1846.

(4) Une des productions de cet acteur-auteur, *Evrard de Rixleben*, drame héroïque en cinq actes & en prose, tiré d'un drame de

vain il a peu d'invention & n'a pas de style ; mais ses ouvrages renferment d'heureux détails & sont adroitement faits. On voit que leur auteur a étudié le théâtre & sentoît vivement ce qui est propre à y faire de l'effet. Il a arrangé les *Deux Nièces*, comédie de Boissy.

Il a laissé deux fils qui ont écrit pour le théâtre. L'un d'eux fut secrétaire particulier de l'archi-chancelier Cambacérès (1).

M. Boutet de Monvel, aujourd'hui savant professeur de physique, attaché au Lycée Charlemagne, est son petit-fils.

Goëthe (*Götz de Berlichingen à la Main de fer*), devoit être jouée le 12 germinal an 11, au théâtre de la République. Déjà le théâtre avoit fait une ou deux fois *relâche* pour la répétition générale : mais la pièce, annoncée dans les journaux la veille pour le lendemain, ne fut

pas jouée : le spectacle fut changé, & l'on prétend même que l'Autorité exigea de Monvel la destruction du manuscrit.

(1) Ce fils, Noël-Barthélemy, est mort à Orléans, où il résidoit, en mai 1849, à l'âge de 81 ans.

ROLES CRÉÉS PAR MONVEL

- | | | |
|------|-----------------------|---|
| 1770 | Un Bramine. | <i>La Veuve du Malabar</i> , de Lemierre. |
| 1771 | Sinclar | <i>Le Perfisseur</i> , de B. de Sauvigny. |
| — | Transamarre | <i>Pierre-le-Grand</i> , de De Belloy. |
| — | Candeuse | <i>Les Amants sans le sçavoir</i> , de R. de Chabannes. |
| — | Valère. | <i>Le Bourru bienfaisant</i> , de Goldoni. |

- 1772 Ferdinand. *Roméo & Juliette*, de Ducis.
 — Flavius. *Les Chérusques*, de Bauvin.
 1773 Clitandre *Le Centenaire*, d'Artaud.
 — Manlius *Régulus*, de Dorat.
 — Floricourt. *La Feinte par amour*, du même.
 1774 Lord Delhi *Le Vindictif*, de Dudoyer.
 — Cléonime *Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
 1775 Walter *Albert I^{er}*, de Le Blanc.
 1776 Un Sénateur *C. M. Coriolan*, de Gudin.
 — Florville. *Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
 1777 Le Chevalier. *L'Egoïsme*, de Cailhava.
 — Coucy. *Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
 — Montalais *L'Amant bourru*, de Monvel.
 1778 Valère. *L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
 — Mata *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
 — Limeuil *L'Homme personnel*, de Barthe.
 — Rochester *Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
 — Polynice. *OEdipe chez Admète*, de Ducis.
 1779 Mercure. *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 — Volsimon *Roséide*, de Dorat.
 — Amilka *Pierre le Grand*, du même.
 1780 Mirza *Nadir*, de Du Buiffon.
 — Valville *Clémentine & Déformes*, de Monvel.
 1789 Limeuil *La Joueuse*, de Pigault Lebrun.
 — Monmouth *Le Duc de Monmouth*, de Bodard de Tezay.
 — Melcour. *Le Danger des liaisons*, de Beaunoir.
 — Le Pessimiste. *Le Pessimiste*, de Pigault Lebrun.
 — Fernando *Ellinore*, de***.
 — Valbourg *L'Orpheline*, de Pigault Lebrun.
 — L'Inconnu. *L'Inconnu*, de Collot-d'Herbois.
 1790 Dorlis. *L'Heureuse Indiscrétion*, de Monvel.
 — Calas. *Calas*, de Laya.
 — Mondor. *Amour & Raison*, de Pigault Lebrun.
 — Louis XII. *Une Journée de Louis XII*, de Ronfin.
 1791 Narzès. *Abdélazis & Zuléma*, de Murville.
 — Almanzor *Abdélazis & Zuléma*, du même.
 — Le Curé. *Mélanie*, de La Harpe.
 — Crammer *Henri VIII*, de Chénier.
 — Hubert *Jean Sans-Terre*, de Ducis.

- 1791 Fabrice *La Jeune Hôteſſe*, de Flins.
- 1792 Virginius *Virginie*, de La Harpe.
— Caius *Caius Gracchus*, de Chénier.
- 1793 Fénelon *Fénelon*, du même.
— Un Vieillard franç. . *Le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain Maréchal.
- 1794 Pifon *Epicharis & Néron*, de Legouvé.
— Fabius *Quintus Fabius*, du même.
- 1795 Abufar *Abufar*, de Ducis.
— Ortagoras *Timoléon*, de Chénier.
- 1796 Caton *Caton d'Utique*, de S. Marcel.
— Descartes *René Descartes*, de Bouilly.
- 1797 Armand *La Jeuneſſe de Richelieu*, de Duval & N. Lemer cier (*).
— OEdipe *OEdipe à Colonne*, de Ducis.
- 1798 Andrews *Falkland*, de Laya.
- 1799 Le comte d'Orlheim. *Muthilde*, de Monvel.
— OEdipe *Ethéocle & Polynice*, de Legouvé.
— Blum *Les Deux Frères*, de Kotzebue.
— De l'Epée *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
- 1800 Bragance *Pinto*, de N. Lemer cier.
— Edmond *Fedor & Wladimir*, de Ducis.
— Egée *Théſée*, de Mazoïer.
— D'Epernon *Montmorency*, de Carion-Niſas.
- 1803 Clovis *Iſule & Orovèſe*, de N. Lemer cier.
- 1804 D'Epernon *Richelieu*, du même.
— Globorff *Pierre le Grand*, de Carion-Niſas.

(*) Quoique le nom de Monvel ſe liſe ſur la brochure imprimée, il n'avoit pris à cette œuvre d'autre part que quelques correſſions indiquées en marge du manuſcrit original. La préface, placée en tête de cette comédie, révèle à ce ſujet des détails piquants.





JEAN-HENRY GOURGAUD

dit DUGAZON

1771 — 1807

GOURGAUD, dit Dugazon, est né à Marseille, le 15 novembre 1746. Après avoir joué la comédie en province, pendant plusieurs années, il regardoit, comme tant d'autres, la Comédie-Françoise comme le point de mire & le but unique de son ambition. L'immense réputation de Prévile, le mérite relatif d'Auger & de Feulie qui tenoient avec succès, à côté de ce grand comédien, l'emploi des *valeis*, n'effraya pas Dugazon, qui, grâce au crédit de sa sœur, M^{me} Vestris, reçut l'ordre de dé-

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Ferréol : « Jean-Henry Gourgaud, fils légitime du sieur Pierre-Antoine Gourgaud & de Marie-Catherine Dumay, est né & a été baptisé aujourd'hui quinze novembre mil sept cent quarante-six, dans l'église de cette paroisse. »

DUGAZON
1771-1807

but qu'il convoitoit si ardemment. Le 29 avril 1771, il se présentoit devant ce parterre, redouté des comédiens dont il étoit le juge sévère mais éclairé, dans les rôles de Crispin du *Légataire universel* & du lord Houzey dans le *François à Londres*. Il joua successivement Frontin du *Muet*, Crispin des *Folies amoureuses*, un des frères dans les *Ménechmes*, Sosie, Frontin de l'*Epreuve réciproque* & Pasquin de l'*Homme à bonnes fortunes*. Son masque comique & spirituel, sa répartie prompte & incisive, son agilité en scène lui concilièrent tout d'abord la bienveillance du public. On lui reprochoit déjà, il est vrai, une propension à la charge qui ne fit qu'augmenter avec l'âge, parce que Dugazon manquoit essentiellement de cette qualité, si rare d'ailleurs, le goût : qualité que possédoit à un degré éminent Prévile, à qui elle assura sur ses rivaux une supériorité incontestable & incontestée.

Dugazon fut reçu en 1772, & il prouva par la suite que la Société avoit recruté en lui un membre aussi actif que zélé. Les circonstances le secondèrent favorablement. La mort enleva, en 1774, Feulie, jeune acteur qui donnoit les plus belles espérances & qui vraisemblablement auroit pris, s'il eût vécu, par l'autorité du talent, la première place après Prévile. En 1782, Augé se retira. Dugazon n'eut plus pour concurrent dans son emploi que Dazincourt, nouveau venu comme lui ; mais leurs deux natures différoient si complètement, que rien n'étoit plus facile à établir entre eux que le partage des rôles. A Dazincourt, les valets

pincés & musqués du répertoire de Marivaux : à Dugazon, les Crispin, les Frontin, les Mascarille, avec leur effronterie, leur *lazzi* & leur verve bouffonne. Un quatrain composé sur Dugazon, en 1779, & mis au bas de son portrait, caractérise bien le jeu de cet acteur :

« En fait de comédie,
 « Le talent de Monsieur est la bouffonnerie ;
 « Et le style comique est si fort de son goût
 « Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout. »

Il n'essaya pas moins d'aborder les rôles du genre où brilloit son camarade ; mais le Figaro du *Barbier* & du *Mariage* trouvèrent en lui un très-foible interprète. Il fut bien plus mal inspiré encore, lorsque, après la retraite de Prévile, il voulut s'approprier quelques-uns des rôles empreints du génie de ce grand comédien, entre autres celui du *Bourru bienfaisant*, où il échoua complètement.

Ce qu'il falloit à Dugazon, ç'étoient des rôles comme celui du *Roy de Cocagne*, franche caricature dont il renouvela le succès : celui de Fougères, dans l'*Intrigue épistolaire*, & ceux enfin du Maître de danse & du Maître d'italien, dans les *Originaux*, qui lui permettoient de donner impunément l'essor à son entrain naturel, que ne régloient pas toujours les convenances théâtrales. N'oublions pas surtout le Bernardille de la *Femme juge & partie*, où il déployoit toutes les ressour-

ces de son talent & qui fut, en définitive, un de ses triomphes.

Le parterre, qui passoit sur les défauts de ce comédien en faveur de ses qualités, aimoit fort à le voir. Aussi regrettoit-on dans le public, lorsqu'on annonça, en 1776, la représentation de retraite de la célèbre Du Mesnil, qu'il n'eût pas trouvé sa place dans cette solennité. Mais grande fut la surprise, lorsque, dans les *Fausse infidélités*, au coup de sonnette d'Araminthe pour appeler un valet, on vit arriver Dugazon revêtu de sa plus riche livrée. Il reçut des mains d'Araminthe la lettre qu'elle venoit d'écrire, la salua &, sans avoir proféré une parole, comme l'exigeoit son rôle, personnage muet, sortit plus applaudi que ne l'ont jamais été ses successeurs après avoir rempli les rôles les plus longs & les plus brillants de l'emploi (1).

C'est vers la même époque que M^{lle} Lefèvre (2), actrice de la Comédie-Italienne, où elle avoit débuté en 1774, devint la femme de Dugazon qui s'étoit profondément épris d'elle. Cette union ne fut pourtant pas heureuse &, après avoir pendant longtemps vécu séparés l'un de l'autre, ils firent prononcer leur divorce aussitôt que la loi le leur permit.

Le caractère de ce comédien étoit si facétieux, qu'il faisoit profession de mystificateur. On sçait qu'à ce titre il étoit fort recherché dans les sociétés, où il dis-

(1) *Indiscrétions & Confidences*, par Audibert.

(2) Louise-Rosalie Lefèvre, née à Berlin, en 1755; morte à Paris, le 22 septembre 1821. Cette actrice a joui d'une réputation méritée.

putait à Muffon (1) le triste privilège de faire rire aux dépens d'une victime désignée à l'avance. Le nom de son camarade Des Effarts est devenu, sous ce rapport, presque inséparable du sien.

Durant les guerres intestines qui éclatèrent en 1789, à propos de la représentation de *Charles IX*, & qui divisèrent alors les Comédiens françois, Dugazon se dessina comme un des adversaires les plus hostiles à la Compagnie. Nous ne reproduirons pas ici des détails connus de tout le monde. Ces tendances subversives n'étoient que le triste prélude de la ligne de conduite que cet acteur devoit tenir plus tard. Lorsque la Révolution éclata, il en embrassa les principes avec effervescence ; en 1793, il se fit aide de camp volontaire de Santerre & prit en cette qualité une part très-active aux déplorables événements de l'époque. Déjà, en 1791, ses opinions exaltées lui rendant insupportables les rapports forcés avec la plus grande majorité des membres de la Comédie-Françoise, il avoit provoqué la défection de quelques-uns d'entre eux avec lesquels il alla fonder le *Théâtre de la République*. En sorte, qu'on peut regarder Dugazon comme le premier auteur de la dissolution des Comédiens françois (2).

(1) Pierre Muffon, peintre, beaucoup moins connu comme tel, que comme *mystificateur*, fort en vogue au commencement de ce siècle. Il étoit né à Orléans & est mort à Paris, à l'âge de 32 ans.

(2) Dugazon n'avoit pas toujours pensé de même : du moins, l'anecdote suivante donneroit lieu de le croire. « A la représentation donnée le 23 octobre 1781, en l'honneur de la naissance du

Cependant, la réaction devoit avoir son tour, & quand, après le 9 thermidor, Dugazon parut en scène, il fut accueilli par des huées & se trouva en butte à toutes les avanies de la part du public, que sa contenance, loin d'être celle de l'humilité, ne faisoit encore qu'irriter. De guerre lasse, un moment de calme survint, & Dugazon s'avancant vers la rampe, s'adressa à la foule en ces termes : « Je ne suis plus que citoyen
« & j'attends chez moi, de pied ferme, tous ceux
« qui ont quelque reproche à me faire : ils trouve-
« ront à qui parler. » A tort ou à raison, cette sortie audacieuse, pour ne pas dire plus, imposa, & la pièce put être jouée.

Lorsque, après plusieurs mois d'agonie, le Théâtre de la République fut contraint de cesser ses représentations, les anciens camarades de Dugazon, réunis au Théâtre Feydeau, oubliant leurs griefs bien légitimes, consentirent à le recevoir parmi eux. Le 7 avril 1797, eut lieu sa rentrée, pour laquelle il avoit choisi malencontreusement le rôle de Dubois dans les *fausses Confidences*, rôle qu'il n'avoit jamais joué & qui étoit un des meilleurs de Dazincourt. Au moment où Lubin dit à Dubois : « Nous nous soucions bien de toi & de
« ta race de canaille », les spectateurs saisirent l'allu-

• Dauphin, la Comédie-Françoise
• joua *Adélaïde Du Guesclin* & la
• *Partie de Chasse d'Henri IV.*
• Dans cette dernière pièce, Du-
• gazon avoit introduit une scène

• de sa composition, destinée à cé-
• lébrer cet heureux événement &
• qui obtint un succès d'enthou-
• siasme. »

sion & en firent une application cruelle à Dugazon, en saluant cette apostrophe par des applaudissements prolongés que celui-ci supporta, du reste, avec son audace habituelle & sans fourciller.

Dugazon avoit été, en 1786, un des professeurs de l'école de déclamation, où sa première leçon eut lieu le 4 juin de cette année; lors de l'organisation du Conservatoire, il fut attaché, au même titre, à cet établissement. Beaucoup d'élèves sont sortis d'entre ses mains, & deux principalement, Talma & Lafon, ont atteint une grande renommée. Contraste étrange ! Ce comédien bas & trivial, aux allures grotesques, n'a presque formé que des tragédiens, & nul mieux que lui n'a donné l'enseignement & les habitudes d'une tenue à laquelle il étoit lui-même si complètement étranger, que, chargé dans la pièce de *Pinto* (1) du personnage de l'ambassadeur d'Espagne, il s'y montra assez ridicule pour qu'on crût devoir supprimer le rôle.

Dugazon ne se borna pas à jouer la comédie, il voulut écrire. Voici les titres de ses ouvrages : 1° *L'Avènement de Mustafa, ou le Bonnet de vérité*, comédie en trois actes & en vers, en société avec Riouffe, 1792 ; non imprimée. — 2° *L'Emigrant, ou le Père Jacobin*, comédie en trois actes & en vers, 1792 ; non imprimée. — 3° *Le Modéré*, comédie en trois actes & en vers, 1794.

(1) Comédie en cinq actes & en prose, de Nép. Lemer cier, représentée le 22 mars 1800.

a de plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, ajouté comédie des *Originaux* deux scènes épisodiques, ne se distinguent peut-être pas par un goût très-ré, mais qui sont restées au théâtre, parce qu'elles tent à rire.

La santé de Dugazon, affoiblie depuis assez longtemps, le força à prendre sa retraite en 1807. Il alla habiter le village de Sandillon, dans le Loiret (1), où passa les deux années qu'il vécut encore, dans un état presque complet d'aliénation mentale. Il y est mort, le 11 octobre 1809, à l'âge de 63 ans.

Une représentation extraordinaire eut lieu au bénéfice de sa veuve (2), le 15 avril 1812. Elle offrit cela de remarquable, que la plupart des acteurs qui jouèrent dans la tragédie d'*OEdipe chez Admète*, voient été ses élèves.

(1) On rapporte, mais le fait nous paroît apocryphe, qu'il avoit fait inscrire au-dessus de la porte l'entrée de la petite maison qu'il possédoit dans cette localité, ce distique, tiré de son rôle dans la pièce de *Démocrite* :

« Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
« De me faire valet de la philosophie ! »

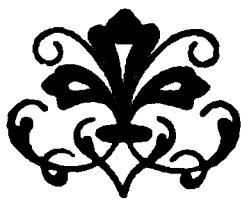
(2) Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la première femme de Dugazon, Rosalie Lefèvre, qu'il avoit épousée le 20 août 1776, divorça d'avec lui le 13 novembre 1794. Un mois après, le 12 décembre, il se remariait à Céline-Geneviève Aubert, âgée de 28 ans, fille d'un architecte & sœur de l'acteur Frogères; c'est elle dont il est question ici.

ROLES CRÉÉS PAR DUGAZON

- 1773 L'Auteur *L'Assemblée*, de Schofne.
 — Momus *La Centenaire de Molière*, d'Artaud.
- 1774 Justin *Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
- 1775 La Jeunesse *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
 — La Fleur *Le Célibataire*, de Dorat.
- 1776 Un Valet *Le Malheureux imaginaire*, du même.
- 1777 Durand *L'Egoïsme*, de Cailhava.
- 1778 Frontin *L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
 — Le Notaire *L'Impatient*, de Lantier.
- 1779 Un Valet *Laurette*, de D'Oisemont.
- 1780 Charles *Clémentine & Desformes*, de Monvel.
- 1782 Germain *Le Flatteur*, de Lantier.
 — Crispin *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
- 1783 Zénarès *Le Séducteur*, de Bièvre.
 — Fatras *Le Réveil d'Epiménide*, d'O. de Flins.
- 1784 Frontin *La fausse Coquette*, de Vigée.
- 1787 Marcelin *L'École des Pères*, de Pieyre.
- 1788 Picard *L'Optimiste*, de Collin de Harleville.
- 1789 Victor *Les Châteaux en Espagne*, du même.
- 1791 De Crac *M. de Crac*, du même.
 — Fougères *L'Intrigue épistolaire*, de Fabre d'Eglantine.
 — Le Marquis *L'Hôtellerie de Worms*, de*** (Defaudras.)
 — Edouard *La Jeune Hôtesse*, de Carbon Flins.
- 1792 Jacques *Les Trois-Cousins*, de Champ-Rion.
 — Villac *L'Obligé maladroit*, de Famin.
- 1793 Le Pape *Le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain
 Maréchal.
 — Figeac *La Moitié du chemin*, de Picard.
 — Modérantin *Le Modéré*, de Dugazon.
- 1794 Le Limonadier *Les Contre-Révolutionnaires*, de Dorvo.
- 1795 Boucliac *Les Amis de collège*, de Picard.
 — Boneliac *L'Agioteur*, d'Armand Charlemagne.

- 1796 Sans-Quartier *Le Chanoine de Milan*, de A. Duval.
 1797 Kerlebon *Les Héritiers*, du même
 — Picard *Rose & Picard*, de Collin Harleville.
 — Palmier *La Paix*, d'Aude.
 1800 Frontin *Caroline*, de Roger.
 — L'Archevêque (*) . . . *Pinto*, de N. Lemercier.
 1801 Deschamps *Caroline*, de Roger.
 1803 Beaulieu *M^{me} de Sévigné*, de Bouilly.
 1804 Véronne *Richelieu*, de N. Lemercier.

(*) Rôle supprimé à la troisième représentation.





MARIE-BLANCHE ALZIARY DE ROQUEFORT

dite M^{LLE} DE SAINT-VAL la cadette

1772 — 1792

MADEMOISELLE DE SAINT-VAL la cadette naquit, ainsi que sa sœur, à Coursegoules, le 2 septembre 1752. Entraînée sans doute par son exemple & séduite par le bruit de sa renommée tragique, elle embrassa comme elle la carrière du théâtre. « Ses premiers essais, selon Grimm, « auroient eu lieu à Copenhague. » Elle jouoit avec une troupe d'acteurs à Grenoble, lorsqu'elle vint à Paris solliciter la faveur d'un début à la Comédie-Françoise : « Non pas, écrivoit-elle, avec le désir ni

Extrait des registres de l'état civil de Coursegoules : • L'an mil sept cent cinquante-deux, & le second du mois de septembre, damoiselle Marie-Blanche, fille légitime de Honoré Alziary de Roquefort, est née & a été baptisée. •

M^{me} DE SAINT-VAL, LA CADETTE

1772-1792

« dans l'espoir d'une réception, mais à cause de l'in-
 « fluence qu'exerceroit nécessairement sur un engage-
 « ment en province l'avantage d'avoir paru sur une
 « scène illustrée par tant de talents de premier or-
 « dre. » Le 27 mai 1772, cette actrice débuta dans le
 rôle d'Alzire. On raconte que Le Kain étoit tellement
 prévenu contre elle (par quelle raison ? on ne le dit
 pas), qu'il refusa même de la voir & que Molé dut le
 remplacer dans le rôle de Zamore. Son succès, cepen-
 dant, eut assez d'éclat pour qu'il se décidât à aller en-
 tendre la débutante à sa seconde apparition dans cette
 tragédie ; car l'usage exigeoit alors que les débutants
 se montrassent trois fois de suite dans le même rôle.
 M^{lle} Saint-Val satisfit Le Kain au point qu'à l'issue de
 la représentation, il s'empressa de la féliciter, & qu'à
 partir de cette soirée il joua avec elle pendant tout le
 cours de ses débuts. Elle parut successivement dans
Inès de Castro, dans *Zaïre* (6 juin), rôle qui lui fut
 moins favorable que les précédents ; dans *Iphigénie en*
Tauride (le 10 & le 20), *Iphigénie en Aulide* (le 24).
 Dans ces deux derniers rôles, surtout, elle obtint un
 succès décidé (1). Aussi, M^{me} Vestris & M^{lle} Du-
 bois (2), effrayées de cette nouvelle concurrence,

(1) M^{lle} Clairon écrivoit à un de
 ses amis : « J'ai été voir hier la
 « petite Saint-Val ; son succès est
 « prodigieux, mais elle le mérite.
 « Elle a un talent réel & char-
 « mant. »

(2) Actrice fort médiocre, qui

avoit débuté en 1759 & se retira à
 la clôture de 1773. Elle étoit fille
 de ce Dubois, fameux par le scan-
 dale auquel il donna lieu, au temps
 des représentations du *Siège de*
Calais. Elle est morte en 1779.

réunirent-elles tous leurs efforts afin de s'opposer à la réception de la débutante.

M^{lle} de Saint-Val cadette étoit loin d'être jolie, mais elle étoit bien moins laide que sa sœur. Sa physionomie avoit de l'expression, & quoiqu'elle fût de petite taille, maigre & assez chétive, son maintien ne manquoit pas de dignité, & elle mettoit dans son jeu beaucoup de sensibilité & d'âme.

Une maladie qui, toutefois, n'offroit aucune analogie avec l'incident qui, quelques années auparavant, avoit interrompu les débuts de sa sœur, vint également se jeter à la traverse des siens. Elle ne se trouva en état de les reprendre que le 10 février 1773, par le rôle d'Ariane; elle les continua le 13, par Chimène, & le 18, par Alzire.

Mais si les vents & les flots sont changeants, le public ne se pique pas plus qu'eux de constance. Dans l'intervalle qui s'étoit écoulé entre sa maladie & son retour sur la scène, une nouvelle actrice, M^{lle} de Raucourt, avoit surgi, qui, si elle ne lui étoit pas supérieure sous le rapport du talent, l'emportoit de beaucoup par l'éclat de sa beauté. Le parterre n'eut plus d'yeux & d'hommages que pour le nouveau météore, & de M^{lle} Saint-Val il ne fut plus question : bien mieux, il ne voulut plus voir que les défauts de celle que, huit mois auparavant, il avoit tant applaudie, & il s'en exagéra la portée au point d'en venir à ne plus supporter que difficilement la présence de cette actrice sur la scène. M^{lle} Saint-Val jugea à propos de retour-

ner en province, & le théâtre de Lyon, qui la reçut, retentit bientôt du bruit de ses succès. Lorsque M^{lle} Raucourt, dont l'astre avoit pâli à son tour, partit furtivement pour la Russie (1), M^{lle} Saint-Val cadette fut rappelée à Paris, &, le 6 juillet, elle rentroit triomphalement à la Comédie-Françoise, par le rôle de Zaire. Le 13 du même mois, elle jouoit Aménaïde, personnage dans lequel le public l'accueillit avec des applaudissements prodigieux, qui prenoient en partie leur source dans l'intérêt qu'inspiroient les persécutions dont sa sœur aînée étoit l'objet. Il lui donna une preuve évidente de ses sympathies, lorsqu'Aménaïde s'écria :

« On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ! »

les spectateurs, saisissant l'allusion, mille voix s'élevèrent avec transport pour demander M^{lle} de Saint-Val l'aînée ; & les cris devinrent si vifs, si persévérants, que l'amante de Tancrède, ne pouvant résister à son émotion, tomba évanouie dans les bras de sa confidente.

Nous avons rapporté précédemment pourquoi, malgré les preuves de dévouement données à sa sœur, celle-ci persista à ne pas la revoir, & comment, au bout de tant d'années de séparation, une circonstance fortuite les rapprocha ; nous n'y reviendrons pas.

(1) En juin 1776. Voir la notice sur M^{lle} Raucourt.

Quoique M^{lle} Saint-Val la cadette, depuis son admission à la Comédie-Françoise, n'eût pas eu l'occasion d'aborder les rôles de la comédie, genre qui d'abord avoit été exclusivement le sien sur les scènes de province, Beaumarchais lui confia celui de la comtesse Almaviva dans le *Mariage de Figaro* (1), & n'eut pas à s'en repentir, car elle y montra un talent qu'on ne soupçonnoit pas. Elle s'essaya également avec succès dans *Nanine*, *Agathe des Folies amoureuses*, & dans *Isabelle de l'Ecole des Maris*; mais elle ne donna pas suite à ces essais & en revint exclusivement à la tragédie.

M^{lle} Saint-Val accomplit ses vingt ans de service & ne se sépara de ses camarades que lors de la dissolution provoquée par les événements. Elle joua depuis sur le théâtre de la Montansier pendant deux ans. En 1802, elle se rendit à Saint-Petersbourg : c'étoit vingt ans trop tard qu'elle entreprenoit ce voyage. On l'applaudit par égard pour son ancienne réputation, mais on la trouva un peu marquée pour représenter les *Iphigénie* & autres *jeunes princesses*. Elle revint pourtant en France chargée d'or & de présents.

On n'avoit plus, depuis longtemps, entendu parler de cette actrice, retirée au fond de quelque province, lorsque les journaux & les affiches révélèrent son existence en annonçant une représentation à son bénéfice,

(1) Rôle qui étoit, dans le principe, destiné à M^{lle} D'Oigny & que cette actrice auroit joué, si sa retraite n'avoit pas eu lieu un an avant la représentation de la pièce.

pour le 11 octobre 1817. Elle eut lieu au Théâtre-Italien (salle Favart). M^{lle} Saint-Val avoit choisi pour cette solennité le rôle d'*Iphigénie en Tauride*, où, dès la première scène, à travers les injures irréparables du temps & le désavantage d'un organe trop évidemment déshabitué de la déclamation tragique, il fut facile de reconnoître les traces de cette sensibilité touchante qui avoit formé le caractère distinctif de son talent, aux belles époques de sa carrière théâtrale. Le récit du *Songe*, au premier acte, fut rendu avec âme & intelligence. Enfin, elle y produisit beaucoup d'impression. « Cependant, ajoute le journal auquel nous empruntons tous ces détails, avant la fin de la tragédie, la fatigue se faisoit évidemment sentir, & l'effet des dernières scènes s'en est ressenti. »

M^{lle} de Saint-Val avoit alors soixante-cinq ans !

Sa fortune, dont elle s'étoit moins préoccupée que ne l'avoit fait sa sœur de la sienne, se réduisoit à une pension de 800 livres sur la cassette du Roy. Elle étoit, en outre, devenue propriétaire de l'Isle Saint-Honorat (1). Elle s'y retira d'abord & y vécut, philosophant en reine détrônée, sous les voûtes silencieuses de la plus ancienne abbaye des Gaules, qui produisit de grands saints & des prélats illustres. Cependant, cédant aux vives instances de sa famille, elle vint fixer sa résidence à Draguignan, chez un de ses

(1) Ce domaine,ensemencé de blé & planté de quelques orangers & caïssis, produisoit à peine 1,200 fr. de revenu à sa propriétaire.

neveux, Conseiller de préfecture, qui étoit l'objet de son affection toute maternelle, & elle passa encore plus de trente ans au milieu des siens, pour lesquels elle étoit une providence. C'est là qu'elle s'est éteinte, le 9 février 1836, à l'âge de 83 ans & quelques mois, laissant après elle le souvenir de sa piété fervente & des excellentes qualités de son cœur aimant & généreux.

M^{lle} Saint-Val, depuis son retour dans son pays, y fut peu connue sous ce nom. Elle s'étoit donné celui de *Saint-Ereux*, qui avoit été probablement le nom d'un de ses amants ou celui de son mari, car on a prétendu qu'elle fut mariée.

Son esprit étoit très-orné & dénotoit un fonds d'instruction aussi solide que variée. Elle prêta souvent le secours de sa plume à l'un de ses frères qui remplissoit de hautes fonctions publiques. Elle ne manquoit pas de facilité pour la poésie, & l'on cite d'elle, entre autres compositions, une élégie empreinte d'âme & de sensibilité, écrite à l'occasion de la mort d'un autre frère (1).

(1) Le premier des deux frères dont il est ici question étoit investi, sous le Directoire, près la Cour du département du Var, des fonctions d'accusateur public, qu'il exerça avec beaucoup de distinction. On a conservé à Draguignan le souvenir de ses brillantes qualités & de son remarquable talent de déclama-

tion. La connoissance qu'il possédoit de cet art avoit même donné lieu de supposer qu'il n'étoit pas entièrement étranger à la scène. Vers 1796, il se rendit avec sa famille en Russie, chargé d'une mission diplomatique. — L'autre frère périt sous les murs de Gillette ; le mystère qui entourait sa fin n'a

La conversation de M^{lle} de Saint-Val cadette étoit pleine d'agrément. Elle aimoit à rappeler quelquefois le souvenir de son brillant passé, sa liaison avec les beaux esprits de l'époque, & notamment avec le chevalier de Boufflers, qui est peut-être l'auteur du quatrain suivant, qu'on lui a entendu citer plus d'une fois :

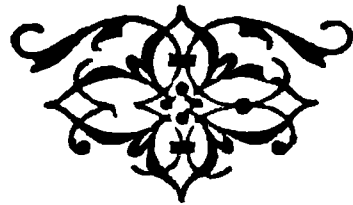
« Je suis sans bien & sans fortune :
 « Aussi, fands, belle Saint-Val,
 « Pour te voir jouer Rodogune,
 « J'ai mis en gage mon cheval. »

mais été éclairci. On dit qu'après la bataille, tandis qu'appuyé contre un mur, il étanchoit la sueur dont il étoit inondé, il tomba éteint d'un coup de feu tiré à bout portant. Avant d'avoir été enrôlé dans la garde nationale, où il avoit le titre de commandant, M. Alziary étoit avocat.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DE SAINT-VAL, LA CADETTE

772 Juliette	<i>Roméo & Juliette</i> , de Ducis.
777 Azélie	<i>Zuma</i> , de Le Fèvre.
— Azémire	<i>Mustapha & Zéangir</i> , de Chamfort.
778 Antigone	<i>OEdipe chez Admète</i> , de Ducis.
779 Erato	<i>Les Muses rivales</i> , de La Harpe.
— Idace	<i>Agathocle</i> , de Voltaire.
— Amétis	<i>Pierre le Grand</i> , de Dorat.
780 Axiane	<i>Nadir</i> , de Du Buiffon.
782 Chélonis	<i>Agis</i> , de Laignelot.
784 La Comtesse	<i>Le Mariage de Figaro</i> , de Beaumarchais.

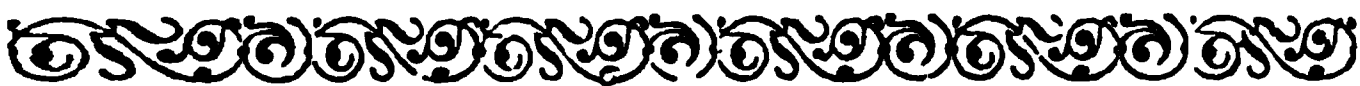
- 1786 Azémire. *Azémire*, de Chénier.
1787 Yole. *Hercule au mont OËta*, de Le Fevre.
1788 Zulna. *Odmar & Zulna*, de Maisonneuve.
1789 Andromaque. *Astyanax*, de Richelottes.
— Marie. *Marie de Brabant*, d'Imbert.
1791 Louise. *La Liberté conquise*, de Harny.
— Euphémie *Rienzi*, de Laignelot.



MAISON DE

MADemoiselle DE RAUCOURT

1 2 8, 3



FRANÇOISE CLAIRIEN

dite FRANÇOISE-MARIE-ANTOINETTE SAUCEROTTE

MADemoiselle DE RAUCOURT

1772 — 1815

FRANÇOISE CLAIRIEN est née à Dombasles, le 29 novembre 1753.

Vers le milieu du siècle dernier, un pauvre chirurgien-barbier de village avoit quatre filles dont l'avant-dernière, encore enfant, fut emmenée par un nommé Saucerotte, homme de moralité douteuse, qui, après avoir été maître de poste à Dombasle, avoit quitté cette localité, par suite de mauvaises affaires, & s'étoit retiré à Varengewille, village situé à

Extrait des registres de la paroisse Saint-Nicolas, de Dombasles : • Le vingt-neufviesme de novembre mil sept cent cinquante-trois, a été baptisée dans l'église de cette paroisse, Françoise Clairien, née le même jour, fille légitime de Joseph Clairien, chirurgien-barbier, & de Barbe Mansuy, sa femme. •

trois quarts de lieue de Dombasles. Bientôt, abandonnant sa femme & son fils, il disparut emmenant avec lui la petite Clairien, & l'on apprit qu'il s'étoit fait comédien de campagne. Les 4 & 6 octobre 1762, il débutoit à Paris sous le nom de Raucourt, qu'il avoit adopté, dans le rôle de Mithridate & dans celui de Christiern de la tragédie de *Gustave Wasa*. Il ne réussit pas & dut retourner en province. La jeune Clairien, qui passoit pour sa fille, l'accompagnait dans toutes ses excursions dramatiques & l'on rapporte qu'à l'âge de seize ans, elle joua à Rouen, avec un succès qui eut du retentissement, le rôle d'Euphémie dans la tragédie de *Gaston & Bayard*. Le bruit de sa jeune renommée valut à la tragédienne en herbe un ordre de début pour la Comédie-Françoise ; mais, au préalable, on jugea utile de lui faire prendre les leçons de Brizard. C'est donc comme élève de ce célèbre acteur, qu'elle parut pour la première fois sur la scène françoise, le 23 septembre 1772, dans le rôle de Didon. On lui reconnut, dès le premier soir, une qualité rare, surtout chez une débutante, celle de savoir écouter. Le Roy assistoit à cette représentation, & bien qu'il ne fût que médiocrement partisan de la tragédie, il resta jusqu'à la fin du spectacle & ordonna qu'une gratification de cinquante louis fût comptée à la débutante (1).

(1) Les renseignements nouveaux que nous donnons ici & qui contredisent de tout point, sous le triple

rapport des nom & prénoms, de la date & du lieu de naissance, les détails reproduits par tous les bio-

L'enthousiasme qu'elle excita & qui prenoit sa source, plus peut-être dans sa beauté que dans son talent, alla jusqu'au délire. Jamais Clairon, dans les beaux jours de sa gloire, n'avoit reçu la moitié des applaudissements, des acclamations & des couronnes qui furent prodiguées à la débutante, novice alors, comme on l'est à seize ans. Le parterre, oublieux des grands talents qu'il avoit applaudis jusqu'alors,

graphes qui se sont occupés de cette célèbre actrice, ne reposent, il est vrai, que sur des présomptions, mais qui paroissent au moins très-sondées. D'abord, il n'existe sur les registres des sept paroisses de Nancy, au 3 mai 1756, non plus qu'aux années adjacentes, aucune mention quelconque d'une naissance sous les noms de *Françoise-Marie-Antoinette Saucerotte*. Il n'est pas plus exact de dire qu'elle soit née à Paris, malgré la mention inscrite sur son acte de décès.

A Dombasles, au contraire, malgré la distance qui nous sépare aujourd'hui de ce fait, il est resté comme tradition dans la localité, &, mieux encore, dans la famille de Joseph Clairien, qu'une des leurs fut emmenée très-jeune par le nommé Saucerotte; que, plus tard, elle étoit devenue comédienne à Paris, & fort riche, & que la tragédienne *Raucourt* n'auroit été autre que cette demoiselle *Françoise Clai-*

rien qui, par la suite, soit dans l'intention de se dépayser, soit par un sentiment d'affection pour la Reine, avoit ajouté à son nom ceux de *Marie-Antoinette*. Cette opinion est encore populaire, de nos jours, à Dombasles.

Or, quelle raison auroit-on d'arguer de fausseté ces documents, sans pouvoir démontrer, par aucune raison, qu'ils sont dénués de vérité? Car, pour détruire, au bout de tant d'années, une tradition de famille qui, certes, ne s'est pas établie sans cause, il faut des preuves & ici, on n'en a pas à fournir contre ce que nous avançons.

Il reste donc avéré pour nous, qui sommes forts de cette tradition & des renseignements recueillis dans la localité même, que la célèbre *Raucourt*, jusqu'à ce qu'on nous ait positivement démontré le contraire, a été une des filles du pauvre chirurgien de village.

n'eut désormais des yeux que pour la nouvelle venue dont les débuts, prolongés pendant une année, ne cessèrent d'attirer la foule, au grand déplaisir des actrices en possession du premier emploi, & notamment de M^{me} Vestris (1). Ce qui sembloit encore ajouter à l'intérêt qu'inspiroit M^{lle} Raucourt, c'est l'auréole de vertu dont l'opinion publique entouroit son front; ce qui lui valoit des présents considérables des grandes dames de la Cour & de la Ville que charmoit, sans doute, la rareté du fait. Il est certain qu'à cette époque, la réputation de sagesse de M^{lle} Raucourt égaloit sa renommée comme actrice. Voltaire lui adressa à cette occasion, en 1773, une lettre en vers (2) où il la félicitoit; il est vrai que cette épître apologétique avoit pour but de détruire l'effet d'une autre lettre précédemment écrite & qui avoit été im-

(1) « Le public est si satisfait du • chaque fois il demande cet acteur
 • fleur Brizard (dit Bachaumont en • pour annoncer & le comble de
 • parlant de ces débuts), qu'à • les applaudissements. »

(2)

Raucourt tes talents enchanteurs
 Chaque jour te font des conquêtes;
 Tu fais soupirer tous les cœurs,
 Tu fais tourner toutes les têtes.

 L'art d'attendrir & de charmer
 A paré ta brillante aurore;
 Mais ton cœur est fait pour aimer
 Et ce cœur n'a rien dit encore, &c.

Toute la pièce est sur ce ton. • reste à peine des yeux pour vous
 Voltaire la termine ainsi : « Je suis • voir, une âme pour vous admirer,
 • le vieil Eson & vous êtes l'en- • une main pour vous l'écrire. »
 • chanteresse Médée ;..... il me

prudemment lue en présence de M^{lle} Raucourt. Voltaire y disoit que la jeune actrice, dont la vertu faisoit alors rage, étant en Espagne où elle jouoit avec son père, avoit été la maîtresse d'un Genevois & qu'elle appartiendrait bientôt à quelque grand seigneur de la Cour (1). Le maréchal de Richelieu, à qui cette épître étoit adressée, la reçut à table, dans une maison où il dînoit avec M^{lle} Raucourt & le marquis de Ximénès. Il pria ce dernier d'en donner lecture à la compagnie. Quand arriva le passage qui la concernoit, la jeune fille, indignée, tomba évanouie. Grimm, qui nous rapporte cette anecdote, nous révèle que l'humeur de Voltaire provenoit de ce que les débuts de la belle Raucourt avoient fait reporter après Pâques la première représentation des *Lois de Minos*, qu'on étoit sur le point de jouer : *Indè iræ !*

M^{lle} de Raucourt, à l'époque où se passa ce fait, se piquoit encore de sagesse, & son père putatif, vrai matamore de comédie, menaçoit de tuer quiconque oseroit attenter à l'honneur de sa fille. La chronique raconte qu'à Versailles, où, selon l'usage du temps, celle-ci avoit fait ses premiers essais (2), lorsqu'elle se

(1) Cette lettre n'a pas été imprimée dans la correspondance de Voltaire.

(2) C'étoit un usage alors consacré que les débutants à la Comédie-Françoise s'essayassent d'abord sur le théâtre de Versailles. En 1801, Chaptal crut devoir abolir

cette coutume. Il y eut lutte de la part des comédiens; mais le ministre tint bon & déclara : « qu'il ne sauroit revenir sur sa décision & qu'à l'avenir nul ne seroit tenu de commencer ses débuts à Versailles. »

rendoit au théâtre, on la faisoit entrer dans une chaise à porteurs, que le père précédoit, le pistolet au poing (1).

Le bruit de cette anecdote s'étant répandu dans le public, ne fit qu'ajouter à l'engouement dont M^{lle} Raucourt étoit l'objet. Mais le jour de la réaction s'approchoit ; & cette actrice, vantée outre mesure, que l'on plaçoit, dès son début, au-dessus des Du Mesnil & des Clairon, étoit destinée à devenir, sous peu, l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la foule. Bientôt les détracteurs surgirent : ils proclamèrent que si la nouvelle venue possédoit de la beauté & de l'intelligence, en revanche, elle n'avoit pas d'âme ; que sa déclamation étoit apprise & forcée ; qu'on pouvoit, à bon droit, lui reprocher sa profusion de gestes, une voix sourde & l'absence de retenue dans son jeu. Après avoir d'abord ainsi décrié son talent, on s'en prit à ses mœurs & l'on attaqua sa vie privée. Enfin, si jamais idole n'avoit été encensée avec plus d'ivresse, jamais idole ne fut brisée avec plus de mépris. Il est vrai que M^{lle} Raucourt, se départant de la ligne de conduite qu'elle avoit jusqu'alors suivie, avoit fini elle-même par attacher trop peu de prix à la conservation de sa bonne renommée, & que, de foiblesse en foiblesse, elle en étoit arrivée à des éclats scandaleux & à

(1) Le 5 juillet 1796, Sauce-rotte s'est précipité du cinquième étage d'une maison de la rue Cornaille, après avoir attaché à sa

veste un billet par lequel il recommandoit qu'on n'inquiétât personne au sujet de sa mort.

contracter des dettes énormes (1). On se doute bien qu'avec une conduite aussi dissolue que celle qu'elle ne rougit plus d'afficher, loin de faire des progrès dans son art, elle se négligea même au point d'en oublier, pour ainsi dire, les premiers éléments. Après avoir, pendant deux années, excité l'admiration de tout Paris, M^{lle} Raucourt s'entendit huer sur la scène par ces mêmes spectateurs qui l'avoient naguères acclamée. Abreuvée d'humiliations, contre lesquelles ne la protégèrent plus, ni son titre de femme ni le succès de beauté qu'elle retrouva dans le rôle de la statue de *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, que Larive, qui avoit joué avec succès ce rôle à Lyon, eut la fantaisie de reprendre à Paris ; en butte aux persécutions de ses innombrables créanciers, cette actrice prit, en juin 1776, le parti de quitter brusquement la scène, au moment où elle étoit attendue pour jouer dans *Zuma*, tragédie de Le Fèvre, dont elle tenoit un des principaux rôles. Son nom fut immédiatement rayé, par ordre supérieur, du tableau de la Comédie-Françoise.

On raconte qu'elle se tint cachée pendant quelques jours dans les environs de Paris, chez un fermier à qui elle s'étoit présentée travestie en dragon, lui di-

(1) Le mercredi-saint, 26 mars 1777. M^{lle} de Raucourt fut arrêtée au moment où elle alloit monter en voiture pour se rendre à la promenade de Longchamps. On la renferma au For-L'Evêque, où elle ne resta que quelques heures, grâce à la protection de personnages puissants qui lui portoient de l'intérêt.

sant qu'une affaire d'honneur l'obligeoit à s'enfuir & que son intention étoit de se rendre à Saint-Pétersbourg. Elle parcourut successivement plusieurs villes du Nord. Au bout de trois années de cet exil volontaire, M^{lle} Raucourt revint en France. Dans l'intervalle avoit eu lieu la fameuse querelle entre M^{lle} Saint-Val & M^{me} Vestris, querelle dans laquelle la première succomba ; la nécessité de combler le vide causé par son éloignement, fit fermer les yeux sur les incartades passées de la fugitive, qui fut rappelée pour remplacer l'actrice exilée. M^{lle} Raucourt reparut à la Comédie-Françoise, le 28 juin 1779, dans ce même rôle de Didon, naguère son triomphe. Mais que les temps étoient changés ! Elle y fut horriblement maltraitée. Quelques jours après, elle joua Phèdre, & les applications qui lui furent faites de certains vers devinrent pour elle de sanglantes injures. Le public eut le tort de ne pas se respecter lui-même, lorsqu'il interrompit l'actrice à ce vers :

« Et moi, triste rebut de la nature entière ! »

par des applaudissements ironiques & des cris de *bis* qui se prolongèrent assez pour troubler le cours de la représentation. La Harpe, qui blâme avec énergie ces indignes procédés, dit qu'on attribua ces violences au parti de M^{lle} Saint-Val, qui ne voyoit dans M^{lle} Raucourt qu'une rivale qu'on lui vouloit opposer ; cette dernière dut recourir à la publicité pour déclarer dans

une lettre, pleine de mesure & de bon sens, que jamais elle n'avoit eu pareille intention (1).

A partir de ce jour, l'hostilité dont elle étoit l'objet sembla s'apaiser & la tragédienne put alors chercher, par un travail sérieux, à réparer le temps perdu.

Sans s'être élevée au rang des Du Mesnil & des Clairon, M^{lle} de Raucourt posséda des qualités précieuses à côté de grandes imperfections. Sa voix, naturellement dure, avec l'âge, étoit devenue plus sèche & plus âpre encore ; mais sa diction étoit toujours juste, quoique sans charme, parce qu'elle ignoroit l'art de varier ses intonations, ce que M^{lle} Clairon nomme l'*éloquence des sons*. Son âme manquoit d'expansion, aussi parvenoit-elle rarement à toucher ; ainsi, elle ne put ja-

(1) La décision suivante intervint à ce sujet :

« Sur le compte qui nous a été
« rendu de la difficulté élevée
« entre M^{lle} Raucourt & Saint-Val,
« relativement aux droits d'an-
« cienneté & d'emploi, ordonnons
« que M^{lle} Raucourt, que le Roy a
« rappelée parmi les comédiens,
« jouë l'emploi des *Reines* en chef.
« Ordonnons, en outre, qu'elle
« jouera dans l'emploi des *premiers*
« rôles (sans avoir de rang,
« M^{lle} Saint-Val cadette étant dou-
« ble immédiate de M^{me} Vestris),
« ceux qui pourront lui revenir,
« lorsque M^{me} Vestris & Saint-Val
« ne pourront les remplir soit par
« maladie, congé ou service à la

« Cour & qu'elle en sera sollicitée
« par ses camarades.

« Quant à l'ordre du tableau, le
« nom de M^{lle} Raucourt y sera
« placé immédiatement après celui
« de M^{lle} Saint-Val cadette sans
« que cela puisse jamais à l'avenir
« tirer à conséquence, ni servir
« d'exemple pour aucune réclama-
« tion sur ce qui est arrangé jus-
« qu'à présent.

« Réservant, au surplus, à
« M^{lle} Raucourt tous les droits à la
« pension, à compter du jour de
« son début à la Comédie-Fran-
« çoise.

« 12 octobre 1779.

« Maréchal DE DURAS. »

(Archives nationales.)

mais rendre d'une manière satisfaisante le rôle de *Phèdre*, où M^{lle} Du Mesnil atteignoit à la sublimité, & dans lequel nous avons tous admiré de nos jours M^{lle} Rachel. Mais si elle faisoit peu répandre les larmes, elle excelloit dans les rôles de force & de profondeur ; toutefois , ses défauts paroissoient encore plus saillants dans les dernières années de sa carrière théâtrale, & plus d'une fois son débit, mal dirigé & plus mal secondé par sa voix, devenue de plus en plus rauque, excita chez le public le rire & le dégoût.

Cette actrice auroit dû quitter la scène à temps, dans l'intérêt de sa gloire ; & la mort qui la frappa dans la 62^e année de son âge, auroit épargné à ses contemporains, si elle l'eût trouvée dans la retraite, le déplorable scandale dont ses obsèques donnèrent le spectacle affligeant.

M^{lle} de Raucourt, qui fut toujours très-dévouée à la monarchie, eut, comme la plupart des Comédiens françois, beaucoup à souffrir des orages de la Révolution. Incarcérée pendant plusieurs mois, elle ne dut son salut qu'au dévouement de La Bussièrre. Lorsqu'elle fut sortie de prison, elle entra au Théâtre Feydeau, où elle retrouva en grande partie les membres de l'ancienne Société. Mais elle ne fit parmi eux qu'un séjour passager ; le refus d'un congé qu'elle avoit demandé, provoqua sa démission &, dans le but de se venger, elle résolut d'opérer une scission & fut profiter du mécontentement de plusieurs de ses camarades pour les attirer à elle. La Rive, Saint-Phal, Saint-Prix,

Naudet, Dupont ; MM^{mes} Fleury, Thénard, Jolly & Mézeray la suivirent à la salle Louvois, dont l'inauguration eut lieu, le dimanche 25 décembre 1796, par les *Deux Sœurs*, pièce de Laya (1). Ce second Théâtre-François, dont M^{lle} Raucourt s'étoit réservé la direction, n'eut qu'une durée éphémère (2).

En 1799, elle entra dans la nouvelle Société de la Comédie-Françoise, reconstituée telle que nous la voyons aujourd'hui. L'Empereur la chargea d'organiser, en 1807 (3), une troupe de comédiens pour l'Italie ; elle y resta plusieurs années, ne faisant plus au Théâtre-François que de rares & courtes apparitions.

Elle passoit pour avoir de l'esprit & sa conversation étoit, d'après des témoignages contemporains, celle des gens du monde & du meilleur monde (4). Aimant les arts, elle s'étoit formé un cabinet curieux d'objets rares & choisis. Elle voulut aussi s'essayer dans les lettres : le vendredi 1^{er} mars 1782, on joua à la Comé-

(1) Le 8 août 1798, à six heures du soir, au moment où on alloit lever le rideau pour jouer le *Barbier de Séville* & le *Médecin malgré lui*, l'ordre arriva de fermer incontinent le théâtre Louvois.

(2) Malgré cette fermeture forcée, on exerça contre elle des poursuites afin de la contraindre à payer le dixième du droit des pauvres, dont elle étoit restée débitrice. Ce fut en vain qu'elle réclama.

(3) « Le 15 novembre 1807, on

« accorda un secours de 23,000 fr.
« à M^{lle} Raucourt pour couvrir les
« dépenses d'une troupe d'acteurs
« au-delà des Alpes. »

(4) « M^{lle} Raucourt n'avoit pas
« reçu d'éducation première.....
« Elle laissoit bien échapper de
« légères fautes d'orthographe dans
« ses lettres ; mais jamais dans la
« conversation elle ne faisoit de
« fautes de langage. »

(Lettre de M. de Failly
à M^{lle} Poinfort.)

die-Françoise une pièce en trois actes & en prose, dont la réussite fut plus qu'équivoque. Ce drame, qui portoit pour titre *Henriette*, fut donné sous le nom de cette actrice, bien que La Harpe, dans sa correspondance, l'attribue à Monvel ou à Du Rosoy. Le sujet, que Grimm qualifie de *monstrueux*, est tiré du théâtre allemand, ou bien d'une pantomime que M^{lle} Raucourt avoit vu jouer à Varsovie, durant ses voyages dans le Nord (1). Certains passages, de nature à blesser le Roy de Prusse, eurent à subir de nombreux retranchements, à la demande de son ministre, malgré les démarches en sens contraire du prince d'Hénin, qui s'intéressoit fort à la pièce, à cause de l'intérêt qu'il portoit à son auteur.

(1) C'est l'idée première de cette pièce que Scribe a reproduite dans son *Etoile du Nord*.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DE RAUCOURT

1773	Melpomène	<i>L'Assemblée</i> , de Schosne.
—	Orphanis	<i>Orphanis</i> , de Blin de Sainmore.
1774	Adélaïde	<i>Adélaïde de Hongrie</i> , de Dorat.
1775	Barsénice	<i>Les Arsacides</i> , de P. de Beauftol.
—	Galathée	<i>Pygmalion</i> , de J.-J. Rousseau.
1782	Henriette	<i>Henriette</i> , de M ^{lle} de Raucourt.
1784	La Comtesse	<i>Le Juloux</i> , de R. de Chabannes.
1786	Plautie	<i>Virginie</i> , de La Harpe.
1787	Déjanire	<i>Hercule au mont OËta</i> , de Le Fèvre.

- 1789 **La Mère d'Auguste.** *Les Deux Pages*, de Dezède.
 1790 **La M^{re} de St-Ser.** . . . *Le Couvent*, de Laujon.
 1791 **M^{me} Nelson.** *Washington*, de Sauvigny.
 — **Julie** *Géta*, de Petitot.
 — **Virginie.** *Virginie*, de Doigny.
 1792 **Eve.** *La Mort d'Abel*, de Legouvé.
 — **Lucrèce.** *Lucrèce*, d'Arnault.
 1795 **Isménie** *Pausanias*, de Trouvé.
 1797 **Laurence** *Laurence*, de Legouvé.
 — **Aspasie** *Sophocle & Aristophane*, de Favrel & Joly.
 1800 **M^{lle} de Condé.** *Montmorency*, de Carrion-Nisas.
 1807 **Amestris.** *Pyrrhus*, de Le Hoc.
 — **Médée.** *Thésée*, de Mazoïer.
 1810 **Brunehaut.** *Brunehaut*, d'Aignan.
 1814 **Catherine de Médic.** *Les Etats de Blois*, de Raynouard.





DENIS DÉCHANET

dit DES ESSARTS

1772 — 1793

DES ESSARTS, né à Langres, le 23 novembre 1737, étoit loin d'être destiné au théâtre. Il entra d'abord dans la pratique & exerça pendant plusieurs années, dans sa ville natale, la charge de procureur. Quelle raison le déterminâ, à un âge où les actions ne s'expliquent plus par l'entraînement de la jeunesse, à abandonner tout-à-coup une profession qui lui rapportoit d'autant plus d'avantages, qu'appartenant à une honnête famille de la bourgeoisie, il y jouissoit lui-même d'une certaine

Extrait des registres de la paroisse de Saint-Pierre, à Langres : « Le vingt-trois novembre, mille sept cent trente-sept, a été baptisé Denis, né du même jour, fils en légitime mariage de Nicolas Déchanet, musicien à la cathédrale, & de Marguerite Sauvageot, ses père & mère. »

Temple Street

DES ESSARTS.

1772-1793



considération? Ce sont, la plupart du temps, de ces causes intimes qui échappent aux investigations, & qui ne peuvent que donner lieu à des conjectures plus ou moins fondées. En ce qui concerne Déchanet, la tradition locale rapporte, cependant, qu'étant venu pour affaires à Paris, il sortit un soir enthousiasmé de la Comédie-Françoise, où l'avoit mené un de ses amis, & qu'il sentit s'éveiller aussitôt en lui un penchant irrésistible pour la scène. De retour à Langres, son premier soin fut de se démettre de son étude en faveur de son maître clerc, & malgré l'opposition des siens, malgré les conseils de ses amis, il s'engagea dans une troupe de province, selon l'usage du temps, après avoir échangé son nom patronymique contre celui de *Des Effarts*, seule concession qu'obtint de lui sa famille. Il étoit attaché au théâtre de Marseille, lorsque Belle Cour, chargé de chercher un acteur propre à remplacer Bonneval (1), que la Comédie venoit de perdre récemment, signala Des Effarts aux Gentilshommes de la Chambre, qui lui envoyèrent un ordre de début.

C'est le 14 octobre 1772, que cet acteur parut pour la première fois sur la scène françoise, dans les rôles de Lisimon du *Glorieux* & de Lucas du *Tuteur* (2), où il n'obtint pas, d'abord, tout le succès qu'on avoit es-

(1) Jean-Jacques Gimot, dit *Bonneval*, débuta en 1741, & se retira en 1773. Mort en 1783.

prose de Dancourt, représentée le 13 juillet 1697, pour la première fois.

(2) Comédie en un acte & en

péré. Il fut toutefois reçu l'année suivante : mais deux ou trois ans s'écoulèrent avant que le parterre lui tint compte des soins qu'il apportoit à réformer ce qui avoit déplu dans son jeu & l'adoptât complètement. Des Effarts avoit de la bonhomie, de la gaîté ; au besoin du mordant. Il étoit porteur d'une bonne mine & possédoit une voix excellente : aussi le trouvoit-on mieux placé dans les pièces de Molière que dans le répertoire quintessencié de Marivaux. Le rôle du comte de Bruxhall dans les *Amants généreux* (1), qui fut un des premiers qu'il eut à établir, bien approprié à ses moyens, acheva de le poser favorablement auprès des habitués de la Comédie. Celui du Commandeur, dans le *Père de famille* (2), le mit tout à fait dans les bonnes grâces du parterre. Il étoit déjà assez avant dans celles de l'auteur, ainsi que le prouve le passage suivant d'une lettre que Diderot lui écrivoit en 1777 : « Monsieur Des Effarts, vous faites
« merveille dans ce rôle du Commandeur. Comme
« mon ouvrage ne m'a jamais rien rendu, si l'on
« veut m'accorder une marque de reconnaissance à
« laquelle je serai très-sensible, on le reprendra pour
« vous (3). »

Des Effarts étoit d'une corpulence monstrueuse. On sçait que, pour qu'il lui fût possible, en jouant Orgon

(1) Comédie en cinq actes & en prose, de Rochon de Chabannes, représentée en 1774.

Augé, dans le drame de Diderot, le 19 janvier 1761.

(2) Rôle créé d'origine par Maurice.

(3) Collection de M. Charles

dans le *Tartufe*, de se cacher sous la table, on avoit été obligé d'en construire une tout exprès, & faite de façon à lui permettre de s'y glisser & de s'y blottir sur les genoux. Cet énorme embonpoint prêtoit toujours à rire dans certains ouvrages, où il formoit avec la situation un contraste grotesque. Ainsi dans la *Réduction de Paris* (1), où il remplissoit le rôle du Pré-vôt des marchands & présentoit au roy Henry IV « son peuple exténué par la famine », on juge que cette phrase, débité par un affamé « gros comme un muids », selon l'expression de La Harpe, excitoit l'hilarité parmi les spectateurs. Il en étoit de même dans les *Plaideurs* où, jouant le rôle de Petit-Jean, il s'écrioit :

« Pour moi, je ne dors plus; aussi je deviens maigre...

« C'est pitié ! »

Nous ne raconterons pas les mystifications que cette infirmité lui attira de la part de son facétieux camarade Dugazon. L'anecdote du duel survenu entre ces deux comédiens, à propos de la survivance de l'éléphant du Jardin du Roy, est trop connue pour que nous la rapportions ici. On connoît moins celle qui est relative à certain déjeuner d'huîtres, auquel Des Effarts avoit été invité, & qui faillit devenir pour

(1) Comédie en trois actes & en prose, de Desfontaines, représentée en 1780.

lui une contrefaçon du supplice de Tantale, grâce à une porte d'entrée de dimension tellement étroite, qu'elle rendoit illusoire pour ce colosse l'accès de la salle où l'on déjeûnoit, sous ses yeux, ce qui augmentoit encore son irritation. Dans cette dernière aventure, un duel ne s'ensuivit pas, parce que Dugazon, après s'être bien amusé du désappointement & du dépit de son camarade affamé, fit transporter le repas dans une salle plus accessible. Comme Des Effarts étoit très-fort mangeur, &, de plus, excessivement gourmand, son estomac fatigué ne mit pas d'entêtement à venger son amour-propre offensé.

Il ne se montrait pourtant pas toujours aussi accommodant sur le chapitre de son embonpoint, & se formalisoit parfois assez vivement des critiques qui y faisoient allusion. Fréron fils, qui avoit succédé à son père, dans la rédaction de l'*Année littéraire*, ayant dit, en rendant compte du *Jaloux sans amour*, d'Imbert, pièce tombée, que si le rôle du marquis de Rinvillle, dans cette comédie, n'avoit pas réussi, « c'étoit la faute du gros *ventriloque* qui l'avoit défiguré, » Des Effarts, fort de l'appui qu'il trouvoit dans la protection du duc de Duras, porta plainte contre le folliculaire. Fréron fut mandé chez le lieutenant de police, qui le réprimanda de la façon la plus outrageante ; on alla jusqu'à lui arracher son épée, en lui interdisant de la porter à l'avenir.

Cette circonstance n'a peut-être pas été étrangère à la fin prématurée de Des Effarts. Non moins opposé

aux idées de la Révolution que M^{lles} Raucourt & Contat, il donna, ainsi que ses deux camarades, sa démission de sociétaire, & partit pour Baréges, autant dans un intérêt politique que pour y aller prendre les eaux, en vue de sa santé qui avoit, il est vrai, subi d'assez fortes altérations. C'est là qu'il apprit le triomphe des doctrines à l'ordre du jour & l'incarcération de la majeure partie de ses collègues; il apprit également que Fréron, contre qui il avoit provoqué, quelques années auparavant, un si indigne traitement, figuroit au nombre des législateurs, maîtres de la situation, & qu'il lui seroit facile, pour peu qu'il le voulût, de prendre une revanche cruelle. Toutes ces émotions causèrent à Des Essarts une révolution si forte, qu'il mourut suffoqué, le 8 octobre 1793, à l'âge de 56 ans.

ROLES CRÉÉS PAR DES ESSARTS

- | | | |
|------|-----------------------|--|
| 1773 | Harpagon. | <i>La Centenaire</i> , d'Artaud. |
| 1774 | Bruxhall. | <i>Les Amants généreux</i> , de R. de Chabannes. |
| 1775 | Bartholo. | <i>Le Barbier de Séville</i> , de Beaumarchais. |
| 1777 | De Florimond. . . . | <i>L'Egoïsme</i> , de Cailhava. |
| 1778 | Orgon. | <i>L'aveugle par crédulité</i> , de Fournelle. |
| — | De Borchamp. . . . | <i>L'Impatient</i> , de Lantier. |
| — | Un Médecin. | <i>L'Homme personnel</i> , de Barthe. |
| 1779 | B. de Neufgermain. | <i>L'Amour françois</i> , de R. de Chabannes. |
| 1780 | Mondor | <i>Le Bon Ami</i> , de*** (Le Grand.) |
| 1781 | Rinville. | <i>Le Jaloux sans amour</i> , d'Imbert. |
| — | Le Prévost des March. | <i>La Réduction de Paris</i> , de Desfontaines. |

- 1782 Richard. *Le Flateur*, de Lantier.
 — La Cabale. *L'Inauguration du Th. françois*, d'Imbert.
 — Mondor. *Les Courtisanes*, de Paliffot.
 — Sterling. *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
 1783 Orgon. *Le Séducteur*, de Bièvre.
 1784 Le Baron. *Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
 — Bartholo. *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
 1785 Le Baron. *L'Oncle & les Tantes*, de Lafalle.
 1786 Bessoncourt. *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 — Kerbanton. *L'Inconstant*, de Collin Harleville.
 1787 Dermont père. *L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
 1788 Fernand. *La Ressemblance*, de Forgeot.
 1790 L'abbé de St-Pierre. *Le Journaliste des Ombres*, d'Aude.
 1791 Mondor. *Le Conciliateur*, de Demoustier.
 1793 Duflos. *Le Conteur*, de Picard.



240

DELARIVE

1775-1790



JEAN MAUDUIT

dit DELARIVE

1775 — 1790

LARIVE, dont le nom de famille étoit Mauduit, né le 6 août 1747, à La Rochelle, où son père tenoit un commerce d'épicerie, est mort à Montlignon, dans la vallée de Montmorency, le 30 avril 1827. Une réprimande qu'il essuya le porta un beau jour à s'enfuir, à l'âge de neuf ans, de la maison paternelle & à se réfugier chez les religieux de Sept-Fonts, dans le Bourbonnois. On le plaça peu de temps après à Paris, chez un négociant ; mais l'enfant

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sauveur, à la Rochelle : « Le septiesme août mille sept cent quarante-sept, par moy, curé souffigné, a été baptisé Jean, né le jour précédent, fils légitime de M. Isaac Mauduit, marchand, & de Marie Butel, sa femme. »

ne répondant pas à ce qu'on exigeoit de lui, il fut embarqué pour les colonies, où son père avoit quelques relations commerciales. Après un séjour de cinq ou six ans à Saint-Domingue, il s'échappa pour revenir en France. C'est alors qu'ayant pris du goût pour le théâtre, il se présenta chez Le Kain sous le nom d'un Américain. Il lui récita, tant bien que mal, le rôle de Zamore & le quitta enchanté parce que le grand tragédien, par complaisance plus que par conviction, lui dit qu'il n'étoit pas impossible qu'un jour il arrivât à être son *double* à la Comédie-Françoise. Sous l'impression d'une pareille perspective, Mauduit courut aussitôt chez la demoiselle Montansier, qui voulut aussi l'entendre, & ne le jugea pas indigne de gagner 600 livres par an. Il alla donc rejoindre à Tours la troupe de cette directrice ; c'est alors qu'il quitta son nom de famille pour adopter celui sous lequel il s'est fait connaître. Il le tira, en l'abrégeant, du nom même du lieu où étoit située la maison de commerce de son père, &

« De monsieur *De La Rive* il prit le nom pompeux. »

Au bout de deux ans de séjour en province, & notamment à Lyon, il revint à Paris, recevoir les leçons de la fameuse Clairon, alors retirée, & débutoit, le 3 décembre 1770, par ce même rôle de Zamore, à la Comédie-Françoise, sous les auspices de cette tragédienne qui, en le faisant répéter devant une grande dame, disoit à son élève : « Allons, Monsieur Dela-

« rive, votre extérieur est fort beau ; montrez à Madame la duchesse que votre intérieur ne le cède en rien à votre extérieur (1). » Par malheur, les applaudissements qui accueillirent d'abord le débutant allèrent toujours en déclinant jusqu'à la fin de la pièce. Larive, indigné, partit pour Bruxelles, & ce n'est qu'après quatre années de cet exil volontaire, qu'il fut rappelé à Paris sur la demande de Le Kain, qui ne s'attendoit certes pas à retrouver en lui cet Américain supposé auquel il avoit jadis accordé une audition. Jamais surprise n'égala la sienne, lorsque Larive, qui rapporte cette anecdote, lui révéla sa petite supercherie.

Cet acteur reprit donc le cours de ses débuts, le 29 avril 1775, & fut enfin admis (2). Cependant sa tâche devenait d'autant plus laborieuse, qu'il reparoissoit au moment où Le Kain, ayant triomphé de ses ennemis,

(1) Dans l'intérêt que la Clairon témoignoit à La Rive, qu'elle appeloit *son fils*, il y avoit plus que de l'amour maternel. On en retrouveroit la preuve dans le dépit qu'elle ressentit lorsqu'il lui écrivit pour lui apprendre qu'il alloit se marier. Sa jalousie éclata en reproches amers : « Puissé ce qui m'arrive vous servir de leçon sur l'instabilité des événements de la vie. Je disois hier que je comptois sur vous comme sur moi-même ; que vous feriez le charme de ma vie & je suis forcée aujourd'hui de dire que nous

• sommes perdus l'un pour l'autre, &c. »

(Collection d'autographes.)

(2) D'après le passage suivant d'une lettre que nous avons sous les yeux & que nous reproduisons : « Quoi, c'est pour vous offrir au bout de six semaines, que votre indignation contre les comédiens se change si vite en désir de vous retrouver avec eux ? » Ce tragédien n'auroit pas tardé à regretter sa première résolution. Les conseils de son amie le déterminèrent, cependant, à y persévérer.

jouissoit sans trouble de toute sa renommée. Larive ne pouvoit certes prétendre à le remplacer ; mais il pouvoit le doubler sans trop de désavantage & c'étoit déjà beaucoup. Le premier rôle qu'il eut à établir fut dans les *Arfacides*, tragédie en six actes, par Peyraud de Beauffol (1), qui tomba à la première représentation.

En 1780, Larive, qui n'avoit pas revu son pays natal depuis son enfance, alla à La Rochelle & y donna plusieurs représentations, dont *Tancrède* ouvrit la série. La mort de Le Kain l'avoit mis, à la Comédie-Françoise, en possession des premiers rôles ; mais il ne parvint pas à faire oublier la perte de ce célèbre tragédien. La nature, si prodigue envers lui sous le rapport des dons extérieurs, lui avoit refusé la sensibilité & , disons-le, cette intelligence que possédoit, à un degré si éminent, son prédécesseur. Il ne s'échauffoit que lorsqu'il étoit porté par la situation & il étoit loin de saisir l'esprit général d'un rôle. On se rappeloit, en l'entendant, ce mot de Garrick qui, voyant une actrice s'échauffer beaucoup dans un moment donné & se refroidir tout

(1) Cet auteur, dit la Harpe, étoit un pauvre diable, ancien professeur de géographie au collège d'Harcourt, qui, après avoir été rebuté nombre de fois dans les tentatives qu'il fit pour la réception de sa tragédie, étoit parvenu, on ne sçait comment, à ce but, poursuivi pendant tant d'années. Après deux

représentations données au milieu des rires, les Comédiens, voyant que l'auteur persistoit à vouloir être joué une troisième fois, l'amenèrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, & moyennant 1,200 livres, à se désister de sa prétention. Beauffol est mort à Paris, le 4 août 1799, à l'âge de 83 ans.

à coup, dès qu'elle avoit fini le morceau où elle devoit peindre l'emportement, disoit assez plaisamment : « Voilà une femme qui a de la colère, mais qui n'a pas de rancune. »

Aussi, Larive eut-il à souffrir de l'inconstance du public. Ayant été cruellement sifflé dans le rôle d'Orosmane, l'un de ceux qu'il préféroit jouer, bien que la comparaison ne pût que lui être défavorable, il déclara qu'il renonçoit au théâtre. Ses camarades, à l'exception de Molé, tentèrent en vain de le faire changer de résolution : « Les infâmes ne me reverront plus ! » s'écrioit-il. Mais il en est à peu près des comédiens, comme des marins qui durant la tempête, soupirent après l'instant du repos, que bientôt le calme importune & qui se prennent à regretter les orages. Aussi, deux ans n'étoient pas écoulés que Larive rentrait par le rôle d'OEdipe (4 mai 1790). Cette réapparition n'eut pourtant qu'une courte durée. Le secret chagrin qu'il conçut de voir la faveur publique se tourner vers Talma influoit d'une manière évidente sur son jeu, devenu chaque jour plus inégal.

Cependant, les événements politiques qui assombrissoient le présent & mettoient l'avenir en question, pesoient d'une manière désastreuse sur les recettes de la Comédie. Les camarades du tragédien, sentant la nécessité de réunir toutes leurs forces, firent auprès de lui des démarches tendant à obtenir sa réintégration dans la Société. Ils détachèrent une députation qui vint le trouver dans l'élégante demeure qu'il habitoit au

Gros-Caillou (1), pour le presser de venir au secours de leur détresse. Il finit par céder aux instances des Comédiens françois, mais en stipulant : qu'il joueroit sans appointements fixes, sans aucune part dans les revenus du théâtre ; qu'une rétribution, déterminée à l'avance, lui seroit attribuée pour chacune de ses représentations ; qu'il ne prendroit point de participation dans les pièces nouvelles, & enfin qu'il auroit la faculté de se retirer aussitôt que ses forces le lui conseileroient.

Peu de temps après, il joua le *Misanthrope*, sans trop de succès (2).

Incarcéré en 1793, avec la plupart de ses camarades, quoiqu'il eût adopté, avec modération, il est vrai, les idées nouvelles, Larive ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre. Avant de se réunir à la

(1) Cette maison appartenait à sa femme. Arnault raconte, dans ses *Souvenirs d'un Sexagénaire*, que, voulant offrir le rôle de Marius à notre acteur, il fut l'y trouver, muni d'une lettre d'introduction que lui avait remise Palissot. Larive « le reçut (dit-il), avec beaucoup de dignité, dans une vaste pièce où son lit étoit dressé sous une tente que décoroient les portraits de Gengiskan, de Bayard, de Tancrède, de Spartacus & de beaucoup d'autres, qui lui ressembloient tous. Lui excepté, M. Delarive n'étoit content de personne... »

(2) Il fut mieux placé dans le rôle de Don Juan, du *Festin de Pierre*, où il apportoit de belles manières, un jeu à la fois noble & enjoué. Il avoit, au reste, déjà joué ce rôle longtemps auparavant & y avoit si franchement réussi que Belle Cour, dont ce rôle étoit un des plus brillants, mais qui n'avoit pas la foiblesse de porter envie aux nouveaux venus, le lui avoit cédé, en lui disant : « Vous y êtes trop bien & le public vous y voit avec trop de plaisir pour que je ne vous laisse pas les moyens de faire votre réputation. »

fraction des Comédiens françois qui jouèrent à la **salle Louvois**, il retourna au commencement de 1796, à **Lyon**, dont le séjour devoit lui rappeler les succès de sa jeunesse (1). En effet, il y fut accueilli par le public avec une grande sympathie, & l'empressement pour aller l'entendre fut si vif qu'on paya le billet de parterre jusqu'à mille francs... en *assignats* ; ce qui, à cette époque, représentoit en numéraire trois à quatre francs : somme, proportionnellement considérable en ce temps calamiteux (2).

(1) « Larive alla également donner des représentations à Bordeaux. Son succès fut si grand, il y excita tellement les transports de la multitude, qu'à la sortie du spectacle, cet acteur trouve les avenues de sa demeure toutes parsemées de lauriers. »
(*Histoire des théâtres de Bordeaux*, par Detchévery.)

(2) Voici des vers inédits, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Péricaud aîné, ancien bibliothécaire de cette ville, qui furent adressés en plein théâtre, à Larive, le 1^{er} juin 1773, jour de la représentation d'*OEdipe*, & qui prouvent de quel engouement cet acteur étoit l'objet.

« Interprète touchant de Melpomène en pleurs,
« Toi qui sçais à ta voix intéresser les cœurs,
« Dis-nous quel Dieu puissant te pénètre & t'enflamme,
« Et porte dans nos sens le trouble de ton âme !
« OEdipe, de ton être agitant les ressorts,
« De la nuit du tombeau t'inspire ses remords.
« Tremblant, saisi d'horreur, je vois tes pas timides
« Reculer à l'aspect des fières Euménides.
« Tu vas peindre Orosmane & passer tour à tour
« Des cris de la fureur aux soupirs de l'amour ;
« Je m'attendris alors, & mon âme attentive,
« Au terrible Le Kain préfère Delarive.
« Tu fuis, ô ciel ! où suis-je ! Adieu larmes, plaisir.....
« Cher Larive, reviens !..... »

Le reste est dans le même goût.

Larive qui, pendant son séjour à Bruxelles, avoit épousé la seconde fille de d'Hannetaire, divorça en 1795 & contracta un second mariage. Le bruit courut alors qu'il épousoit M^{lle} de Sombreuil, d'héroïque mémoire &, quelque invraisemblable que fût le fait qui y donnoit lieu, il se propagea avec une telle persistance, qu'il crut devoir le démentir par une déclaration publique (1).

(1) Voici cette déclaration, insérée dans le *Moniteur universel*, à la date du 1^{er} mars 1795 :

« Je lis dans le journal intitulé :
 « *Courrier universel* d'hier : « On
 « publie que la citoyenne Som-
 « breuil, fille de l'ancien gouver-
 « neur des Invalides, qu'elle avoit
 « arraché par son courage & ses
 « larmes des mains des septembri-
 « seurs, & depuis massacré par le
 « Tribunal révolutionnaire comme
 « complice de L'admiral & de la
 « fille Renaud, vient d'épouser le
 « comédien Larive. Nous ne pou-
 « vons le croire. Comment, en effet,
 « imaginer qu'une femme puisse se
 « résoudre à changer ainsi un nom
 « connu de toutes les âmes sensi-
 « bles, & qu'elle a illustré elle-
 « même par un trait de piété filiale
 « digne de la fille d'OEdipe ! »

« Je réponds que je pense
 « comme le journaliste. Il n'est pas
 « de nom plus précieux à conser-
 « ver que celui qu'on a illustré par
 « ses vertus, & personne, plus que

« moi, n'a été à même de juger
 « de celles de la citoyenne Som-
 « breuil, dans l'instant fatal qui lui
 « arracha le plus aimé des pères.
 « J'ai pour elle le respect, l'amitié
 « & l'admiration que l'on doit à la
 « vertu : je n'ai jamais eu d'autres
 « prétentions ; je n'ai pas même
 « celle de repousser le mépris
 « que le journaliste veut jeter sur
 « mon nom. Trop heureux celui
 « qui n'a que son nom à défendre !

« MAUDUIT-LARIVE. »

Larive épousa après son divorce, M^{lle} Van den Hove, fille d'un pharmacien de Bruxelles, qui venoit elle-même de faire rompre par le divorce le mariage qu'elle avoit précédemment contracté avec Van der Heen, horloger belge, établi à Paris, rue de l'Echiquier.

Trois enfants étoient nés du mariage de Van der Heen & de M^{lle} Van den Hove. Larive adopta le plus jeune, qui a dirigé le manège du Luxembourg.

Nommé membre correspondant de l'Institut, au moment où la classe des Beaux-Arts fut créée, il conserva plus tard ce titre. Il faisoit également partie de l'Académie royale de Naples, dont il fut réélu membre en 1817 (1).

Larive professoit publiquement, en 1804, un cours de déclamation (2). Après avoir été nommé lecteur ordinaire du roy Joseph, il revint en France lorsque ce prince échangea sa couronne italienne contre le sceptre espagnol.

On ne parloit plus de cet acteur depuis longtemps, lorsqu'une pensée regrettable le fit concourir, âgé de 69 ans, à une représentation extraordinaire donnée au théâtre Favart (le 25 avril 1816), au bénéfice des indigents. Il y parut dans le rôle de Tancrède, rôle mal approprié à son âge & dans lequel il ne fut applaudi qu'en souvenir de son passé.

Ayant toujours veillé au soin de sa fortune, Larive avoit acquis à Montlignon une jolie propriété, dont il aimoit à faire les honneurs ; il s'y étoit formé des rela-

(1) Larive étoit jaloux d'honneurs académiques. Dans une lettre que nous avons sous les yeux (lettre datée du 4 juin 1815), il sollicite son admission à l'Institut ; « Quarante ans de travaux (écrit-il) & un zèle infatigable pour les progrès du plus beau des arts, me mériteront peut-être la seule récompense digne d'un artiste qui

« a consacré sa vie à chercher les moyens de la perfectionner. »

(2) On pourroit s'étonner que Larive n'eût pas été compris au nombre des professeurs du Conservatoire, lors de son institution par Napoléon I^{er}, s'il n'étoit avéré que l'Empereur professoit une profonde antipathie pour le talent de cet acteur.

tions agréables dans son voisinage, où il étoit bien vu & accueilli avec plaisir (1). C'est dans cette charmante retraite que s'écoula doucement & patriarcalement la fin de sa vie. Il étoit maire de la commune depuis plusieurs années.

La Rive employa utilement ses loisirs à écrire sur son art. Voici les ouvrages qui sont sortis de sa plume : I. *Pyrame & Thisbé*, scène lyrique. Paris, 1784, in-8°, & 1791, in-18. Cette scène, représentée le 2 juin 1783, étoit fidèlement imitée de la fable d'Ovide & formoit un tableau assez dramatique. II. *Réflexions sur l'Art théâtral*. Paris, Rondonneau, an IX, br. in-8° de 59 pages (2). III. *Cours de déclamation, divisé en*

(1) Charles Brifaut, de l'Académie françoise, raconte dans ses *Souvenirs* une anecdote assez gaie sur l'origine des relations de voisinage de La Rive avec la marquise de Grollier qui habitoit Epinay :

« ...Ayant été avec sa société visiter Montlignon qui étoit un but de promenade, M^{me} de Grollier ramena avec elle La Rive dans sa voiture, bien qu'il s'en défendit. On l'enivra de champagne & de louanges, & on lui témoigna le désir de l'entendre dans quelques-unes de ses scènes de tragédies & il ne résista pas à des instances si flatteuses. La soirée fut pour lui une soirée de triomphes & il quitta Epinay dans l'enchantement de son public improvisé.

« Il fut particulièrement ravi de l'Evêque de Tulle. Ce prélat, qui n'avoit jamais été de sa vie au spectacle, fut du nombre de ceux qui adressèrent les éloges les plus enthousiastes au tragédien. Deux jours après, La Rive reparut armé de deux gros volumes. C'étoit son *Cours de littérature*, dont il fit hommage au prélat qui l'accepta de très-bonne grâce & oublia de l'emporter avec lui, lorsqu'il quitta le château de la marquise. »

(2) Parmi les anecdotes qu'il rapporte dans cet opuscule, il s'en trouve une qui pourroit être racontée avec plus d'exactitude. Avant d'être attaché à la Comédie françoise, La Rive, comme nous l'avons

douze séances. Paris, Delaunay, 1804, 1 vol. in-8°. Ce travail, assez informe dans le principe, fut confié par son auteur à Ginguéné, qui le mit en état de paroître sous les yeux du public, avec ce titre : *Cours de déclamation, prononcé à l'Athénée de Paris*. Delaunay, 1810, 2 vol. in-8°.

On a attribué à Larive, mais à tort, croyons-nous, un roman intitulé : *Thama, ou le Sauvage civilisé, histoire d'un Taïtien* (roman entièrement refondu & publié par J.-L. Melchior Porthmann). Paris, Lenormant, 1807 & 1812, 2 vol. in-12.

dit plus haut, avoit appartenu au théâtre de Lyon, où il jouissoit de la faveur publique. Il vit donc avec un déplaisir extrême, Le Kain y venir donner quelques représentations. Un jour que ce dernier jouoit *Vendôme*, Larive, sans avoir prévenu personne, parut sous l'habit de *Nemours*. Son apparition inattendue provoqua des applaudissements assez vifs pour rendre sensible l'impression qu'ils produisirent sur Le Kain. Les premiers mots que pro-

nonce Nemours sont : « Où me conduisez-vous ? » — « Devant votre vainqueur » lui répond Vendôme. Cette réponse, d'une application facile, passant par la bouche de Le Kain, fut la foudre tombant dans la salle, tant elle produisit d'effet. Mais ce que n'ajoute pas Larive, pour compléter sa narration, c'est combien il se trouva déconcerté, au point que toute l'exécution de son rôle s'en ressentit.

ROLES CRÉÉS PAR DELARIVE.

- 1775 Tigrane *Les Arfacides*, de P. de Beauffol.
 — Verfeuil *Le Célibataire*, de Dorat.
 — Pygmalion. *Pygmalion*, de J.-J. Rousseau.
 1776 Alexandre. *Abdolonyme*, de Collet.
 1777 Pizarre *Zuma*, de Le Fèvre.
 — De Pienne *L'Amant bourru*, de Monvel.
 — Mustapha *Muſtaſpha & Zéangir*, de Chamfort.
 1778 Saint-Géran. *L'Homme personnel*, de Barthie.
 — Admète. *OEdipe chez Admète*, de Ducis.
 — Aaroun Raſchid. *Les Barmécides*, de La Harpe.
 — Jafon *Médée*, de Clément.
 — Agis. *Agis*, de Laignelot.
 1780 Nadir. *Thomas Koulikan*, de Du Buiffon.
 1781 Louis de Hongrie. *Jeanne de Naples*, de La Harpe.
 1783 Pyrame. *Pyrame & Thisbé*, de De La Rive.
 — Philoctète. *Philoctète*, de La Harpe.
 1784 Coriolan. *Coriolan*, du même.
 1786 D'Amboiſe *Azémire*, de Chenier.
 1787 Alcide. *Hercule au mont OEta*, de Le Fèvre
 1795 Pharax *Pauſanias*, de Trouvé.



MADEMOISELLE CONTAT

1776-1809



LOUISE-FRANÇOISE

MADemoiselle CONTAT

1776 — 1809

LOUISE CONTAT, cette célèbre actrice, du petit nombre de celles qui ont laissé un nom illustre dans les fastes de la scène, naquit à Paris le 17 juin 1760. Elle entra fort jeune au théâtre. Il étoit d'usage autrefois que les jeunes gens qui se destinoient à cette carrière allassent en province commencer leurs premiers essais ; M^{lle} Contat, protégée par M^{me} Prévile, dont elle étoit l'élève, fit d'emblée les siens à Paris. Elle ne causa d'abord de

Extrait des registres de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le mercredi dix-huit juin mille sept cent soixante, fut baptisée Louise-Françoise, fille de Jean-François Contat, bourgeois de Paris, privilégié du Roy & cavalier de robe courte, & de Françoise-Madeleine Le Roy, sa femme, rue Saint-Denis. L'enfant est né d'hier. »

sensation que par sa ravissante figure : ce dont le parterre, beaucoup plus exigeant alors qu'on ne l'a vu depuis, ne se contenta pas. La Harpe a dit à ce sujet : « M^{lle} Contat a débuté avec une charmante figure, mais pas de voix & peu de talent. » On lui reprochait aussi de ne pas savoir s'habiller & de manquer de décence dans le maintien : en un mot, de se donner les allures d'une grisette, plutôt que d'observer la tenue d'une jeune fille bien élevée. Cette actrice, qui devoit dans la suite devenir l'idole de ce même public, fut d'abord traitée avec une rigueur qui ne laissa pas que de lui être salutaire ; car, loin d'être découragée par l'échec qu'elle avoit éprouvé dans le rôle d'Atalide de *Bajazet* (3 février 1776), joué par elle de la façon la plus médiocre, M^{lle} Contat, dévorée du désir de parvenir, ne vit dans sa mésaventure qu'un motif de plus pour redoubler d'efforts. Le 10 du même mois, elle joua *Zaïre*, & le 19, *Junie* dans *Britannicus*.

Nous avons dit qu'elle recevoit les leçons de M^{me} Préville, comédienne au jeu sage, mais froid ; dont la diction étoit franche, mais monotone ; le maintien noble, mais contraint (1). M^{lle} Contat, tout en appréciant & en s'appropriant les qualités de son pro-

(1) Une pension de 500 livres est accordée à la demoiselle Préville, pour avoir mis au théâtre M^{lle} Contat : conformément à un arrêté qui concède cette pension à ceux des

comédiens qui auront fourni quelque bon élève.

8 may 1783.

(Archives nationales.)

fesseur, comprit qu'étant douée d'une physionomie piquante, d'un regard respirant la malice & la gaieté, il y avoit pour elle une autre voie à suivre.

Elle fut reçue sociétaire en 1777.

Le premier rôle dans lequel elle se fit remarquer fut celui de Cécile du *Père de famille* ; mais c'est dans le *Vieux Garçon*, de Dubuiffon (16 décembre 1782), & dans les *Courtisanes* de Paliflot, que M^{lle} Contat obtint, pour la première fois, des applaudissements, dont on n'avoit guère été jusqu'alors prodigue envers elle. Dans la première de ces deux pièces, elle fit preuve de sensibilité, & dans la seconde, elle eut de la grâce & de la finesse. Enfin, chaque jour elle réussissoit davantage dans l'emploi des *ingénues*, que la retraite de M^{lle} D'Oigny lui laissa bientôt tout entier. Elle aborda la *Coquette corrigée*, rôle auquel son esprit & sa figure convenoient parfaitement, & où son jeu faisoit oublier les défauts de l'ouvrage : puis, arriva peu après Suzanne dans le *Mariage de Figaro*.

Lorsque le bruit se répandit dans les coulisses que Beaumarchais devoit donner ce rôle à M^{lle} Contat, quoique appartenant à l'emploi des *soubrettes*, M^{lle} Faniez écrivit à l'auteur (11 octobre 1781), pour le réclamer, alléguant qu'il n'étoit point du tout le fait de sa camarade ; mais la perspicacité de Beaumarchais le portoit à penser que le caractère de Suzanne, tel qu'il l'avoit conçu, seroit au contraire parfaitement rendu par l'actrice à laquelle il le destinoit : aussi ne tint-il aucun compte de la réclamation & persista-t-il dans

son choix. On sçait combien il eut à s'en applaudir & jusqu'à quel point cette circonstance fut heureuse pour M^{lle} Contat, dont la brillante réputation date surtout du *Mariage de Figaro* (1).

A l'issue de la première représentation, Prévile enchanté vint embrasser l'élève de sa femme, en disant :
« Voilà la première infidélité que je fais à M^{lle} Dan-
« geville. »

La renommée de cette actrice s'accrut rapidement & c'étoit, parmi les auteurs, à qui lui offriroit des rôles. Pendant vingt-quatre ans, sa carrière ne fut qu'une série de triomphes : pour le faire une idée de la supériorité de son jeu, il falloir (selon les critiques du temps) l'avoir vue dans Julie, du *Dissipateur* ; dans M^{me} de Volmar, du *Mariage secret*, & dans M^{me} Evrard, du *Vieux Célibataire*. Ce dernier rôle appartient à la catégorie de ceux que l'âge lui fit adopter ; car M^{lle} Contat a rempli successivement les trois emplois de femmes : *amoureuses, grandes coquettes & jeunes mères*.

M^{lle} Contat ne cessa pas d'être dévouée à l'ancien régime. En 1789, la Reine ayant témoigné le désir de voir à la Comédie-Françoise la *Gouvernante* (2), fit

(1) Comme si le *Mariage de Figaro* devoit ouvrir une ère de régénération, c'est à la première représentation de cet ouvrage que fut inauguré le nouveau mode d'éclairage, exécuté par Quinquet, d'après un procédé que lui avoit

fourni Lavoisier, & auquel, ainsi que cela se voit trop souvent, le nom seul du premier est resté.

(2) Comédie en cinq actes & vers, de La Chaussée, représentée le 18 janvier 1747 pour la première fois.

sçavoir qu'elle seroit bien aise que cette actrice y remplît le rôle principal, qui n'étoit ni de son âge ni de son emploi. Afin de satisfaire à cette auguste volonté, il falloit que M^{lle} Contat apprît près de cinq cents vers. Elle promit de faire l'impossible & tint parole : « J'ignorois (écrivait-elle à la personne qui lui avoit transmis les ordres de la Reine), où étoit le siège de la mémoire : je sçais à présent qu'il est dans le cœur. » Pensée délicate & d'autant plus méritoire que déjà, à cette époque, il n'étoit pas sans quelque danger d'exprimer des sentiments de dévouement à la famille royale. Aussi cette lettre, publiée par ordre de la Reine, faillit-elle devenir plus tard fatale à son auteur. La Révolution ne put faire varier M^{lle} Contat dans les principes qui avoient été ceux de toute sa vie (1). Échappée, comme par miracle, à la proscription, elle se réunit d'abord à quelques-uns de ses anciens camarades, placés sous la direction de Sageret. Lors de la reconstitution de la Comédie-Françoise, en 1799, elle

(1) Louise Contat, avoit été emprisonnée à Sainte-Pélagie avec la plupart de ses camarades. Quelques jours avant la mort de Robespierre, elle composa les vers suivants & disoit avec conviction qu'elle auroit la force de les chanter sur l'échafaud.

« Je vais monter sur l'échafaud,
 « Ce n'est que changer de théâtre.
 « Vous pouvez, citoyen bourreau,
 « M'assaffiner, mais non m'abattre.
 « Ainsi finit la Royauté,
 « La valeur, la grâce enfantine...
 « Le niveau de l'égalité
 « C'est le fer de la guillotine. »

vint prendre rang dans la nouvelle troupe. Elle retrouva sur cette scène ses succès d'autrefois, &, bien qu'on lui ait reproché une préférence marquée pour le théâtre de Marivaux, elle prouva que Molière avoit en elle une interprète à la hauteur de ses immortelles conceptions.

Depuis longtemps, après une carrière de trente-trois années, dont vingt-six avoient été pour elle une suite de triomphes, cette grande actrice aspirait au moment du repos. De l'emploi des *coquettes* elle étoit passée, en tenant compte du progrès de l'âge, à l'interprétation des rôles d'un caractère plus grave, dans lesquels elle conserva toujours cette aimable aisance, cette urbanité qui étoit le propre des salons du siècle dernier; car, bien que M^{lle} Contat n'eût pas reçu les bienfaits d'une éducation première, comme elle avoit constamment vécu au milieu des personnes du rang le plus élevé, elle en avoit retenu, avec un art admirable, le ton, le langage, les manières. Sa représentation de retraite eut lieu, le 6 mars 1809, & se composa d'*Othello* & des *Deux Pages*, comédie médiocre, qui tend à la glorification des aubergistes désintéressés & des pages modèles de vertus; mais qui, en somme, amuse parfois. M^{lle} Contat y remplit le rôle de l'Hôtesse avec la grâce, la finesse & le talent qui l'avoient rendue chère au public. Tous les acteurs, ses camarades, se firent un point d'honneur de figurer dans le cortège du roy, afin de rendre hommage à la femme célèbre qui alloit s'éloigner : tant il est vrai, qu'au moment de

la séparation définitive, toutes les mesquines rivalités de coulisses s'évanouissent pour ne faire place qu'à un seul sentiment, celui du regret.

M^{lle} Contat étoit à peine âgée de cinquante ans lorsqu'elle quitta la scène, où elle s'étoit fait un nom parmi les plus éminents du théâtre, & laissoit, ainsi que l'a dit Geoffroy : « la réputation d'une actrice
« pleine de finesse & d'agrément, qui avoit porté au
« plus haut point l'art du débit & la magie du jeu
« théâtral. »

Le 26 janvier de cette même année 1809, elle avoit épousé le chevalier de Forges de Parny, neveu du poète élégiaque (1).

Le salon de M^{lle} Contat devint bientôt le centre de la meilleure compagnie ; elle en étoit l'âme. Ayant été mêlée, ainsi que nous l'avons dit, à l'élite de la société du XVIII^e siècle, elle avoit acquis dans son commerce des connoissances que sa causerie spirituelle mettoit en relief. Un penchant naturel à l'ironie lui donnoit, cependant, une certaine forme épigrammatique qui, d'ailleurs, ne bleffoit pas, parce qu'elle étoit bonne & que sa raillerie ne dépassoit jamais l'épiderme (2).

(1) Paul-Maurice-Claude de Forges de Parny, ancien officier de cavalerie, né à l'Ile-Bourbon, le 7 janvier 1767.

(2) Elle avoit la répartie vive. Entre plusieurs exemples que nous

pourrions citer, nous choisissons ces deux-ci : M. le duc de C*** qui étoit bossu, disoit un jour en sa présence : « On avouera que la
« nature nous donne une heureuse
« compensation de ses rigueurs,

Peu d'années après sa retraite, elle fut atteinte de l'horrible maladie qui, après plusieurs mois de cruelles souffrances, la conduisit au tombeau, le 9 mars 1813.

M^{lle} Contat avoit une sœur, nommée Emilie, qui n'a laissé qu'un souvenir insignifiant à la Comédie-Françoise, à laquelle elle resta attachée pendant l'espace de trente & un ans, de 1784 à 1815, grâce à l'appui naturel, sans doute, mais quelquefois injuste (1), qu'elle trouva chez sa sœur, que sa brillante réputation rendoit toute-puissante. Emilie Contat, en quittant le théâtre, épousa un M. Amelot, de la famille de l'ancien ministre, & se retira dans le château de son mari, auprès de Montargis, où elle est morte il y a quelques années, très-regrettée à cause de sa bienfaisance.

« puisqu'en général tous les bossus
« sont gens d'esprit. » — « Ah !
« Monsieur le duc, vous n'êtes que
« contrefait, s'écria vivement
« Louise Contat. »

Lafon, le tragédien, conservoit dans le monde un peu de cette emphase qu'il avoit de trop à la scène. Une fois, chez M^{lle} Contat, on parloit d'ameublements & Lafon
« dit d'une voix enflée : Enfin, je
« vais faire placer un tapis dans
« mon salon ; celui-ci durera plus
« que moi. » Là-dessus M^{lle} Contat répartit sur le même ton en

fouriant : « Cet oracle est plus sûr
« que celui de Calchas ! » Et tout
le monde de rire ; Lafon tout le premier.

*(Lettre de M. de Failly
à M^{lle} Poinçot.)*

(1) C'est notamment en 1785, à l'époque du début de la jeune Caroline Vanhove (*), que M^{lle} Contat, qui redoutoit pour sa sœur les succès de cette dangereuse rivale, se donna toutes les peines possibles pour empêcher qu'elle jouât à la Cour.

(*) Depuis M^{me} Talma, morte en 1860.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} CONTAT.

- 1778 Julie *L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
 — Julie *L'Impatient*, de Lantier.
 1779 Aglaë *Les Muses rivales*, de La Harpe.
 1780 Lucile *Le Bon Ami*, de Legrand.
 1781 Comtesse d'Orfon . . *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
 — La Comtesse *Le Rendez-vous*, de Murville.
 1782 Sophie *Le Flatteur*, de Lantier.
 — Rosalie *Les Courtisanes*, de Paliffot.
 — Julie *Le Satyrique*, du même.
 — Emilie *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
 — La Comtesse *Les Rivaux amis*, de Forgeot.
 — Sophie *Le Vieux Garçon*, de Du Buiffon.
 1783 Orphise *Le Séducteur*, de Bièvre.
 1784 La Marquise *Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
 — Suzanne *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
 — Sophie *Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
 — Céphise *La fausse Coquette*, de Vigée.
 1785 Angélique *Melcour & Verseuil*, de Murville.
 — La Comtesse *Les Epreuves*, de Forgeot.
 1786 Mélise *Les Coquettes rivales*, de Lantier.
 — M^{me} de Volmar . . . *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 — M^{me} de Randan . . . *Les Amours de Bayard*, de Monvel.
 1787 Rosaline *Rosaline & Floricourt*, de Ségur.
 1788 Béatrix & Léonore . . *La Ressemblance*, de Forgeot.
 — M^{me} de Valmont . . . *L'Entrevue*, de Vigée.
 1789 M^{me} Philips *Les Deux Pages*, de Dezède.
 — Rosalie *La Fausse Apparence*, d'Imbert.
 — C^{me} de Boulogne . . . *Raymond de Toulouse*, de Sedaine.
 1790 Cécile *L'Honnête Criminel*, de F. de Falhaire.
 — Sœur Saint-Ange . . *Le Couvent*, de Laujon.
 1791 M^{me} Dorval *Le Mari directeur*, de Flins.
 — Eugénie *Les Victimes cloîtrées*, de Monvel.
 — Julie *L'Amour & L'Intérêt*, de Fabre d'Eglantine.

- 1792 La Baronne *Le Retour du Mari*, de Ségur.
 — M^{me} Evrard *Le Vieux Célibataire*, de C. Harleville.
 — M^{me} Florimond *Le Faux Infouciant*, de Maifonneuve.
 1793 M^{me} Saint-Clair *Les Femmes*, de Demoultier.
 — M^{me} de Sénanges *La Matinée d'une jolie femme*, de Vigée.
 — *** *La Soirée d'une vieille femme*, du même (1).
 1794 Lucinde *Le Bienfait de la Loi*, de Forgeot.
 — Henriette *Le Commissionnaire*, de Gamas.
 1797 Célimène *L'Original*, d'Hoffmann.
 — Angéline *La Prude*, de Lemercier.
 — Clémence *Les Trois fils*, de*** (Demoultier.)
 — M^{me} de Sainte-Claire *La Rupture inutile*, de Forgeot.
 — La Comtesse *La Mère coupable*, de Beaumarchais.
 1798 Adélaïde *Trop de délicatesse*, de Marfollier.
 — M^{lle} De Montaigne *Michel Montaigne*, de Huy.
 — M^{me} de Melfage *Les Dangers de la présomption*, de Desfaucherefs.
 1799 M^{me} Euler *Les Mœurs du jour*, de C. Harleville.
 1800 La D^{me} de Bragance *Pinto*, de Lemercier.
 1802 Milady d'Athol *Edouard en Ecoſſe*, d'Al. Duval.
 — M^{me} de Merval *La Maifon donnée*, de***.
 1803 Lucile *Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
 1804 Marie de Médicis *Richelieu*, de Lemercier.
 1805 M^{me} de Sévigni *M^{me} de Sévigné*, de Bouilly.
 1806 M^{me} de Saint-Yves *Le Politique en défaut*, de Chazet & Sewrin.
 — Comt^{esse} d'Arminſthes *Les François dans le Tyrol*, de Bouilly.

(1) Cet auteur défavoua la paternité de cette pièce, probablement à caufe de fa chute bruyante.



DAZINCOURT

1777 - 1809



JOSEPH-JEAN-BAPTISTE ALBOUY

dit DAZINCOURT

1777 — 1809

DANS une des plus anciennes maisons du quartier Saint-Ferréol, à Marseille, naîssoit, le 11 décembre 1747, un enfant qui reçut à son baptême les prénoms de Joseph-Jean-Baptiste : c'étoit le second fils d'un honorable négociant de l'antique cité Phocéenne, dont les ancêtres s'étoient enrichis dans le commerce des denrées coloniales. Son père ne voulut rien négliger pour son éducation, & le mit de bonne heure chez les Oratoriens. Les progrès

Extrait de la paroisse Saint-Ferréol, à Marseille : « Joseph-Jean-Baptiste Albouy, fils naturel & légitime de sieur Jean-Baptiste Albouy & de dame Anne Fabre, est né & a été baptisé dans l'église de cette paroisse, aujourd'huy onze décembre mil sept cent quarante-sept; son parrain a été sieur Jean-Baptiste La Salle; sa marraine, dame Elisabeth Furvin-Audibert. Le père présent. Ont signé, &c. »

du jeune Albouy furent si rapides, qu'à l'âge de seize ans il avoit terminé ses humanités. On lui fit alors étudier le commerce, & c'est au milieu des balles de coton & des barriques de sucre qu'il passa les deux ou trois années qui s'écoulèrent depuis sa sortie de la maison des Pères. M. La Salle, ancien consul dans le Levant, qui étoit l'ami de la famille & le parrain de Joseph, se chargea de l'initier aux éléments du droit des nations & des gens. Malgré le zèle & l'activité déployés par le jeune apprenti négociant dans le travail qu'on exigeoit de lui, rien ne lui plaisoit moins que ce genre d'occupations, si fort opposé à ses inclinations naturelles, lorsqu'une circonstance favorable vint tout-à-coup l'y soustraire pour toujours. M^{me} Elisabeth Furvin-Audibert, sa tante & sa marraine, que des affaires d'intérêt appeloient, en 1766, à Bordeaux, s'y fit accompagner par son neveu. Cette dame étoit fort connue du maréchal de Richelieu, gouverneur de la Province ; elle ne manqua pas de saisir cette occasion de présenter son jeune parent à ce seigneur, auquel il plut, & qui proposa de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire ; il résulte même de certains renseignements que l'intention du duc aurait été de pousser son protégé dans la carrière diplomatique. Enchanté de pouvoir, par cette voie honorable, décliner les projets de son père, & fort de l'assentiment de sa tante, qui se chargea de plaider sa cause auprès de celui-ci, Joseph Albouy s'empressa d'accepter cette haute protection qui flattoit ses penchants.

Jeune, vif, alerte, intelligent, le nouveau secrétaire ne tarda pas à se concilier tout-à-fait les bonnes grâces du Maréchal, à qui il fut se rendre à la fois utile & agréable. Les fonctions dont il étoit investi n'étoient pas, d'ailleurs, tellement assujétissantes, qu'elles ne lui laissassent d'assez nombreux loisirs dont il consacroit la plus grande partie à un délassement fort en vogue à cette époque dans les hautes classes : nous voulons parler de la comédie de société. Au nombre de ces associations de comédiens-amateurs, il en étoit une qui avoit son siège rue Popincourt, & qui comptoit dans son sein des jeunes gens tenant aux premières familles. Albouy, que sa position près du duc de Richelieu rapprochoit fréquemment des Sabran, des Gouffier, obtint, grâce à son intimité avec ces jeunes seigneurs, la faveur d'être admis dans cette société, où il ne se montra pas l'un des moins exercés parmi ses nouveaux compagnons de plaisir. Les applaudissements qu'il s'attiroit dans chacun des rôles dont il étoit chargé, déterminèrent, sans doute, sa vocation, & ses amis, jugeant cette scène désormais trop étroite pour lui, le pressèrent vivement de solliciter ses débuts à la Comédie-Françoise. Toutefois, en appréciateur modeste & plus judicieux de ses forces, Albouy jugea que l'apprentissage préliminaire de la province étoit indispensable au développement de son talent. Résolu à se faire comédien, mais voulant se soustraire aux remontrances, peut-être même à l'autorité du Maréchal, le jeune secrétaire, oublieux des égards & de la

reconnoissance qu'il lui devoit pour ses bontés, s'éloigna clandestinement de Paris & se rendit à Bruxelles.

Cette ville possédoit, à cette époque, un comédien d'élite & plein d'expérience, d'Hannetaire (1), directeur du Théâtre, & dont les jeunes acteurs s'empressoient de rechercher les conseils. Le premier soir d'Albouy fut d'aller frapper à sa porte & de lui confier le dessein qui l'amenoit. D'Hannetaire le combattit d'abord par les arguments qu'il crut les plus propres à l'en détourner ; mais il dut enfin céder devant un parti irrévocablement pris, & il finit par accorder à l'aspirant comédien ce que celui-ci sollicitoit avec instance, ses débuts sur le théâtre public de la ville.

(1) Hannetaire (Jean-Nicolas Servandoni d'), né à Grenoble, le 4 novembre 1718, mort à Bruxelles en 1780. Il étoit fils naturel du fameux Servandoni, qui le faisoit passer pour son neveu. Doué de beaucoup d'esprit & d'un jugement sain, il joignoit à ces dons naturels une instruction assez étendue. Il a composé deux ouvrages d'une certaine importance ; l'un intitulé : *Observations sur l'art du comédien*, a été souvent réimprimé ; l'autre : *Exposition d'un divertissement nouveau de chant & de danses, préparé par les comédiens pour la fête de S. A. & exécuté sur le théâtre de la ville, au mois de novembre 1744*. Liège, E. Kintz, pet. in-1° de 11 pp.

Il faisoit facilement les vers ; mais une seule pièce de lui, en ce genre, a vu le jour. Elle avoit été inférée sans nom d'auteur, dans *l'Évangile du jour* (T. VIII, p. 65), où presque tous les morceaux formant le recueil sont de Voltaire. En 1772, d'Hannetaire en réclama la paternité. Voltaire reconnut la justice de cette réclamation dans une lettre adressée à La Harpe, en janvier 1773, & qui se distingue par un ton sarcastique qui atténue un peu le mérite de son aveu.

D'Hannetaire, qui avoit acquis une fortune considérable, étoit propriétaire d'un fief & seigneur de paroisse.

Dazincourt (c'est le nom que prit alors Albouy) parut pour la première fois sur la scène de Bruxelles, en 1772, dans le rôle de Crispin, des *Folies amoureuses*. Puis, il aborda successivement tous les rôles de l'emploi des *comiques*. Au bout de quatre ans qu'il employa à se perfectionner dans son art, guidé surtout par les excellentes leçons de d'Hannetaire, le jeune acteur jugea que le moment étoit venu de tourner ses vues vers la Comédie-Françoise. Mais comment songer à recourir à la protection du maréchal de Richelieu, de qui dépendoit l'autorisation nécessaire pour débiter sur cette scène, objet de son ambition, après le trait d'ingratitude dont il se sentoit coupable à son égard ? Dazincourt ne l'eût certes pas osé & n'auroit jamais franchi ce pas difficile sans l'appui du prince de Ligne (1), qui se chargea d'aplanir les obstacles & d'apaiser le juste ressentiment du Maréchal. Celui-ci, de son côté, fit preuve d'une véritable générosité en accordant la demande que Charles de Lorraine lui avoit adressée, & en accompagnant son consentement de quelques lignes de sa main propres à le rassurer.

« Ce qu'on m'a dit du talent de Dazincourt, écrivoit-il au prince, m'a fait oublier l'ingratitude d'Al-

(1) Le prince de Ligne faisoit un cas tout particulier d'Hannetaire, chez qui il venoit souvent se délasser du cérémonial de la Cour. On a prétendu, & non sans quelque fondement, qu'il y étoit surtout at-

tiré par les charmes d'une de ses trois filles, surnommées alors les *Trois grâces*. La chronique rapporte que Dazincourt, de son côté, étoit un peu plus que le figisbée d'Angélique, la plus belle des trois sœurs.

« bouy. » A cette réponse, datée du 21 octobre 1776, se trouvoit joint l'ordre de début.

Le 21 novembre suivant, Dazincourt parut donc à la Comédie-Françoise, dans ce même rôle de Crispin qui avoit naguère inauguré si brillamment, à Bruxelles, sa carrière théâtrale. Il joua ensuite les rôles de Jasmin dans *l'Enfant prodigue* ; de Charlot dans le *Mari retrouvé* ; de Sosie dans *Amphytrion* ; de Lubin dans la *Surprise de l'Amour* ; de Crispin dans *Crispin rival de son maître* ; de Pasquin dans *l'Homme à bonnes fortunes* (1), & il termina ses débuts par Ménéchme le bourru, dans les *Deux Ménéchmes* & par Rustaut dans le *Galant coureur*. Serviteur lesté & pimpant, d'une figure agréable & distinguée ; donnant en général le ton juste à ce qu'il disoit ; au jeu plein d'esprit, de goût & de finesse : de cette dernière qualité, trop peut-être ! En un mot, valet de bonne compagnie, tel fut jugé le débutant.

(1) A une représentation de cette pièce, le 19 janvier 1803, Dazincourt, qui n'en étoit plus à ses débuts, parodiant la toilette que venoit de faire son maître, vidoit un flacon d'eau de fleur d'oranger sur son mouchoir, lorsqu'un violent coup de sifflet retentit à l'adresse de Pasquin. L'acteur, peu accoutumé à ce bruit, ne perdit pourtant pas contenance : « Messieurs, dit-il en s'adressant aux spectateurs, je vous prie de remarquer que je me

« conforme à la tradition de Prév-
« ville. » Puis, tordant son mou-
choir, comme pour en exprimer
l'eau sur la tête du souffleur, il
ajouta : « Je me souviens encore
« que Prévillle faisoit comme ceci,
« & qu'il étoit applaudi par tout ce
« qu'il y avoit de mieux en France. »

L'indulgence du public, à l'égard d'un artiste généralement aimé & estimé, décida du succès de cette allocution, qui fut suivie de vifs applaudissements.

A l'issue de cette première épreuve, Dazincourt retourna à Bruxelles, afin d'y terminer son engagement qui n'expirait qu'à la clôture de 1777. Le 26 mars de cette même année il reparoissoit à la Comédie-Françoise, où, par une faveur toute spéciale, il étoit admis comme pensionnaire aux appointements de trois mille livres. L'année suivante, on le reçut sociétaire, & le 24 mars 1778, on lui attribua la part entière. Une circonstance exceptionnelle, & qui ne lui fut pas moins favorable qu'à M^{lle} Contat, ne contribua pas médiocrement à affermir sa position, & à le mettre au rang des membres les plus distingués de sa compagnie. Beaumarchais, d'après le conseil de Prévile, lui confia, dans le *Mariage de Figaro*, le rôle destiné d'abord, dans sa pensée, au célèbre comique, mais que l'âge & la santé ne permirent pas à celui-ci d'accepter. On fait que Prévile se contenta du petit rôle de Brid'oison, auquel il donna un cachet inimitable. Quant à Dazincourt, charmé d'une bonne fortune aussi inespérée, bien qu'il se montrât effrayé de la responsabilité qu'il assumoit sur sa tête, il ne recula pas devant elle, & l'auteur n'eut pas lieu, après l'événement, de regretter sa confiance. Le grand jour venu, le jeune comédien sortit avec bonheur de cette épreuve redoutable, & le plus bel éloge qu'il pût recevoir lui vint de Prévile lui-même, qui lui dit : « Mon cher enfant, vous avez joué le rôle comme je l'avais conçu. »

Dès ce moment, la réputation de Dazincourt se trouva bien établie, & le succès le classa au nombre

des comiques de premier ordre, bien qu'il n'ait jamais atteint à la perfection de son inimitable modèle ; mais, à défaut de génie & de profondeur, il s'en appropria, du moins, quelques traits, & fut se faire un jeu sage & de bon goût.

C'est, sans contredit, à ces qualités qu'il dut l'honneur d'être choisi par la reine Marie-Antoinette pour son maître de déclamation. On n'ignore pas que cette auguste princesse mettoit au nombre de ses plaisirs les plus vifs celui de jouer la comédie. Le soin de diriger les royales représentations étoit, en outre, dévolu à Dazincourt & l'on peut apprécier facilement les avantages particuliers résultant pour lui d'une charge qui le mettoit en continuels rapports avec ce que la Cour comptoit de personnages éminents.

Malheureusement survinrent les événements de la Révolution, & les circonstances qui promettoient d'être pour Dazincourt l'origine d'une grande fortune, menacèrent, au contraire, de devenir une cause de proscription. Aussi, lors de son incarcération, en 1793, ne se dissimula-t-il pas qu'il étoit un de ceux qui avoient le plus à redouter des hommes placés alors au pouvoir. Ce qui augmentoit le danger qui le menaçoit, c'est qu'on savoit qu'indépendamment de ses opinions royalistes, il avoit constamment conseillé à ses camarades, prisonniers comme lui, de refuser la liberté qu'on leur offroit moyennant engagement de se réunir aux comédiens dissidents du *Théâtre de la République*.

Cependant Dazincourt échappa à la mort ; il fut, un des derniers, rendu à la liberté après onze mois de détention subie tant aux Madelonnettes qu'à Picpus. Il va sans dire qu'il avoit perdu les pensions qu'il tenoit de la Cour ; il s'étoit même vu dépouiller des ressources que lui avoient procurées ses économies.

L'ancienne Comédie-Françoise étant dispersée, Dazincourt se réunit à ceux de ses anciens camarades enrôlés par Sageret au Théâtre-Feydeau, où la Comédie alternoit ses représentations avec l'Opéra-Comique. Cet état de chose se prolongea jusqu'au 25 janvier 1799, jour où le Théâtre-François, reconstitué, vint enfin prendre possession de la salle du Palais-Royal, qui fut inaugurée le 30 mai de la même année.

Le rang occupé par Dazincourt dans la nouvelle Société dont il étoit l'un des doyens, & au rétablissement de laquelle son zèle & son activité n'avoient point été étrangers, ne pouvoit qu'être des plus honorables. L'on voit, en effet, que les auteurs lui confièrent, à l'envi, des rôles dans leurs ouvrages ; il est vrai qu'il faisoit profession de les respecter, & qu'il eut, suivant un critique qui certes s'y connoissoit (1), « le mérite de ne rien mettre du sien dans ses rôles. » Il en a créé un grand nombre, qui tous lui réussirent ; nous mentionnerons particulièrement ceux : de Georges, dans le *Vieux Célibataire* ; de l'Hôte, dans les *Deux Pages* ; de Crispin, dans l'*Inconstant* ; de Plaude, dans l'*Ami des*

(1) Geoffroy.

loix ; de Longman, dans *Paméla* ; de Williams, dans le *Mariage secret* ; de Valentin, dans le *Séducteur amoureux* ; de Joseph, dans le *Politique en défaut* ; de Pedro, dans les *Projets de Mariage* ; de Dominique, dans l'*Abbé de l'Epée*, & de Fabrice, dans l'*Assemblée de famille*. Le dernier qu'il a établi est celui de Dubois dans l'*Homme aux convenances* (1). Sur la fin de sa carrière, l'embonpoint l'avoit contraint de renoncer aux rôles de *valets jeunes* pour se retrancher dans ceux des *vieux serviteurs* honnêtes & respectables.

Au nombre des comédiens formés à son école, on cite en première ligne Carline (2), actrice de l'ancien Opéra-Comique, MM^{lles} Volnais & Rose Dupuis, qui appartiennent à la première période de ce siècle (3).

Lorsque Napoléon I^{er} réorganisa le Conservatoire, en 1807, Dazincourt fut un des quatre professeurs nommés ; il eut aussi la direction des spectacles particuliers. C'est en qualité de Directeur des théâtres de la Cour impériale qu'il fit le voyage d'Erfurt (4). Mais, déjà malade lorsqu'il s'éloigna de Paris, sa santé ressentit une rude atteinte de ce déplacement & de la

(1) Comédie en un acte & en vers, d'Etienne Jouy, représentée le 23 juin 1808 & jugée trop sévèrement.

(2) Marie-Gabrielle Malagrida, dite Carline, née à Paris, en 1763, avoit épousé Louis-Marie Nivelon, célèbre danseur de l'Opéra. Ils s'étoient retirés à Saint - Martin

d'Estrepagny, arrondissement des Andelys, où elle est décédée, le 19 octobre 1818.

(3) On a néanmoins prétendu dans le temps que M^{lle} Volnais, présentée comme son élève, l'étoit de Blin de Sainmore.

(4) Les dépenses pour le voyage, le séjour de la Comédie à Erfurt &

fatigue qui en résulta, sans qu'il fit rien, d'ailleurs, pour combattre le mal : la fièvre ne le quitta pas, pendant les six mois que dura ce service forcé. De retour en France, il songea sérieusement à recourir aux soins de la médecine, mais il étoit trop tard ; les ravages intérieurs avaient fait des progrès si graves que tous les efforts tentés furent infructueux & Dazincourt succomba, le 28 mars 1809, âgé seulement de soixante-deux ans un mois & neuf jours. Il laissa des regrets sincères parmi ses camarades & chez les personnes qui l'avoient connu en dehors des relations du théâtre. Aussi, ses obsèques célébrées à Saint-Roch avec une certaine pompe attirèrent-elles un concours prodigieux de monde (1).

Son retour à Paris, d'après le bordereau dressé par le Grand-Maréchal du Palais, & mis sous les yeux de l'Empereur, le 27 octobre 1808,

se sont élevées à la somme de 71,284 liv. 12^s, sur laquelle les comédiens ont reçu, à titre de gratification, savoir :

MM ^{mes} De Raucourt. . .	3,000 fr.	MM. Saint-Prix. . . .	3,000
Talma.	3,000	Talma	3,000
Duchefnois . . .	3,000	Lafon.	3,000
Bourgoin. . . .	2,500	Damas	3,000
Rose Dupuis . .	2,500	Desprez.	2,500
Gros	2,500	Lacave	2,500
Patrat.	2,500	Varennés. . . .	2,300
	<hr/>		<hr/>
	19,000 fr.		19,300 fr.
	<hr/>		<hr/>
Total. . . .	38,300 fr.		

(Ms. de la Bibl. nat.)

(1) Au commencement de 1791, le bruit s'étant répandu que Dazin-

Pendant les trente & une années que Dazincourt passa à la Comédie-Françoise, il se montra, dans tous les temps, jaloux d'y maintenir les bons principes, les sages coutumes qui avoient, dans le dernier siècle, élevé & soutenu à un aussi haut degré la renommée de cette institution. Ayant toujours pris à tâche de se distinguer par l'honnêteté de son caractère, il s'étoit vu recherché dans les meilleures sociétés, où il apportoit le ton & les manières d'un homme de bonne compagnie. Sur la fin de sa vie, cependant, une transformation bizarre s'étoit opérée dans son caractère, devenu méfiant, méticuleux, sarcastique par suite de la souffrance. « Qu'est-ce que la vie ? » s'écrioit-il dans ses « moments de morosité... Le fouet... l'indigestion « & l'apoplexie. »

On ne se douteroit guère que Crispin, Mascarille & Figaro avoient passé par-là !

court étoit mort subitement d'apoplexie, l'épithète suivante avoit couru sous le manteau :

Cy git ce Dazincourt qu'un insolent bonheur
 Sans cesse accompagna tout le temps de sa vie ;
 Sans talent pour la comédie,
 Il passa pour un bon acteur.
 Il gagna de l'argent même à la loterie (a).
 Quoique vieux, jaloux & grondeur,
 Il eut pourtant maîtresse & fidèle & jolie (b) ;
 Le sort, pour dernière faveur,
 Lui fit finir ses jours par une apoplexie.

a) 150,000 fr. lui échurent un beau jour de cette manière.

b) M^{lle} Eulalie Desbrosses, à qui il rendoit la vie très-dure.

ROLES CRÉÉS PAR DAZINCOURT.

- 1778 Brinon. *Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
 — Un Peintre *L'Impatient*, de Lantier.
- 1779 Un Exempt *Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
- 1780 Louis *Clémentine & Desformes*, de Monvel.
- 1781 Frontin *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
- 1782 Franck. *Les Journalistes anglois*, de Cailhava.
 — L'Abbé Fichet. *Les Courtisanes*, de Palissot.
- 1784 Pasquin *Le Jaloux*, de Rochon de Chabannes.
 — Figaro. *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
- 1785 Pasquin *L'Oncle & les Tantes*, de De La Salle.
- 1786 Saint-Fremyn *La Physicienne*, de La Montagne.
 — Williams *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 — Crispin *L'Inconstant*, de Collin-Harleville.
- 1788 Lazarille. *La Ressemblance*, de Forgeot.
 — Dumont. *La Belle-Mère*, de Vigée.
 — Germon. *La Jeune Epouse*, de Cubières.
 — Frontin *L'Entrevue*, de Vigée.
- 1789 Philippe. *Les Deux Pages*, de Dezède.
- 1790 Gorgi. *Le Réveil d'Epiménide*, de Flins des Oliviers.
 — Picard. *Les Dangers de l'Opinion*, de Laya,
 — Dubois *Le Philinte de Molière*, de F. d'Eglantine.
 — Germon. *Le Présomptueux*, de F. d'Eglantine.
- 1791 Dumont. *Le Fou par amour*, de Ségur.
- 1792 Georges *Le Vieux Célibataire*, de Collin-Harleville.
- 1793 Plaude *L'Ami des Loix*, de Laya.
 — Dupré. *Le Conteur*, de Picard.
 — Belmont. *Le Bienfait de la Loi*, de Forgeot.
- 1795 Dubois *Les Femmes*, de Demoustier.
 — Lubin. *Le Bon Fermier*, de Ségur.
 — Ismaël. *Le Tolérant*, de Demoustier.
 — Dubois *La Rupture inutile*, de Forgeot.
- 1797 André. *L'Heureuse Erreur*, de Patrat.
 — Sélico *Les Trois Fils de la veuve*, de Demoustier.

- 1797 Forbanti. *La Prude*, de*** (N. Lemercier.)
- 1798 Picard. *L'Epreuve délicate*, de Roger.
- Philippe. *Mathilde*, de Monvel.
- Reynolf. *Trop de délicatesse*, de Marfollier.
- Dumont. *L'Amour & la Raison*, de Pigault-Lebrun.
- Pédro. *Les Projets de mariage*, d'A. Duval.
- 1799 Dubois. *La Dupe de soi-même*, de Roger.
- Méac. *Michel Montaigne*, de Guy.
- Dubois. *Les Tuteurs vengés*, d'A. Duval.
- 1800 Dominique. *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
- Jacquinet. *Les Deux Poètes*, de Rigaud.
- François. *Les Mœurs du jour*, de Collin-Harleville.
- 1801 Un Comédien. *Le Buste de Prévile*, de Chazet & Dupaty.
- Gérard. *L'Aimable Vieillard*, de*** (Favières.)
- Hubert. *Le Mariage supposé*, de Lourdet de San-
terre.
- Firmin. *Le Confident par hazard*, de Faur.
- 1802 Momus. *Le Double Hommage*, de Chazet & Dubois.
- Tom. *Edouard en Ecoffe*, d'A. Duval.
- Comtois. *Juliette & Belcour*, de Lombard.
- 1803 Valentin. *Le Séducteur amoureux*, de De Longchamps.
- 1804 Vautier. *Richelieu*, de N. Lemercier.
- Un Pêcheur. *Guillaume-le-Conquérant*, d'A. Duval.
- Trenck. *La Leçon conjugale*, de Chazet & Sewrin.
- 1805 Picard. *Le Tyran domestique*, d'A. Duval.
- 1806 Frontin. *Le Parleur contrarié*, de Delaunay.
- Joseph. *Le Politique en défaut*, de Chazet & Sewrin.
- 1807 Lafleur. *Les Projets d'enlèvement*, de*** (Pein.)
- 1808 Fabrice. *L'Assemblée de famille*, de Riboutté.
- Dubois. *L'Homme aux convenances*, de Jouy.



Van Hove

VAN HOVE

1771-1803



CHARLES-JOSEPH

V A N H O V E

1777 — 1803

VANHOVE naquit à Lille le 8 novembre 1739. Il embrassa, très-jeune encore, la carrière théâtrale, & ne joua que peu de temps les rôles de *jeunes-premiers*. Il adopta, presque dès l'origine, l'emploi des *rois* dans la tragédie & celui des *pères-nobles* dans la comédie. Après un séjour assez long en Hollande, où il se maria & où il figura comme acteur attaché au théâtre françois de La Haye, il vint à Bruxelles qu'il quitta au bout de deux ans pour débiter à la Comédie-Françoise ; il devoit y

Extrait des registres de la paroisse Saint-Etienne, à Lille : • Le huit de novembre mil sept cent trente-neuf, a été baptisé Charles-Joseph, né même jour, fils légitime de Jean-Baptiste Vanhove, maître perruquier, & d'Elisabeth Pinte, &c. »

doubler Brizard. Le 2 juillet 1777, il y parut pour la première fois dans le rôle d'Auguste, de *Cinna* ; le lendemain, il remplit dans la *Métromanie* le rôle de Baliveau ; le 4, celui d'Euphémon père dans l'*Enfant prodigue* ; le 5, celui d'Orbesson dans le *Père de Famille*. Puis, successivement ceux de Zopire, de Lycandre dans le *Glorieux* & de Danaüs dans *Hypermnestre* (1).

« Un bel organe, de l'intelligence, de la sensibilité
 « & de la vérité, telles sont les qualités que nous
 « avons cru apercevoir dans le sieur Vanhove ; mais
 « il ne suffit pas d'avoir un bel organe & une pro-
 « nonciation facile, il faut encore connoître la pro-
 « fodie & cet acteur pêche souvent contre elle. Il ne
 « suffit pas non plus d'avoir l'intelligence de la scène ;
 « l'habitude du théâtre suffit presque toujours pour
 « la donner : c'est dans le caractère de ses rôles qu'un
 « comédien déploie son intelligence, &, sur cet ar-
 « ticle, le sieur Vanhove n'est pas exempt de repro-
 « che. Auguste & Danaüs ont perdu dans ses mains

(1) Vanhove avoit désiré que sa femme débutât à Paris ; mal accueillie dans le rôle de Phèdre, M^{me} Vanhove voulut du moins, en succombant, se venger des rigueurs du parterre à son égard. Lorsqu'elle fut arrivée à la scène du 4^e acte, où Phèdre, s'adressant à Minos, s'écrie :

Pardonne ! un Dieu cruel a perdu ta famille...
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille !

elle risque le tout pour le tout, & modifia ainsi le dernier vers :

Reconnois sa vengeance aux fureurs du parterre !

Cette substitution ne se trouva pas du goût de tout le monde, & hâta la chute de la débutante.

« le caractère que Corneille & Lemierre leur ont
 « donné. Pourquoi pleurer lorsque Auguste accorde à
 « Cinna le pardon de son crime ? Pourquoi pleurer
 « encore dans *Hypermnestre*, en faisant à Erox confi-
 « dence de l'affreux sacrifice qu'on prépare ?... Nous
 « ne dirons que deux mots de quelques autres dé-
 « fauts qu'on a généralement remarqués. Ses gestes
 « sont assez vrais, mais ils sont lourds & sans grâce ;
 « sa démarche est pesante & son maintien n'est point
 « assez imposant, &c... »

Tel est le jugement qui fut exprimé sur le compte de ce débutant, par un critique compétent de l'époque (1).

Après une courte absence motivée par quelques affaires domestiques qui demandoient sa présence à Bruxelles, Vanhove qui, à la suite de ses débuts, avoit été reçu à l'essai, reparut sur la scène françoise, le 26 août 1777, par le rôle d'Euphémon père, où il s'étoit déjà montré.

On le reçut sociétaire en 1779.

Cet acteur a été en butte à beaucoup de critiques, dont la plupart étoient fondées & quelques autres fort injustes. Ainsi, aux défauts énoncés dans la citation qui précède, il falloit ajouter celui d'une déclamation monotone, dont il ne rompoit de temps à autre l'uniformité qu'en forçant sa voix & en faisant retentir la salle de sons assourdissants.

(1) *Le Vacher de Charnois*, journal des théâtres pour 1777.

Vanhove avoit alors la tournure élancée, bien que commune ; l'expression de son visage ne manquoit pas d'un certain caractère vénérable, mais vulgaire, qui, s'il convenoit à quelques rôles tels que Prusias, dom Diègue ou Venceslas, étoit peu propre à reproduire ce qu'on est convenu d'appeler la dignité antique. En général, l'ensemble de sa personne donnoit plutôt l'idée d'un bon bourgeois du Marais que celle d'un héros tragique.

Voilà la part de la critique, telle que nous l'ont transmise les témoignages contemporains.

Comme compensation à ces torts de la nature, on s'accorde à reconnoître que ce comédien fut doué de sensibilité & d'une chaleur communicative qui, dans plusieurs rôles de *pères*, lui faisoient souvent trouver le chemin du cœur. Mais, dans les dernières années de sa carrière, cette sensibilité avoit dégénéré en affectation.

Des intentions assez fines dénotèrent parfois en lui une intelligence au-dessus de son emploi. Par exemple, lorsque, dans le *Menteur*, Géronte, trop sûr des fourberies de son fils, les lui reproche avec indignation, Vanhove, éloignait Dorante de Cliton & le tiroit à part pour lui dire à mi-voix :

« Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi ? »

voulant ainsi éviter à Dorante l'humiliation d'une apostrophe aussi sanglante en présence de son valet.

Vanhove créa avec bonheur le rôle principal dans *Marius à Minturnes*, d'Arnault (1791). Tout en le reconnaissant, l'auteur ne s'est pas montré charitable pour son interprète : « Les défauts de ce bonhomme
« (dit-il dans les *Souvenirs d'un Sexagénaire*), me ser-
« virent tout autant que ses qualités. Son début, sou-
« vent brutal, sa taille épaisse ne faisoient pas dispa-
« rate avec le portrait, soit physique, soit moral, que
« Plutarque a tracé de Marius. Il n'avoit pas d'abord
« compris tous les détails de son rôle. Par exem-
« ple, aux premières répétitions, quand il disoit
« ce vers :

« Hors ma gloire & ma force, ici tout m'abandonne,

« il déployoit, en les brandissant, deux bras muscu-
« leux qui le faisoient ressembler à Samson défiant
« les Philistins. Mais, sur l'observation que ce mot
« *force* avoit deux acceptions différentes, qu'il se tra-
« duisoit en latin tantôt par *virtus*, tantôt par *robur*,
« selon qu'il se rapportoit aux qualités de l'âme ou
« à celles du corps ; qu'il étoit évident qu'ici *force*
« signifioit *courage* & non *vigueur* : comprenant cette
« distinction quoiqu'il ne fût pas le latin plus que le
« françois, Vanhove rectifia son jeu &, portant sur
« son cœur cette main dont il avoit menacé le ciel, il
« reedit le passage avec autant de justesse que d'éner-

« gie; c'est même un de ceux où il fut applaudi (1). »

Le drame étoit le genre où cet acteur réussissoit le mieux. Il s'acquittoit très-convenablement du rôle du baron Hartley, dans *Eugénie*, & celui de Courval dans *l'Ecole des pères* est, sans contredit, un de ceux où il mérita sincèrement les succès qu'il y obtint.

Avec l'âge, Vanhove avoit contracté un embonpoint excessif qui ne fit que rendre plus saillants ses défauts, que la génération nouvelle ne supporta pas avec assez d'indulgence, par égard pour son passé. En mainte occasion, cet acteur émérite eut cruellement à souffrir de la mauvaise humeur des jeunes gens (cet âge est sans pitié) dont il étoit devenu, pour ainsi dire, la bête noire, & qui, ne l'ayant pas vu meilleur comédien, ne pouvoient s'imaginer qu'il l'eût jamais été.

On a pu juger, par ce qui précède, que Vanhove étoit dénué de toute instruction : aussi fut-il bien loin d'approuver, parce qu'il ne les comprenoit pas, les réformes que Talma, son gendre, apportoit dans le costume, & qu'il qualifioit d'*insensées*. « Il n'y a plus de tragédie en France, s'écria-t-il avec amertume la première fois qu'on lui remit, pour le rôle de Burrhus, un habillement fait suivant les dessins pris à la Bibliothèque alors Nationale. Puis, n'y trouvant pas de poche pour son mouchoir : « Savez-vous dit-il avec humeur

(1) M^{me} Talma, sa fille, a répondu à cette critique, qu'elle qualifie d'*injustice & d'ingratitude*, dans ses *Etudes sur l'art théâtral*,

où elle se livre d'ailleurs à une apologie exagérée de son père, que le sentiment filial explique mieux qu'il ne la justifie.

« au costumier, savez-vous, monsieur, que depuis
 « trente ans que je joue la tragédie, j'ai porté des
 « poches, & que j'en porterai toujours? Est-ce que
 « les Romains ne se mouchoient pas! Ou bien, préten-
 « drez-vous qu'ils se mouchoient avec les doigts (1)? »

Que pouvoit le costumier contre une semblable sortie? faire une poche, & c'est ce qu'il fit.

Il se passa quelque chose d'analogue à propos de sa tabatière, le jour où il devoit jouer pour la première fois le roi Louis XIII dans la tragédie de *Montmorency*, de Carrion-Nisas. Il ne voulut jamais s'en départir : échauffé par le vin, ce qui lui arrivoit chaque fois qu'il vouloit *se donner du courage*, il répondoit à toutes les observations qu'il falloit qu'on lui prouvât que Louis XIII ne prisoit pas, tout comme un autre (2). Ici, du moins, le bonhomme Vanhove pouvoit, à la rigueur, être dans le vraisemblable ; car rien ne démontre que le tabac, qui joue un rôle dans le *Don Juan* de Molière, représenté en 1665, ne fut déjà à la mode quelque vingt années auparavant.

On alloit reprendre la tragédie de *Polyeucte*, où cet acteur devoit représenter Félix, lorsqu'il tomba malade

(1) Et on l'auroit prétendu avec raison. En effet, c'est bien *avec les doigts* & non avec des mouchoirs que le peuple-roi procédoit en pareil cas. Qui croiroit que cet usage au moins singulier existoit encore de nos jours, en Russie? M. Védel, ancien directeur de la Comédie-

Françoise, qui résidoit à Saint-Petersbourg, en 1808, nous a affirmé avoir vu l'empereur Alexandre I^{er} user ostensiblement de ce mode primitif de dégagement nasal, lorsque le besoin s'en faisoit sentir.

(2) Mém. de M^{me} d'Abrantès.

inopinément, à Brunoy, chez Talma, où il étoit arrivé la veille. On crut d'abord à une indisposition passagère ; mais il souffroit, depuis dix ans, d'une affection hépathique ; le mal s'aggrava rapidement, & le 27 juin 1803, Vanhove succomba, après quelques jours de maladie (1).

C'est seulement lorsqu'on l'eût perdu qu'on s'aperçut combien son utile concours faisait défaut. On regretta le parfait honnête homme, d'un commerce sûr, d'un caractère toujours égal & d'une grande obligeance. En tant qu'acteur, il passe pour avoir été exempt de morgue & de prétention, & ne refusa jamais d'accepter un rôle, si chétif qu'il fût, ayant pour principe invariable que le comédien se doit avant tout aux devoirs de son état. Tout en reconnaissant que c'est là une belle ligne de conduite, digne d'être citée comme exemple à tous ceux qui suivent la carrière du théâtre, n'hésitons pas pourtant à dire avec Horace : *Est modus in rebus* : ajoutons même que c'est à cette abnégation trop absolue d'amour-propre, qui dénote l'absence de ce feu sacré qui fait, non les acteurs de métier, mais les comé-

(1) Du 9 messidor an XI (28 juin 1803) de la République française. Acte de décès de Charles-Joseph Vanhove, décédé audit Brunoy, le huit dudit mois, à trois

heures du matin. Profession d'artiste ; âgé de 63 ans, célibataire (*) domicilié à Paris, &c. — Pour extrait conforme.

(*) Vanhove avoit divorcé ; c'est ce qui explique la qualification de *célibataire* qui lui est attribuée dans l'acte mortuaire.

diens hors ligne, que Vanhove a dû peut-être de voir le public faire trop bon marché de sa personne & de son talent.



ROLES CRÉÉS PAR VANHOVE.

- | | | |
|------|-----------------------|---|
| 1777 | Ali | <i>Muſtapha & Zéangir</i> , de Champfort. |
| 1778 | Saïd. | <i>Les Barmécides</i> , de La Harpe. |
| 1780 | Sirven. | <i>Clémentine & Deformes</i> , de Monvel. |
| — | Melcourt. | <i>L'Antipathie pour l'amour</i> , de Dudoyer. |
| 1782 | Léonidas | <i>Agis</i> , de Laignelot. |
| — | Tibère | <i>Tibère</i> de Follet. |
| — | Lufimon | <i>Les Courtifanes</i> , de Paliffot. |
| 1783 | Le comte de Kent. . | <i>Le Roi Lear</i> , de Ducis. |
| — | Hercule. | <i>Philodète</i> , de La Harpe. |
| — | Robert père. | <i>Le Bienfait anonyme</i> , de Pilhes. |
| 1784 | Duncan | <i>Macbeth</i> , de Ducis. |
| — | Volumnius. | <i>Coriolan</i> , de La Harpe. |
| — | Baſile | <i>Le Mariage de Figaro</i> , de Beaumarchais. |
| 1785 | Soliman II. | <i>Roxelane & Muſtapha</i> , de Maiſonneuve. |
| 1786 | M. Dolban | <i>L'Inconſtant</i> , de Collin-Harleville. |
| — | Bonivet | <i>Les Amours de Bayard</i> , de Monvel. |
| 1787 | Melcour. | <i>La fauſſe Inconſtance</i> , de M ^{me} F. de Beaumarchais. |
| — | Courval. | <i>L'Ecole des Pères</i> , de Pieyre. |
| — | Ferville | <i>Les Amis à l'épreuve</i> , du même. |
| — | Germond | <i>Rosaline & Floricour</i> , de N ^{me} (Ségur.) |
| — | Créon. | <i>Antigone</i> , de Doigny du Ponceau. |
| — | Domitius | <i>Auguſta</i> , de Fabre d'Eglantine. |
| 1788 | Don Pèdre. | <i>La Reſſemblance</i> , de Forgeot. |
| — | Morinval. | <i>L'Optimiſte</i> , de Collin-Harleville. |
| — | M. de Belfont | <i>La Belle-Mère</i> , de Vigée. |
| 1789 | Franval | <i>Le Préſomptueux</i> , de Fabre d'Eglantine. |

- 1789 Dorfeuil. *Les Châteaux en Espagne*, de Collin-Harleville.
 — Aurèle. *Ericie*, de Fontanelle.
 1790 Rature *Le Reveil d'Epiménide*, de Flins des Oliviers.
 — Milord. *Les Dangers de l'Opinion*, de Laya.
 — Un avocat. *Le Philinte de Molière*, de F. d'Eglantine.
 — Calas. *Jean Calas*, de Laya.
 1791 Francheville. *Les Victimes cloîtrées*, de Monvel.
 — Colonna. *Rienzi*, de Laignelot.
 — Marius. *Marius à Minturnes*, d'Arnault.
 1792 Adam. *La Mort d'Abel*, de Legouvé.
 — Tarquin. *Lucrèce*, d'Arnault.
 1793 Versac. *L'Amis des Lois*, de Laya.
 1794 Un Turc. *Le Tolérant*, de Demoustier.
 — Menenius Agrippa. *Quintus Cincinnatus*, d'Arnault.
 1795 Papinius. *Quintus Fabius*, de Legouvé.
 — Le Grand-Prêtre. *OEdipe chez Admète*, de Ducis.
 1797 Gradonique. *Laurence & Orzano*, de Legouvé.
 — Pompinius *Geta*, de Petitot.
 — Ariste. *Médiocre & Rampant*, de Picard.
 1798 Thémistocle. *Thémistocle*, de Larnac.
 — Le Centurion. *Les Vénitiens*, d'Arnault.
 1799 Alexis. *Les Précepteurs*, de Fabre d'Eglantine.
 1800 Louis XIII. *Montmorency*, de Carrion-Nisas.
 — L'Archevêque. *Pinto*, de N. Lemercier.
 — Daubuffon. *Les Calvinistes*, de Dumaniant & Pigault Lebrun.
 1801 Miller. *L'Amour & l'Intrigue*, de La Martellière.
 — Don Diègue. *Alhamar*, de Ducis.
 1802 Don Pèdre. *Le Roi & le Laboureur*, d'Arnault.



FLEURY

1778-1818



ABRAHAM-JOSEPH LAUTE DE FLEURY

dit BENARD FLEURY

1778 — 1818

FLEURY vint au monde à Chartres, au milieu du siècle dernier. Jusqu'ici, la date précise de sa naissance avoit échappé à tous les biographes, dont quelques-uns, même, le font naître soit à Nancy, soit à Lunéville : erreur qui peut,

Extrait des registres de la paroisse Sainte-Foi, à Chartres : « L'an mil sept cent cinquante, le vingt-sept octobre, ont été par moi, vicaire soussigné, suppléées les cérémonies de l'Eglise à un fils né d'hier, du légitime mariage de Pierre Laute de Fleury, officier en la monnoie d'Orléans & de Léonarde-Marie de Guipy, ses père & mère, &c. Le parrain a donné à l'enfant les noms de Abraham-Joseph.

« Signé : D. PHILIPPE, vicaire (). »*

(*) Ces renseignements nous ont été confirmés dans une correspondance échangée à ce sujet, entre nous & le petit-fils de Fleury, fils de l'amiral de ce nom & lui-même commissaire de marine à Toulon.

à la rigueur, s'expliquer par l'emploi que son père occupa plus tard auprès du Roy Stanislas, au service de qui les circonstances l'attachèrent en qualité de directeur de ses spectacles. Sa famille, ainsi que le constate l'acte relaté d'autre part, avoit d'abord tenu dans sa province une position assez distinguée, que des revers de fortune renversèrent, & à la suite desquels la nécessité porta son père à se mettre à la tête d'une troupe de comédiens (1). Confié aux soins mercenaires d'une nourrice qui l'abandonna bientôt, le petit Joseph fut recueilli par la femme d'un tisserand, auprès de qui il passa sa première enfance ; & ce n'est qu'après un intervalle de plusieurs années que son père revint à Chartres pour y reprendre ce fils appelé à devenir dans la suite une des illustrations de la scène françoise. Il l'emmena avec lui à la cour de Stanislas, où sa bonne grâce & sa gentillesse lui valurent un immense succès de caresses & de bonbons. Le jeune garçon préluda à ses succès futurs sous les yeux mêmes du Roy & de la marquise de Boufflers, & c'est, pour ainsi dire, élevé sur les genoux des grandes dames qu'il commença son apprentissage de comédien.

Cependant, malgré les bontés dont il étoit l'objet de la part du Roy de Pologne & de son entourage,

(1) C'est alors que, par des motifs faciles à comprendre, il ajouta à son nom (ce qui étoit usité à une époque où l'état civil ne présentait

pas la régularité qu'il a de nos jours) celui de *Bénard*, qui s'est depuis lors perpétué dans la famille.

Fleury qui, en grandissant, ne recevoit dans la maison paternelle d'autre éducation que l'éducation théâtrale, eut le bon esprit de comprendre que le théâtre étoit dans l'avenir son unique ressource. Aussi, presque adolescent encore, résolut-il d'aller chercher au loin la fortune, &, léger de bagage & d'argent, se rendit-il à Lyon, où il alla immédiatement proposer ses services au directeur du spectacle de cette ville. Doué d'une excellente mémoire & animé d'un zèle à toute épreuve, il sut se rendre utile, & bientôt on l'apprécia pour cette double qualité. Plusieurs années ne s'écoulèrent pas moins pour lui dans une complète obscurité ; mais, luttant avec persistance contre ce que ses premiers essais avoient de pénible, Fleury ne cessoit de se livrer à un travail opiniâtre. Il avoit quitté le théâtre de Lyon pour celui de Lille, dont il faisoit en quelque sorte les beaux jours, lorsque, sans sollicitation de sa part & grâce seulement à la protection de quelques personnages influents, le jeune acteur fut mandé à la Comédie-Françoise. C'est sur cette scène, où brilloient alors de tout leur éclat tant de célébrités, que Fleury hasarda ses premiers pas, le 7 mars 1774, dans le rôle d'Egiste. Il continua ses débuts par ceux de D'Arviane dans *Mélanide*, de Léandre dans l'*Impromptu de campagne*, de Damon dans le *Philosophe marié*, du Marquis dans l'*Epoux par supercherie*, de Xipharès dans *Mithridate*, du Galant coureur dans la pièce de ce nom, & d'Acaste dans le *Misanthrope*. Cette tentative échoua. Fleury n'obtint aucun succès

dans la tragédie, & fut jugé très-médiocre dans la comédie (1). Il avoit, d'ailleurs, à lutter contre la réputation de Belle Cour & de Molé, & contre les souvenirs de Grandval ; & bien qu'on lui accordât de l'intelligence, sa voix légèrement rauque & une certaine absence de tenue excitèrent de fréquents murmures. Emportant donc avec lui la promesse des supérieurs d'être rappelé en temps utile & d'être admis sans essai au rang des Sociétaires, il retourna en province & reparut sur le théâtre de Lyon, où il avait laissé de bons souvenirs ; &, après quatre années employées avec persévérance à assouplir son organe & à acquérir ce ton de bonne compagnie sans lequel il n'y avoit point alors de succès possible, il revint, dès qu'il se crut assez sûr de lui-même, se soumettre à l'appréciation du public parisien. Cette deuxième épreuve eut lieu, le 20 mars 1778, dans les rôles de Sainville fils, de la *Gouvernante*, & de Dormilly, des *fausses Infidélités*. Le 22, il joua Saint-Albin dans le *Père de Famille* & Lindor dans *Heureusement* ; &, le 27, le comte de Clarendon dans *Eugénie*.

Cette fois, l'issue lui fut favorable ; mais l'on peut dire que pas un comédien peut-être, plus que celui-ci, n'éprouva les rigueurs du parterre, & ce n'est vérita-

(1) « Il faut s'occuper sérieusement de trouver un jeune homme qui puisse jouer les rôles de Molé dans le tragique & dans le comique, le sieur Fleury

« qui a débuté ne valant rien.

« 1^{er} avril 1774.

« Maréchal DE RICHELIEU. »

(Archives nationales.)

blement que dix ans plus tard que Fleury se plaça sur la ligne des premiers sujets. Comme ce comédien aimoit son état, il sçut, ainsi que M^{lle} Contat, braver tous les déboires qui y étoient attachés, & attendre avec patience que la faveur publique vînt le chercher. Dans l'intervalle, il avoit considérablement gagné, & lorsque Molé, déjà vieux, dut renoncer aux rôles de *petits-maitres*, Fleury se les appropriâ avec une habileté & une grâce qu'on étoit loin de soupçonner chez lui. Il s'y montra original. Plus tard, il voulut aborder les *premiers rôles*, tels que le *Misanthrope*. Charles-Maurice, dans son *Histoire anecdotique du Théâtre*, rapporte une jolie anecdote : « Fleury, dit-il, venait de jouer le *Misanthrope* ; au nombre des personnes accourues à sa loge pour le complimenter, se trouvait un de ses amis, dont l'opinion pour lui étoit d'un grand poids. Comme il insistoit sur les qualités de Fleury dans ce rôle : « Oh ! mon ami, lui dit celui-ci, si vous « y aviez vu Molé ! » L'autre répondit qu'il n'avoit pas dû être possible à cet ancien comédien de mieux jouer la scène entre Alceste & Célimène. « Tenez, « répliqua Fleury, voilà comme il la disoit. » Et il la rendit avec un sentiment si parfait, avec un accent si passionné que les assistants se mirent à applaudir. Mais l'interprète, tombant tout-à-coup sur son canapé, « Vous voyez, dit-il, que si je jouais le rôle comme « le faisoit Molé, je n'irois jamais jusqu'au bout. Je ne « puis donc m'en tirer qu'en l'appropriant à mes « moyens d'exécution. » Le *Tartufe*, le *Philosophe*

marié, l'*Homme du jour*, il les joua avec une grande distinction, sans y avoir, cependant, jamais égalé Molé. Sa diction, quelque peu saccadée, & plus spirituelle que correcte, ne satisfaisoit pas complètement dans l'expression de ces rôles.

Il avoit pendant longtemps paru dans la tragédie, ainsi que l'exigeoient les règlements ; en l'année 1782, il y renonça tout à fait, afin de se consacrer d'une manière exclusive à la comédie (1). Molé étoit encore, à cette époque, en possession de tous les grands rôles. Fleury, moins favorisé de la nature & moins heureusement servi par les circonstances, étoit, certes, moins profond que son chef d'emploi ; mais il possédoit plus de naturel, plus de sensibilité que celui-ci, & il sut approprier presque toutes les ressources de l'art à son propre génie. Il est douteux que Molé, malgré son immense mérite, eût réussi à reproduire la figure de *Frédéric-le-Grand* avec autant de bonheur que l'a fait Fleury, dans les *Deux Pages*.

Tout en s'efforçant d'approcher de ce grand modèle, il se garda bien de le copier servilement. Aussi, chercha-t-il dans quelque bon ouvrage du répertoire, qui fût peu ou point connu, une occasion de se montrer sous le jour le plus avantageux, sans avoir à craindre

(1) Il écrivoit au Comité, « de
« ne plus compter sur lui pour la
« tragédie, tant dans l'ancien que
« dans le nouveau répertoire. Il
« a joué pendant longtemps les

« deux genres ; aujourd'hui, la co-
« médie qu'il préfère, réclame tout
« son temps. »

(Archives nationales.)

de porter ombrage à son chef d'emploi (1). Il entreprit de remettre à la scène l'*École des Bourgeois* : son succès dans le marquis de Moncade fut prodigieux & a été le moment le plus brillant de la réputation de Fleury.

Le 6 mars 1789, eut lieu la première représentation des *Deux Pages*, & l'on n'ignore pas combien fut complète l'illusion produite par cet éminent comédien dans le rôle de Frédéric II. Il est curieux de lire dans les mémoires qui portent son nom, la manière dont il procéda pour faire revivre avec tant de fidélité la figure du Roy de Prusse. L'imitation fut si parfaite, qu'elle arracha des larmes au prince Henri, frère de ce monarque, qui, le lendemain, lui fit remettre en son propre nom une tabatière fort riche, ornée du portrait du souverain qu'il avoit si bien représenté, & qui étoit accompagnée d'une lettre autographe que Fleury aimoit à montrer à ses intimes (2). Il fut moins

(1) Disons même que Molé, à l'apogée de sa renommée, se plaisoit à donner à son *double* le moyen de produire ses talents en public. On lit dans un mémoire du temps l'anecdote suivante qui le confirme :

- Le sieur Molé joua dernièrement
- la *Pupille*, un jour où le specta-
- cle étoit peu nombreux & où on
- ne l'attendoit pas dans cette
- pièce : il y fut couvert d'applau-
- dissements. On redonna la même
- pièce un des jours suivants, où

« l'on prévoyoit un concours confi-
 « dérable. Le sieur Molé, au lieu de
 « reparoitre, voulut faire jouer le
 « sieur Fleury, & préféra le plaisir
 « de le voir applaudi à celui de
 « l'être lui-même. »

(2) Cette circonstance nous remet en mémoire un fait qui présente avec celui-là un contraste frappant. Un acteur nommé Tautin, connu dans les premières années de ce siècle aux théâtres des boulevards, avoit créé, avec assez

heureux dans la reproduction de la physionomie de Henri IV, dans la *Partie de chasse*.

Fleury n'étoit point lettré, ce qui s'explique par l'abandon dans lequel s'étoient écoulées ses premières années ; on a prétendu même qu'il ignoroit les plus simples lois de la grammaire. On raconte, à ce propos, que se trouvant à peu de distance de Bordeaux, au commencement de ce siècle, les jeunes gens de cette ville lui firent demander d'y venir donner quelques représentations. Fleury répondit à leurs sollicitations, mais avec une orthographe & un choix d'expressions tels, qu'on ne put se figurer que la lettre émanoit de lui. Toutefois, pour avoir le cœur net sur cette première épître, une seconde demande lui fut adressée à son arrivée à Bordeaux. Il y répondit de nouveau, & l'on put, cette fois, se convaincre que le comédien supérieur qui sçavoit si bien interpréter nos auteurs dramatiques, étoit peu familiarisé avec les notions de l'art d'écrire. Une autre anecdote rapporte aussi qu'il écrivoit à un journaliste un billet dans le-

de bonheur, le rôle principal, dans un mélodrame de Boirie & Lemaire, intitulé la *Jeunesse du Grand Frédéric*. Le Roy Guillaume de Prusse, ayant assisté, en 1814, à une représentation de cette pièce, voulut témoigner sa satisfaction à l'acteur & lui envoya, le lendemain, par un aide-de-camp, une épée de peu d'apparence, mais fort pré-

cieuse parce qu'elle avoit appartenu à ce grand homme. Tautin ne parut pas fort enthousiasmé du cadeau. « Vous auriez préféré autre chose ? » lui demanda l'officier. — « Ma foi, oui ! j'en conviens..... » « J'aurois mieux aimé de l'argent. » L'aide-de-camp, sans mot dire, reprit l'épée, mit un écu de six livres sur la cheminée & se retira.

quel on lisoit ces mots : « Vous en *n'avez* menti. »

Quoi qu'il en soit de ces allégations, plus ou moins fondées, mais auxquelles il ne faut, peut-être, accorder qu'une foi médiocre, il reste avéré, d'après les témoignages contemporains, que Fleury, qui possédait autant de tact que d'esprit naturel, sçut toujours habilement dissimuler dans le monde les torts de sa première éducation sous les dehors brillants que la fréquentation des grands seigneurs & des femmes de haut parage, au milieu desquels il avoit passé sa vie, lui avoient inoculés dès sa jeunesse.

A l'époque de la Révolution, Fleury avoit été signalé à la vindicte du parti qui dominoit alors, à propos de l'*Ami des Loix*, représenté le 3 janvier 1793 (1). On sçait, qu'ainsi que la plupart de ses camarades, il dut son salut à la soustraction des pièces accusatrices, opérée par les soins de Ch. La Buffière, employé au Comité de sûreté générale.

(1) Puisque nous citons l'*Ami des Loix*, nous devons relever une erreur qui a eu cours à propos de l'hémistiche célèbre :

... Des loix & non du sang!

& qui, pour le dire en passant, ne se trouve pas dans cette comédie, mais dans la tragédie de C. Gracchus, de M.-J. Chénier. Une note autographe, signée de Fabien Pillet, tracée sur les marges d'un exemplaire de l'*Histoire du Théâtre françois*, d'Etienne & Martainville,

porte qu'Albitte, membre de la Convention, qui assistoit à la représentation, ne s'est pas écrié, comme on l'a dit :

... Du sang & non des loix!

mais bien : « le sang des coupables ! » — L'annotateur ajoute ceci de sa main : *J'y étois & je suis sûr de mon fait.*

Nous avons cru devoir profiter de l'occasion de rectifier ce point historique, sans autre intérêt que celui de la vérité. *Suum cuique.*

Il comptoit quarante-cinq ans de services, lorsque, moins par suite d'un acte volontaire, que forcé par des tracasseries intérieures, poursuivi même par des critiques injustes, il demanda sa retraite, qu'il prit, en effet, le 1^{er} avril 1818, avec une pension de 9,500 francs (1). Sa représentation de retraite avoit eu lieu l'avant-veille, 30 mars. Rien ne peut donner l'idée de l'affluence qui s'y étoit portée ; non-seulement, toutes les places dans la salle étoient occupées, mais les corridors, la scène elle-même, regorgeoient de spectateurs & l'on auroit pu se croire revenu aux jours de la re-

(1) Le 15 janvier 1818, Fleury demanda le règlement de sa pension de retraite & le remboursement de la part à lui appartenant dans le fonds social : « Exposant qu'il avoit débuté le 7 mars 1774 & qu'il comptoit quarante-cinq ans de service, ce qui lui donnoit droit à deux pensions viagères de 4,500 fr. chacune. » Ce à quoi le Comité répondit :

« Il appert, vérification faite, que le début de M. Fleury n'a pas été suivi de son admission immédiate & qu'un intervalle de quatre années existe entre son premier début & celui du 20 mars 1778 ; que, par conséquent, il ne compte que quarante & un ans de services & n'a droit qu'à deux pensions de 4,100 fr. chacune. »

A cette objection Fleury répliqua

ainsi : « Il est vrai que je n'ai pas été immédiatement attaché au théâtre après mon premier début ; mais je l'ai été conditionnellement, puisque, en me laissant partir, il me fut imposé la condition de ne prendre d'engagement sur aucun théâtre, sans en prévenir les supérieurs de la Comédie-Françoise, & qu'il me fut promis, au contraire, de m'y rappeler en temps opportun, & de m'y admettre *sans essai*, au rang de sociétaire : ce qui eut lieu, en effet, en 1778. »

(Arch. nation.)

Cette retraite lui fut des plus pénibles. Il en imputa la précipitation, dépourvue de tout procédé, aux menées de Dumas, dévoré du désir de devenir chef d'emploi.

traite de Prévile & de Brizard. Fleury reparut, le 20 mai suivant, sur le Théâtre de Versailles, dans une représentation donnée au bénéfice d'un malheureux. Il y joua dans le *Legs* & les *Femmes savantes* ; la salle étoit comble de spectateurs & toute la soirée ne fut pour l'illustre acteur qu'un long triomphe. Il alla établir sa résidence dans une maison de campagne située à Ménars-le-Château, & venoit habiter l'hiver Orléans. C'est ainsi qu'il passa les quatre dernières années de sa vie, regrettant les loisirs qu'on lui avoit faits & qu'il n'avoit point ambitionnés. Il fut enlevé par un accès de goutte remontée, le 3 mars 1822, à l'âge présumé de 72 ans.

Fleury laissa deux enfants : une fille, qui avoit épousé, en 1816, le docteur Boirot Dessaliers, médecin des eaux de Nérès ; & un fils, qui atteignit dans la marine royale un grade des plus élevés.

Il a paru, de 1835 à 1837, un ouvrage intitulé : *Mémoires de Fleury, rédigés sur des notes authentiques*. Ces mémoires apocryphes, fort spirituellement composés, d'ailleurs, sont dus à la plume de M. J.-B.-P. Lafitte, qui a mis à contribution, dans son travail, les mémoires du temps ; car, malgré l'insinuation contraire, il résulte de témoignages authentiques que Fleury n'a pas laissé de matériaux écrits.

ROLES CRÉÉS PAR FLEURY.

- 1779 Polycrate *Agathocle*, de Voltaire.
 — Soligny *Laurette*, de D'Oisemont.
 — Dolfé *Roséide*, de Dorat.
 1780 Franval *Clémentine & Déformes*, de Monvel.
 — Erasle *Le Bon Ami*, de*** (Legrand.)
 — Florval *L'Antipathie pour l'amour*, de Dudoyer.
 1781 D'Elcourt *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
 1782 Saint-Firmin *Le Flatteur*, de Lantier.
 — Germance *Les Courtisanes*, de Palissot.
 — Sodley *Les Journalistes anglois*, de Caillava.
 — Damis *Les Rivaux amis*, de Forgeot.
 1783 Le Duc d'Albanie *Le Roi Léar*, de Ducis.
 — Merval *Les Aveux difficiles*, de Vigée.
 — Robert *Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
 — Delval *L'Heureuse Erreur*, de Patrat.
 — Darmance *Le Séducteur*, de Bièvre.
 1784 Valfain *Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
 — Don Alonse *La Ressemblance*, de Forgeot.
 — Damis *Les Epreuves*, du même.
 — Verfeuil *Melcour & Verfeuil*, de Murville.
 1786 Distelle *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
 — La Palice *Les Amours de Bayard*, de Monvel.
 1787 Saint-Fons *L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
 — Dorival *Les Amis à l'épreuve*, du même.
 — Molière *La Maison de Molière*, de Mercier.
 1788 Fierval *La Belle-Mère*, de Vigée.
 1789 Florville *Les Châteaux en Espagne*, de C. Harleville.
 — Frédéric *Les Deux Pages*, de Dezède.
 1790 De la Salle *Jean Calas*, de Laya.
 1791 Dorval *Les Vieilles cloîtrées*, de Monvel.
 — Dorval *Le Conciliateur*, de Demoustier.
 1792 Melcour *La Matinée d'une jolie femme*, de Vigée.

- 1793 Forlis. *L'Ami des Loix*, de Laya.
 — Lisidor. *Les Femmes*, de Demoustier.
 — Milord Bonfil. *Paméla*, de F. de Neufchâteau.
 1795 Floville. *Le Tolérant*, de Demoustier.
 1797 Mirbelle. *L'Epreuve délicate*, de Roger.
 — Floricourt. *La Prude*, de Lemercier.
 — Damis. *L'Original*, d'Hoffmann.
 — Valfain. *L'Epreuve délicate*, de Roger.
 1798 Fierville. *Les Dangers de la présomption*, de Desfauchers.
 — Richberg. *Trop de délicatesse*, de Marfollier.
 1800 Molière. *La Maison de Molière*, de*** (Mercier).
 — Formont. *Les Mœurs du jour*, de C. Harleville.
 — Luville. *Heureusement*, de Patrat, rem. des Italiens.
 — Diocharis. *Périandre*, de Luce de Lancival.
 1802 Le Baron. *Les Originaux*, de Fagan, retouché par Dugazon.
 1803 Cézanne. *Le Séducteur amoureux*, de Longchamps.
 — Pomenars. *M^{me} de Sévigné*, de Bouilly.
 — Valcour. *Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
 1804 Bassompierre. *Une Journée de Richelieu*, de Lemercier.
 — Molière. *Molière avec ses amis*, d'Andrieux.
 1805 Valmont. *Le Tyran domestique*, d'A. Duval.
 1806 Rochester. *La Jeunesse d'Henri V*, du même.
 — Palaprat. *Brueis & Palaprat*, d'Etienne.
 1808 Blainville. *L'Assemblée de Famille*, de Riboutté.
 — Dorval. *Les Projets d'enlèvement*, de*** (Théodore Pein.)
 — Valcour. *La Capricieuse*, de*** (Hoffmann.)
 — Dorante. *La Suite du Menteur*, d'Andrieux.
 1809 Probincour. *Les Capitulations de conscience*, de Picard.
 — Dumont. *Le Chevalier d'industrie*, d'A. Duval.
 — Le Duc. *La Revanche*, de Roger & Creuzé.
 1810 Rollin. *Le Vieux Far*, d'Andrieux.
 1811 Mortimer. *Le Ministre anglois*, de Riboutté.
 — Valcour. *L'Auteur & le Critique*, de*** (Planard).
 1813 Méricour. *Avis aux Mères*, de Dupaty.
 — Dorvilé. *L'Intrigante*, d'Etienne.

- 1813 Dermont père. . . . *La Nièce supposée*, de Planard.
1815 Le Marquis. *Le Retour de Jeunesse*, d'Audibert.
— Cavois. *Racine & Cavois*, d'Etienne.
1817 D'Harvillé. *Le Faux Bonhomme*, d'A. Duval.
1818 De Nervan *L'Ami Clermont*, de Marfollier.



MADemoiselle OLIVIER

1780-1787



JEANNE-ADELAÏDE

MADemoiselle OLIVIER

1780 — 1787

LE 26 septembre 1780, après quelques mois passés sur les théâtres de province, & deux ou trois essais tentés sur la scène de Versailles, une jeune actrice, âgée de seize ans, débutoit à la Comédie-Françoise par les rôles d'Agnès dans l'*Ecole des Femmes* & d'Angélique dans l'*Esprit de contradiction*. Le lendemain, 27, elle paroissoit dans celui de Junie, de *Britannicus* ; mais cette épreuve, dans le tragique, fut la seule qu'elle tenta ; car rien, dans sa nature, ne l'appeloit à jouer convenablement ce genre

Extrait des registres de l'église paroissiale de Saint-Martin-des-Champs, à Londres : « Le vingt-deux mars de l'année mil sept cent soixante-quatre, a été baptisé un enfant du sexe féminin, Jeanne-Adélaïde, née, la veille, du légitime mariage de Charles-Simon Olivier, & de Marie-Louise Romegasse. »



de pièces. M^{lle} Olivier continua ses débuts, le 29, par les rôles de Lucile dans la *Métromanie*, & de Colette dans *le Mari retrouvé* ; enfin, elle les termina le lendemain par Betty de la *Jeune Indienne* & Victorine du *Philosophe sans le savoir*.

Elle ne révéla pas, de prime abord, les espérances que les amis de la bonne comédie devoient plus tard fonder sur elle. Soit que la timidité eût alors paralysé ses moyens, soit que son extrême jeunesse n'eût point encore permis le développement de ses talents, cette débutante ne produisit qu'un médiocre effet ; & l'on rendit seulement justice à sa beauté, qui étoit éclatante. Blonde, avec les plus beaux cheveux du monde, elle avoit des yeux noirs pétillants de vivacité ; sa taille, des plus élégantes, étoit souple & déliée ; en un mot, sous le rapport des charmes de sa personne, M^{lle} Olivier ne laissoit rien à désirer.

Comme à ces dons extérieurs, elle joignoit la qualité plus essentielle d'une voix touchante & sympathique & que son jeu étoit empreint d'une grande décence, ce dont elle avoit fourni la preuve dans le rôle d'Alcmène, qu'elle avoit rendu presque chaste, on l'admit à l'essai. Elle fut mettre à profit le temps de son noviciat, & ses progrès très-sensibles hâtèrent l'époque de sa réception au nombre des acteurs sociétaires.

C'est surtout dans la comédie du *Séducteur*, représentée le 8 novembre 1783, que cette actrice conquit tous les suffrages par l'abandon & la grâce char-

mante qu'elle apporta dans le rôle de Rosalie. Son talent s'y montra frais & naïf comme son visage, & il influa puissamment sur le succès qu'obtint le cinquième acte, « dont l'intérêt, dit La Harpe, fut augmenté par la figure virginale & la voix touchante d'une jeune actrice, M^{lle} Olivier, qui est beaucoup plus jolie que M^{lle} Doligny, & qui a quelque chose du charme de son organe. » En effet, le public voyoit en elle la seule femme en état d'adoucir les regrets que devoit laisser la retraite imminente de cette dernière & le souvenir de la tendre Gauffin.

Vint le fameux *Mariage de Figaro*, & c'est M^{lle} Olivier que choisit Beaumarchais pour remplir le rôle du jeune page, *Cherubino di amore*. Il paroît que rien n'égala jamais sa grâce, pleine d'un aimable enjouement, & qu'elle fit tourner la tête, non-seulement aux hommes, mais encore aux femmes, ce qui paroîtra plus extraordinaire.

Dans l'ancien répertoire, les rôles de Léonore dans l'*Ecole des Mères*, de Lindane dans l'*Ecoffoise*, & de Sophie dans le *Préjugé à la mode*, ne lui furent pas moins favorables. Le 1^{er} juin 1787, eut lieu la première représentation de l'*Ecole des Pères*, pièce dans laquelle cette aimable comédienne parut dans le personnage de Rosalie, qui ne lui valut pas moins de félicitations que ceux qu'elle avoit précédemment créés.

Mais là devoit s'arrêter sa trop courte carrière. Déjà, depuis trois ou quatre ans, M^{lle} Olivier éprou-

voit des douleurs de poitrine qui, pour être combattues avec quelques chances de succès, auroient exigé un repos absolu : condition bien difficile à observer à son âge & dans sa profession. Malheureusement, cette charmante actrice cédoit trop facilement aux entraînements de la jeunesse & d'une passion qui se concilie peu avec les prescriptions de la déesse Hygie.

« La demoiselle Olivier, une des plus jolies, mais des plus médiocres actrices de la Comédie-Françoise, (dit Grimm, toujours porté à dénigrer) (1), partage ses bontés entre M. de Laffonne, médecin, & le sieur Dazincourt, qui double Prévile dans les rôles de *Crispins*. Elle vient d'accoucher ; ces deux messieurs se sont disputé fort vivement l'honneur d'être père de l'enfant. Des arbitres, choisis pour examiner leurs droits & leurs titres respectifs, ont jugé que le meilleur moyen de les concilier, étoit d'appeler l'enfant *Crispin-Médecin*. Cette décision a paru d'une équité rare. »

M^{lle} Olivier succomba, le 21 septembre 1787 (2), à l'âge de vingt-trois ans & demi, emportant dans la tombe les regrets de tous les amateurs éclairés du théâtre, & des nombreux amis que lui avoient faits la facilité de son commerce & la douceur de son caractère.

(1) Correspondance de Grimm. Juin 1783.

(2) Le 22 septembre 1787, a été fait au cimetière le convoi & enter-

rement de Jeanne-Adélaïde Olivier, pensionnaire du Roi, décédée hier, rue de Condée, âgée de 23 ans & demi, &c., &c.

A l'occasion de sa mort, l'écrivain que nous venons de citer, plus équitable cette fois qu'en 1783, s'exprime ainsi : « Cette jeune actrice vient d'être enlevée au théâtre à la fleur de son âge &, pour ainsi dire, de son talent. Depuis le rôle qu'elle joua dans le *Séducteur*, elle n'avoit pas cessé de faire des progrès sensibles. Sa figure, sans rien perdre de son éclat & de sa fraîcheur, étoit devenue plus animée par une expression plus vive & mieux sentie. Quoique très-blonde avec des yeux fort noirs, elle avoit naturellement je ne fais quoi de fade dans tout son air. Mais, grâce aux recherches d'une toilette variée avec beaucoup de goût, elle étoit parvenue à dissimuler fort adroitement ce défaut, & son jeu avoit acquis un caractère d'ingénuité, de décence & de noblesse qui la rendoit tout-à-fait intéressante. »

Les obsèques de M^{lle} Olivier, qui étoit morte sans recourir aux consolations de la religion, soulevèrent quelque difficulté de la part du curé de Saint-Sulpice, qui ne céda qu'à la considération, qu'on fit valoir, qu'elle avoit légué tout son bien, assez considérable, aux pauvres de la paroisse. Mais cette assertion n'étoit pas exacte, la promptitude du mal qui l'emporta ne lui ayant pas plus permis de faire ses dispositions testamentaires que de réclamer les secours spirituels qui lui avoient fait défaut.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} OLIVIER.

- 1781 M^{lle} Dorfon *Le Jaloux sans amour*, de R. de Chabannes.
- 1782 Sophie *Le Flatteur*, de Lantier.
- 1783 Henriette *Le Déjeuner interrompu*, de M^{me} de Montenclos.
- Rosalie *Le Séducteur*, de Longchamps.
- 1784 Chérubin *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
- Hortense *L'Avare cru bienfaisant*, de Dubouillon.
- 1785 Emilie *Les épreuves*, de Forgeot.
- Mirzane *Abdir*, de Sauvigny.
- Lucile *Les Deux Frères*, de Rochefort.
- Nanine *La Comtesse de Chazelles*, de M^{me} de Montesson.
- Henriette *L'Oncle & les Deux Tantes*, de Lafalle.
- 1786 Emilie *Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
- Eliante *L'Inconstant*, de Collin Harleville.
- Une Demoiselle *Les Amours de Bayard*, de Monvel.
- 1787 Rosalie *L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
- Elifa *Les Amis à l'Epreuve*, du même.
- Agathe *Le Prix académique*, de Parisau.



MADemoisELLE JOLLY

1781-1798



MARIE-ELISABETH

MADemoiselle JOLLY

1781 — 1798

ELISABETH JOLLY naquit à Versailles le 8 avril 1761 ; ses parents faisoient le commerce à Paris. Elle semble avoir été destinée dès son enfance à l'état de comédienne ; car, encore dans l'âge le plus tendre, elle figuroit déjà dans les ballets de la Comédie-Françoise, & on lui donnoit parfois des rôles d'enfant à remplir. Elle entra ensuite comme figurante à l'Opéra. C'est là que Préville la vit &, à la grâce de ses pieds, il jugea qu'elle *devoit avoir de l'esprit*. Il lui fit apprendre le rôle de Nicole dans le *Bourgeois Gentilhomme*, & il fut émer-

Extrait des registres de la paroisse Saint-Louis, à Versailles : « Marie-Elisabeth, fille légitime de Thomas Jolly, marchand quincailler à Paris, & d'Elisabeth Vivien, son épouse, est née le 8 avril 1761. »

veillé de sa voix sonore, de sa prononciation nette, de ses yeux & de ses gestes, aussi vifs les uns que les autres, & du mordant de sa diction ; elle avoit alors dix-sept ans. Il la fit engager dans la troupe de la Montansier, à Versailles, d'où elle passa ensuite dans celle de Caen. Le 1^{er} mai 1781, elle débutoit à Paris par les rôles de Dorine dans le *Tartufe*, & de Lisette dans le *Tuteur* (1), pour remplacer M^{me} Belle Cour, dont l'âge rendoit la retraite imminente. Ses débuts furent si éclatants, que sa réception comme sociétaire eut lieu en 1783. On apprécioit en elle une diction franche & correcte, une voix bien timbrée, beaucoup d'intelligence & un naturel qui n'excluoit ni la grâce ni la finesse. Sans être régulièrement jolie, sa figure étoit pleine de vivacité & d'expression. Son talent se plioit, dans son emploi, aux genres les plus opposés ; elle jouoit les servantes de Molière avec verve & franchise & n'excelloit pas moins dans les soubrettes d'un genre plus élevé (2).

Comme, à cette époque, il étoit d'obligation pour

(1) Comédie en un acte & en prose, de Dancourt, représentée le 13 juillet 1695, pour la première fois.

(2) Malgré son succès, cette jeune actrice ne fut pas immédiatement admise, parce que, sauf de rares exceptions, les règlements exigeoient : « qu'un comédien du Roy, ne fût admis à réception qu'après deux années d'essai. »

« Mais à cause du talent que la demoiselle Jolly a montré, dit l'arrêté du premier Gentilhomme de la Chambre, en date du mois d'avril 1782, des services qu'elle a rendus, de ceux qu'elle peut rendre & de la satisfaction que le public lui a témoignée, son ordre de réception lui est promis pour l'année prochaine. »

(Archives nationales.)

tout acteur de se produire dans la tragédie & dans la comédie, M^{lle} Jolly se soumit à la règle en jouant, en 1784, le rôle de Constance dans *Inès de Castro* ; elle sut s'y faire applaudir par la sensibilité noble & touchante qu'elle y mit. En 1790, désireuse de ramener au théâtre le public que les événements en avoient éloigné, elle parut dans le rôle gigantesque d'Athalie & elle ne s'y montra pas trop inférieure à ses célèbres devancières, M^{lles} Du Mesnil & Clairon. Le dernier rôle qu'elle joua fut celui de la Fée dans l'*Oracle*, de Sainte-Foix, où ses deux filles débutoient ensemble dans les personnages d'Alcindor & de Lucinde.

Cette actrice avoit été, à l'époque de la Révolution, détenue aux Madelonnettes, comme la plupart de ses camarades. Elle n'obtint sa liberté qu'en prenant l'engagement de se réunir à la minorité républicaine des Comédiens françois qui s'étoient séparés de la Société-mère pour aller fonder le *Théâtre de la République*. Quand elle parut pour la première fois sur cette nouvelle scène, dans Dorine du *Tartufe*, elle ne put retrouver sa verve ni son entrain. M^{lle} Jolly étoit douée d'une sensibilité très-vive ; ces vicissitudes, en l'éloignant d'un époux & d'enfants qu'elle chérissoit, altérèrent sa santé & développèrent en elle le germe d'une maladie de poitrine. A l'issue d'une convalescence assez longue, elle se hâta d'aller rejoindre ses anciens camarades du *Théâtre de la Nation*. Mais le mal qui la consumoit fit bientôt de si rapides progrès que, peu de mois après sa rentrée, cette regrettable actrice succom-

boit & étoit enlevée à l'art dramatique dont elle étoit une des plus remarquables adeptes. Sa perte fut universellement sentie, parce qu'elle unissoit à un talent réel une modestie très-grande & très-sincère, & qu'elle s'étoit concilié l'estime générale par la régularité de sa conduite.

M^{lle} Jolly avoit épousé, en 1781, un ancien capitaine de cavalerie, M. Du Lomboy (1), dont jamais elle ne porta le nom au théâtre. Cette union fut heureuse.

Elle a été inhumée, selon son dernier vœu, sur une montagne appelée la Roche Saint-Quentin, à deux lieues de Falaise, au pied de laquelle son mari possédoit une habitation, & qui, depuis, a pris le nom de *Mont-Jolly*.

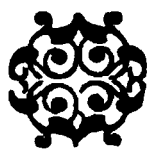
(1) Du Lomboy étoit né à Falaise, où son père s'étoit enrichi dans le commerce des fers. Il fut d'abord partisan de la Révolution & plus tard devint royaliste.

« C'étoit, dit-on, un homme
« fort brutal, duelliste, malmenant
« fort sa femme & ses enfants,

« dont, par avarice, il avoit fait ses
« domestiques; ce qui ne l'empê-
« cha pas à la mort d'Elisabeth
« Jolly, de publier un recueil d'é-
« légies où il se donne comme le
« plus tendre & le plus éploré des
« époux. »

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} JOLLY.

- 1781 Erminie *Les Courtisanes*, de Palissot.
 — Lifette *Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
 1785 Nerine *Melcour & Verseuil*, d'A. Murville.
 1786 Lifette *L'Inconstant*, de C. Harleville.
 1788 Rose *L'Optimiste*, du même.
 — Constance *La Ressemblance*, de Forgeot.
 1789 Justine *Les Châteaux en Espagne*, du même.
 1790 Jeannette *Jean Calas*, de Laya.
 — M^{me} Brochure *Le Réveil d'Epiménide*, d'O. de Flins.
 1791 Nérine *Le Conciliateur*, de Demoustier.
 — Lifette *Le Fou par amour*, de Ségur.
 1792 Paulin *Paulin & Clairette*, de Dezède.
 — Lifette *Le Retour du Mari*, de Ségur.
 1793 Lady Spleen *Le Conteur*, de Picard.
 1795 Pétronille *Le Sourd*, de Desforges.
 1799 Magdelon *Le Collatéral*, de Picard.





MAGDELEINE-CLAUDINE PERRIN

dite MADAME THÉNARD

1781 — 1819

UNE jeune femme qui n'avoit joué, jusqu'alors, que l'opéra-comique au théâtre de Marseille, débutoit, le mercredi, 1^{er} octobre 1776, à la Comédie-Françoise dans l'*Orphelin de la Chine*, par le rôle d'Idamé, qu'elle joua une seconde fois, le lundi suivant. Dans cet intervalle, le samedi 5, elle avoit paru dans celui de Zaire. Elle fit preuve de tant d'inexpérience, de foiblesse, de gaucherie même, que, malgré la juste considération qui s'attachoit au nom de Prévile, dont elle passoit pour être l'élève,

Extrait des registres de la paroisse Saint-Pierre, à Voyron, (Isère) :
« Le douze décembre mil sept cent cinquante-sept, fut baptisée *Magdeleine-Claudine Perrin*, née le jour précédent, fille de Michel & de Marie Friot mariés; fut parrain Daniel Meyer, & marraine, Magdeleine Bastier. Signé, &c. »

on jugea que le plus sage parti qu'elle eût à prendre, étoit de retourner en province, afin d'y développer, par un travail opiniâtre & incessant, les dispositions que son maître prétendoit exister en elle. M^{me} Thénard écouta ces conseils, & revint, trois ans après cette première tentative, débiter de rechef dans les *premiers rôles* tragiques & les *jeunes amoureuses* de la comédie. Cette nouvelle épreuve eut lieu le 23 mai 1781. Elle parut tour-à-tour, avec succès, dans les rôles d'Alzire, de Mérope & de Zelmire. Cette fois, son admission ne souffrit aucune difficulté, & quelque temps après, cette actrice étoit reçue sociétaire, à quart de part.

C'étoit à ce moment même que la scène françoise présentoit l'affligeant spectacle des dissensions survenues entre M^{mes} de Saint-Val & Vestris. Cette circonstance devint favorable à M^{me} Thénard qui jouoit en *double* l'emploi de ces deux actrices. Plus sensible, mais moins noble que M^{me} Vestris ; moins passionnée & moins expansive que M^{lle} de Saint-Val, mais plus énergique & plus contenue, elle sut, grâce, à leur division, se maintenir entre ces deux rivales qui lui étoient, toutefois, supérieures & que le public lui préféroit. Les partisans de M^{lle} de Saint-Val étoient loin de se plaindre quand M^{me} Vestris se trouvoit remplacée par sa *doublure* ; & les amis de cette dernière tragédienne ne se faisoient pas faute de témoigner bruyamment leur satisfaction, lorsque M^{me} Thénard étoit substituée à M^{lle} de Saint-Val. Comme on

le voit, l'hostilité des deux partis servoit à merveille les intérêts de la nouvelle-venue qui, du reste, trouvoit en elle-même assez de ressources pour justifier aux yeux des spectateurs désintéressés dans la question, l'appui qu'elle rencontroit dans les camps opposés.

Lorsque M^{me} Suin, contrainte par l'âge (1), se démit des rôles de *grandes confidentes*, ce fut M^{me} Thénard qui lui succéda dans cet emploi modeste, mais plus difficile à tenir qu'on ne le croit généralement. Elle y apporta les habitudes précieuses que lui avoient données sa longue expérience & la pratique des rôles plus importants qu'elle avoit remplis pendant un si grand nombre d'années.

Toujours de plus en plus dévouée aux intérêts de sa Compagnie, à mesure qu'elle avançait en âge, M^{me} Thénard prit un jour résolûment congé de Melpomène, afin de se consacrer exclusivement à l'interprétation des *dames Pernelle*, *Abraham*, des comtesses de *Pimbèche*, des *Bélise*, & des baronnes de *Vieux-bois*. Abdiquant les honneurs & les titres de *grande princesse*, elle descendit bénévolement aux *duègnes*. Dans ce nouvel emploi, moins brillant qu'utile, cette comédienne fit preuve de finesse, d'un aplomb parfait & de mesure dans la charge; &, bien que peut-être elle s'y montrât moins amusante que M^{lle} de La Chaf

(1) M^{me} Suin avoit débuté le 23 mars 1775. Reçue en 1776, cette actrice prit sa retraite le 29 avril 1804. Née à Mâcon, le 5 janvier

1742, Marie-Denise Vriot, femme Suin, est décédée à Paris, le 30 décembre 1817.

saigne, à qui elle succédoit, elle fut s'y faire de la réputation. On avoit pu, d'abord, reprocher à sa diction de n'être point assez incisive, & à son masque de conserver trop d'impassibilité ; mais, à force de travail, elle parvint à acquérir ce mordant qui lui manquoit & ce jeu de physionomie, si nécessaires pour donner la vie au personnage en scène.

M^{me} Thénard, dans le cours de sa longue carrière, eut le mérite peu commun d'être exempte de caprices, de mauvais vouloir, & toujours on la trouva disposée à paroître devant le public : « Ne me consultez pas pour faire votre répertoire, disoit-elle au semainier ; mettez-moi de toutes les pièces, si bon vous semble, & que vous le jugiez utile au bien du service. Vous pouvez toujours, & quand même, compter sur moi. » En effet, il seroit impossible de citer un seul exemple d'un spectacle changé par son fait.

Bien que cette comédienne fût encore en état de prolonger sa carrière théâtrale, elle pensa qu'après trente-huit années de services non interrompus, il étoit bien temps de livrer la place aux autres. Elle prit donc sa retraite le 1^{er} avril 1819.

Six semaines auparavant, le 1^{er} février, avoit eu lieu sa représentation à bénéfice, qui produisit seize mille francs de recette (1). C'étoit payer beaucoup trop

(1) M^{me} Thénard avoit été, à cette occasion, présentée trois jours avant au roi Louis XVIII, qui, se rappelant l'avoir vue jouer autrefois

à la Cour, avoit exprimé sa volonté de lui remettre lui-même son offre royale.

cher l'ennui que cette soirée procura, dit-on. *Le Bé-verley*, de Saurin, qui n'avoit pas été joué depuis la mort de Molé, fut remis à la scène tout exprès pour la circonstance. Mais ce drame fut bien loin de retrouver son succès d'autrefois ! Talma, cependant, avoit voulu y remplir le rôle principal ; le silence glacial du public, interrompu une seule fois par les applaudissements qu'il fut forcé, lui prouva qu'il avoit fait fausse route. Cette pièce fut suivie de l'opéra-comique de *Lulli & Quinault*, & des *Trois Cousines*, comédie de Dancourt, qui, tout agréable qu'elle soit, avoit ici le tort de prolonger un spectacle déjà fort long, & dont les spectateurs se montroient plutôt las qu'amusés. Un seul motif pût soutenir encore la patience du public ; c'étoit la curiosité de voir M^{lle} Duchesnois coiffée du bavolet & revêtue du casaquin de la meunière, qu'elle avoit eu la fantaisie de représenter dans cette pièce : fantaisie qui ne lui réussit pas mieux qu'à Talma, celle de se produire en tricorne bourgeois. En somme, la bénéficiaire fut la seule à se féliciter du résultat de la soirée.

M^{me} Thénard, retirée avec une pension de 7,500 fr., a survécu trente ans à sa retraite. Elle est morte à Paris, le 20 décembre 1849, à l'âge de 92 ans (1). Quoique frappée de cécité dans les dernières années de son

(2) L'an 1849, le 21 décembre, M^{me} Thénard, rentière, âgée de 92 ans, ont comparu devant nous. est décédée en sa demeure le vingt de ce mois, à neuf heures du soir.



BARTHÉLEMY LAROCHELLE

1782 — 1807

BARTHÉLEMY LAROCHELLE, né à Paris, le 15 novembre 1748, est mort dans la même ville, le 9 avril 1807. Il avoit longtemps joué la comédie en province & faisoit partie de la troupe de Versailles, lorsque, à la retraite d'Augé, il vint débiter à Paris, le 12 décembre 1782. Il parut pour la première fois sur la scène françoise dans les rôles de Dave de l'*Andrienne* & de Labranche de *Crispin rival de son maître*. Sa réussite fut d'autant plus méritoire, qu'à cette époque, l'emploi des *comiques* réunissoit les talents supérieurs de Prévile, de Dugazon & de Dazincourt. Il ne fut reçu sociétaire qu'en

Extrait des registres de la paroisse Saint-Eustache : • Le seize novembre mille sept cent quarante-huit, baptême de Barthélemy, né d'hier, fils de Nicolas Larochelle, cuisinier, & de Claudine Lagesse, sa femme, demeurant rue Vivienne. •

manuscript

LAROCHELLE

1782-1807

1782-1807

1787 (1), après cinq années d'épreuves. Larochelle passa vingt ans au théâtre, en cette qualité : il y déploya un talent remarquable, que le public apprécia, sans doute, de plus en plus, mais auquel il ne rendit jamais une entière justice. Ce n'est qu'après sa mort qu'on reconnut qu'on avoit perdu en lui un des membres les plus précieux de la Société. Tous les rôles qu'il avoit établis portoient l'empreinte de son cachet. Au nombre des plus remarquables, il faut citer Ambroise dans le *Vieux Célibataire* (joué le 24 février 1792), qu'il créa avec une grande supériorité.

Cet acteur étoit de petite taille, maigre, très-vif & très-agile ; doué d'un masque excellent, de beaucoup d'aplomb, nul plus que lui n'eut à la scène l'apparence d'un fripon hardi & consommé. Les anciens amateurs n'ont point encore oublié avec quelle originalité il rendoit le rôle de Raffe dans les *Deux Frères*. La manière dont il se promenoit sans prononcer une seule parole, ses regards inquiets, le mécontentement répandu sur ses traits, tout annonçoit, dès son entrée en scène, ces mots fort simples : « Cela va mal ! cela va mal ! » qu'il sçavoit rendre énergiques. Il en étoit de même du Procureur dans le *Philinte* de Molière, qu'il représentoit avec un naturel exquis. Il s'approprioit parfaitement l'accent anglois, & grâce à ce

(1) « Le 3 juillet 1786, la Comédie-Françoise assemblée se réunit pour supplier les seigneurs, les supérieurs, d'accorder au sieur Laro-

« chelle l'assurance de sa réception. » Cette délibération étoit couverte de vingt-trois signatures.

(Archives nationales.)

don d'imitation, il ne contribua pas peu au succès du *Conteur*, de Picard.

Les reproches qu'on a adressés à ce comédien consistoient à ne pas sçavoir toujours nuancer suffisamment sa diction, à négliger sa mémoire & à ne pas se montrer assez soucieux des accessoires.

Sous le Directoire, gouvernement foible & soupçonneux, Larochelle fut l'occasion, sans le vouloir, de la clôture du théâtre que M^{lle} Raucourt avoit formé, à Louvois, des débris de l'ancienne Comédie-Françoise. Le 17 thermidor an v, on représentoit les *Trois Frères rivaux*, & il jouoit dans la pièce le rôle du valet de chambre Merlin. Lorsque son maître arriva à cette parole : « Monsieur Merlin, vous êtes un coquin ! Monsieur Merlin, vous serez pendu ! » apostrophe que Larochelle accueillit avec un sourire approbatif & très-drôle, le public en fit l'application au Ministre de la Justice (1), & la salle retentit de rires & d'applaudissements réitérés. Les acteurs inquiets retirèrent prudemment la pièce du répertoire ; mais le coup étoit porté, & quelques semaines plus tard, le théâtre fut fermé.

Larochelle, dès qu'il le put, s'empressa d'aller rejoindre au Théâtre Feydeau ses anciens camarades pour ne plus les quitter (2). C'est là qu'il créa le rôle

(1) Merlin, de Douai, ancien conventionnel.

(2) Personne, dit à ce propos un journal de l'époque, n'a plus voyagé que Larochelle, sans sortir de Paris.

Passé du théâtre François au théâtre de la République ; de celui-ci, à Feydeau ; de Feydeau, au théâtre Louvois ; de ce dernier, il est revenu au théâtre Feydeau.

du Barbier dans les *Conjectures*, où il se montra fort original.

On lit dans une brochure du temps, intitulée *Plaintes & doléances de MM. les Comédiens françois* (1). « ... La motion ayant passé, M. Larochelle s'est levé & a demandé si on délibéroit par tête ou par ordre? » « J'ai l'honneur d'être gentilhomme, s'est-il « écrié, & je ne dois pas me départir des prérogatives attachées à ce titre. » Cette boutade, nous a offert, dans cette sortie *chevaleresque*, une anomalie d'autant plus étrange, que l'acte de naissance de ce comédien, soi-disant gentilhomme, lui donne, comme on l'a vu plus haut, pour père un cuisinier. Cette filiation justifioit, du reste, assez bien le goût prononcé de Larochelle pour la bonne chère; penchant qui lui valut une réputation de gourmet non moins solidement établie que celle de Camerani (2). On a même prétendu qu'il étoit mort des suites d'un repas trop succulent; ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il succomba, frappé par la rupture d'un anévrisme, au moment où il préparoit un mets de sa composition.

(1) Cette brochure est de la fin de 1789. C'est une plaisanterie qui parut à l'époque où, sous la même forme, on publioit les *Plaintes & Doléances des divers états*.

(2) Asteur de l'ancienne Comédie-Italienne, &, depuis, acteur & semainier perpétuel de l'Opéra-Comique.

ROLES CRÉÉS PAR LAROCHELLE.

- | | | |
|------|------------------------------------|---|
| 1781 | Dumont. | <i>Le Jaloux sans amour</i> , d'Imbert. |
| 1784 | Un huissier-aud ^m . . . | <i>Le Mariage de Figaro</i> , de Beaumarchais. |
| 1785 | Dumont. | <i>Melcour & Verseuil</i> , d'A. Murville |
| 1786 | Pasquin | <i>La Physicienne</i> , de La Montagne. |
| 1787 | Pirlon | <i>La Maison de Molière</i> , de Mercier. |
| 1788 | Mendoce | <i>La Ressemblance</i> , de Forgeot. |
| — | Lépine. | <i>L'Optimiste</i> , de Collin-Harleville. |
| — | Un Domestique . . . | <i>La Jeune Epouse</i> , de Cubières. |
| — | Frontin | <i>La Belle-Mère</i> , de Vigée. |
| — | Lasleur | <i>L'Entrevue</i> , du même. |
| 1789 | François. | <i>Les Châteaux en Espagne</i> , de C.-Harleville. |
| — | Un Garçon d'hôtel. . | <i>Les Deux Pages</i> , de Dezède. |
| — | Un Greffier | <i>Le Paysan magistrat</i> , de Collot d'Herbois. |
| 1790 | Chrysanthe. | <i>Le Réveil d'Epiménide</i> , de Flins. |
| — | Lazarille. | <i>Les Coups de l'Am. & de la Fort.</i> , de
Quinault. |
| — | D'Artigny. | <i>Les Dangers de l'Opinion</i> , de Laya. |
| — | Un Procureur | <i>Le Philinte de Molière</i> , de F. d'Eglantine. |
| — | L'Assesseur. | <i>Jean Calas</i> , de Laya. |
| 1791 | Père Anastase | <i>Les Victimes cloîtrées</i> , de Monvel. |
| — | Raymond | <i>Pauline</i> , de M ^{me} de Fleurieu. |
| — | Frontin | <i>Le Conciliateur</i> , de Demoustier. |
| 1792 | Valentin. | <i>Pauline & Clairette</i> , de Dezède. |
| — | Ambroise | <i>Le Vieux Célibataire</i> , de C.-Harleville. |
| — | Durantini. | <i>La Matinée d'une jolie femme</i> , de Vigée. |
| — | Guillaume | <i>L'Apothéose de Beaurepaire</i> , de De La
Suze. |
| 1793 | Duricrâne. | <i>L'Ami des Loix</i> , de Laya. |
| — | Milord Spleen | <i>Le Conteur</i> , de Picard. |
| 1794 | Durand | <i>Cange</i> , de Gamas. |
| 1796 | Rigollot | <i>Les Conjectures</i> , de Picard. |
| 1797 | Picard. | <i>L'Epreuve délicate</i> , de Roger. |
| 1798 | Beauregard | <i>Michel Montaigne</i> , de Guy. |

- 1799 Raffle *Les Deux Frères*, de Kotzbüe.
 — Charles *Les Tuteurs vengés*, d'A. Duval.
 — Frontin *Les Deux Poètes*, de Rigaud.
 — Dubois *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
 — Guillaume *La Mère coquette*, de Beaunoir.
 1800 Piétro *Pinto*, de N. Lemercier.
 — Robert *L'Aimable Vieillard*, de*** (Favières)
 1802 X. *Les Mœurs du jour*, de Collin-Harleville.
 1803 Lafleur *Le Veuf amoureux*, du même.
 1806 Robertot *L'Avocat*, de Roger.
 — Boderman *Les François dans le Tyrol*, de Bouilly.





JEANNE-FRANÇOISE THÉVENIN

dite MADEMOISELLE DEVIENNE

1785 — 1813

FRANÇOISE THÉVENIN, née à Lyon le 21 juin 1763, étoit la fille d'un maître charpentier. Les soins domestiques de la famille & les travaux à l'aiguille se partagèrent son temps jusqu'à l'âge où l'esprit d'indépendance qui s'étoit manifesté chez elle de bonne heure, révéla son goût prononcé pour le théâtre. Ses parents essayèrent-ils de le combattre, ou bien y accédèrent-ils? C'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons la jeune Thévenin, à peine âgée de vingt ans, faisant

Extrait des registres de la Paroisse Saint-Pierre, à Lyon : « Jeanne-Françoise, fille d'Alexis Thevenin, maître charpentier, & de Marie Françoise Demare, sa femme, née ce matin, rue Pizay, a été baptisée par moi, vicaire soussigné, ce 21 juin 1763. »

MADEMOISELLE DEVIENNE
1785-1813

partie, en 1782, de la troupe des Comédiens de Bruxelles, sous le nom de *Devienne*. Son succès en cette ville lui valut un ordre de début pour la Comédie-Françoise, où elle parut, le 7 avril 1785, dans les rôles de Dorine du *Tartufe*, & de Claudine du *Colin-Maillard*. Elle joua successivement les rôles les plus brillants de l'emploi des *soubrettes*, tels que Finette du *Dissipateur*, Lisette de la *Métromanie*, Cléanthis de *Démocrite* & Martine des *Femmes sçavantes*. « Peu d'ac-
 « trices, dit le *Mercur de France*, parurent avec plus
 « d'éclat sur le premier théâtre de France & réunirent
 « un plus grand nombre de suffrages. »

Le *Journal de Paris*, tout en rendant justice aux mérites de la débutante, est pourtant moins élogieux.

La Harpe, de son côté, dit dans sa correspondance :
 « que son jeu est facile; sa prononciation nette &
 « qu'elle montre de l'intelligence. »

Malgré la diversité de ces jugements, les faits sont là, qui prouvent avec quel empressement les débuts de la nouvelle actrice furent accueillis. Ils excitèrent d'autant plus de curiosité, disons mieux, d'intérêt, qu'au moment où elle parut, l'emploi des *soubrettes*, sans être précisément vacant, touchoit à une crise qui menaçoit de porter atteinte aux plaisirs du public & ne laissoit pas de causer aux amateurs de la bonne comédie des inquiétudes assez fondées. En effet, M^{me} Belle Cour comptoit de longs services qui rendoient sa retraite imminente; M^{lle} Faniez, bien que beaucoup plus jeune que celle-ci, songeoit également

à se retirer, à cause de sa santé : ce qu'elle fit l'année suivante. M^{lle} Devienne fut donc reçue dans le courant de 1786, &, plus heureuse que beaucoup d'autres, elle ne fit point regretter celles auxquelles elle succédoit ; si une comparaison fut établie, on doit même reconnoître qu'elle eut lieu à l'avantage de la dernière venue.

Il est vrai qu'elle alloit désormais se trouver en présence d'une autre émule plus redoutable peut-être, de M^{lle} Jolly (1), dont l'admission n'étoit antérieure à la sienne que de trois ou quatre ans, & dont le talent, mûri à bonne école, avoit toute sa sève & brilloit de tout l'éclat de la jeunesse. Le jeu de M^{lle} Devienne avoit moins de franchise, moins de rondeur que celui de sa rivale ; mais, beaucoup plus jolie qu'elle, douée d'une physionomie piquante & spirituelle, d'une taille svelte & élégante, ses manières avoient une plus grande distinction. Elle possédoit déjà l'art de faire valoir un rôle, d'en détacher les nuances & d'apporter dans son débit cette aisance, cette légèreté, cette grâce qui la rendirent une actrice très-séduisante. Moins heureusement placée que M^{lle} Jolly dans les servantes de Mo-

(1) Lorsque M^{lle} Devienne succéda à cette actrice, enlevée prématurément à la scène, Delrieux improvisa ce quatrain :

Une élève.

Jolly n'est plus ! j'ai perdu tout espoir.
Sur ses leçons je fondois mon espoir.
Que faudra-t-il, hélas ! que je devienne !

L'Echo.

Devienne

lière, elle interprétoit avec plus de charme les soubrettes de Marivaux. Un reproche que cette actrice semble avoir mérité, & sans que rien prouve qu'elle se soit corrigée du défaut qui le lui valut, c'est une tendance à la *manière* & à l'excès de finesse dans son débit, « généralement marqué au coin de la recherche & de l'affectation », disent les critiques contemporains.

A ses autres avantages, M^{lle} Devienne joignoit celui d'avoir une jolie voix, dont elle tira bon parti en plus d'une occasion. La retraite de M^{lle} Contat, empêchant la représentation de plusieurs ouvrages & notamment des *Deux Pages*, M^{lle} Devienne y reprit le rôle de l'Hôtesse, dans lequel elle fut d'autant mieux placée, « qu'elle chanta le duo & les airs avec la perfection d'une actrice lyrique. » (Nous citons ici textuellement le témoignage d'Etienne & de Martainville, dans leur *Histoire du Théâtre-François*.)

Cette actrice, ainsi que la plupart des membres de l'ancienne Comédie-Françoise, avoit été incarcérée en 1793. Ayant, une des premières, recouvré sa liberté, elle reparut, avec son camarade Molé (1), sur le théâtre dirigé par la Montansier, & qui, depuis, devint celui de l'Opéra. A la fin de 1794, elle se réunit à la

(1) Nous avons dit, dans la notice sur Molé, à quelles causes on attribua dans le public le bonheur qu'il eut d'échapper aux proscriptions qui frappaient ses camarades. Pour M^{lle} Devienne, elle fut redevable de sa liberté à la haute protection de

Vouland, un des membres les plus influents du Comité de sûreté générale, qui s'intéressa à elle sur les vives instances de Gévaudan, alors entrepreneur de charrois pour les armées.

fraction des Comédiens françois qui jouèrent au Théâtre-Feydeau, jusqu'en 1798 : époque à laquelle cette fraction, dans laquelle figuroient en première ligne M^{lle} Contat, Fleury, Dazincourt, se rallia à la troupe de la rue Richelieu. Déjà, la portion des acteurs du Théâtre-François du faubourg Saint-Germain restés jusqu'alors fidèles à leur ancienne salle, étoit venue, après l'incendie qui les en chassa, s'installer dans celle de Louvois, devenue vacante (1).

Dans les dernières années de sa carrière théâtrale, cette actrice ne se montra plus sur la scène qu'à de rares intervalles. Les journaux de son temps signalent, en les lui reprochant, ses fréquentes absences. Il faut dire aussi que le goût du public s'étoit modifié, & les *soubrettes* de l'ancien répertoire, passées simples *Femmes de chambre*, occupoient une place très-restreinte dans les pièces modernes. De 1808 à la fin de 1812, M^{lle} Devienne trouva peu d'occasions de se produire à la scène, & en général, les rares ouvrages où elle eut des rôles, n'obtinrent point de réussite. Peut-être encore, l'altération de sa santé fut-elle une des raisons de son éloignement, trop souvent renouvelé, de la scène, & s'effayoit-elle déjà à l'idée de sa retraite définitive,

(1) Ils n'y firent qu'un séjour très-passager ; car leur représentation d'ouverture avoit eu lieu le 20 mars 1799, &, le 11 avril suivant, l'Autorité les expulsoit, sous prétexte que cette salle, construite en

bois, étoit un dangereux voisinage pour la Bibliothèque nationale. Et cependant, moins de quatre mois après, on permettoit la réouverture sous le titre de *Théâtre des Troubadours*.

qu'elle prit en 1813, sans vouloir user du droit que ses services lui donnoient à une représentation, dont elle ne réclama jamais le bénéfice. Loin de là, elle fit don à la Comédie, en se retirant, du beau buste en marbre de M^{lle} Dangeville qui décore le foyer des Comédiens.

Il est vrai qu'en rentrant dans la vie privée, M^{lle} Devienne se trouvoit, moins que beaucoup d'autres, dans le cas de recourir à ce moyen légitime d'accroître ses ressources, puisque le 10 mai 1809, elle avoit épousé Antoine Gévaudan, riche banquier & l'un des administrateurs des Messageries impériales. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté & de sa nouvelle fortune, fut d'appeler sous son toit ses vieux parents.

Son intérieur eût été complètement heureux, sans la perte d'un fils chéri, mort en 1816. M^{me} Gévaudan perdit son mari en 1826, & elle-même est morte à Paris, le 20 novembre 1841, à l'âge de soixante-dix-huit ans & cinq mois.

ROLES CRÉÉS PAR M^{lle} DEVIENNE.

- 1785 Marton. *L'Oncle & les Tantes*, de La Salle.
- 1786 Lisette. *La Physicienne*, de La Montagne.
- 1787 M^{me} Courval. *L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
- 1788 M^{me} De Roselle. *L'Optimiste*, de C. Harleville.
- Rosette *La Jeune Epouse*, de Cubières.
- M^{me} de Belfort. *La Belle-Mère*, de Vigée.

- 1790 Juliette *Le Présumptueux*, de Fabre d'Eglantine.
- 1791 M^{me} De Boivieux . . . *Le Conciliateur*, de Demoustier.
- 1792 Clairine *Minuit*, de Defaudras.
 — M^{me} Didier *Paulin & Clairette*, de Dezède.
 — M^{me} De Norblain . . . *La Matinée d'une jolie Femme*, de Vigée.
- 1793 M^{me} Leblanc *Le Conteur*, de Picard.
 — Justine *Les Femmes*, de Demoustier.
- 1795 M^{me} Jeffre *Pamela*, de F. Neufchâteau.
- 1796 Marguerite *Les Conjectures*, de Picard.
- 1797 M^{me} d'Orville *La Prude*, de Lemer cier.
 — Suzanne *La Mère coupable*, de Beaumarchais.
- 1798 Marton *Amour & Raison*, de Pigault-Lebrun.
 — Rosine *Céphise*, de Marfollier.
- 1799 Lucrèce *Les Précepteurs*, de F. d'Eglantine.
 — Louise *Mathilde*, de Monvel.
 — Suzette *Les Tuteurs vengés*, d'Al. Duval.
- 1800 M^{me} d'Olmar *Pinto*, de Lemer cier.
- 1801 Juliette *Le Confident par hasard*, de Faur.
 — Louise *L'Intrigant dupé*, de R. Martelly.
- 1802 Frofine *Les Originaux*, de Fagan, retouché par
 Dugazon.
 — Rose *Juliette & Belcour*, de *** (Lombard).
- 1803 Florestine *Le Séducteur amoureux*, de Longchamps.
 — Laforest *Molière avec ses Amis*, d'Andrieux.
- 1804 Lifette *Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
 — Anna *Shakespeare amoureux*, de Duval.
 — M^{me} du Faigis *Richelieu*, de N. Lemer cier.
- 1805 Marton *Le Tartufe de maurs*, de Chéron.
- 1806 Marie *L'avocat*, de Roger.
 — Lifette *La Capricieuse*, de *** (Hoffmann.)
 — Rosette *La Réconciliation*, de M^{me} Candeille.
 — Lisbeth *Le Faux Somnambule*, de *** (Révérony-
 Saint-Cyr.)
- 1807 Finette *Le Parleur contrarié*, de Delaunay.
 — Justine *Les Projets d'enlèvements*, de *** (Th. Pein.)
- 1808 Thérèse *L'Assemblée de Famille*, de Riboutté.
 — Sabine *La Suite du Menteur*, d'Andrieux.
- 1811 M^{me} Saint-Edme *Le Lendemain de Fortune*, de Picard.
- 1812 M^{me} Anfelme *Mascarille*, de C. Maurice.

DE GRAND-MÉNIL

1790-1811



JEAN-BAPTISTE FAUCHARD

dit DE GRAND-MÉNIL

1790 — 1811

FAUCHARD de Grand-Ménil, né à Paris le 19 mars 1737 ; mort dans la même ville le 24 mai 1816. Issu d'une famille honorable & fils d'un chirurgien-dentiste qui avoit acquis, par sa science & son habileté, la fortune & la considération, le jeune Fauchard, après avoir fait d'excellentes études, fut reçu avocat au Parlement de Paris, devant lequel il plaida, en 1760, la cause du fameux Ramponneau. Dans la même année, il fut nommé conseiller de l'Amirauté, charge qu'il exerça jusqu'à la dissolution du Parlement en 1770. Il faisoit partie, en

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : • Le vingt mars mille sept cent trente-sept, a été baptisé Jean-Baptiste, né d'hier, fils de Pierre Fauchard, maître chirurgien-dentiste, & de Elisabeth Chemin, son épouse, demeurant rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. •

1760, en sa qualité d'avocat, du Conseil de la Comédie-Françoise où, probablement à cette époque, il étoit loin de se douter qu'il dût un jour être attaché à un tout autre titre.

Rentré dans la vie privée, on expliqueroit cependant difficilement, par le seul motif de sa participation au coup d'État (1), comment après s'être vu en possession d'une position sociale tout acquise, Grand-Ménil, obligé de s'expatrier, se fit comédien, si l'on ne savoit que, de tout temps, il avoit manifesté du goût pour le théâtre, où l'un de ses proches parents, l'acteur Duchemin (2), avoit lui-même, au commencement du siècle, jeté un certain éclat. A la suite de quelques discussions de famille, Grand-Ménil partit pour Bruxelles (3) ; il y débuta dans les rôles de *valeurs* & ne tarda pas à y acquérir une grande réputation. Au bout de plusieurs années, il revint en France, se rendit à Marseille, puis au théâtre de Bordeaux où il réussissoit, en 1778, quoiqu'on lui reprochât d'être enclin à la charge. C'est à cette époque qu'il prit les *financiers* & les *rôles à manteaux*.

Grand-Ménil qui, tout habitué qu'il étoit aux succès du théâtre, recherchoit le bonheur dans la vie domes-

(1) L'exil du Parlement.

(2) Jean-Pierre Chemin, dit *Duchemin*, propre frère de la mère de Grand-Ménil. Il resta attaché à la Comédie-Françoise de 1717 à 1741, & avoit, dit-on, été notaire

avant que de se mettre au théâtre.

(3) Il s'y maria avec une actrice nommée *Adélaïde Bellissen*, morte à Paris, le 20 décembre 1800. Cette union avoit été heureuse.

tique, avoit volontairement quitté la Comédie vers 1780 & pris une retraite dans laquelle il auroit probablement fini ses jours, si la Révolution, qui vint l'en arracher dix ans après, ne l'eût rejeté dans une carrière orageuse.

Un ordre de début l'ayant appelé à Paris, il y fit sa première apparition le 31 août 1790, dans le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes* & joua successivement Francaleu dans la *Métromanie*, Orgon du *Tartuffe*, Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*. Il fut reçu, peu de temps après, pour doubler Des Effarts, acteur qui n'étoit pas dénué de talent, que le public aimoit & qui usa rigoureusement de tous les avantages que lui donnoit son ancienneté pour reléguer le nouveau-venu dans les rôles secondaires. Grand-Ménil, qui n'étoit plus jeune, ne voulut pas accepter une position subalterne &, sans faillir à d'anciens engagements, ainsi qu'avoient fait Dugazon & sa sœur, M^{me} Vestris, il passa au Théâtre de la République, ouvert au Palais-Royal le 27 avril 1791, & y resta jusqu'à la clôture, qui eut lieu en pluviôse an vi (1).

(1) Lorsque Sylvain - Maréchal vint lire aux comédiens du théâtre de la République le *Jugement dernier des Rois*, il s'étoit fait accompagner de trois membres de la Convention. Grand - Ménil, seul, parmi les auditeurs, fit quelques objections : « Il avoit peur, si les rois revenoient, d'être pendu. —

« Voulez-vous être pendu pour n'avoir point reçu la pièce? lui dit un des amis de Sylvain-Maréchal. L'argument étoit nominal; aussi la pièce fut-elle reçue à l'unanimité. »

(Hist. de la Censure théâtrale, par Hallays-Dobs.)

Lorsque les Comédiens françois, disséminés dans divers théâtres, consentirent à se rapprocher pour former de nouveau une seule Société, Grand-Ménil se réunit à eux, fut compris dans la réorganisation du Théâtre-François tel qu'il existe aujourd'hui, & y prit sa place comme chef d'emploi (1).

A dater de l'ouverture de ce théâtre, 30 mai 1799, Grand-Ménil, malgré son âge déjà avancé, se livra au travail avec ardeur & confirma, par de nombreux succès, tous ses droits au titre d'excellent comédien.

(1) Ce comédien ayant été accusé de s'opposer à la fusion, si généralement désirée des deux troupes, il publia pour se justifier la lettre suivante :

• Je ne fais à qui j'ai l'obligation du paragraphe publié dans le journal du 29 février an VII. • Nous avons été invités, en effet, à nous rendre chez le Ministre de l'Intérieur, le 25 du courant. • On nous y a donné lecture d'un acte de réunion & le Ministre nous a proposé de faire par écrit nos observations personnelles avant de le signer. Ces observations ont été faites par chacun de nous séparément & sans nous les être communiquées & elles ont été remises au commissaire du pouvoir exécutif.

• Je n'ai jamais dit un mot qui pût détourner un seul de mes camarades de cette réunion ; j'ai

• toujours désiré, au contraire, qu'elle se fît par des moyens praticables & qu'elle fût fondée sur des bases solides. Enfin, je suis prêt à rejoindre mes anciens collègues, si l'on consent à m'employer d'une manière utile pour eux & honorable pour moi.

• Tels sont les faits : telles sont mes intentions, & je désire qu'on leur donne la publicité qu'on n'a pas refusée à la malveillance. •

On lit dans le *Journal général d'Affiches*, du 2 janvier 1796 : • Le Théâtre de la République, rue de la Loi, vendu par Jean-Baptiste Fauchard, dit de Grand-Ménil, rue des Fossés-L'Auxerois, a été vendu, tant pour lui que pour la Société en commandite, 14,000,000 fr. (en assignats). Cette vente remonte à l'année 1795. •

Doué d'une grande intelligence & d'une verve chaleureuse, il possédoit en outre un masque tout-à-fait approprié à la nature de ses rôles ; aussi, fut-il regardé comme un des meilleurs interprètes de Molière. C'est principalement dans les rôles d'Arnolphe & d'Harpagon qu'il s'éleva à la hauteur de ses plus célèbres devanciers.

Il apportoit une telle vérité d'expression dans l'interprétation de ce dernier caractère, qu'une tradition de coulisses a prétendu qu'il ne faisoit que reproduire sur la scène les habitudes de sa vie privée. Peut-être une anecdote que Baptiste cadet se plaisoit à colporter n'a-t-elle pas contribué médiocrement à propager cette imputation, que les personnes qui ont vécu dans l'intimité de Grand-Ménil regardoient comme rien moins que fondée. Ce comédien (racontoit Baptiste) avoit reçu en don une provision d'excellent tabac &, pour le ménager, loin d'imiter la prodigalité de Sganarelle, offrant, *à droite, à gauche, en avant, en arrière*, sa tabatière à tout venant, il en portoit une seconde en carton, remplie de tabac commun. De celle-ci, il étoit très-prodigue. Un jour qu'à l'assemblée des Comédiens il discutoit avec chaleur, Grand-Ménil, se trompant de poche, ouvrit par mégarde sa boîte d'or & venoit d'y puiser une prise, lorsque le narrateur, qui le guettoit, plongea tout-à-coup ses énormes doigts dans la précieuse boîte & y laissa, en les retirant, un vuide considérable. La foudre tombant à ses pieds n'auroit pas attéré davantage Grand-Ménil qui, lan-

çant sur son camarade un regard indigné, se feroit écrié : « A-t-on jamais vu prendre du tabac d'une manière aussi forte ! » Puis, se privant de la prise qu'il se dispoſoit à humer & qu'il tenoit encore, il la remit dans la boîte pour combler le déficit (1).

Le 21 mars 1811, Grand-Ménil prit une ſeconde retraite qui, cette fois, fut définitive. Il fit ſes adieux au public dans le *Malade imaginaire*. Depuis lors, il habita preſque conſtamment ſa terre de Grand-Ménil (2), où il vivoit entouré de la conſidération que ſon ton, cette bienveillance qui gagne les cœurs, ſa généroſité (quoi qu'on en ait dit) & la décence de ſes mœurs lui avoient juſtement méritée.

Grand-Ménil avoit été nommé, ſous le gouvernement impérial, membre de la 4^e claſſe de l'Inſtitut, diſtinction qui ne ſemble pas préciſément juſtifiée & qui lui fut conſervée lors de la réorganisation de ce corps, le 21 mars 1816. Il n'en jouit que quelques ſemaines ; ſa ſanté, bien qu'exempte des infirmités propres à la vieilleſſe, étoit fort ébranlée lorsqu'il fut emporté par une fièvre muqueuſe à laquelle on aſſigne pour cauſe la frayeur que lui donna l'envahifſement de ſa maiſon de campagne par les ſoldats étrangers, en 1815. Sa mort fut celle du ſage & du chrétien :

(1) Cette prétendue avarice attribuée à Grand-Ménil ſemble avoir été, d'ailleurs, un vice originaire de famille ; car on raconte quelque part une anecdote relative à ſon

oncle Duchemin, dans laquelle la tabatière joua un rôle à peu près ſemblable.

(2) Près de Chevreuſe (Seine-et-Oiſe).

ainsi s'exprimèrent Quatremère de Quincy & Raoul-Rochette, ses collègues de l'Institut, dans les discours qu'ils prononcèrent sur sa tombe.

Il est auteur d'un opéra-comique en un acte, intitulé *le Saverier joyeux*, qui n'a pas été représenté.

ROLES CRÉÉS PAR GRAND-MÉNIL.

- 1791 Duport *La Mère rivale*, de Pigault-Lebrun.
 — Clénard *L'Intrigue épistolaire*, de F. d'Eglantine.
 — Durmont *La Jeune Hôteffe*, de C. Flins.
 1793 Le Roy de Pologne. . *Le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain-Maréchal.
 — Desprez. *La Moitié du chemin*, de Picard.
 — Thaïr *Le Hulla de Sarmacande*, de*** (André Murville.)
 1795 Bénard.. . . . *L'Agioteur*, d'Armand Charlemagne.
 1797 Ronflac *Les Modernes Enrichis*, de Pujoulx.
 1798 Le Comte. *Misanthropie & Repentir*, de M^{me} Molé.
 1799 Rapin *Les Deux Veuves*, de Rigaud.
 — Courbord. *L'Envieux*, de Dorvo.
 — Labeo. *Une Journée du jeune Néron*, de Laya.
 — Bonezy *La Dupe de soi-même*, de Roger.
 — Damis. *Les Précepteurs*, de F. d'Eglantine.
 — Remi *Le Buste de Prévile*, de Chazet & Dupaty.
 — Darlemont. *L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
 1800 Morand *Les Mœurs du jour*, de Collin Harleville.
 — Armand. *Les Deux Poètes*, de Rigaud.
 — Dormond *L'Amour & l'Intérêt*, de Fabre d'Eglantine.
 — Du Breuil *Caroline*, de Roger.
 — Santonello *Pinto*, de N. Lemercier.
 1801 Dorimon. *Le Confident par hasard*, de Faur.

- 1802 Vorfec. *La Maison donnée*, d'Al. Duval.
 — Saint-Fard. *Juliette & Belcourt*, de *** (Lombard).
 1804 Le Père Joseph . . . *Une Journée de Richelieu*, de N. Lemerrier.
 1805 Sudner. *Le Tartufe de mœurs*, de Chéron.
 — Darnanpierre. . . . *M^{me} de Sévigné*, de Bouilly.
 1806 D'Hermilly *Le Politique en défaut*, de Chazet & Sewrin.
 — Eudrion. *Plaute*, de N. Lemerrier.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages		Pages
AVANT-PROPOS	v	M ^{lle} d'Oigny.	217
Voltaire	1	M ^{lle} Luzy.	228
Quinault-Dufresne	8	Granger	236
M ^{lle} Le Couvreur.	20	M ^{lle} Faniez	241
Sarrazin	29	Feulie	246
De Grandval.	36	M ^{lle} De La Chaffaigne . . .	250
M ^{lle} Dangeville.	44	M ^{lle} de Saint-Val l'ainée. . .	255
M ^{lle} Gauffin	55	M ^{me} Vestris.	267
M ^{lle} Du Mesnil	61	Monvel.	276
Paulin	75	Dugazon	288
De La Noue	80	M ^{lle} de Saint-Val la cadette .	298
M ^{lle} Clairon	88	M ^{lle} de Raucourt	307
M ^{me} de Belle Cour	108	Des Effarts	320
M ^{lle} Guéant	117	Delarive	327
Le Kain	120	M ^{lle} Contat.	339
De Belle Cour	137	Dazincourt	349
M ^{lle} Hus	146	Vanhove	363
Préville.	155	Fleury	373
M ^{me} Préville	168	M ^{lle} Olivier.	387
Molé.	174	M ^{lle} Jolly.	393
Brizard	193	Larochelle	404
M ^{lle} Durancy	202	M ^{lle} Devienne	410
Bouret	207	De Grand-Ménil.	417
Augé	211		



74751421

GALERIE HISTORIQUE

DES COMÉDIENS FRANÇOIS

DE LA

BOUPE DE VOLTAIRE

Gravés à l'eau-forte, sur des documents authentiques

PAR HENRI LEFORT

Avec des details biographiques inédits, recueillis sur chacun d'eux

PAR E.-D. DE MANNE

Conservateur-honoraire de la Bibliothèque nationale.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Dédiée à la Comédie-Françoise.

Memoria eorum perit cum sonitu.



LYON .

N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXXVII

GALERIE HISTORIQUE

DES COMÉDIENS FRANÇOIS

DE LA

COUPE DE VOLTAIRE

Gravés à l'eau-forte, sur des documents authentiques

PAR HENRI LEFORT

Avec des détails biographiques inédits, recueillis sur chacun d'eux

PAR E.-D. DE MANNE

Conservateur-honoraire de la Bibliothèque nationale.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Dédiée à la Comédie-Françoise.

Memoria eorum perit cum sonitu.



LYON .

N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXXVII

